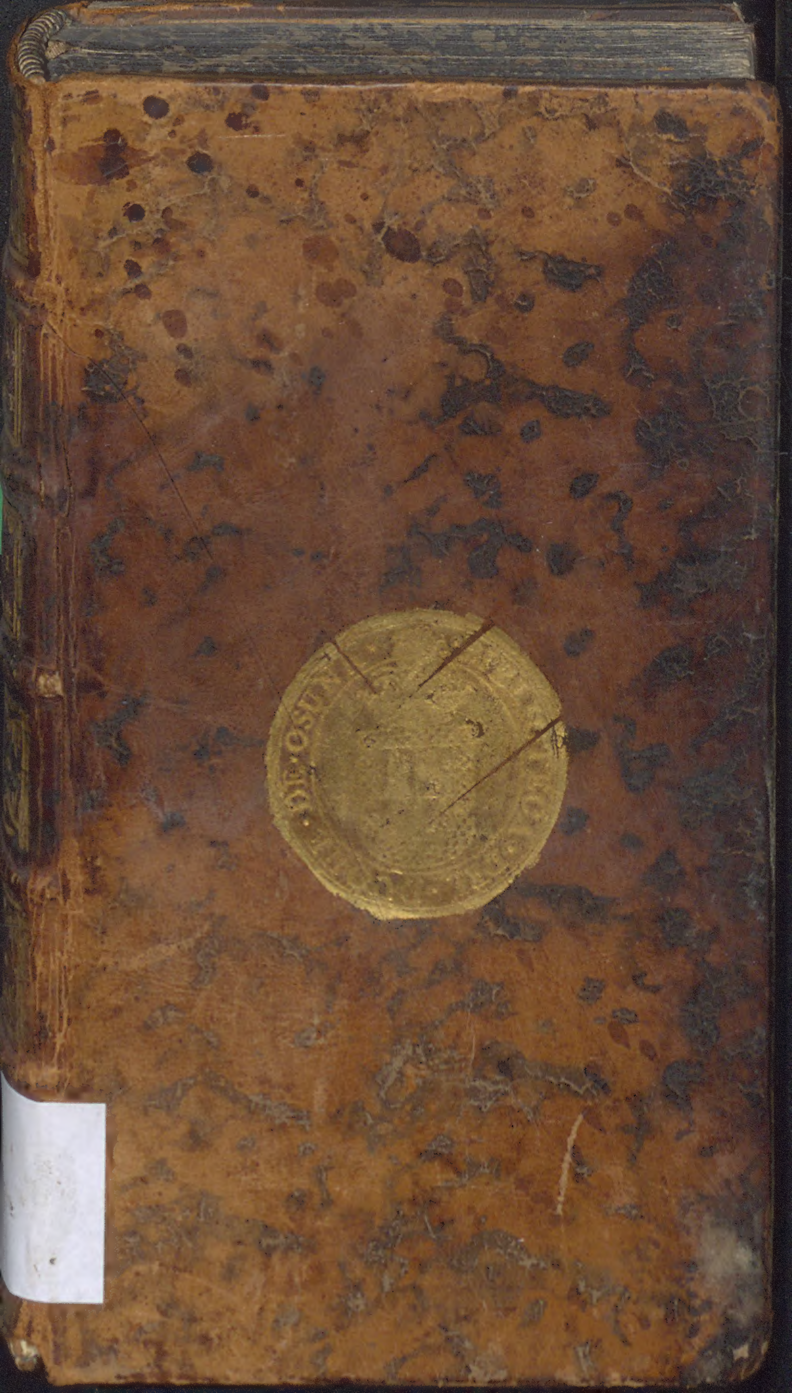






L'ILIADE D'HOMERE.

TOME SECOND.

L'ILIADE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS, AVEC DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée.



A PARIS,

Du fonds de Messieurs Rigaud & Anisson.

Chez G. MARTIN, H. L. GUERIN, A. BOUDET, & L. F. DELATOUR, Libraires.

M. DCC. LVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

L'ILIADE D'HOMERE,

TRADUITE EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES.

Par MADAME DACIER.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition revûë, corrigée & [illegible]



A PARIS,

Du fonds de Messieurs Rigaud & Anisson.

Chez G. MARTIN, H. L. GUERIN [illegible]

[illegible], & [illegible] DELATOUR, Libraires.

M. DCC. LVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

Argument du V. Livre.

Diomede protégé par Minerve, fait des prodiges de valeur. Il ne se contente pas de faire la guerre aux hommes, il attaque aussi les Dieux; car Venus ayant voulu éloigner du combat Enée, qu'il avoit blessé, & qui y seroit mort sans le secours de cette Déesse, ce heros la poursuit, la blesse à la main, & l'oblige de quitter son fils. Mais Apollon le couvre d'un épais nuage, de peur que les Grecs ne lui tirent quelque trait, & ne le tuent. Diomede voit la protection dont ce Dieu honore Enée; cependant par trois fois il veut se jetter sur lui, & lui ôter la vie. A la troisieme fois Apollon lui parle d'un ton menaçant, & le fait retirer. Alors ce Dieu enleve du combat Enée, & le porte à Troye au haut de la citadelle de Pergame, où il le guérit. Diomede blesse Mars. Ce Dieu en tirant la pique de sa blessure, fait un cri qui épouvante les deux armées; il quitte le com-

bat, retourne au Ciel, & fait ſes plaintes à Jupiter, qui s'emporte contre lui, & ne laiſſe pas néanmoins d'ordonner à Peon Medecin des Immortels de le guérir.





L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE V.



DANS cette journée, Minerve voulant faire éclater la valeur de Diomede pour le distinguer de tous les Grecs, & pour lui faire remporter une gloire immortelle, augmenta encore sa force & son intrépidité. De son casque & de son bouclier sortoit continuellement un feu semblable aux feux de la brillante étoile qui se leve à la fin de l'été, & qui jette

une lumiere plus étincelante & plus vive, après s'être baignée dans les eaux de l'Océan. Tel étoit l'éclat dont Diomede étoit environné, & tel le feu que jettoient ſes armes. La Déeſſe le pouſſa au milieu de la mêlée, & dans l'endroit où l'on ſe battoit avec le plus d'acharnement.

Il y avoit parmi les Troyens un homme nommé Darès, très-riche, & d'une ſageſſe conſommée : il étoit ſacrificateur de Vulcain, & avoit deux fils Phegée & Idée, tous deux grands Capitaines, & tous deux adroits à toutes ſortes de combats. Ces deux freres excités par leur courage devancent leurs eſcadrons ; & pouſſant leur char, ils courent avec impetuoſité contre Diomede qui étoit à pied, & qui venoit les charger avec furie. Quand ils l'eurent joint, Phegée lança le premier ſa pique ſur le fils

de Tydée : le fer gliſſa ſur ſon épaule gauche ſans le bleſſer : mais en même tems Diomede repartit de ſon javelot. Le trait mortel ne part pas inutilement de ſa main ; il va donner dans l'eſtomach de Phegée qu'il étend mort ſur la pouſſiere. Idée deſcend promptement du char ; & n'ayant pas le courage de ſauver le corps de ſon frere & de venger ſa mort, il prend honteuſement la fuite ; mais avec toute ſa lâcheté , il n'auroit pas évité la noire deſtinée, ſi Vulcain ne l'eût ſecouru ; ce Dieu le couvrit d'un épais nuage & le ſauva , ne voulant pas que Darès , ce malheureux pere , fût entierement accablé de deuil & de triſteſſe par la perte de ſes deux fils. Diomede prit les chevaux, & les donna à ſes compagnons pour les mener aux vaiſſeaux ; mais les Troyens ayant vû que des deux fils de Darès , l'un

avoit pris la fuite, & l'autre avoit été tué sur son char, prennent l'épouvante, & commencent à plier.

Minerve pour augmenter leur frayeur & leur désordre, prend Mars par la main, & lui parle en
» ces termes : Mars, homicide Mars,
» qui n'aimes que le sang, & qui te
» plais à renverser les plus fortes
» murailles, Dieu de la guerre, ne
» laisserons-nous pas les Troyens &
» les Grecs se battre, jusqu'à ce qu'il
» plaise à Jupiter de donner la vic-
» toire à celui des deux partis qu'il
» daignera favoriser? & ne nous re-
» tirerons-nous pas pour nous met-
» tre à couvert de sa colere?

Ayant parlé de la sorte, elle retire Mars du combat, & le mene sur les bords fleuris du Scamandre où elle le fait asseoir. Les Grecs en même-tems enfoncent les Troyens & les mettent en fuite; il n'y eut aucun des Chefs qui ne

ſe ſignalât par la mort de quelqu'un des ennemis.

Le Roi Agamemnon donna le premier l'exemple, il renverſa de ſon char le grand Odius, qui commandoit les Alizoniens, & qui ſe ſentant trop preſſé, fut le premier à prendre la fuite. Agamemnon lui enfonça ſa pique dans le dos entre les deux épaules, le perça de part en part, & le fer mortel ſortit par la poitrine. Odius tombe, & en tombant il épouvante les Troyens du bruit de ſes armes.

Idomenée enſuite tuë Pheſtus, fils de Borus de Meonie, qui étoit venu de la fertile Tarné ; il le frappe de ſa pique à l'épaule droite, comme il vouloit monter ſur ſon char, le jette ſur la poudre, & couvre ſes yeux d'une éternelle nuit : les Ecuyers d'Idomenée le dépouillerent de ſes armes.

Ménélas tua aussi de sa lance le brave Scamandrius, qui étoit si sçavant dans tout ce qui concerne la chasse, & à qui Diane elle-même avoit appris à lancer le javelot, & à percer toutes les bêtes que les montagnes nourrissent dans leurs forêts. Cette Déesse ne le secourut point dans cette occasion, & son adresse à tirer de loin sans jamais manquer, lui fut inutile ; le grand Atride le perça de sa lance comme il s'enfuyoit devant lui : le fer entroit entre les deux épaules & lui traversoit l'estomach : il tombe sur le visage, & sa chute se fait entendre au loin.

Phereclus, fils d'un charpentier très-habile, & petit-fils d'Harmonus, tomba sous les coups de Merion. Ce Phereclus avoit hérité de l'art de son pere, & faisoit toutes sortes de beaux ouvrages dans la derniere perfection ; aussi étoit-il

particulierement aimé de Minerve. C'étoit lui qui avoit bâti les vaiſſeaux que Paris mena en Grece, & qui furent la ſource de tous les malheurs qui accablerent les Troyens, & dans leſquels il fut enveloppé lui-même, parce qu'il avoit ignoré les oracles des Dieux. Merion l'ayant pourſuivi & atteint, le bleſſa à l'emboiture de la cuiſſe droite, le fer de ſa lance paſſe par deſſous l'os, & le perce d'outre en outre. Phereclus tombe ſur ſes genoux en jettant un grand cri, & la mort répand ſur lui ſes ténébres.

Megés tua Pedeus fils d'Antenor, qui n'étoit pas né d'un mariage légitime; mais la ſage Theano, pour faire plaiſir à ſon mari, avoit pris ſoin de l'élever comme ſes propres enfans. Megés l'ayant joint, lui donne un coup de ſa lance ſur la nuque du cou; & le fer lui coupant la langue dans ſa racine,

ſort par la bouche. Pedeus tombe auſſi-tôt ſur la pouſſiere, mordant le fer qui lui donne la mort.

Eurypyle bleſſa enſuite le grand Hypſenor fils du ſage Dolopion qui étoit ſacrificateur du Scamandre, & que les peuples honoroient comme un Dieu; le belliqueux fils d'Evemon l'atteignit, & ſe jettant ſur lui l'épée à la main, il le frappa à l'épaule comme il s'enfuyoit devant lui; il lui abbatit le bras, qui tomba ſur la pouſſiere avec de grands ruiſſeaux de ſang qui épuiſerent ſes forces avec ſa vie.

Pendant tout le fort de la mêlée, vous n'auriez ſçû connoître quel parti ſuivoit le vaillant Diomede, s'il étoit du côté des Troyens ou du côté des Grecs; il couroit furieux de toutes parts. Tel qu'un fleuve groſſi par les pluyes de l'hyver, & qui coulant

avec violence, emporte ſes ponts, & ne trouve ni levées ni digues qui l'arrêtent, point de clôtures aſſez fortes pour réſiſter à l'impétuoſité de ſes vagues ſubites qu'il roule avec furie, dès que Jupiter en colere a ouvert les cataractes des Cieux; tous les travaux que les laboureurs oppoſent à ſa rage, ſont entraînés dans un moment: tel le courageux fils de Tydée rompt & renverſe les forts bataillons des Troyens; les plus nombreux n'oſent s'oppoſer aux efforts de ſon courage, tout plie devant lui.

L'illuſtre fils de Lycaon voyant l'audace avec laquelle Diomede couroit par tout le champ de bataille, chaſſant devant lui, & mettant en deſordre les bandes Troyennes, tend ſon arc & lâche ſur ce heros une fléche qui donnant ſur ſa cuiraſſe, à l'endroit où

elle eſt relevée ſur l'eſtomach, entre en biaiſant & lui perce l'épaule droite, où elle demeure : la cuiraſſe eſt auſſi-tôt rougie de ſang, & Pandarus l'ayant remarqué, ſe
» met à crier de toute ſa force : Re-
» prenez courage, braves Troyens,
» le plus vaillant des Grecs eſt bleſ-
» ſé, & je ne penſe pas qu'il ait la
» force de réſiſter long-tems au trait
» que je viens de lui tirer ; s'il eſt
» vrai que le fils de Jupiter, le grand
» Apollon, m'ait inſpiré lui-même
» de quitter la Lycie, & de venir à
» ce ſiége.

Ainſi parloit le fils de Lycaon, ſe glorifiant d'un très-petit avantage, car la bleſſure étoit légere ; mais Diomede s'étant un peu retiré & mis à couvert derriere ſon char & ſes chevaux, appelle le
» fils de Capanée : Mon cher Sthe-
» nelus, lui dit-il, deſcends promp-
» tement pour me tirer une fléche
» que j'ai à l'épaule.

A ces mots, Sthenelus ſaute à terre, & s'approchant de Diomede, il lui arrache la fléche qui lui perçoit l'épaule d'outre en outre : le ſang jaillit comme un trait au travers de ſa cuiraſſe ; & en même-tems le belliqueux fils de Tydée adreſſe ſes prieres à Pallas : Invincible fille du grand Jupiter, lui « dit-il, ſi jamais vous nous avez été « favorable à mon pere & à moi « dans les plus ſanglans combats, « protegez-moi encore aujourd'hui, « grande Minerve, & faites-moi la « grace de joindre ce Lycien qui « m'a bleſſé le premier, qui s'en glo- « rifie, & qui ſe flatte que je ne ver- « rai pas long-tems la lumiere « du ſoleil. Il n'eut pas plutôt fait « cette priere, que la Déeſſe l'exauça, & lui rendit ſur l'heure même toute la force & toute la légéreté qu'il avoit d'ordinaire ; & s'étant approchée de lui, elle lui parla en

» ces termes : Fils de Tydée, allez
» hardiment contre les Troyens ;
» j'ai mis dans votre cœur le coura-
» ge & la force qui ſont héréditai-
» res dans votre famille, & qui ont
» accompagné le grand Tydée tant
» qu'il a vécu. J'ai auſſi fait tomber
» de vos yeux le nuage qui les cou-
» vroit, afin que vous puiſſiez diſ-
» cerner les Dieux d'avec les hom-
» mes. C'eſt pourquoi ſi quelque
» Dieu vient pour vous ſurprendre
» ſous une forme humaine, gardez-
» vous de combattre contre les Im-
» mortels, ſi ce n'eſt contre la ſeule
» fille de Jupiter, contre la belle
» Venus, ſi elle ſe hazarde à venir
» dans les combats, tirez hardiment
» ſur elle, & la bleſſez ſans héſi-
» ter.

Minerve ayant ainſi parlé, ſe retira, & Diomede retournant au combat, ſe met à la tête des plus avancés. Il avoit déja combattu

contre les Troyens avec beaucoup de courage ; mais alors il ſentit ſes forces & ſon audace augmentées infiniment. Comme un lion qu'un berger n'a pû tuer, mais qu'il a bleſſé légérement dans un pâturage, lorſqu'il s'élançoit pour ſe jetter dans un parc de brebis ; ſa bleſſure n'a fait que redoubler ſes forces & irriter ſon courage ; le berger n'oſant plus s'oppoſer à ſa fureur, va ſe cacher dans ſa loge, & ſes brebis abandonnées & ſaiſies de frayeur, courent ſe tapir les unes ſous les autres ; l'animal avide de ſang franchit légérement les barrieres qui les défendent, & ſe jettant au milieu du troupeau il en fait une cruelle boucherie ; tel, & plus furieux encore Diomede ſe jette au milieu des ennemis ; il tue d'abord Aſtynoüs & le Prince Hypenor, bleſſant l'un d'un coup de lance au deſſous de la mamel-

le, & frappant l'autre d'un coup de ſabre à la clavicule près de l'épaule qu'il lui ſépara du cou & du dos.

Il les laiſſa tous deux pour courir ſur Abas & Poluïde, tous deux enfans du vieillard Eurydamas qui étoit interprete des ſonges, & qui ne devoit plus avoir le plaiſir d'interpréter ceux de ſes chers enfans au retour de cette guerre, car le vaillant fils de Tydée les tua tous deux, & en même tems il marcha vers Xanthe & Thoon fils de Phenops, qui les avoit eus dans ſa vieilleſſe. Phenops accablé d'années vivoit encore,& n'avoit point d'autres enfans à qui laiſſer ſes grandes richeſſes. Diomede en un ſeul jour tua ſes deux héritiers, ſa ſeule eſpérance, & précipita ce malheureux pere dans une affliction & dans un deuil qu'augmentoit encore la douleur de voir des

curateurs s'emparer de ſa ſucceſſion pour la conſerver à des collateraux éloignés qui la devoroient déja des yeux & auſquels elle n'étoit pas deſtinée.

Diomede tombe enſuite ſur Echemon & Chromius enfans de Priam, & qui étoient tous deux ſur un même char. Comme un lion ſe jette avec impétuoſité ſur un troupeau de bœufs qui paiſſent dans une forêt, & déchire tout ce qu'il rencontre devant lui, ſoit taureau, ſoit géniſſe; de même le fils de Tydée s'élance ſur les deux fils de Priam, les précipite de leur char, les dépouille de leurs armes & prend leurs chevaux, qu'il donne à ſes compagnons pour les conduire aux vaiſſeaux des Grecs.

Enée voyant les ravages que ce redoutable guerrier fait dans tous les rangs, ſe jette au milieu de la bataille à travers les piques & les

javelots, pour voir s'il ne trouveroit point le vaillant Pandarus fils de Lycaon. Dès qu'il l'eut apperçû, il le joignit, & lui parla en » ces termes : Pandarus, où est donc » votre arc ? où sont vos fléches aîlées qui portent la douleur ou la » mort par tout où vous les adressez ? où est la gloire qu'elles vous » ont acquise ? cette gloire qui vous » met au rang, ou même au-dessus de tout ce qu'il y a de grands » Capitaines, & qui fait que dans » toute la Lycie personne n'ose se » comparer à vous. Allons donc, » invoquez Jupiter, & décochez un » de vos traits sur un homme que la » victoire suit par tout, & qui a déja fait une infinité de maux aux » Troyens ; car il a tué un grand » nombre de nos plus braves chefs. » C'est à votre arc à faire cesser ce » désordre, à moins que ce Diomede ne soit quelqu'un des immor-

tels à qui nos ſacrifices n'ayent pas « été agréables & qui ſoit irrité con- « tre nous, ce qui ſeroit bien dé- « plorable ; car la colere des Dieux « eſt terrible & difficile à appaiſer. «

Sage Enée, dont les conſeils « ſont ſi utiles aux Troyens, repar- « tit l'illuſtre fils de Lycaon, ce « guerrier, dont vous me parlez, « me paroît reſſembler parfaitement « au fils de Tydée ; je le reconnois « à ſon bouclier, & à ſon caſque, « au panache dont il eſt ombragé, « & à ſon char dont je connois les « chevaux ; mais je ne vous dirai « pas véritablement ſi ce n'eſt pas « là un Dieu. Si c'eſt un mortel, ce « ne peut être que Diomede, qui « certainement ne fait pas ces grands « exploits & tous ces ravages ſans le « ſecours de quelque Dieu. Aſſuré- « ment il a près de lui quelqu'un des « Immortels qui l'anime, qui le ſou- « tient, & qui enveloppé d'un épais «

» nuage pour se dérober à nos yeux ;
» a détourné le trait que je lui ai lan-
» cé, car je l'ai déja attaqué, j'ai
» tiré sur lui, je l'ai blessé à l'épaule
» au travers de sa cuirasse, & je ne
» doutois nullement que je ne l'eusse
» précipité dans la sombre demeure
» de Pluton : cependant le voilà vi-
» vant : sans doute quelque Dieu ir-
» rité m'a enlevé ma victoire. Pré-
» sentement je n'ai ici ni chevaux ni
» char sur quoi je puisse monter ;
» j'ai en Lycie dans le palais de mon
» pere onze chars très-beaux, tout
» neufs, & qui ne viennent que d'ê-
» tre achevés ; ils sont dans leurs
» remises couverts de riches tapis,
» & chaque char a son atelage de
» deux chevaux qu'on a grand soin
» de bien nourrir. Le belliqueux Ly-
» caon mon pere, lorsque je par-
» tis, me pressa & m'ordonna mê-
» me de les prendre, afin que mon-
» té superbement sur mon char, je

me misse à la tête des Troyens de « Zélie, & que je les menasse ainsi « au combat. Imprudent que je fus, « je ne suivis pas son conseil & je « n'obéis point à ses ordres. C'étoit « pourtant ce qu'il y avoit de mieux « à faire ; mais la peur que j'eus que « dans une ville assiégée & remplie « de tant de cavalerie, mes che- « vaux n'en souffrissent enfin, me fit « prendre le parti de les laisser, & de « venir à Troye sans chevaux pour « combattre à pied avec l'infanterie, « me confiant sur mon arc, & ce- « pendant cet arc m'a été infidelle : « car j'ai déja tiré sur deux des prin- « cipaux des Grecs, sur Diomede « & sur Ménélas ; j'ai vû certaine- « ment couler le sang de l'un & de « l'autre, & en les blessant je n'ai fait « que les rendre plus furieux. Il faut « bien dire que ce fut dans un mal- « heureux moment, que je tirai de « mon cabinet d'armes mon arc & «

» mes fléches, & que je me mis à la
» tête des Troyens de Lycie pour
» venir au secours de Troye & pour
» servir le divin Hector. Que si ja-
» mais je puis m'en retourner, &
» voir de mes yeux ma patrie, ma
» femme, & mon palais, puissai-je
» perdre la tête par les mains d'un
» étranger, si je ne jette au feu cet
» arc & les traits, après les avoir
» mis en pieces ! A quoi bon garder
» des compagnons si perfides, &
» qui ne me suivent que pour me
» trahir ?

» Ne parlez pas ainsi, repartit
» Enée : vos fléches ne sont point
» coupables ; mais nous ne vien-
» drons jamais à bout de ce guer-
» rier, tant que nous n'irons pas
» contre lui sur nos chars éprouver
» nos armes contre les siennes. Mon-
» tez donc ici avec moi, & vous
» verrez de quelle bonté sont les
» chevaux de Tros, avec quelle

adresse & quelle légéreté ils sçavent courir dans la plaine, pour atteindre ou pour éviter l'ennemi : ils nous rameneront promptement à Troye vous & moi, si le grand Jupiter donne l'avantage au fils de Tydée. Allons donc, prenez les guides des chevaux pour les conduire, & moi je les quitterai pour combattre ; ou combattez vous-même, & moi j'aurai soin de conduire mes chevaux. «

L'illustre fils de Lycaon répondit : Sage Enée, gardez les guides de vos chevaux, pour les conduire vous-même ; ils obéiront mieux à une main à laquelle ils sont accoutumés. Si nous étions obligés de fuir devant Diomede, il seroit à craindre que prenant l'épouvante, ils ne s'emportassent, & ne refusassent de se laisser conduire à une voix qu'ils ne connoîtroient pas. Alors le fils de Tydée profi-

» tant de ce desordre se jetteroit sur
» nous, nous ôteroit la vie, & victorieux
» il emmeneroit avec lui
» vos chevaux. Conduisez-les donc
» & menez votre char. Je recevrai
» Diomede avec cette lance, quand
» il viendra sur nous.

Ayant parlé de la sorte, il monta avec lui dans le char, & furieux ils poussent leurs chevaux vers Diomede. Sthenelus les apperçut,
» & dans le moment : Mon cher
» Diomede, dit-il, je vois deux vail-
» lants hommes, qui pleins d'ardeur
» s'avancent pour combattre contre
» vous; ils ont tous deux une force
» & un courage invincible ; l'un,
» c'est Pandarus, qui n'a point son
» pareil à tirer de l'arc; l'autre, c'est
» Enée, qui se vante d'être fils de la
» belle Venus & du magnanime
» Anchise. Allons donc, montez
» sur ce char, retirons-nous ; & con-
» tent des ravages que vous avez

faits, éloignez-vous de la mêlée, «
de peur que votre courage ne vous «
ſoit funeſte, & qu'on ne tranche «
enfin une vie ſi précieuſe & ſi né- «
ceſſaire à tous les Grecs. «

Le grand Diomede le regardant avec des yeux pleins de colere; Ne me parle point de fuir, «
lui dit-il d'un ton terrible; tes con- «
ſeils ſont ſuperflus: ce n'eſt point «
au fils de Tydée à connoître la «
fuite ou la peur: mes forces ſont «
entieres, & mon courage n'eſt «
point épuiſé: je ne daignerai pas «
même monter ſur mon char, mais «
j'irai à pied comme je ſuis au de- «
vant de ces deux guerriers qui te «
paroiſſent ſi redoutables. Minerve «
ne me permet pas de rien craindre. «
Sur ma parole, ces chevaux, quel- «
que célébres qu'ils ſoient par leur «
vîteſſe, ne les ſauveront pas tous «
deux de nos mains, & ne les re- «
meneront point à Troye: ce ſera «

» beaucoup, ſi l'un des deux par ſa
» fuite peut éviter la mort. Mais je
» te recommande ſur-tout, & je te
» prie de t'en bien ſouvenir, ſi la
» ſage Minerve m'accorde la gloire
» de les tuer tous deux, deſcends
» promptement de mon char après
» avoir arrêté les guides à ton ſiége,
» & cours aux chevaux d'Enée,
» pour les emmener dans le camp
» des Grecs; car ils ſont de la race
» de ceux que le Dieu qui lance le
» tonnerre donna à Tros, lorſqu'il
» lui enleva ſon fils Ganymede : ce
» fut là la récompenſe dont il paya
» cet enlevement, parce que ce
» ſont les meilleurs chevaux qui
» ſoient depuis les lieux où ſe cou-
» che le Soleil, juſques à ceux où ſe
» leve l'Aurore. Anchiſe, à l'inſçû
» de Laomedon, a eu de la race
» de ces chevaux, ayant fait mettre
» dans les haras de ce Roi ſes plus
» belles jumens, dont il vit naître

ſix chevaux dans ſon palais : de ces « ſix chevaux il en retint quatre pour « lui, & donna les deux autres à « ſon fils : ils ſont parfaitement bien « dreſſés pour les batailles, & ſça- « vent répandre la terreur & la fuite « dans tous les rangs. Si nous pou- « vions les prendre, nous remporte- « rions une gloire qui ne mourroit « jamais. «

Pendant qu'ils parloient de la ſorte, les deux fiers ennemis ayant pouſſé leurs chevaux à toute bride, furent bientôt près d'eux, & l'illuſtre fils de Lycaon parla le premier en ces termes : Intrépide « & belliqueux fils du glorieux Ty- « dée, ma fléche n'a pu tantôt vous « vaincre, voyons maintenant ſi je « ferai plus heureux avec ce jave- « lot. En même-tems il le lance, & « donne dans le bouclier de Diomede. Il le perce de part en part, & la pointe ayant pénétré juſques

dans la cuiraſſe, il y demeure attaché.

Pandarus glorieux de ce ſuccès, ſe met à crier de toute ſa force : » Te voilà enfin bleſſé, le javelot a » percé ta cuiraſſe, & entre bien » avant dans ton corps ; je ne penſe » pas que tu reſiſtes long-tems à cet-» te bleſſure, & ma gloire va rece-» voir un luſtre bien éclatant par ta » mort.

» Tu te trompes, repart Diome-» de ſans s'étonner ; tu as manqué » ton coup, ton javelot ne m'a » point bleſſé : mais je crois que » vous n'aurez de repos ni l'un ni » l'autre, qu'un des deux n'ait raſſa-» ſié de ſon ſang l'homicide Dieu » des combats.

En achevant ces mots, il lance ſon javelot, que la Déeſſe Minerve conduiſit entre l'œil & le nez de Pandarus : le trait entre juſques dans la bouche, lui fracaſſe les

dents, lui coupe la langue, & la pointe du fer va ſortir près de la gorge ſous le menton. Il tombe du char, & ſa chûte fut accompagnée d'un bruit étonnant que firent ſes belles armes : les chevaux en prennent l'épouvante, & Pandarus demeure ſans force & ſans vie dans l'endroit où il eſt tombé.

Enée, craignant que les Grecs ne ſe rendiſſent maîtres de ſon corps, ſe jette de ſon char pour le défendre ; & courant ſe mettre au-devant de lui, comme un lion qui ſe confie en ſa force & en ſon courage, il le couvre de ſon bouclier, en criant d'une voix épouvantable, & préſente ſa pique toute prête à ôter la vie à quiconque aura l'aſſurance de l'approcher. Auſſi-tôt Diomede prend de ſa main une pierre d'une peſanteur énorme, & que deux hommes tels qu'ils ſont aujourd'hui ne pour-

roient lever ; il la prend tout ſeul, la jette ſans peine contre Enée, & le frappe au haut de la cuiſſe dans l'emboiture, qui fut briſée du coup, avec les deux nerfs qui y paſſent, & qui deſcendent juſqu'au talon. Enée tombant ſur ſes genoux, met une main à terre pour s'appuyer, & dans le moment ſes yeux ſe couvrent d'épaiſſes ténébres.

Il ſeroit mort ſur la place, ſi la belle Venus ne ſe fût apperçuë de l'état où étoit ce cher fils qu'elle avoit eu d'Anchiſe, lorſqu'il paiſſoit les troupeaux de ſon pere ſur le mont Ida. Elle court à lui, le prend entre ſes beaux bras, & pour le dérober à la vuë des ennemis, & le garantir de leurs traits, elle le couvre des pans de ſa brillante robe, comme d'un rempart, de peur que quelqu'un des redoutables Grecs ne vînt l'achever, en le

perçant de ſon javelot. En cet état elle l'enleve de l'armée ſans que perſonne s'en apperçût.

Le fils de Capanée n'oublia pas les ordres que Diomede lui avoit donnés ; il éloigne ſon char de la mêlée, arrête les guides à ſon ſiége, deſcend, court aux chevaux d'Enée, s'en ſaiſit, les fait marcher du côté des Grecs ; & ayant rencontré Deipylus qu'il aimoit avec plus de tendreſſe que tous ſes autres compagnons, parce qu'il avoit la même humeur que lui, les mêmes inclinations, la même ſageſſe, il lui donne ces chevaux pour les conduire au camp.

Auſſi-tôt, brûlant d'impatience de rejoindre Diomede, il remonte ſur ſon char, & ſe met à le ſuivre : mais ce heros, le javelot à la main, pourſuivoit Venus, connoiſſant bien que ce n'étoit au-

cune de ces Déesses guerrieres qui marchent à la tête des armées, & qui président aux batailles, comme Pallas, Bellone, Enyo, mais que c'étoit une Déesse sans force & sans courage, & qui ne se plaisoit point au bruit des combats.

Diomede, après l'avoir longtems poursuivie à travers les rangs, l'atteignit, & l'approchant il lui porta un grand coup de son javelot : le fer audacieux perce la robe dont elle couvroit son fils, cette robe que les Graces elles-mêmes avoient travaillée, & blesse la Déesse à la main. Dans le moment on voit couler le sang immortel, mais un sang tel qu'est celui des Dieux, qui n'est proprement que comme une rosée ou une vapeur divine ; car les Dieux ne se nourrissant ni des dons de Cerès, ni des presens de Bacchus, n'ont pas un sang terrestre & grossier com-

me le nôtre, c'eſt pourquoi auſſi ils jouiſſent de l'immortalité.

Venus ſe ſentant bleſſée remplit l'air de ſes cris, & laiſſe tomber ſon cher Enée; mais Apollon le prenant entre ſes bras, le couvre d'un épais nuage, & l'enleve à la fureur des Grecs.

Cependant Diomede criant de toute ſa force après la belle Venus, & l'inſultant, Divine fille de « Jupiter, lui dit-il, fuyez les allar- « mes & les combats, retirez-vous; « n'êtes-vous pas contente de l'em- « pire que vous avez ſur quelques « femmes foibles que vos inſpirations « & vos careſſes inſidieuſes précipi- « tent dans les piéges que vous leur « tendez? s'il vous prend jamais en- « vie de revoir des batailles, je m'i- « magine que ce ne ſera pas ſans « quelque ſorte d'effroi, & que de- « formais au ſeul nom de guerre on « verra pâlir votre beau teint. «

Il dit : & Venus le cœur saisi de dépit & de tristesse passe, sans s'arrêter. Iris la voyant accablée de douleur, & s'appercevant que ses belles couleurs commençoient à se ternir, la prend par la main, & lui aide à se tirer du milieu des combattans.

Après qu'elles eurent marché quelques pas, elles rencontrent à l'aile gauche des Troyens Mars assis, qui avoit enveloppé d'un nuage ses armes & ses chevaux. Venus se jette à ses genoux, le prie & le conjure de lui prêter son
» char : Mon cher frere, lui dit-el-
» le, tirez-moi d'ici ; donnez-moi
» votre char, afin que je m'en re-
» tourne dans l'Olympe qui doit
» être la demeure des Immortels ;
» je sens des douleurs insupporta-
» bles d'une blessure que m'a fait le
» fils de Tydée qui, dans la fureur
» où il est, combattroit même contre
» Jupiter.

Elle dit : & le Dieu des combats lui donne ſon char. La Déeſſe y monte preſſée par ſa douleur. Iris y monte avec elle, prend en main les guides, & pouſſe les chevaux à toute bride. Ces généreux courſiers, ſecondant ſon impatience, volent, & arrivent dans un moment au haut du ciel, ſéjour immortel des Dieux. La Déeſſe, qui devance les vents les plus impétueux, détele les chevaux, & leur donne de la pâture immortelle, dont les chevaux des Dieux ont accoûtumé de ſe nourrir. Mais Venus ſe laiſſe tomber ſur les genoux de Dioné ſa mere : cette Déeſſe la prend entre ſes bras, la careſſe, & lui parle ainſi : Ma chere fille, qui eſt celui des Dieux « qui habitent l'Olympe, qui vous a « miſe en cet état avec tant d'injuſ- « tice, & comme s'il vous avoit ſur- « priſe en quelque faute qui méritât « cette punition ? «

» C'eſt le fils de Tydée, répond
» Venus; c'eſt l'inſolent Diomede
» qui a eu l'audace de me bleſſer;
» parce que j'enlevois du combat
» mon cher Enée, ce fils que j'ai-
» me ſi tendrement. Ce n'eſt plus
» ici une guerre des Grecs contre
» les Troyens, c'eſt une guerre des
» Grecs contre les Dieux.

» Ma chere fille, reprit Dioné,
» quelque grandes que ſoient vos
» douleurs, ſupportez-les avec pa-
» tience : vous n'êtes pas la ſeule des
» Immortels que l'audace ſacrilége
» des hommes ait oſé attaquer : nous
» ſommes pluſieurs dans le brillant
» Olympe qui avons reſſenti leur in-
» ſolence, les Dieux prenant ſou-
» vent plaiſir à ſe ſervir des hom-
» mes, pour ſe venger les uns des
» autres dans leurs démêlés particu-
» liers Mars, tout redoutable qu'il
» eſt, n'a-t-il pas été outragé par les
» hommes, lorſque les enfants d'A-

loeus, le fier Otus, & le redou- «
table Ephialtes eurent la témerité «
de le charger de chaînes d'un «
poids extraordinaire, & de le gar- «
der en cet état treize mois dans «
une prison d'airain ? Ce Dieu, qui «
ne respire que les allarmes, y se- «
roit peut-être péri, si la charmante «
Eribée, belle-mere de ces inso- «
lens, ne l'eût fait sçavoir à Mer- «
cure, qui vint sans qu'ils s'en ap- «
perçussent délivrer ce Dieu, que «
la tristesse & la pésanteur de ses fers «
avoient déja presque entiérement «
abbatu. La respectable Junon el- «
le-même n'a-t-elle pas été expo- «
sée à la fureur des hommes, lors- «
que le magnanime fils d'Amphi- «
tryon lui tira une fléche à trois «
pointes, & la blessa au sein. Elle «
ressentit de si cruelles douleurs, «
qu'il sembloit qu'elles ne seroient «
jamais appaisées. Pluton lui-même, «
l'indomptable Dieu des Enfers, «

» tout terrible qu'il eſt, a-t-il été à
» couvert des inſultes de ce même
» homme dans la ſombre demeure
» des morts? ce fils du Dieu qui
» lance le tonnerre ne le bleſſa-t-il
» pas d'une fléche, & ne le livra-t-il
» pas aux maux les plus cruels?
» Le Dieu des ombres, le cœur
» plein de colere & pénétré de dou-
» leur, car il avoit encore le trait
» dans l'épaule, monta au haut des
» Cieux, à la demeure de Jupiter,
» où le Médecin des Dieux, le
» ſage Peon, mit ſur ſa bleſſure un
» appareil qui appaiſa ſes douleurs;
» & qui le guérit, car il n'avoit rien
» en lui qui fût mortel. Le malheu-
» reux, l'inſolent, l'impie, qui ne
» craignit pas de commettre des
» ſacriléges, & qui eut l'audace de
» bleſſer de ſes fléches les Dieux
» immortels! Et pour ce qui vient
» de vous arriver, ma chere fille,
» c'eſt Minerve qui s'eſt ſervie du

fils de Tydée pour vous outrager ; «
elle a excité ſon courage, & lui a «
inſpiré la témérité de vous atta- «
quer. L'inſenſé ne s'eſt pas ſouve- «
nu que ceux qui ont la folie de «
combattre contre les Dieux, ne «
demeurent pas long-tems ſur la «
terre, & que leurs tendres enfans «
ne s'aſſeyent point ſur leurs ge- «
noux, & ne leur donnent pas le «
doux nom de pere au retour de «
leurs expéditions & de leurs ſan- «
glantes guerres. Que ce Diome- «
de, tout brave qu'il eſt, prenne «
garde qu'un jour quelque Dieu «
plus fort que vous ne combatte «
contre lui, & que bientôt la ſage «
fille d'Adraſte, la généreuſe Egia- «
lée femme de ce valeureux guer- «
rier, effrayée la nuit par quelque «
ſonge ſiniſtre, ne rempliſſe ſon «
palais de cris, & n'éveille toute «
ſa maiſon en demandant ſon mari, «
le plus vaillant des Grecs, ſon «

» mari le premier & le ſeul objet de
» ſes feux & de toute ſa tendreſſe.

En parlant de la ſorte, Dioné eſſuyoit le ſang qui couloit de la bleſſure de ſa chere fille. Les cruelles douleurs de cette Déeſſe furent bientôt calmées, & ſa main entiérement guérie.

Mais Junon & Minerve, qui avoient été témoins de tout ce qui étoit arrivé à Venus, s'adreſſent à Jupiter, & lui tiennent un diſcours malin & mocqueur pour l'aigrir contre elle, & ce fut Minerve qui parla la premiere, & qui dit :
» Grand Jupiter, pere des Immor-
» tels, ne vous irriterez-vous point
» contre moi, ſi je vous conte une
» avanture qui vient d'arriver ? La
» belle Venus, voulant ſans doute
» obliger encore quelque Grecque
» à ſuivre les Troyens, qu'elle aime
» aujourd'hui paſſionnément, &
» cherchant à l'engager par ſes ca-

resses, s'est blessée à l'agraffe d'or « qui attache les longues robes des « femmes Grecques, & a été bien « effrayée de se voir la main effleu- « rée & teinte de sang. «

Le Pere des Dieux & des hommes sourit, & ayant appellé la charmante Venus: Ma chere fille, « lui dit-il, ce n'est pas à vous à vous « mêler des guerres & des batailles: « présidez aux jeux, aux plaisirs, aux « amours, à l'hymenée, & laissez à « Mars & à Minerve le soin de « tout ce qui regarde les combats. «

Pendant que les Dieux l'entretenoient ainsi, l'impétueux Diomede se jette encore sur Enée, quoiqu'il vît qu'Apollon lui-même se tenoit près de lui pour le défendre; mais dans l'impatience d'ôter la vie à ce heros, & de le dépouiller de ses armes, il ne respectoit point la présence de ce Dieu puissant. Trois fois il se lança

ſur ce Prince, & trois fois le Dieu le repouſſa du ſeul éclat de ſon bouclier. L'intrépide mortel, ſemblable au Dieu des batailles, tente un nouvel effort, & revient pour la quatriéme fois à la charge, & Apollon irrité de ſa témerité, lui dit d'un ton menaçant & terrible:
» Rentre en toi-même, fils de Ty-
» dée; retire-toi, & ne ſois pas aſſez
» inſenſé pour prétendre t'égaler aux
» Dieux; il y a une différence infi-
» nie entre l'eſſence toujours per-
» manente des Dieux immortels qui
» habitent les Cieux, & le néant
» des mortels qui rampent ſur la
» terre.

Il dit: & le fils de Tydée fait quelques pas en arriere pour ne pas s'expoſer davantage à la colere du redoutable Dieu.

Alors Apollon prenant Enée, le tire du milieu de la mêlée & des traits, & le porte au haut de

la ſacrée citadelle de Pergame, où il avoit un temple. Auſſi-tôt Latone & la chaſte Diane le conduiſent dans le lieu le plus ſacré, & là elles panſent elles-mêmes ſes playes, & le comblent de gloire & d'honneur.

Cependant Apollon avoit formé un phantôme qui reſſembloit ſi parfaitement à Enée & par ſa taille & par ſes armes, que les Grecs & les Troyens trompés par cette reſſemblance, rallument le combat autour de ce phantôme, les cuiraſſes, les boucliers, les caſques, les javelots, les piques volent en éclats, & il ſe fait là une cruelle boucherie.

Alors Apollon s'adreſſant à l'impitoyable Mars : Cruel, lui « dit-il, qui n'aimez que le ſang & « le carnage, deſtructeur de villes « & de remparts, n'irez-vous point « enfin chaſſer cet homme du com- «

» bat, ce fils de Tydée, qui dans sa
» rage combattroit même contre Ju-
» piter ? Il a eu d'abord l'insolence
» d'attaquer Venus, il l'a blessée à
» la main ; & ensuite, non moins
» fier qu'un des Immortels, il s'est
» jetté sur moi-même.

Ce Dieu ayant parlé de la sorte, alla s'asseoir sur le haut de la citadelle de Pergame. Mars prend la ressemblance d'Acamas Général des Thraces, & va de rang en rang dans l'armée des Troyens, exhortant toutes les troupes, & les animant au combat : sur-tout il
» s'adresse aux fils de Priam : Enfans
» du grand Roi Priam, leur dit-il,
» jusques à quand souffrirez-vous
» que les Grecs fassent un si horri-
» ble carnage de vos troupes ? At-
» tendez-vous qu'ils viennent com-
» battre jusques dans vos murailles ?
» Le fils du magnanime Anchise,
» Enée, ce grand guerrier que nous

honorions autant que le divin He- «
ctor, est étendu sur la poussiere : «
courons, allons sauver notre ami. «

A ce discours il n'y eut personne qui ne sentît une nouvelle ardeur, & qui ne fût animé d'un nouveau courage. Sarpedon hors de lui-même fit ces cruels reproches à Hector : Fils de Priam, que «
sont donc devenus cette force & «
ce courage que vous aviez autre- «
fois ? Vous vous vantiez de défen- «
dre votre ville sans mettre une «
armée sur pied, & sans le secours «
de vos alliés, vous seul avec vos «
freres & avec les maris de vos «
sœurs : cependant, quelque part «
que je jette les yeux, je n'en puis «
découvrir un seul ; la peur les a «
tous fait cacher comme des chiens «
timides qu'on a lâchés contre un «
lion. Il n'y a ici que nous qui com- «
battions, nous qui ne sommes «
pourtant que des troupes auxiliai- «

» res ; car ce n'eſt que comme allié
» que je viens de ſi loin, de l'extré-
» mité de la Lycie, qu'arroſe le ra-
» pide Xanthe. J'ai tout quitté, ma
» femme, mon fils, qui eſt encore
» dans la plus tendre enfance, des
» biens infinis dont je pouvois jouir
» tranquillement, & qui ſuffiroient
» à l'ambition la plus inſatiable ; &
» je ne laiſſe pas de mener tous les
» jours mes Lyciens au combat, &
» aujourd'hui je brûle d'impatience
» d'en venir aux mains avec cet hom-
» me qui a déja fait un furieux rava-
» ge dans tous vos rangs. Je n'ai
» pourtant rien ici que les Grecs
» puiſſent m'enlever ; & vous qui
» combattez pour vos femmes, pour
» vos enfans, pour vos biens, pour
» votre patrie, vous vous tenez-là
» ſans action, & vous n'allez pas
» par-tout exhorter les troupes à
» faire ferme, de peur que tout à
» coup vous trouvant pris comme

dans un filet, vous ne deveniez la « proye de vos ennemis, qui facca- « geront votre ville, & en détrui- « ront jufques aux fondemens. Voi- « là les foins qui doivent vous occu- « per jour & nuit, voilà votre de- « voir : nul repos, nul relâche ni « nuit ni jour ; vous devez être con- « tinuellement après les Généraux « des troupes auxiliaires, pour les « conjurer de ne pas fe rebuter, & « pour faire ceffer leurs murmures « & leurs reproches. «

Hector vivement piqué du dif- cours de Sarpedon, faute de fon char avec fes armes ; & fans repli- quer, il s'en va le javelot à la main par toute l'armée, exhortant & animant les troupes, & enflam- mant lui feul le combat. Les Troyens honteux fe rallient, & tournent tête, & les Grecs fer- rant leurs efcadrons, vont les char- ger avec furie. Comme dans une

aire ſpatieuſe, lorſque la blonde Cerès aſſemble des moiſſonneurs, qui ſecondés par les ſecourables haleines des Zéphyrs, vannent ſous ſes yeux les précieux dons que cette Déeſſe fait aux hommes, & ſéparent le grain d'avec la paille, on voit des monceaux de cette paille tout couverts & blanchis de poudre; tels on voyoit alors les Grecs courir au combat tout blancs de la pouſſiere, qui s'élevoit des pieds de leurs chevaux, & voloit à gros tourbillons juſques aux nuës. Les chars ſe mêlent, & le combat recommence avec une nouvelle ardeur.

En même tems le Dieu Mars, volant au ſecours des Troyens, couvre le champ de bataille d'une nuit obſcure, & va dans tous les rangs rallumer leur courage, comme Apollon l'en avoit chargé dès qu'il eut vû s'éloigner de la mêlée

la

la Déesse Minerve qui favorisoit les Grecs.

Pendant que Mars exécutoit ses ordres, Apollon étoit allé tirer Enée du temple, où il l'avoit porté; & après lui avoir rendu toutes ses forces, il lui avoit inspiré une valeur qu'aucun péril ne pouvoit étonner. Tout d'un coup ce Prince reparoît à la tête de ses troupes. Ses soldats sont transportés de joye de le voir plein de vie contre leur espérance, & animé d'une nouvelle ardeur. Mais ils ne l'interrogerent point sur cette surprenante avanture comme ils l'auroient souhaité; car le combat, qu'Apollon, l'insatiable Mars, & l'implacable Discorde avoient rallumé, ne leur en donnoit pas le tems.

Les deux Ajax, Ulysse & Diomede exhortent de leur côté les Grecs. Toutes ces troupes pleines d'ardeur & de courage ne re-

doutent ni les forces des Troyens, ni leurs cris, ni leurs bravades; elles les attendent de pied ferme, ſemblables à ces gros nuages que le fils de Saturne aſſemble quelquefois, & retient ſur les cimes des montagnes, pendant que les ſouffles du violent Borée & tous les autres vents orageux ſont endormis; car après leur réveil, leurs horribles ſifflemens ont bientôt écarté & diſſipé cet amas de nuées obſcures; tels les Grecs attendoient de pied ferme le choc des Troyens: & le grand Atride couroit par toute l'Armée, donnant ſes ordres, & ranimant ſes ſoldats.

» Mes amis, diſoit-il, montrez-
» vous des hommes, armez-vous
» d'un courage intrépide, & que le
» reſpect que vous vous devez les
» uns aux autres dans la ſanglante
» mêlée vous oblige à faire votre

devoir. Dans une armée de vaillans «
hommes il s'en ſauve toujours plus «
qu'il n'en périt, au lieu que les lâ- «
ches, non-ſeulement n'acquiérent «
point de gloire, mais encore leur «
lâcheté leur ôtant la force, ils de- «
viennent la proye de leur ennemi. «

En achevant ces mots, il lance ſon javelot avec une vigueur incroyable, & atteint Deicoon fils de Pergaſus, qui combattoit aux premiers rangs, & qui étoit le plus cher compagnon du grand Enée, auſſi étoit-il honoré comme un des enfans de Priam; car il étoit d'une valeur à toute épreuve, & toujours prompt à ſe jetter au milieu des ennemis. Le trait du grand Agamemnon va donner dans ſon bouclier qui ne réſiſte pas; le fer le pénétre, perce le baudrier, & entre dans le bas-ventre. Deicoon tombe mort ſur le champ, & la terre retentit horriblement du bruit de ſes armes.

Alors le grand Enée tua de son côté Crethon & Orsiloque, deux des plus braves Chefs de l'armée des Grecs. Ils étoient fils du riche Dioclés, qui demeuroit dans la belle ville de Phera, quoiqu'il tirât son origine du fleuve Alphée qui inonde souvent les terres des Pyliens. Ce Dieu étoit pere d'Orsiloque qui regnoit sur un grand peuple. Orsiloque fut pere du brave Dioclés, & ce dernier avoit donné la naissance à ces deux grands Capitaines, qui dès leur premiere jeunesse étoient montés sur leurs vaisseaux, & avoient suivi les Grecs à Troye, pour avoir part à l'honneur de venger les grands Atrides ; mais ils n'eurent que la gloire d'y mourir. Comme on voit deux jeunes lions, que leur mere a élevés au carnage dans le fond d'une forêt, se jetter sur les troupeaux, & aller jusques

dans les bergeries porter l'horreur & l'effroi, laissant par-tout des marques de leur furie, jusqu'à ce qu'enfin ils tombent eux-mêmes sous les efforts des pasteurs; de même on voit ces deux jeunes guerriers, après avoir par-tout semé le carnage, succomber sous les coups d'Enée & tomber à terre, semblables aux plus hauts sapins des montagnes que les vents ont abbatus.

Le grand Ménélas les voyant tomber, est touché d'une véritable douleur. Il part en même-tems couvert de ses armes étincelantes, & tenant en sa main une lance prête à percer le premier qui aura l'audace de se présenter devant lui. Il s'avance au milieu des combattans, car le Dieu de la guerre animoit son courage; mais cet impitoyable Dieu, en lui inspirant cette audace, ne cherchoit qu'à le

faire tomber ſous les coups du fils d'Anchiſe. Antiloque, fils du ſage Neſtor, voyant le péril où Ménélas alloit ſe précipiter, ſe jette au travers des premiers rangs pour le joindre ; car il craignoit qu'il n'arrivât à ce héros quelque funeſte accident qui les priveroit de la victoire, & leur feroit perdre tout le fruit de leurs travaux.

Déja Ménélas étoit près d'Enée, déja ils ſe meſuroient des yeux avec un air menaçant, & alloient ſe charger, lorſqu'Antiloque arrive près de Ménélas.

Enée tout vaillant qu'il eſt, voyant ces deux grands guerriers unir leurs forces contre lui, ne juge pas à propos de les attendre, & porte ſes coups ailleurs. Ils profitent tous deux de ſa retraite, & enlevent les corps de Crethon & d'Orſiloque qui avoient été ſi malheureuſement tués ; & les ayant

donnés aux Grecs, ils retournent dans la mêlée où ils donnent de nouvelles marques de leur valeur.

En cette occasion périt Pylemenés, comparable au redoutable Dieu des combats. Il commandoit les généreuses troupes de Paphlagonie. Le fils d'Atrée, le vaillant Ménélas qui se servoit de sa lance avec une admirable dexterité, lui donne un coup dans la gorge, & le jette à ses pieds.

Antiloque de son côté blesse d'un coup de pierre le fils d'Atymnius, le valeureux Mydon, qui conduisoit le char de Pylemenés, & qui combattoit toujours près de lui: il l'atteignit justement au coude dans le tems qu'il faisoit tourner ses chevaux; les guides lui tombent de la main, & vont traînant sur la poussiere. Antiloque sans perdre tems, court sur lui l'épée à la main, & le blesse à la

temple. Mydon jettant le dernier ſoupir, tomba de ſon char la tête la premiere, dans un endroit où le ſable étoit mou & profond; il y enfonça juſques aux épaules, & y demeura tout droit; ſes chevaux, qu'Antiloque chaſſoit vers l'armée des Grecs, l'abbattirent, & l'étendirent ſur la pouſſiere.

Hector ayant apperçû Ménélas & Antiloque dans la mêlée, marche à eux avec impétuoſité, en criant de toute ſa force. Il eſt ſuivi des redoutables bandes Troyennes qui avoient à leur tête Mars & Bellone. Bellone ſemoit le trouble & l'effroi, & Mars étoit armé d'une lance énorme qu'il portoit d'une maniere fiere & menaçante; ce redoutable Dieu marchoit tantôt devant Hector, & tantôt il le ſuivoit.

Diomede le voyant fut ſaiſi de frayeur. Comme un homme ſans

expérience, ſorti pour la premiere fois de ſon pays, & qui après avoir traverſé de vaſtes campagnes, trouve tout à coup ſur ſon chemin un fleuve, qui roulant fierement ſes flots tout blancs d'écume, porte le tribut de ſes eaux à l'Océan, s'arrête tout étonné, & retourne ſur ſes pas; le fils de Tydée ſe retire de même, & en s'adreſſant à ſes troupes, il leur dit: Ce n'eſt pas ſans raiſon, mes amis, « que nous ſommes effrayés de la « valeur du grand Hector; il a tou- « jours près de lui quelqu'un des Im- « mortels qui le protége & qui éloi- « gne de lui tous les dangers: à « l'heure que je vous parle il eſt ac- « compagné du terrible Dieu des ba- « tailles ſous la figure d'un mortel. « C'eſt pourquoi ne ſongez plus à « attaquer les Troyens; retirez-vous « en faiſant toujours face à l'enne- « mi: cédez aux Dieux, & n'ayez «

» pas la témérité de les combattre.

A peine avoit-il cessé de parler, que les Troyens fondent sur eux, & qu'Hector au milieu de leurs escadrons, tuë de sa main Menesthés & Anchiale, deux grands Capitaines très-expérimentés dans le métier de la guerre, & tous deux sur le même char.

Le grand Ajax, fils de Telamon, touché de leur malheur, s'avance pour les venger, & s'arrêtant à quelque distance des ennemis, il lance son javelot, & blesse Amphius fils de Selage, qui habitoit dans la ville de Paise, où il possédoit de grands biens. Mais les Destins le firent aller à Troye, à la tête des troupes qu'il menoit à Priam. Le trait mortel donne dans le baudrier d'Amphius, le perce; & pénétrant jusques dans le bas-ventre, y demeure plongé. Le malheureux Amphius tombe,

& fait retentir du bruit de ſa chûte tous les environs.

Ajax en même-tems accourt pour le dépouiller : les Troyens font pleuvoir ſur lui une grêle de traits ; en un moment ſon bouclier en eſt tout hériſſé : mais ſans s'étonner il ſe jette ſur le corps d'Amphius, lui met le pied ſur l'eſtomach, retire ſon javelot, & s'en va, car il ne pouvoit avoir la gloire de le dépouiller & d'enlever ſes belles armes ; il étoit en butte à tous les dards, & il voyoit les bandes Troyennes ſerrées & couvertes de leurs boucliers, s'avancer fierement la pique baiſſée, pour la défenſe du corps d'Amphius. Sa prudence l'emporta alors ſur ſa fierté & ſur ſon courage, il céde à ce torrent, & il retourne vers ſes troupes.

Pendant que les deux batailles ſe mêlent avec tant de fureur, la cruelle Deſtinée pouſſa le valeu-

reux fils d'Hercule, le grand Tlepoleme contre le divin Sarpedon. Quand ces deux héros, l'un fils & l'autre petit-fils du Dieu qui lance le tonnerre, furent tous deux en présence, & prêts à se charger, Tlepoleme parla le premier, & lui adressa ses paroles : Sarpedon,
» qui commande les Lyciens, quel-
» le nécessité que tu vinsses ici mon-
» trer ton peu de courage, & faire
» voir que tu n'es pas né pour les
» combats ? Ceux qui te disent fils
» du grand Jupiter, te flattent, &
» veulent nous en imposer : il y a
» trop de différence de toi à ces
» grands personnages à qui ce Dieu
» donna autrefois la naissance. De ce
» nombre étoit certainement mon
» pere, infatigable dans les tra-
» vaux, invincible dans les combats,
» & d'une valeur à toute épreuve.
» On l'a vû venir autrefois en ce
» pays pour les chevaux de Laome-

don : il y vint avec six vaisseaux «
seulement & peu de troupes, ce- «
pendant il ne laissa pas de ruiner «
la ville d'Ilion, & de faire de ses «
places un affreux désert. Pour toi, «
tu n'es qu'un lâche, & tu laisses «
périr ici tes troupes malheureu- «
sement ; je ne pense pas que ton «
voyage de Lycie à Troye soit «
d'un grand secours aux Troyens ; «
non, quand même tu serois un «
prodige de valeur ; car abbatu par «
ma lance, tu vas descendre dans «
le royaume sombre de Pluton. «

Tlepoleme, reprend Sarpedon, «
il est vrai qu'Hercule ruina autre- «
fois la ville de Troye, par la faute «
& par l'imprudence du grand Lao- «
medon, qui lui refusa ses chevaux «
qu'il lui avoit promis, & pour les- «
quels ce héros étoit venu de fort «
loin. Ce Roi parjure ne se con- «
tenta pas même de les lui refuser ; «
il le traita indignement, quoiqu'il «

» en eût reçû de très-grands servi-
» ces. Pour toi, je te prédis que tu
» n'auras pas le sort de ton pere ; ta
» derniere heure t'attend ici, & ter-
» rassé par cette pique, tu vas me
» couvrir de gloire, & enrichir d'u-
» ne ombre l'empire du Dieu des
» Enfers.

Comme il achevoit ces mots ; Tlepoleme leve son javelot, & le lance. Dans le même instant les traits de ces deux guerriers partent de leurs mains. Sarpedon donne du sien au milieu du cou de son ennemi, & le perce. La mort ferme ses paupieres, & le couvre d'une éternelle nuit.

Le javelot que Tlepoleme avoit lancé atteignit Sarpedon à la cuisse gauche, & le fer avide, poussé d'une violence extraordinaire, entra dans l'os, & s'y attacha : Jupiter garantit son fils de la mort.

Les courageux amis de Sarpe-

don l'emportent hors de la mêlée: la longue javeline qu'il traînoit, lui causoit d'extrêmes douleurs; car de tous ceux qui s'empressoient pour l'emporter, il n'y en eut pas un qui s'avisât de la retirer de sa playe, tant ils avoient d'impatience de le dérober au danger qui le menaçoit.

Les Grecs de leur côté enlevent aussi le corps de Tlepoleme. A cette vûë l'intrépide & l'infatigable Ulysse sent son cœur émû, & il délibére en lui-même s'il doit courir après le fils du Dieu qui lance le tonnerre, ou s'il ne vaut pas mieux qu'il fasse une cruelle boucherie des Lyciens. Mais le destin d'Ulysse n'étoit pas que le belliqueux fils de Jupiter succombât sous ses coups, c'est pourquoi Minerve tourna les armes & le courage de ce Prince contre les bataillons Lyciens, au milieu des-

quels il tua Ceranus, Alaſtor, Chromius, Alcandre, Alius, Noëmon, & Prytanis.

Il en auroit immolé un grand nombre d'autres à ſa fureur, ſi le grand Hector ne ſe fût apperçû des ravages qu'il faiſoit juſques dans les derniers rangs. Auſſi-tôt il s'avance tout brillant de ſes armes, & avec une fierté menaçante qui portoit par-tout la terreur.

Le fils de Jupiter, Sarpedon, le voyant, ſentit une extrême joye, & faiſant un effort pour parler, il lui dit d'un ton qui marquoit ſa foibleſſe : Fils de Priam, ne me » laiſſez pas en proye aux Grecs ; » prenez ma défenſe, & ſauvez-moi » de leurs mains : après cela que je » meure dans votre ville, je ſerai » content, puiſque les Deſtinées ne » veulent pas que ma femme & mon » fils ayent le plaiſir de me voir de » retour dans ma patrie.

Il dit : & Hector ne s'arrête pas à lui répondre ; mais brûlant d'impatience d'aller repousser les Grecs & d'en faire un horrible carnage, il passe rapidement.

Les amis de Sarpedon le mettent sous un grand chêne consacré à Jupiter. Là le vaillant Pelagon son meilleur ami, lui tira le javelot de sa playe. Sarpedon s'évanouit de douleur, & ses yeux furent couverts d'un épais nuage ; mais enfin il reprit ses esprits, car Borée, volant à son secours avec ses souffles rafraîchissans, ralluma son ame presque éteinte.

Cependant le terrible Hector, & le redoutable Dieu des combats chargent les Grecs avec tant de furie, qu'ils ne peuvent soutenir leur choc. Ils ne tournent pourtant pas le dos pour regagner leurs retranchemens, aussi ne font-ils pas ferme ; car ils voyent Mars à

la tête des Troyens ; mais ils ſe battent en retraite.

Par quel Capitaine le Dieu de la guerre & le valeureux fils de Priam commencerent-ils le carnage ? & qui fut le dernier qui tomba ſous leurs coups ? Le divin Teuthras, le belliqueux Oreſte, le généreux Trechus d'Etolie, Enomaus, Helenus fils d'Enops, Oreſbius qui portoit toujours un caſque bizarrement orné, & qui habitoit dans la ville de Hylé en Béotie ſur le lac Cephiſſis, pays abondant & fertile, où il étoit fort appliqué à cultiver ſes terres & à les augmenter.

Tous ces braves Capitaines furent tués à cette attaque. Mais lorſque Junon ſe fut apperçuë de l'horrible carnage qu'on faiſoit des Grecs dans cette vigoureuſe action, auſſi-tôt elle s'adreſſe à Minerve, & lui tient ce diſcours :

Indomptable fille de Jupiter, « qu'eſt-ce que nous voyons? La « promeſſe que nous avons faite à « Ménélas qu'après avoir ſaccagé la « ſuperbe Troye il retourneroit vic- « torieux en Gréce, ſera donc vaine, « & n'aura nul effet, ſi nous ſouf- « frons ainſi que Mars exerce im- « punément ſa rage au milieu des « bataillons & des eſcadrons des « Grecs? Réveillons-nous enfin, & « deſcendons dans la bataille pour « les ſoutenir ; car on vient de les « enfoncer. «

Elle dit : & Minerve obéit à ſes ordres. Auſſi-tôt la vénérable fille du grand Saturne va préparer elle-même ſes chevaux, dont les crins mis en treſſes, étoient attachés avec des anneaux d'or. La belle Hebé, pour ſeconder ſon impatience, met à ſon char, dont l'eſſieu eſt de fer, des rouës de cuivre, qui ont huit rayons, & dont les

jantes sont d'un or admirable & incorruptible : ces jantes sont entourées d'une bande de cuivre bien travaillée & merveilleuse à voir : les moyeux parfaitement arrondis des deux côtés, sont d'argent massif ; le derriere du char est relevé en demi-cercle, & finit par-devant en un autre demi-cercle, & il est suspendu avec des courroyes d'or & d'argent : le timon est tout d'argent ; au bout de ce timon la Déesse lie un joug d'or d'où pendent des courroyes aussi d'or & d'un travail admirable. Ce char étant préparé, Junon, qui ne respiroit que la guerre & que les allarmes, attelle elle-même ses fiers chevaux.

Cependant la fille du grand Jupiter, la guerriere Minerve, va prendre ses armes. D'abord elle détache son voile, ce voile qu'elle s'étoit fait elle-même de ses

belles mains ; il étoit d'une extrême finesse, & d'un ouvrage admirablement diversifié : cette Déesse en défait l'agraffe, & le voile tombe à ses pieds dans la chambre de son pere ; elle endosse la cuirasse de ce Dieu, & s'arme pour les combats, sources de soupirs & de larmes : elle couvre ses épaules de l'Egide, de cette Egide terrible d'où pendent cent houpes d'or, & autour de laquelle on voit la Terreur, la Déroute, la Discorde, la Fureur, les Attaques, les Poursuites, le Carnage, & la Mort : elle avoit au milieu la tête de la Gorgone, cette tête énorme & formidable dont on ne sçauroit soutenir la vûë, prodige étonnant du Pere des Immortels. La Déesse met ensuite sur sa tête un grand casque d'or, ombragé de quatre panaches ; il auroit été suffisant pour couvrir les nom-

breux bataillons d'une armée, que cent grosses villes auroient mise sur pied. Elle monte ensuite auprès de Junon, dans ce char qui jette de tous côtés un éclat de feu, & prend une pique d'une pesanteur & d'une grandeur étonnante, d'une force à toute épreuve, & dont elle se sert pour renverser les bataillons & les escadrons entiers des plus fiers héros lorsqu'ils ont attiré sa colere.

Junon anime ses chevaux, & les pousse à toute bride. En même-tems les portes du Ciel s'ouvrent d'elles-mêmes avec un mugissement horrible ; ces portes dont le soin est commis aux Heures, qui depuis le commencement des tems veillent à la garde du haut Olympe & du brillant palais de Jupiter, & qui, lorsqu'il faut ouvrir ou fermer ces portes d'éternelle durée, écartent ou rappro-

chent ſans peine le nuage épais qui leur ſert de barriere. Les fougueux courſiers paſſent rapidement, & dans un moment ces Déeſſes arrivent près de Jupiter, qu'elles trouvent aſſis ſeul loin des autres Dieux ſur le plus haut des ſommets de l'Olympe. Alors Junon arrêtant ſes chevaux, parle en ces termes à ce Dieu : Grand Jupiter, « pere des Immortels, n'êtes-vous « point irrité des ravages que fait le « Dieu de la guerre, & du nombre « infini des Grecs qu'il a immolés à ſa « fureur, ſans nulle raiſon & contre « toute ſorte de juſtice : j'en ſuis « dans une douleur que je ne puis « exprimer ; & ce qui l'augmente « encore, c'eſt de voir Venus & le « fils de Latone rire de mon dépit, « & jouir tranquillement du plaiſir « d'avoir lâché contre les Grecs ce « furieux, cet inſenſé, qui ne re- « connoît d'autre droit que la force. «

» Grand Dieu, que nous regardons
» comme notre pere, attirerois-je
» votre courroux, si allant à la ren-
» contre de ce Dieu trop impitoya-
» ble, je le blessois, & l'obligeois à
» se retirer ?

Le maître du tonnerre prenant
» la parole : Allez, Déesse, lui dit-il,
» donnez ce soin à la belliqueuse
» Minerve, qui est accoûtumée à le
» vaincre, & qui souvent le livre en
» proye à de cruelles douleurs.

Il dit : & à l'instant, Junon dans l'impatience d'executer cet ordre pousse ses chevaux : ces généreux coursiers volent rapidement entre le ciel & la terre. Autant qu'un homme assis au rivage de la mer sur un cap élevé, voit d'espace dans les airs, en jettant sa vûë pendant un tems serein sur l'immense étenduë de la plaine azurée, autant en franchissent d'un saut les fougueux coursiers des Immortels.

Ces

Ces deux Déesses étant arrivées près de Troye, à l'endroit où le Simoïs & le Scamandre mêlent leurs flots rapides, Junon arrête son char, & dételle ses chevaux qu'elle environne d'un épais nuage. Aussi-tôt le Simoïs couvre ses rives d'une divine ambrosie pour les nourrir : & les deux Déesses sans toucher la terre, & marchant comme deux colombes, s'avancent pour secourir les Grecs.

En arrivant dans le lieu où étoit le fort du combat, elles trouvent une grande partie des plus braves guerriers de l'armée, assemblés autour du grand Diomede, semblables aux plus fiers lions qui ne respirent que le carnage, ou aux plus terribles sangliers, dont la force & la fureur étonnent les chasseurs les plus déterminés. Là Junon s'arrête, & prenant la ressemblance du généreux Stentor, dont la

voix étoit plus éclatante que l'airain, & qui seul, lorsqu'il se mettoit à crier, se faisoit entendre de plus loin que cinquante hommes
» des plus robustes: Quelle honte,
» s'écrie-t-elle, & quelle indignité,
» timides Grecs, qui n'avez que l'apparence de guerriers! Tant que
» le divin fils de Pelée a paru dans
» les combats, jamais on n'a vû les
» Troyens oser sortir de leurs portes: ils redoutoient jusqu'à ses regards: mais aujourd'hui ils ont
» l'audace de combattre loin de leur
» ville, & presque sur vos vaisseaux.

Par ces reproches la Déesse ranima la force & le courage de toute l'armée.

Minerve de son côté s'approche du fils de Tydée qu'elle trouve près de son char & de ses chevaux. Ce héros s'étoit retiré un peu à l'écart pour reprendre halei-

ne, & pour rafraîchir un peu la playe que Pandarus lui avoit faite ; car sous la pesante & large courroye qui suspendoit son bouclier, il étoit tout en sueur, & n'avoit plus la force ni de se soutenir, ni de porter ses armes : ayant donc relevé cette courroye, il lavoit avec de l'eau sa blessure, & en essuyoit le sang. La Déesse s'appuye sur le joug de ses chevaux, & lui parle de cette sorte : En vé- «
rité Tydée a eu un fils qui ne lui «
ressemble guéres ; Tydée n'étoit «
pas d'une taille avantageuse com- «
me lui, mais il ne respiroit que la «
guerre ; & je me souviens que, «
lorsque les Grecs l'envoyerent seul «
en ambassade vers les Thébains, «
qui étoient en grand nombre, «
quoique je lui eusse défendu de se «
battre contre eux, & de les insul- «
ter avec cette fierté qui lui étoit si «
naturelle, & que je lui eusse or- «

» donné de se mettre à table avec
» eux, & de n'avoir que des paroles
» de paix, mes ordres & mes défen-
» ses ne pouvant retenir son coura-
» ge indomptable, il défia ces or-
» gueilleux descendans de Cadmus,
» & les vainquit tous sans peine,
» car je lui prêtai mon secours. Je
» ne fais pas moins pour vous que
» j'ai fait pour lui : je me tiens tou-
» jours à vos côtés, je vous proté-
» ge, je vous défends ; & lorsque
» je vous ordonne de combattre
» contre les Troyens, je vous trou-
» ve accablé de lassitude, ou saisi de
» crainte. Non, vous n'êtes point
» le fils de ce brave Tydée dont je
» ne pouvois retenir la valeur.

» Diomede l'interrompant, Je
» vous connois, grande Déesse,
» lui dit-il, fille du Dieu qui lance
» le tonnerre; c'est pourquoi je vous
» parlerai sans déguisement. Ce
» n'est ni lassitude, ni crainte, qui me

retiennent ; mais je me souviens «
toujours des ordres que vous m'a- «
vez donnés, de ne combattre con- «
tre aucun des Immortels, à moins «
que je ne visse la Déesse Venus «
paroître dans les combats ; c'est la «
seule que vous m'ayez permis d'at- «
taquer & de blesser avec ma lan- «
ce : voilà ce qui m'oblige de cé- «
der, & de commander aux Grecs «
de se battre en retraite ; car je re- «
connois le Dieu Mars à la tête de «
nos ennemis. «

La sage Minerve lui répond
Diomede, qui m'êtes si cher, ne «
craignez ni le Dieu Mars, ni au- «
cun autre des Immortels ; je suis «
ici pour vous défendre ; allons «
donc, poussez vos chevaux droit «
à lui, & le frappez de près, sans «
respecter ce furieux, cette peste «
publique, qui fait tant de maux à «
tous les mortels, cet inconstant «
qui n'agueres nous avoit promis à «

» Junon & à moi de combattre
» contre les Troyens, & de favoriser
» les Grecs, & le voilà au contraire
» dans les intérêts des Troyens ; il
» combat pour eux sans se souvenir
» de ses promesses.

En achevant de parler, elle prend d'une main Sthenelus pour le faire descendre du char. Sthenelus saute à terre dans le moment, & la Déesse, qui ne respire que la vengeance, se met en sa place auprès de Diomede. L'essieu gémit sous le poids ; car il porte une Déesse terrible & un des plus grands guerriers. Minerve prend les guides, & pousse d'abord les chevaux contre Mars, qui cependant tuë le grand Periphas fils d'Ochesius, & le plus vaillant comme le plus fort des Etoliens ; le cruel Dieu de la guerre lui ôta la vie. La Déesse, pour se cacher aux yeux de ce Dieu, mit le casque de

Pluton. Mars n'eut pas plutôt vû Diomede , que laiſſant Periphas où il l'avoit tué , il marche contre lui. Lorſqu'ils ſe furent joints, Mars le premier allonge à Diomede un grand coup de pique par deſſus le joug & les rênes de ſes chevaux avec une furieuſe impatience de lui ôter la vie ; mais la Déeſſe prend cette pique avec la main , l'éloigne du char , & rend le coup inutile. En même-tems le fils de Tydée lui porte à ſon tour un grand coup de ſa pique ; Minerve la conduit , & la fait entrer bien avant au-deſſous des côtes. La pique perçant la lame , dont il étoit ceint au défaut de la cuiraſſe , lui fait une cruelle bleſſure , & déchire ſon beau corps. Mars la tire , & en la tirant il jette un cri épouvantable , & tel que celui d'une armée qui marche pour charger l'ennemi.

A ce cri les Grecs & les Troyens font saisis de frayeur, tant la voix du Dieu des combats fut terrible. Tel qu'on voit quelquefois pendant un vent de midi, qu'excitent les brûlantes ardeurs de la canicule, un nuage obscur s'élever vers le Ciel, tel parut à Diomede le redoutable Mars s'élevant vers l'Olympe au milieu d'un tourbillon de poussiere.

Dans un instant il arrive à la demeure des Dieux, & le cœur serré de douleur & de tristesse, il va s'asseoir près du fils de Saturne, lui montre le sang immortel qui coule de sa blessure ; & poussant de profonds soupirs, il lui parle en ces termes : Grand Jupiter, des » actions si violentes n'excitent-elles » point votre courroux ? Tous tant » que nous sommes de Dieux dans » l'Olympe nous essuyons tous les » jours mille choses fâcheuses les

uns des autres, pour ſervir les «
mortels. C'eſt vous qui êtes la ſeu- «
le cauſe de tous nos débats ; car «
vous avez mis au monde une fille «
inſenſée & pernicieuſe, qui ne con- «
noît ni juſtice, ni régle. Tous les «
autres Dieux vous obéiſſent, & «
nous vous ſommes tous ſoumis. «
Il n'y a qu'elle que vous ménagiez. «
Vous ne la retenez ni par des châ- «
timens, ni par des menaces, & «
vous lui laiſſez tout faire impuné- «
ment, parce qu'elle eſt votre ou- «
vrage, & qu'elle n'a reçû la naiſ- «
ſance que de vous ſeul. Voilà pour- «
quoi elle eſt l'objet de toute votre «
complaiſance & de toute votre «
tendreſſe ; mais elle en abuſe avec «
trop d'excès. Dans ſa fureur elle «
vient d'inſpirer au téméraire Dio- «
mede l'audace d'attaquer les Dieux «
immortels. Il a commencé par Ve- «
nus, qu'il a bleſſée à la main : & «
enſuite, ſemblable à un Dieu, il «

» s'eſt lancé ſur moi-même ; ma vî-
» teſſe & ma légéreté ne m'ont ſau-
» vé qu'avec peine ; ſans cela j'au-
» rois été expoſé très-long-tems à
» de cruelles douleurs, au milieu des
» monceaux de morts, ou peut-être
» que tout immortel que je ſuis,
» j'aurois vû mes forces affoiblies
» par la quantité de traits dont j'au-
» rois été percé.

Jupiter le regardant avec des
» yeux de colere : Inconſtant, per-
» fide, lui dit-il, ne viens point te
» plaindre à moi, & te lamenter
» d'un ton ſi lugubre. De tous les
» Dieux qui habitent l'Olympe, tu
» m'es le plus odieux ; tu ne prends
» jamais plaiſir qu'à la diſcorde, à
» la guerre, & aux combats, & tu
» tiens de ta mere cet eſprit indom-
» ptable & altier qui ne plie jamais :
» ſi je ne la retenois par la ſévérité
» de mes loix, il n'eſt rien qu'elle ne
» bouleverſât dans l'Olympe & ſous

l'Olympe. Voilà le fruit des beaux « exemples qu'elle t'a toujours don- « nés. Cependant je ne veux pas te « laisser davantage en proye à la « douleur, car tu es mon fils : de « tout autre Dieu que tu fusses né, « pervers & emporté comme tu es, « il y a long-tems que tu serois dans « des abîmes plus profonds que ceux « où j'ai précipité les Titans. «

Il dit : & dans le moment il ordonne à Peon de le guérir. Peon obéit sur l'heure, & mettant sur sa blessure un baume exquis, il le guérit sans peine ; car dans un Dieu il n'y a rien qui soit mortel. Comme on voit le lait, dès qu'une main habile y a mêlé le suc amer qui a la vertu de le faire cailler, se prendre à mesure qu'on le remuë, de même le Médecin des Dieux n'eut pas plutôt appliqué sur la blessure du Dieu des combats son baume salutaire, qu'elle fut

entiérement consolidée. Hebé eut soin de lui préparer un bain, & de lui donner des habits magnifiques; & ce Dieu ravi de la gloire & de la majesté dont il étoit revêtu, alla se placer près de Jupiter.

Junon & Minerve, après avoir réprimé la fureur de l'homicide Mars, ne furent pas long-tems à retourner dans le palais du Pere des Dieux & des hommes.



REMARQUES
SUR
L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE V.

Page 3. DAns cette journée Minerve voulant faire éclater la valeur de Diomede] Homere fait voir ici, selon la remarque d'Eustathe, qu'il n'y a rien de grand que la valeur irritée par les reproches ne puisse exécuter. Diomede piqué de ce qu'Agamemnon l'a taxé de peu de courage, se surpasse lui-même, & fait des exploits inouis. Minerve l'assiste dans ce dessein, parce que la véritable sagesse veut qu'on ne se venge des injures, que par des actions éclatantes qui en fassent voir la fausseté.

De son casque & de son bouclier sortoit continuellement un feu] J'oserai dire qu'Homere paroît peut-être plus grand par les critiques qu'on a faites de ses vers, que par les louanges qu'on leur a données. Voici une de ces critiques dont Zoïle avoit farci l'ouvrage qu'il lut au Roi Ptolomée, & qui n'eut que le sort qu'il méritoit. Ce ridicule censeur demande d'où vient que le grand

feu qui ſortoit des armes de Diomede ne brûloit pas ce héros, & par quel charme il s'en garentiſſoit ? Qui eſt-ce qui ne voit pas qu'il n'y a rien de plus impertinent, que de vouloir ramener à une vérité phyſique les idées & les imaginations des Poëtes ? Il n'y a plus de poëſie, ſi on bannit des vers l'allégorie, qui en fait une des grandes beautés. Homere décrit poëtiquement l'éclat des armes de Diomede, & il le compare au feu, non pas au feu matériel, mais au feu que jette l'étoile, &c. Bien plus, quand Homere auroit parlé d'un feu véritable, il n'auroit rien dit que de ſenſé, & qui n'eût ſes fondemens même dans l'hiſtoire. Ne nous apprend-elle pas qu'on a vû ſortir de pluſieurs perſonnes du feu qui ne les a nullement brûlés ? & Homere ſemble avoir eu en vûe cette idée, reçue de tout tems, que le feu paroiſſant ſur quelqu'un, étoit un préſage de grandeur & de gloire. Il y en a mille exemples dans l'antiquité.

Semblable aux feux de la brillante étoile] C'eſt-à-dire, de la Canicule : & Homere choiſit cette étoile, pour faire entendre que comme les chaleurs ſont beaucoup plus grandes quand cette étoile ſe leve, de même la préſence de Diomede va réchauffer le combat, & le rendre beaucoup plus furieux. Diomede va être auſſi funeſte aux Troyens, que la canicule l'eſt ordinairement aux hommes.

Page 5. *Idée deſcend promptement du char*] Voici encore une des critiques de Zoïle,

qui trouve ridicule qu'Idée descende de son char pour prendre la fuite, comme s'il eût fui plus vîte à pied. Il y a trois choses à répondre à cette critique peu judicieuse : La premiere, qu'Idée connoissant la passion que Diomede avoit pour les chevaux, espéra que la joie que ce héros auroit de prendre son char, l'amuseroit, & l'empêcheroit de le poursuivre. La seconde, qu'Homere a pu vouloir peindre par-là l'effet ordinaire de la peur, qui trouble tellement l'esprit, qu'on abandonne même les choses les plus capables de sauver la vie : aussi Quinte-Curce, en décrivant la déroute de l'armée de Darius, après sa défaite, dit : *Ils se sauvent comme ils peuvent, jettant les armes qu'un peu auparavant ils avoient prises pour leur défense ; tant la peur est une passion insensée, de craindre même les choses d'où elle attend son secours.* Et la troisiéme enfin, qu'Idée pouvoit être plus léger que Diomede, & avoir quelque avantage sur lui à la course.

N'ayant pas le courage de sauver le corps de son frere] Homere n'oublie jamais de noircir les mauvaises actions, & de relever l'éclat des bonnes.

Ne voulant pas que Darés, ce malheureux pere, fût entiérement accablé] Les sentimens jettent dans la poësie une douceur & un charme merveilleux. Homere n'en manque pas un seul, & saisit admirablement tous ceux qu'un objet présente.

Page 6. *Minerve, pour augmenter leur frayeur & leur désordre, prend Mars par la*

main] Homere, pour peindre poëtiquement la défaite des Troyens, & voulant faire de ce combat une relation ſimple & naturelle ſans aucun mêlange de fable, feint que Minerve emmene le Dieu Mars qui les favoriſoit ; c'eſt-à-dire, que la force & le courage les abandonnent. Mais, dira-t-on, Minerve s'éloigne auſſi des Grecs. Oui, elle s'en éloigne, mais c'eſt dans un moment où ils n'ont pas beſoin de conſeil ; il n'eſt queſtion que de courage. En même-tems Homere releve la gloire des Grecs, en faiſant voir, que même ſans le ſecours des Dieux ils ſçavent vaincre. On peut voir Euſtathe, page 517.

Page 8. *Et à qui Diane elle-même avoit appris à lancer le javelot*] On ne peut pas mieux louer un grand chaſſeur, qu'en diſant que Diane même l'a inſtruit.

Phereclus, fils d'un charpentier très-habile, & petit-fils d'Harmonus] Homere ne dédaigne pas de mettre parmi les combattans un charpentier ; il lui donne un nom illuſtre, & marque même ſa race ; pour faire entendre que les artiſans qui ſe diſtinguent dans leur art, méritent beaucoup de gloire, & peuvent avoir place parmi les héros ; & pour marquer qu'il n'y a rien d'ignoble dans les arts, & qu'il n'y a que la fainéantiſe qui ſoit blâmable. D'ailleurs Homere amene ici cet homme, pour tirer de-là une inſtruction très-utile pour ſes lecteurs, comme on va le voir dans la remarque ſuivante.

Page 9. *Et dans leſquels il fut enveloppé*

lui-même, parce qu'il avoit ignoré les oracles des Dieux] Un charpentier qui a bâti un vaisseau, n'est non plus responsable des injustices que l'on commet avec ce vaisseau, qu'un fourbisseur l'est des crimes que l'on commet avec l'épée qu'il a vendue. Cependant ce Phereclus, qui avoit bâti les vaisseaux avec lesquels Paris enleva Heléne, est enveloppé dans la ruine de Troye. Pourquoi cela ? Ce n'est pas pour avoir bâti ces vaisseaux, c'est pour les avoir bâtis contre l'ordre des Dieux, & sans s'être instruit des oracles qui défendoient aux Troyens d'avoir des vaisseaux, & qui leur ordonnoient de ne s'occuper qu'à l'agriculture. On dira que Phereclus ignorant ces oracles, comme Homere même le déclare, ne devoit pas être puni : mais Homere veut faire voir par-là que cette ignorance ne le rendoit pas innocent : car, comme Aristote l'a fort bien remarqué, l'ignorance est justement punie dans ceux qui ignorent ce qu'ils sont obligés de sçavoir, & qu'ils ont pu apprendre. *Moral. l. 3. c. 5.*

Mais la sage Theano, pour faire plaisir à son mari] Homere varie sa poësie en y mêlant des exemples de tout ce qui arrive dans la vie ordinaire des hommes, & qui peut en même-tems instruire & divertir. Ici il loue une femme d'avoir assez aimé son mari, pour élever un de ses bâtards comme ses propres enfans ; complaisance peu ordinaire aux femmes.

Page 10. *Qui étoit sacrificateur du Scamandre*] Car les Fleuves étant Dieux,

avoient leurs temples & leurs ſacrificateurs.

Pendant tout le fort de la mêlée, vous n'auriez ſçû connoître quel parti ſuivoit le vaillant Diomede] Longin a fait un chapitre ſur le changement de perſonnes, lorſque le Poëte ou l'Hiſtorien, quittant tout d'un coup la narration, adreſſe la parole au lecteur : il fait voir que cette apoſtrophe, employée à propos, arrête l'auditeur, & lui tient l'eſprit attaché à l'action préſente ; ſur-tout, lorſqu'on ne s'adreſſe pas à pluſieurs, mais à un ſeul. Pour le confirmer, ce judicieux critique rapporte ce vers d'Homere, où ce Poëte, par le moyen de cette apoſtrophe, réveille ſon auditeur, le rend plus émû, plus attentif, & plus plein de la choſe dont il parle. Ce qu'Euſtathe a remarqué, page 525. mérite auſſi d'être lû.

S'il étoit du côté des Troyens, ou du côté des Grecs] Je ſuis fâchée que Longin, qui a pris la peine de nous faire remarquer la beauté de l'apoſtrophe dont je viens de parler, ne ſe ſoit pas arrêté un moment à faire ſentir la grandeur de la louange qu'Homere donne à Diomede, & ſur laquelle on peut dire que l'enthouſiaſme du Poëte eſt égal à la fureur qui anime ſon héros. Peut-on peindre plus vivement un guerrier, qui tantôt ſe mêle au milieu des ennemis, & tantôt revient à ſes bataillons pour les mener encore à la charge?

Page. 13. *En même-tems le belliqueux fils de Tydée adreſſe ſes prieres à Pallas*] Les plus grands héros prient dans les occaſions les plus périlleuſes ; car le plus grand courage

eſt inutile, ſi Dieu ne le dirige & ne le ſoutient. Aujourd'hui la plûpart de nos guerriers jurent dans ces occaſions, au lieu de prier : quelle honte ! Que n'ont-ils cette piété des héros d'Homere, comme ils en ont la valeur ?

Page 14. *Le courage & la force, qui ſont héréditaires dans votre famille*] Le Grec μένος πατρώϊον, ne ſignifie pas ici *la force paternelle* ; car Homere diroit deux fois la même choſe, puiſqu'il ajoûte, *telle que l'avoit votre pere Tydée ;* mais il ſignifie *la force de vos peres*, & comme j'ai traduit, *le courage & la force qui ſont héréditaires dans votre famille.* Et Homere enſeigne ici une grande vérité, que les vertus qui paſſent des peres aux enfans, & qu'on regarde comme héréditaires, ſont pourtant des dons de Dieu ; c'eſt Dieu qui les conſerve, qui les continue dans les familles, & nullement le ſang qui les tranſmet.

J'ai auſſi fait tomber de vos yeux le nuage qui les couvroit] Homere enſeigne par cette fiction, que la plus grande qualité d'un hõmme de guerre, c'eſt de ſçavoir donner à ſa valeur de juſtes bornes, & de ne combattre pas contre Dieu, comme un Capanée, qui ſe vantoit de prendre Thébes malgré Jupiter. La valeur doit être toujours guidée par la prudence, qui ſeule peut faire connoître ce qui vient de l'homme & ce qui vient de Dieu. Si l'on en croit Pauſanias, ce qu'Homere dit ici, que Minerve fit tomber le nuage qui couvroit les yeux de Diomede, eſt purement hiſtorique, &

fondé ſur une ancienne tradition, qui portoit que Diomede, pour témoigner ſa reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait, fit bâtir à Argos un temple qu'il conſacra à *Minerve de la bonne vûe*, ἱερὸν Ἀθηνᾶς ὀξυδερκοῦς. Mais il y a plus d'apparence que c'eſt une fiction d'Homere, & une fiction fondée ſur cette vérité, que les Payens ont connue, qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe ouvrir les yeux aux hommes pour leur faire voir ce qu'ils ne voyoient pas, ou ce qu'ils ſeroient incapables de voir par eux-mêmes. Les exemples en ſont fréquents dans l'hiſtoire du vieux Teſtament. C'eſt ainſi que Dieu ouvrit les yeux à Agar pour lui faire voir une ſource qu'elle ne voyoit pas, *Geneſe* 21. 19. à Balaam, pour lui faire voir l'Ange, qui avec une épée nue lui barroit le chemin : *Protinùs aperuit Dominus oculos Balaam, & vidit Angelum ſtantem in via evaginato gladio*. Nombres 22. 31. & au garçon d'Eliſée, pour lui faire voir les chars & les chevaux de feu qui venoient au ſecours de ſon maître : *Et aperuit Dominus oculos pueri, & vidit : & ecce mons plenus equorum & curruum igneorum, in circuitu Eliſei*. Rois 4. 6. 17. Voilà la ſource de ces grandes idées : elles ſont tirées de la vérité même.

Si ce n'eſt contre la ſeule fille de Jupiter, contre la belle Venus] Il n'eſt pas difficile de percer le ſens de cette allégorie, qui ordonne à un homme de guerre de céder aux Dieux, & de ne combattre que contre Venus ſeule.

Page 15. *Comme un lion qu'un berger n'a pu tuer*] Cette comparaiſon eſt très-juſte. Le berger eſt Pandarus : les brebis ce ſont les troupes Troyennes, & le lion c'eſt Diomede:

Franchir légérement les barrieres qui les défendent] Quoique mon deſſein ne ſoit pas d'expliquer les termes Grecs, que la traduction doit faire aſſez entendre, je ne laiſſerai pas de rendre raiſon du terme dont Homere ſe ſert ici, ἐξάλλεται ; car quelques interprétes s'y ſont trompés, en l'expliquant, *ſaute hors du parc* ; ce qui eſt fort oppoſé à l'idée d'Homere, & détruit l'image qu'il veut donner. Homere dit au contraire, *ſaute dans le parc.* Je n'ai qu'à rapporter les paroles d'Euſtathe, qui l'explique parfaitement, & qui fait voir que la prépoſition ἐκ ou ἐξ ne marque pas toujours le dehors, mais la hauteur : τὸ δὲ ἐξάλλεσθαι τῆς αὐλῆς ταυτόν ἐστι, τῷ ὑπεράλλεσθαι, ὡς ὁ ποιητὴς ἐδήλωσεν. ἡ γὰρ ἐξ πρόθεσις οὐ μόνον τὴν ἔξω δηλοῖ σχέσιν, ἀλλὰ καὶ ὕψωμα πολλάκις σημαίνει, ὡς καὶ ἐν τῷ ἐξωγκώθη, καὶ ἐν τῷ ἐκνομίως ἠσχύνετο, καὶ ἐν ἄλλοις πολλοῖς. page 532.

Page 16. *Et qui ne devoit plus avoir le plaiſir d'interpréter ceux de ſes chers enfans*] Je ſuis obligée d'avertir que ce vers 150. peut recevoir deux autres ſens en changeant ſeulement la ponctuation ; car il peut ſignifier, *& qui avoit interpreté ceux de ſes enfans, en leur prédiſant qu'ils ne reviendroient pas de cette guerre* ; & il peut vouloir dire auſſi, *& qui n'interpréta pas ceux*

de ſes enfans, quand ils partirent pour cette guerre. Celui que j'ai ſuivi me paroît le plus naturel, & il me ſemble qu'il intéreſſe davantage.

Page 17. *De voir des curateurs s'emparer de ſa ſucceſſion*] Homere en inſtruiſant ſon lecteur des coûtumes anciennes, ce qui donne une grace merveilleuſe à ſa poëſie, a ſoin de ramaſſer les circonſtances les plus touchantes qui ſe rencontrent dans les ſujets qu'il traite. Ici, par exemple, il n'y a perſonne qui ne ſoit touché du malheur d'un pere qui en perdant ſes enfans, perd auſſi en quelque façon ſon bien, dont il n'eſt plus le maître; car dans les villes de ces Aſiatiques, comme dans les villes Grecques, il y avoit des magiſtrats établis pour prendre ſoin du bien des vieillards qui avoient perdu leurs enfans, & pour le conſerver à leurs collatéraux, en empêchant ces malheureux peres d'en diſpoſer d'une autre maniere. Les Grecs appelloient ces magiſtrats χηρωσαὶ *curateurs des veufs & des veuves*. Après Homere ce même mot fut employé pour dire les collatéraux mêmes qui recueilloient la ſucceſſion, & il eſt en ce ſens-là dans Heſiode, d'après lequel Heſychius a marqué χηρωσαὶ, *οἱ μακρόθεν συγγενεῖς. On appelle* χηρωσαὶ *des parens fort éloignés.*

Et déchire tout ce qui ſe rencontre devant lui, ſoit taureau, ſoit geniſſe] Homere ajoûte cela pour excuſer en quelque ſorte le meurtre de ces deux jeunes Princes qui ne méritoient pas la colere de Diomede. C'eſt

pourquoi même le Poëte a eu ſoin de ſupprimer leur mort : car il ne dit point que Diomede les tua ; il ſe contente de le faire entendre, en diſant, qu'il les abatit de leur char, & qu'il les dépouilla de leurs armes.

Page 18. *S'il ne trouvoit point le vaillant Pandarus*] Enée voit bien qu'il faut chercher un guerrier qui puiſſe combattre Diomede de loin. Car il y en a peu qui euſſent le courage de le joindre, & d'en venir avec lui aux coups de main.

A moins que ce Diomede ne ſoit quelqu'un des immortels] Quel éloge pour Diomede ! Homere ſe ſouvient bien du deſſein que Minerve a eu de faire éclater la valeur de Diomede par-deſſus celle de tous les autres héros : il lui fait faire des exploits qui font douter ſi c'eſt un homme ou un Dieu. L'Oracle répondit autrefois à Lycurgue, *Je ne ſçai ſi je dois vous appeller un Dieu ou un homme*. Homere avoit fourni à l'Oracle l'idée de cette grande louange. Ce Poëte eſt très-capable de bien faire parler les Dieux.

Page 19. *Ce qui ſeroit bien déplorable, car la colere des Dieux eſt terrible*] Il n'eſt peut-être pas inutile de remarquer en paſſant qu'Enée parle ici en homme pieux. Virgile en prenant ce héros du côté de la piété, n'a donc pas entiérement formé ce caractére, & il a puiſé dans Homere juſqu'à l'idée même de ſon héros.

Mais je ne vous dirai pas véritablement ſi ce n'eſt pas là un Dieu] Homere inſiſte ſur cette louange, pour fortifier le ſoupçon d'Enée,

& en même-tems pour donner un caractére de vrai-semblance, ou plutôt de vérité, à sa fable qui introduit des Dieux qui combattent avec les hommes. Homere ne peut plus être accusé ni de fiction, ni de mensonge, puisque les héros eux-mêmes témoignent que cela est. Il y a là beaucoup d'adresse.

Page 20. *J'ai en Lycie dans le palais de mon pere onze chars très-beaux tout neufs*] Parmi la simplicité des tems héroïques, Homere mêle de tems en tems des marques d'une magnificence extraordinaire. Voici un Prince qui a chez lui onze chars; & onze chars faits en même-tems, qui ont chacun leur attelage, & qui ont de magnifiques couvertures dans leurs remises. Mais il faut se souvenir qu'Homere parle d'un Prince Asiatique : ces Princes barbares vivoient dans un grand luxe.

Page 21. *Mais la peur que j'eus que dans une ville assiégée*] Homere commet ici ensemble deux hommes, tous deux passionnés pour les chevaux, mais avec cette différence, que Diomede les aimoit pour la guerre, & que Pandarus les aimoit pour le plaisir. Diomede en nourrissoit autant qu'il en pouvoit prendre, & Pandarus n'avoit pas voulu mener les siens à Troye, de peur que dans une ville assiégée, ils ne fussent mal nourris par le défaut de fourrage. Cette opposition de caractére est fort belle. On voit par-là que les caractéres les plus vicieux peuvent entrer dans la Poësie, & en relever la beauté.

Il faut bien dire que ce fut dans un malheureux moment] Cette persuasion, que le succès de toutes les entreprises dépendoit des momens heureux ou malheureux où on les commençoit, est très-ancienne, comme ce passage d'Homere en fait foi, car la voilà parmi les Barbares : & elle ne se trouve encore que trop parmi les Chrétiens.

Que je tirai de mon cabinet d'armes] Le mot Grec signifie proprement un *râtelier*, ces deux ais garnis de chevilles, que l'on voit encore sur de vieilles cheminées, où l'on met les armes ; & ce mot marque les mœurs simples de ces tems-là. Mais dans la traduction je n'ai pû me servir de ce mot ; car il n'y a rien qui fasse tant de tort à la Poësie que la bassesse des termes. J'ai mieux aimé dire *cabinet d'armes*, quoique ce terme soit fort contraire à cette simplicité ancienne que j'aurois voulu conserver.

Page 22. *Et voir de mes yeux ma patrie, ma femme & mon palais*] Tout cela est naturel à un homme las de la guerre ; tout ce qu'il a laissé d'agréable lui revient dans l'esprit.

Par les mains d'un étranger] C'est-à-dire, par les mains de l'ennemi. Cette expression est ordinaire dans l'Ecriture sainte.

A quoi bon garder des compagnons si perfides, & qui ne me suivent] J'ai conservé la figure. Pandarus regarde ses traits comme ses compagnons ; c'est pourquoi il a dit ὀπηδεῖ, *suivent*.

Et vous verrez de quelle bonté sont les chevaux de Tros] On s'est trompé à ce passage,

en traduisant *de quelle bonté sont les chevaux Troyens.* Les chevaux de Troye n'avoient aucun avantage, & n'étoient point en réputation. Homere parle des chevaux de Tros qui étoient immortels, comme on le verra dans la suite.

Page 23. *Ils sçavent courir*] Homere en parlant de ces chevaux extraordinaires, employe ce terme *ils sçavent*, comme s'ils avoient de l'intelligence.

Ils nous remeneront promptement à Troye vous & moi, si le grand Jupiter] La défiance est d'ordinaire l'avantcoureur de la défaite. Enée effrayé des grands exploits de Diomede, n'a d'espérance qu'en la vîtesse de ses chevaux, & il est vaincu. Au contraire Diomede est si rempli de confiance, qu'il donne déja ordre à Sthenelus de se saisir des chevaux de son ennemi. L'opposition de ces deux caractéres m'a paru digne d'être remarquée.

Et moi je les quitterai pour combattre] On avoit fort mal expliqué ce passage, *Ego de curru descendam. Je descendrai du char pour combattre.* Enée ne vouloit nullement descendre du char pour combattre à pied. En cet endroit ἵππων ἀποβῆναι signifie quitter les chevaux pour se tenir en pied sur son char. Eustathe ne s'y étoit pas trompé, & il pouvoit seul détromper ces interprétes. Τὸ πεζεῦσαι τοῦ ἅρματος, dit-il, ἵππων ἀποβῦναι λέγει. *Homere dit ici descendre des chevaux, pour quitter les rênes, & se tenir à pied sur le char.* Et il ajoûte, οὕτω δέ τις ἀποβαίνει καὶ νηός. *On diroit de même descendre du navire*

pour dire quitter le gouvernail d'un vaiſſeau, ou la rame, pour prendre les armes.

Ils obéiront mieux à une main à laquelle ils ſont accoûtumés] Pandarus ſuit ici le précepte que Neſtor donnoit à ſes troupes, comme je l'ai expliqué.

Page 24. *Sthenelus les apperçût*] Sthenelus, qui eſt ſur le char, voit ces deux ennemis avant Diomede qui eſt à pied, & il les voit d'aſſez loin. Cela eſt néceſſaire pour la vraiſemblance ; car ſi Enée & Pandarus euſſent été déja près, Diomede n'auroit pas eu le tems de dire tout ce qu'il dit.

Page 26. *Si la ſage Minerve m'accorde la gloire de les tuer tous deux*] Diomede ſe promet d'en tuer au moins un, & il ne renonce pas à l'eſpérance de les tuer tous deux. Quel caractére ! Et quel relief après le conſeil que Sthenelus vient de lui donner !

Anchiſe à l'inſçû de Laomedon a eu de la race de ces chevaux] Ce paſſage ſemble faire voir que de tout tems la fraude ſur les chevaux a été en quelque façon permiſe ou ſoufferte, puiſqu'Homere ne feint pas de dire d'Anchiſe, qu'il trompa Laomedon pour avoir de la race de ſes chevaux ; car ce que fait là Anchiſe eſt proprement voler. Auſſi Euſtathe appelle cette action *un vol œconomique*, mais un vol qui ne deshonore point, qui n'eſt pas fort blâmable, & dont un honnête homme ne fait pas beaucoup de façon, quand il ne peut avoir autrement ce qu'il deſire.

Page 27. *Nous remporterions une gloire qui ne mourroit jamais*] Diomede attend plus de

gloire de la priſe de ces chevaux que de la défaite des deux guerriers qui les montent.

Page 28. *N'ait raſſaſié de ſon ſang l'homicide Dieu des combats*] Euſtathe prétend qu'ici Homere donne à ſon épée le nom de *Mars*, & qu'il l'anime en quelque ſorte en l'appellant πολεμιστὴν, *guerriere*. Dans ce ſens il faudroit traduire *n'ait raſſaſié de ſon ſang mon épée homicide*. Il eſt certain que dans ce Poëte, on trouve quelquefois *Mars* pour l'*épée*, & j'en ai marqué les endroits: mais ici j'avoue que je ne ſerois pas du ſentiment d'Euſtathe, parce qu'il me paroît trop de hardieſſe à appeller une épée ταλαύρινον πολεμιστὴν, *invictum bellatorem*.

Le trait entre juſques dans la bouche] On demande ici comment Diomede, qui eſt à pied, peut faire un coup comme celui qu'Homere décrit ici, car il paroît impoſſible. On répond premiérement qu'Homere dit que Minerve conduiſit le trait, & en ſecond lieu que même ſans avoir recours au miracle, le coup peut avoir été donné, pendant que Pandarus ſe baiſſoit; ou bien encore qu'un homme à pied pouvant prendre l'avantage du terrain, Diomede pouvoit être monté ſur quelque éminence, qui faiſoit que Pandarus, quoique ſur ſon char, étoit pourtant au-deſſous de lui. Qu'on examine bien toutes les bleſſures, dont Homere parle, & qu'il a variées & diverſifiées en mille & mille façons; on n'en trouvera pas une qui ne ſoit vraie, & qui ne marque dans Homere une connoiſſance exacte de la conſtruction du corps humain,

Page 29. *Et que deux hommes tels qu'ils ſont aujourd'hui*] On voit par pluſieurs paſſages d'Homere qu'il a été perſuadé de cette vérité, que les hommes des premiers tems étoient plus grands & plus forts que ceux de ſon ſiécle.

Page 30. *Il ſeroit mort ſur la place*] Euſtathe remarque fort bien ici que pour peu que l'hiſtoire eût ſecouru Homere, il auroit fait tuer Enée par Diomede. Mais comme l'hiſtoire connue & encore aſſez récente de ſon tems, a fait ſurvivre Enée à la priſe de Troye, il a fallu que le Poëte s'y ſoit accommodé. Il ſe contente donc de jetter Enée dans un très-grand péril, & il le ſauve enſuite par un accident Poëtique. Cela apprend aux Poëtes à ne bleſſer ni dans leur fable, ni dans leurs épiſodes, les fables reçûes.

Elle le couvre des pans de ſa brillante robe comme d'un rempart] Cette robe étoit pour Enée un rempart non par ſa force, comme ſi les traits n'euſſent pu la percer, mais parce qu'en couvrant Enée, elle l'empêchoit d'être vû, & le mettoit par-là à couvert des traits. C'eſt le véritable ſens de ce paſſage qui ſeroit ridicule autrement, puiſque Venus elle-même fut bleſſée à travers ce voile dont elle couvroit ſon fils, comme Homere va le dire.

Page 31. *Parce qu'il avoit la même humeur que lui*] Homere exprime tout ceci en un mot ἄρτια qui ſignifie proprement *égal*, *qui s'ajuſte*, *qui convient*. C'eſt la conformité d'inclinations qui fait l'amitié.

Connoiſſant bien que ce n'étoit aucune de ces Déeſſes guerrieres] On ne peut pas s'y méprendre. Venus a des caractéres marqués qui la font bientôt reconnoître, & qui la diſtinguent ſenſiblement de ces Déeſſes guerrieres.

Page 32. *Et bleſſe la Déeſſe à la main*] Homere ne ſe contente pas d'attribuer aux Dieux les paſſions & les vices des hommes, il leur donne encore toutes les foibleſſes de la nature humaine ; ils ſe battent contre les hommes, & ſont bleſſés. Cela a paru ſi injurieux à la divinité, que Platon a chaſſé Homere de ſa république par cette raiſon, & que Pythagore a dit, qu'il étoit cruellement tourmenté dans les enfers, pour avoir ſemé dans ſes Poëmes ces fictions ſi meſſéantes & ſi indignes. Ariſtote, pour le juſtifier, s'eſt contenté de dire *qu'en cela il n'avoit fait que ſuivre ce que la Renommée avoit publié avant lui.* Car Orphée & les autres Poëtes, qui l'avoient précédé, avoient fait les mêmes contes ; & s'il y a ajoûté quelque choſe de ſa façon, comme il n'en faut pas douter, il n'y a rien mis qui ne ſoit conforme à tout le reſte, & qui ne ſoit, comme on dit, de même parure, & telle eſt cette bleſſure de Venus, qui eſt purement de ſon invention, comme il va nous l'apprendre dans la ſuite. Pour moi ſans aller chercher à juſtifier ici Homere par l'allégorie, comme on le pourroit, ni par la fable ou par la Renommée, je dirai ſimplement que cette fiction de la bleſſure de Venus, ne doit pas paroître ſi ſurprenante à

car elle est une suite naturelle de l'opinion où l'on étoit alors que ces Dieux inférieurs (les Anges) étoient corporels, & la suite même le prouve. D'ailleurs Homere a fort bien pu concevoir & vouloir faire entendre, que les divinités inférieures, qui se mêlent ainsi avec les hommes, peuvent bien avoir part à leurs foiblesses & à leurs infirmités.

Car les Dieux ne se nourrissant ni des dons de Cerès ni des présens de Bacchus] Homere explique très-poëtiquement la différence qui se trouve entre l'essence des Dieux & la constitution des hommes, & il ne pouvoit faire sentir par une image plus vive que ce qui conserve la vie aux hommes est précisément la source & la cause de leur mort.

N'ont pas un sang terrestre & grossier comme le nôtre] Voilà la preuve qu'ils faisoient ces Dieux corporels ; mais ils leur attribuoient des corps différens des nôtres, des corps plus subtils & plus déliés.

Page 33. *Et laisse tomber son cher Enée*] Car il a dit qu'elle l'emportoit entre ses bras. Homere peint toujours les objets qu'il présente ; & n'en oublie aucun des principaux traits.

Le couvre d'un épais nuage] Car Apollon, pere de la lumiere, forme aussi les nuages par les vapeurs qu'il attire.

N'êtes-vous pas contente de l'empire que vous avez sur quelques femmes foibles] Voilà comme un grand guerrier doit parler de Venus, & voilà les véritables couleurs

dont on doit peindre cette Déesse. Je suis charmée de cet endroit, qui marque & la sagesse d'Homere, & le but qu'il s'est proposé dans son Poëme, de donner des préceptes utiles pour les mœurs.

Page 34. *Iris la voyant accablée*] Iris vient au secours de Venus ; & c'est pour marquer poëtiquement la vîtesse avec laquelle cette Déesse s'en retourne au ciel. D'ailleurs, le Poëte sçavoit qu'Iris n'étoit pas ennemie de Venus, puisque la fable contoit que d'elle & de Zephyre étoit né l'Amour.

Page 35. *Et le Dieu des combats lui donne son char*] Mars ne répond rien à la Déesse, & se contente de lui donner son char. Qu'auroit-il pû lui dire ? la pitié n'est pas le partage de Mars. Homere qui sçait si bien quand il faut parler, sçait aussi quand il faut se taire.

Venus se laisse tomber sur les genoux de Dioné sa mere.] Homere fait Venus fille de Dioné. La fable, que Venus étoit née de la mer, n'est donc pas si ancienne qu'Homere : elle n'a été imaginée que par les Poëtes qui sont venus après lui.

Page 36. *Ce n'est plus ici une guerre des Grecs contre les Troyens*] Il y a bien de la grandeur dans ces deux vers. Venus a déja dit que Diomede combattroit contre Jupiter même, & ici elle étend cela sur tous les Grecs, comme s'ils n'en vouloient qu'aux Dieux. Le dessein de Venus est de les faire regarder comme de nouveaux Titans ; & par contrecoup, c'est une grande louange qu'Homere leur donne avec beau-

coup d'adresse, en les traitant comme des hommes égaux aux Dieux; & cela justifie bien l'éloge qu'il leur a donné au commencement de son Poëme, en les appellant *des Héros.*

Vous n'êtes pas la seule des immortels, que l'audace sacrilége des hommes] Dioné console sa fille par l'exemple des Dieux plus puissants qu'elle, & que des hommes ont attaqués & blessés: mais en même-tems, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, Homere fait ici une chose bien adroite pour justifier ses fictions; car afin qu'on ne puisse l'accuser d'une audace trop outrée, d'avoir fait blesser des Dieux, il rapporte des fables anciennes toutes semblables; de sorte que personne ne peut avec justice lui reprocher qu'il a choqué en cela la vraisemblance, puisqu'il n'a fait qu'imiter & que suivre ce qu'il a déja trouvé tout établi. La fable contoit que Junon avoit été blessée; elle parloit d'une blessure de Pluton; Homere pouvoit donc parler d'une blessure de Venus; & c'est ce même endroit d'Homere qui a fourni à Aristote la réponse qu'il enseigne à faire aux critiques qui condamnent ces fictions d'Homere comme fausses & injurieuses à la vérité. *Il faut*, dit-il, *avoir recours à la Renommée, & faire voir qu'on l'a dit ainsi. C'est par-là qu'on sauve ce qu'Homere a dit des Dieux; car il peut bien être que ce qu'il en a dit, n'est ni vrai ni meilleur de cette maniére; mais il a suivi ce qu'on en a publié.* Ainsi ni les ligues, ni les playes, ni les supplices, ni les

larmes, ni les emprisonnemens des Dieux, ni tous les autres accidens où ils tombent ici sans cesse, n'ont rien dont Homere puisse être justement blâmé.

Lorsque les enfans d'Aloeus, le fier Otus, & le redoutable Ephialtes] Comment ces Aloïdes n'auroient-ils pas eû l'audace d'attaquer Mars, eux qui avoient osé assiéger les Dieux, & escalader le ciel? Au reste, Eustathe explique au long le sens des allégories contenues dans ces fables. Par exemple, il dit qu'ici *Otus* est l'instruction qui vient par l'ouie, & *Ephialte* le bon naturel qui se meut par lui-meme. Tous deux ils chargent de chaînes *Mars*, c'est-à-dire la passion brutale & insensée. *Eribée* leur belle-mere, c'est la discorde, la sédition, vraie marâtre de l'instruction & du bon naturel : elle se sert de *Mercure*, c'est-à-dire de la persuasion & de la fraude, pour délivrer ce furieux. On peut voir Eustathe page 360.

Page 37. *La respectable Junon elle-même*] Voici comment Eustathe explique cette allégorie. *Junon*, c'est l'air, & tout ce qui est au-dessus de la terre. *Pluton*, c'est l'air qui est au-dessous, *Hercule*. c'est l'esprit Philosophique, véritable fils de Jupiter. Hercule lance donc ses fléches contre Junon & contre Pluton, & les blesse : c'est-à-dire, que l'esprit Philosophique lance ses réflexions, ses idées, ses vûes; & par leur moyen il pénétre ce que Junon & Pluton ont de plus caché; car il n'y a rien qui puisse se dérober à la Philosophie. Les ter-

mes d'Eustathe sont remarquables : καθ' ὧν ὁ φιλόσοφος λόγος ἑαυτὸν συντείνας, καὶ οἷον διοϊστεύσας, βάλλει, καὶ τυγχάνει τοῦ σκοποῦ, καὶ ἀλίσκει τὸ ζητούμενον. ἀνάλωτον γὰρ τῇ φιλοσοφίᾳ οὐδὲν οὔτε τῶν ἄνω, οὔτε τῶν κατὰ γῆς. *Contre lesquels l'esprit Philosophique se bandant & lançant ses traits, il frappe, touche au but, & trouve ce qu'il cherchoit ; car rien n'est impénétrable à la Philosophie, ni ce qui est au-dessous de la terre, ni ce qui est au-dessus. Voilà pourquoi Mercure est appellé terrestre & céleste*, &c.

Page 38. *Le malheureux, l'insolent, l'impie*] Ces invectives que Dioné fait contre Hercule, sont autant de préceptes moraux qu'Homere donne à son lecteur pour le porter à respecter les Dieux.

Page 39. *L'insensé ne s'est pas souvenu que ceux*] Voilà une adresse bien admirable d'insérer des sentences sans qu'elles paroissent, & dont on sent l'effet sans les voir. Homere ne débite pas ici une sentence pure & marquée, en disant, *tous ceux qui combattent contre les Dieux meurent bientôt ;* mais il dit : *l'insensé ne s'est pas souvenu que ceux* .... comme ces vérités étant des sentimens gravés dans le cœur de tous les hommes. Homere est le premier qui ait montré l'art de placer ainsi des sentences déguisées : les Poëtes lyriques Grecs l'ont heureusement imité ; & après eux Horace & Virgile sont des modéles à suivre.

Que ce Diomede, tout brave qu'il est, prenne garde] Dioné prédit ici à Diomede, qu'un Dieu vengera un jour Venus, & le

punira de ſon audace ſacrilége. Cette maniere de prédire la mort de ce héros par le ſonge de ſa femme, eſt très-nouvelle & très-poëtique : il y a d'ailleurs pour cette femme un éloge qui me paroît merveilleux par le ſentiment fin & délicat qu il renferme.

Page 40. *Et ce fut Minerve qui parla la premiere*] Voici une raillerie fort ingénieuſe & fort piquante. Homere la donne à Minerve, & non pas à Junon, parce que Junon eſt une Déeſſe trop grave & trop majeſtueuſe pour s'abbaiſſer à des railleries; au lieu que ce caractére convient à Minerve qui eſt plus jeune, qui eſt l'ennemie déclarée de Venus, & qui d'ailleurs eſt la Déeſſe qui préſide à l'eſprit.

Grand Jupiter, pere des Immortels, ne vous irriterez-vous point] Euſtathe fait ici une remarque qui me paroit digne de n'être pas oubliée; car tout ce qui regarde la décence & la bienſéance, mérite d'être relevé. Il dit donc que comme dans un endroit ſi vif & ſi plein d'action, il ſemble que la raillerie ſoit hors de ſaiſon & froide, & que cependant elle ne laiſſe pas de ſe préſenter aſſez naturellement, à cauſe de la qualité des perſonnages, Venus d'un côté, & de l'autre Junon & Minerve ſes plus grandes ennemies, Homere a ſoin de ſe munir d'un bon paſſeport : il demande à Jupiter, & en lui, à tous les gens de bon eſprit, la permiſſion d'égayer par une plaiſanterie un endroit ſi ſérieux. Après quoi n'ayant plus rien à craindre, il hazarde ſa raillerie, qui réuſſit parfaitement, à cauſe

de la précaution qu'il a prise. Y auroit-il des censeurs assez rigides, & d'assez mauvaise humeur, pour condamner ce que Jupiter a permis, & ce qui lui arrache même un sourire? Heinsius ne seroit pas de leurs avis, car il a trouvé cette raillerie *divine & très-piquante*, *Divinum sanè ac mordacissimum*, dans son traité de la satyre d'Horace.

Voulant sans doute obliger quelque Grecque à suivre les Troyens] Quelle amertume dans cette raillerie! Minerve traite Venus de séductrice, & lui reproche l'enlevement d'Helene, & en même-tems elle se mocque de sa pusillanimité, de ce qu'elle est si effrayée d'une blessure, qui n'est proprement que comme l'égratignure d'une agraffe.

Page 41. *S'est blessée à l'agraffe d'or*] Les femmes de la Doride avoient inventé ces robes traînantes, qui s'attachoient au sein avec une agraffe: c'est pourquoi Herodote appelle ces robes *Doriennes*.

Le pere des Dieux & des hommes sourit] Jupiter ne rit point, il ne fait que sourire; car le rire n'est pas de la majesté du maître des Dieux, il n'y a que le sourire qui lui convienne.

L'impétueux Diomede se jette encore sur Enée] Après tout ce qu'Homere a dit de Diomede pour louer sa valeur, on le croiroit épuisé; mais il trouve encore de nouvelles couleurs pour le faire paroître toujours plus grand & plus invincible. On ne peut rien ajoûter à l'audace & à l'intrépidité qu'il lui donne ici. Quels éloges pour un guerrier! & qu'Alexandre avoit grande

raiſon de deſirer un Homere pour le herault de ſes exploits.

Page 42. *Et le fils de Tydée fait quelques pas en arriere*] Diomede ne fuit point ; il ne ſe retire pas même abſolument, mais il ſe retire *un peu en arriere*, τυτθὸν ὀπίσσω : un homme ſi rétif à la retraite, lors même qu'un Dieu le menace, eſt bien près de recommencer.

Page 43. *Auſſi-tôt Latone & la chaſte Diane le conduiſent dans le lieu le plus ſacré*] Enée eſt le caractére d'un homme religieux : c'eſt pourquoi Homere feint que Latone & Diane ſa fille panſent elles-mêmes ſes playes, & dans le temple même d'Apollon.

Et le comblent de gloire & d'honneur] Je ſçai bien que rien n'eſt plus honorable pour Enée que les ſoins que ces Déeſſes prennent de lui ; cependant il me ſemble que ce n'eſt pas ici le lieu de parler d'honneur & de gloire. Le mot du texte κύδαινόν τε, *& glorificabant*, m'eſt ſuſpect. Je n'ai oſé le corriger dans le texte ; mais je ſuis perſuadée qu'Homere avoit écrit κήδαινόν τε, *& curabant*, & qu'il faut traduire *elles panſent elles-mêmes ſes playes, & ont ſoin de ſes jours.*

Page 44. *Il s'eſt jetté ſur moi-même*] Prenez bien garde, dit Euſtathe, avec quelle bienſéance Homere ſe conduit ici. Il ne donne aucun avantage à Diomede ſur Apollon, pour ne pas dire des choſes entiérement incroyables, & que l'allégorie même ne puiſſe juſtifier. Il bleſſe Venus & Mars ; car il eſt poſſible moralement de

vaincre & de ſurmonter les paſſions déraiſonnables, repréſentées par ces deux divinités. Mais il n'eſt pas poſſible de vaincre Apollon, ſoit qu'on le regarde comme le Soleil, ſoit qu'on le conſidére comme la Deſtinée. On peut jetter des fléches contre le Soleil, comme font encore quelques Barbares, mais on ne le bleſſe point : on peut réſiſter à la Deſtinée, mais on ne la ſurmonte point.

Page 46. *Je n'ai pourtant rien ici que les Grecs puiſſent m'enlever*] Ce reproche eſt très-grave, & très-capable non-ſeulement de piquer un homme de cœur, mais d'animer même le plus lâche. Ceux qui n'ont aucun intérêt à cette guerre, & qui ne peuvent rien perdre, combattent ſans ceſſe, & ceux qui ont à défendre leurs femmes & leurs enfans, ne combattent point. Voilà de ces tours que Démoſthéne avoit bien étudiés dans Homere, & qu'il avoit bien retenus.

Vous trouvant pris comme dans un filet] Euſtathe remarque ici, que quoiqu Homere faſſe vivre ſes héros ſimplement de chair de bœuf & de mouton, il ne laiſſe pas de faire voir que dans ce tems-là & la chaſſe aux oiſeaux & la pêche étoient connues ; car c'eſt de-là qu'il a tiré cette métaphore, *vous trouvant pris comme dans un filet*. Mais, dira-t-on, d'où vient donc qu'il ne fait manger à ſes héros ni oiſeaux ni poiſſons, hors dans quelque tems de famine, comme dans l'Odyſſée? C'eſt parce que les oiſeaux & les poiſſons étoient regardés comme une viande trop délicate pour des héros ; d'ailleurs, telle

étoit la ſimplicité des premiers ſiécles. Dans l'Ecriture ſainte on voit que le bœuf & le mouton, en un mot, la viande de boucherie, étoit la ſeule viande en uſage; & cela dura juſqu'à la captivité d'Egypte; car alors les Iſraëlites commencerent à manger du poiſſon. Athenée remarque dans ſon premier livre, qu'on ne commença que tard à en manger en Grece.

Au reſte on ne ſçait ſi ce paſſage ὡς ἀψῖσι λίνου ἁλόντε doit être entendu des filets qu'on tend ſur la terre aux bêtes & aux oiſeaux, ou des filets de pècheurs, & cela eſt difficile à décider; car il paroît qu'Homere a connu la pêche aux filets, puiſqu'il en parle clairement dans le XXII. Livre de l'Odyſſée. On peut voir là les Remarques. Les filets tendus aux bêtes & les filets des pêcheurs ont été employés figurément pour les hommes. C'eſt ainſi que Salomon a dit *que le flatteur tend un filet ſous les pas de ſon ami*, Proverb. XXIX. 5. & cela eſt pris des filets des bêtes. Mais quand Dieu dit par la bouche d'Ezéchiel qu'il étendra ſes filets ſur le Roi de Jéruſalem: *Extendam rete meum ſuper eum, & capietur in ſagena mea: J'étendrai mes rets ſur lui, & il ſera pris dans mon filet*: XII. 13. on voit clairement que la figure eſt empruntée des filets des pêcheurs.

Vous devez être continuellement après les généraux des troupes auxiliaires] Il y a dans cette exhortation un reproche caché, mais qui ſe fait bien ſentir; car c'eſt comme ſi Sarpedon diſoit à Hector, ce ſeroit à vous

à exhorter & à animer continuellement les chefs des troupes auxiliaires, & il faut au contraire que ces chefs vous animent, & vous exhortent. En même-tems il est bon de remarquer la sagesse de ce précepte qu'Homere donne ici aux Princes qui ont des alliés engagés dans leur querelle.

Page 47. *Et sans repliquer, il s'en va le javelot à la main*] Plus un homme a de courage, plus il demeure muet à un reproche qu'il a mérité. Hector n'a rien à répondre à Sarpedon, il faut qu'il se justifie par des actions & non par des paroles, & c'est ce qu'il fait. Au reste, on doit remarquer dans Homere que tous les reproches & toutes les remontrances qu'il fait faire, ont toujours leur effet, *πᾶς γὰρ παραινετικὸς λόγος δραστικός ἐστι παρὰ τῷ ποιητῇ*, comme dit fort bien Eustathe. Hector tance Paris, & Paris, qui fuyoit, retourne au combat; Sarpedon reprend Hector, & Hector fait des exploits merveilleux. Le Poëte veut enseigner par-là qu'il n'y a rien de plus utile que de reprendre les hommes, pourvû qu'on le fasse à propos.

Comme dans une aire spacieuse, lorsque la blonde Cerès] Toute la nature est de l'apanage de la poësie; voilà pourquoi Homere, pour étaler toutes ses richesses, promene l'esprit de son lecteur dans tous ses trésors. Ici pour représenter des escadrons tout blancs de la poudre qu'élevent leurs chevaux, il a recours à une comparaison tirée d'une aire, où des vanneurs vannent du bled; car alors le vent qui emporte la paille

menue, en fait çà & là mille petits monceaux qui paroissent tout blancs de la poudre dont ils sont couverts par le même vent qui les assemble, cela est très-naturel, & il y a là une image d'autant plus agréable, qu'elle est empruntée d'un art plein de douceur, & très-opposé à celui de la guerre.

Spacieuse] Homere dit *sacrée*, & il l'appelle *l'aire sacrée*, parce qu'elle étoit consacrée à Cerès; mais cette épithete m'a paru trop étrangere en notre langue.

Page 48. *Couvre le champ de bataille d'une nuit obscure*] C'est pour dire poëtiquement que Mars en excitant les escadrons, fait lever tant de poussiere, que tout le champ de bataille en est couvert. Ainsi cette même poussiere qui blanchit d'abord les escadrons, fait un moment après un gros nuage, auquel Homere donne le nom de *nuit*, parce qu'il leur cache la lumiere du soleil, & fait qu'ils combattent dans l'obscurité. L'expression d'Homere est remarquable, ἐκάλυψε νύκτα, *tegit noctem*, pour dire, *fudit, condensavit*.

Page 49. *Et après lui avoir rendu toutes ses forces, il lui avoit inspiré une valeur*] Homere dans tous les miracles qu'il rapporte, ne s'éloigne jamais de la vraisemblance. Non-seulement Enée est guéri de ses blessures, mais il recouvre ses forces, & sent croître sa valeur; car il n'y a rien d'impossible à Dieu. Il redonne la force à ceux qui sont fatigués, & il augmente le courage de ceux qui sont le plus abbattus:

Dat laſſo virtutem, & his qui non ſunt, fortitudinem & robur multiplicat. Iſaï. 40. 29.

Mais ils ne l'interrogerent point] Ce ſeul paſſage devroit ſuffire, pour faire voir que lorſqu'Homere fait parler un peu longuement ſes héros, c'eſt que l'occaſion n'eſt pas fort preſſante, & qu'elle lui en donne le tems; car pour peu que l'action ſoit vive, il ſçait fort bien retrancher tous les diſcours qui ſeroient ſuperflus ou mal placés. Après cette remarque, j'en rapporterai une d'Euſtathe qui mérite quelque attention. Il dit qu'Homere paſſe légérement ſur cette guériſon miraculeuſe d'Enée, parce que n'ayant d'autre fondement pour la vraiſemblance que la puiſſance des Dieux, & ne pouvant être juſtifiée ni par aucune fable, ni par aucune allégorie, elle ne devoit pas être expliquée plus au long.

Pag. 50. *Semblables à ces gros nuages que le fils de Saturne aſſemble quelquefois*] Cette image eſt belle & noble, & on la trouve d'autant plus juſte dans la ſuite, qu'on voit qu'elle a annoncé la fuite des Grecs, & que les Troyens ſont comparés au Borée, & aux autres vents orageux qui diſſipent les nuages.

Montrez-vous des hommes, armez-vous d'un courage intrépide] Ces mêmes expreſſions reviennent ſouvent dans les harangues que les Généraux font à leurs troupes; car c'étoit le ſtyle des Orientaux. Dans l'Ecriture ſainte, on voit les chefs exhorter ainſi leurs ſoldats. *Viriliter agite, confortamini, nolite timere.*

Et que le respect que vous vous devez les uns aux autres] Le Grec dit, *ayez de la pudeur les uns pour les autres ;* c'est-à-dire, *que la honte de commettre une lâcheté les uns devant les autres, vous retienne.* Il n'y a rien de plus salutaire en tout que cette honte ; c'est pourquoi Terence a dit, *erubuit, salva res est.*

Page 52. *Du fleuve Alphée qui inonde souvent les terres des Pyliens*] Le terme qu'Homere employe ici εὐρὺ ῥέει n'est pas pour exprimer la largeur du fleuve Alphée, mais pour marquer sa nature, & pour faire entendre qu'il est sujet à se déborder ; οὐ μένει ἀεὶ κατὰ χώραν, dit Eustathe, ἀλλ' ὑπερβαίνων τὴν κοίτην εὐρύνεται. ὃ δὲ μέχρι καὶ νῦν φαίνεται. *Il ne demeure pas toujours dans ses bornes ; mais sortant de son lit, il s'étend & inonde les campagnes, comme on le voit encore aujourd'hui.*

Dès leur premiere jeunesse] Homere fait entendre par-là qu'en Grece on envoyoit de bonne heure les enfans à la guerre. Cela paroit encore par beaucoup d'autres endroits.

Page 53. *Semblables aux plus hauts sapins*] Avec quelle adresse Homere passe d'une image à une autre ! Après avoir donné par cette comparaison de deux lions une idée du courage de ces deux freres, il donne une idée de leur taille par cette image des sapins.

Mais cet impitoyable Dieu en lui inspirant cette audace] Homere ne pouvoit faire entendre d'une maniere plus fine & plus

poëtique, la grande différence qu'il y avoit du côté de la valeur entre Enée & Ménélas. Celui-ci alloit ſuccomber ſous les coups d'Enée, ſi Antiloque ne fût venu à ſon ſecours.

Page 54. *Et leur feroit perdre tout le fruit de leurs travaux*] Car, comme Agamemnon l'a déja fait entendre dans le troiſiéme livre, Ménélas mort, la guerre étoit finie, & les Grecs n'auroient plus penſé qu'à leur retour.

Ne juge pas à propos de les attendre] Voici un de ces endroits que la valeur françoiſe aura peine à comprendre, & qu'elle ne pardonnera point; car ni nos officiers ni nos ſoldats ne ſont accoûtumés à ſe retirer devant deux hommes; ils combattent & ne comptent point. Ce n'eſt pas à moi à parler ſur ces matieres; mais il me ſemble qu'on ne ſçauroit accuſer Homere d'ignorer ce que peut & doit faire la véritable valeur, lui qui l'a ſi ſouvent peinte des traits les plus ſublimes. Ce grand Poëte ſçavoit qu'elle ne devoit être ni téméraire ni inſenſée, & qu'il y a des occaſions, où les plus braves peuvent ſans honte appeller la prudence à leur ſecours. Le proverbe ancien, qu'*Hercule même ne ſuffit pas contre deux*, *ne Hercules contra duos*, montre qu'il y a long-tems qu'on eſt perſuadé qu'un brave homme peut ſans lâcheté éviter deux ennemis, ſur-tout quand rien ne l'engage indiſpenſablement à les attendre, & qu'il peut mieux faire ailleurs.

Page 55. *Les guides lui tombent de la main*]

Le Grec dit les guides *blanches d'yvoire.* On mettoit aux rênes de petits ornemens d'yvoire, & au bout il y avoit aussi de petits bâtons d'yvoire qui servoient à les tenir.

Et vous traînant sur la poussiere] Homere peint jusqu'à des rênes qui traînent. Voilà ce que doit toujours faire la poësie, elle doit peindre toujours.

Page 56. *Tomba de son char la tête la premiere dans un endroit où le sable étoit mou & profond*] Homere varie si bien toutes les différentes attitudes des blessés & des mourants, qu'ici il peint la chûte d'un homme qui tombant la tête la premiere dans un endroit mou & profond, y enfonce jusqu'aux épaules, y demeure engagé, & est tenu là tout droit les jambes en haut par la pesanteur de ses armes qui le tiennent en cet état.

Bellone semoit le trouble & l'effroi] J'ai traduit le vers d'Homere comme nous parlerions aujourd'hui, & je n'ai osé hazarder la figure qu'il a employée, de peur qu'elle ne parût trop hardie, ou qu'elle ne fût pas même entendue. Homere dit, *Bellone avoit* (portoit) *le trouble & l'effroi*, c'est-à-dire, que le trouble & l'effroi étoient les armes de Bellone. Cette idée est grande & belle. La suite prouve manifestement que c'est là le sens. Bellone avoit pour armes le trouble & l'effroi, & Mars portoit une lance énorme, &c... cela est sensible. Quelle adresse de donner aux armes le nom des passions qu'elles inspirent!

Ce redoutable Dieu marchoit tantôt devant

Hector, & tantôt il le suivoit] Homere donne toujours des marques d'un esprit vaste & sublime. Quelle grandeur, quelle élevation dans cet éloge d'Hector! Mars même n'a aucun avantage sur lui, s'il le précéde quelquefois, il en est aussi précédé.

Page 57. *Cédez aux Dieux*] Voilà l'effet des conseils que Minerve a donnés à Diomede ; il obéit. Il ne fuit pourtant pas ; car Diomede est incapable de fuir, mais il se bat en retraite.

Page 60. *Sarpedon, qui commandoit les Lyciens*] Eustathe nous avertit fort bien qu'Homere nous donne ici dans ce personnage de Tlepoleme le caractère d'un homme vain qui ne peut se parer que des exploits de son pere ; & cela pour nous montrer que les vertus de nos ancêtres, ne vont qu'après nos vertus personnelles, & ne font presque rien pour nous. A quoi sert à Tlepoleme toute la valeur d'Hercule ? elle ne l'empêche pas d'être tué par Sarpedon.

On l'a vû venir autrefois en ce pays] Homere pour divertir son lecteur, amene fort naturellement plusieurs histoires anciennes qui conviennent au sujet. Ici il lui apprend la premiere prise de Troye par Hercule, & Tlepoleme veut faire voir par-là à Sarpedon que si Hercule seul avec six vaisseaux a pris Troye, à plus forte raison ne pourra-t-elle résister à une flotte de mille vaisseaux ; & que si cette ville a péri pour avoir refusé à Hercule des chevaux qu'on lui avoit promis, on ne peut pas douter qu'el-

le ne périſſe plus malheureuſement encore pour avoir enlevé Helene, & pour avoir refuſé de la rendre à ſon mari.

Page 61. *Par la faute & par l'imprudence du grand Laomedon*] Sarpedon ne peut pas nier qu'Hercule n'ait pris Troye ; mais il tâche de diminuer cet exploit, en diſant qu'il étoit moins dû à la valeur d'Hercule qu'à l'injuſtice de Laomedon. Mais que deviendront donc les Troyens ? L'injuſtice de Priam & de ſes Princes ne leur ſera-t-elle pas encore plus funeſte ? Sarpedon ſent bien cette conſéquence ; c'eſt pourquoi il n'inſiſte pas, & va tout d'un coup à la menace, *Ta derniere heure t'attend ici, &c.*

Quoiqu'il en eût reçû de fort grands ſervices] Car Hercule avoit ſauvé ſa fille Héſione en tuant le monſtre marin auquel elle étoit expoſée, & qui alloit la dévorer. *Apollodore, liv.* II.

Page 63. *Il n'y en eut pas un qui s'aviſât*] Voilà une choſe, qui, pour être fort naturelle, me paroît devoir être fort ordinaire dans les combats. Homere, par le choix des circonſtances & des divers accidens qui arrivent ordinairement dans les batailles, jette une variété admirable dans ſes vers, & toujours la nature eſt peinte.

C'eſt pourquoi Minerve tourna les armes & le courage de ce Prince] Minerve le fit auſſi ſans doute par une autre raiſon, c'eſt qu'il n'auroit pas été fort glorieux à Ulyſſe de tuer Sarpedon, qu'un autre avoit déja bleſſé.

Page 64. *Après cela que je meure*] Ce n'eſt pas

pas la mort qui fait peur à Sarpedon, cela seroit indigne d'un héros & d'un fils de Jupiter, mais la honte de tomber entre les mains des ennemis, & les indignités qu'ils auroient exercées sur lui.

Page 65. *S'évanouit de douleur*] Comme cela arrive d'ordinaire, quand on arrache les traits des playes.

Car Borée volant à son secours avec ses souffles rafraîchissants] Quelle poësie pour dire qu'un vent frais fit revenir Sarpedon de son évanouissement !

Page 66. *Par quel Capitaine*] Homere interrompt tout à coup sa narration par cette apostrophe, pour rendre son lecteur plus attentif aux grands exploits d'Hector.

Oreste, Oenomaus, Helenus] Ce sont les noms propres de quelques Capitaines Grecs qu'il ne faut pas confondre avec Oreste fils d'Agamemnon, avec Oenomaus beau-pere de Pelops, ni avec Helenus frere d'Hector.

Page 67. *La belle Hebé, pour seconder son impatience*] Homere nous enseigne ici qu'il y avoit des chars qui se démontoient, & au lieu de les mettre sous les remises, on en serroit toutes les pieces, qu'on rassembloit quand on vouloit s'en servir. Cela convenoit parfaitement aux chars des Dieux, & encore plus parfaitement à celui de Junon, lequel n'est autre chose que l'air, comme la fille de Pythagore, la sage Damo l'avoit fait voir dans son commentaire sur Homere, où elle expliquoit tous les endroits allégoriques. J'ai

grand regret que ce commentaire se soit perdu. Comme il y avoit donc des chars qui se démontoient, Homere profite fort naturellement de cette occasion, de décrire toutes les différentes pieces de ce char de Junon, comme s'il le faisoit lui-même: & voilà le chef-d'œuvre de la poësie, de réussir dans ces sortes de descriptions. Pour faire sentir l'avantage infini que la langue Grecque a sur la nôtre, je voudrois qu'un grand Poëte entreprît de mettre en vers toute la fabrique d'un char. On verroit une grande différence.

Page 68. *Elle détache son voile*] Ce voile πέπλος, étoit une espece de manteau traînant, une mante que les femmes de qualité portoient par-dessus les robes, & qui s'attachoit avec une agraffe.

Page 69. *Et le voile tombe à ses pieds*] L'expression grecque est remarquable, *elle verse le voile à ses pieds*, κατέχευεν. Ce mot marque non-seulement la finesse & la souplesse de l'étoffe, mais encore la maniere dont elle tombe aux pieds de la Déesse, en faisant plusieurs plis, qui font comme des ondes.

Elle endosse la cuirasse de ce Dieu] Minerve n'a d'autres armes que les armes de Jupiter ; car elle n'est elle-même que la sagesse de ce Dieu.

Elle couvre ses épaules de l'Egide] L'Egide est ici manifestement le bouclier; car en allant au combat, on porte le bouclier sur l'épaule. Au reste, Eustathe nous apprend que c'est un des endroits que les Anciens

ont marqués d'une étoile *, pour avertir que c'eſt un endroit parfaitement beau & très-lumineux. Je ſuis perſuadée qu'il n'y a point de lecteur encore aujourd'hui qui ne ſente la beauté de ces vers, même dans ma traduction, ſans le ſecours de cette étoile.

Et autour de laquelle on voit la Terreur, la Déroute] Homere peint ici la Terreur, la Déroute, la Diſcorde, &c. comme des figures gravées ſur l'Egide de Jupiter, & ce ne ſont que les differents effets de la force & de la toute-puiſſance de ce Dieu. Quelle grandeur dans cette idée !

Il auroit été ſuffiſant pour couvrir les nombreux bataillons d'une armée] Homere dit ces trois lignes en quatre mots, & ces quatre mots, ſelon la remarque d'Euſtathe, peuvent ſignifier auſſi que *ſur ce caſque étoient gravés les nombreux bataillons d'une armée.* J'aime pourtant mieux le premier ſens, mais de quelque maniere qu'on l'entende, Homere par cette idée grande & noble a voulu faire entendre que la providence de Dieu s'étendant ſur tout l'univers, le caſque, qui couvre ſa tête, pourroit couvrir auſſi des armées entieres. En effet le caſque de Jupiter doit être d'une grandeur immenſe, puiſqu'il eſt pour une tête qui gouverne le monde entier; & une tête qui gouverne le monde entier, ne doit pas être petite. Il faut toujours que la tête ſoit proportionnée aux places & aux emplois.

Page 70. *Les portes du Ciel s'ouvrent*]

Homere dit *les portes du Ciel*, pour dire l'entrée du Ciel, comme les Hébreux ont dit, *les portes de la terre*, pour *les bouts de la terre*, *l'entrée de la terre*. Le Prophéte Jérémie 15. 7. *Et dispergam eos ventilabro in portis terræ*. Toute cette poësie est admirable.

Ces portes dont le soin est commis aux Heures] Homere appelle ici *Heures* ce que nous appellons *les Saisons*, & il dit fort bien que les portes du Ciel leur sont confiées, parce que ce sont les saisons qui ouvrent & ferment le Ciel, en chassant ou en approchant & amoncelant les nuages.

Page 71. *Ce furieux, cet insensé, qui ne reconnoît d'autre droit que la force*] Quelle peinture du Dieu Mars !

Page 72. *Donnez ce soin à la guerriere Minerve qui est accoûtumée à le vaincre*] Car il n'y a que la sagesse qui puisse venir à bout de la force. Il est bon de remarquer ici la conduite d'Homere. Il fait combattre Mars par Minerve & non par Junon, parce que le combat de Mars & de Junon ne pourroit être soutenu par aucune allégorie, qui autorisât la fable, au lieu que l'allégorie cachée sous le combat de Mars & de Minerve saute aux yeux.

Autant qu'un homme assis au rivage de la mer sur un cap élevé] Longin frappé de la noblesse & de la grandeur de cette idée, n'a pas oublié de la marquer dans le chapitre où il traite de la sublimité des pensées : *Homere*, dit-il, *mesure l'étendue du saut des chevaux des Dieux à celle de l'univers*. Qui

est-ce donc qui en voyant la magnificence de cette hyperbole, ne s'écrieroit avec raison, que si ces chevaux vouloient faire un second saut, ils ne trouveroient pas assez d'espace dans le monde ?

Page 73. *Et marchant comme deux colombes*] Il compare la démarche de ces Déesses à celle des colombes, pour marquer la délicatesse & la légéreté de leur mouvement ; car les Anciens ont écrit que les vestiges des pas des colombes sont imperceptibles : voilà pourquoi le Poëte a dit, *sans toucher la terre.*

Page 74. *Et qui seul lorsqu'il se mettoit à crier*] C'étoit une qualité bien estimable & bien nécessaire, sur-tout dans ces tems héroïques où l'on n'avoit pas encore l'usage des trompettes. Après l'invention des trompettes, on ne laissa pas même de l'estimer, Herodote remarque que Darius avoit près de lui un Egyptien, qui avoit la voix plus grande & plus forte que tous les hommes de son siécle. Homere ne s'éloigne pas de la vraisemblance, en donnant à Junon une voix si forte, puisque Junon n'est autre chose que l'air, & que l'air fait le son.

Tant que le divin fils de Pelée a paru dans les combats, jamais on n'a vû les Troyens] Avec quel art Homere releve ici la valeur d'Achille, & empêche en même-tems son lecteur d'oublier son héros !

De combattre loin de leur ville] Strabon se sert de cet endroit d'Homere, pour prouver que l'ancienne Troye étoit beaucoup plus éloignée de la mer que n'étoit

la nouvelle. Celle-ci en étoit si près, que ce Poëte n'auroit pû dire que les Troyens combattoient loin de leur ville. D'ailleurs comme il dit fort bien, si l'ancienne Troye avoit été si voisine de la mer, on pourroit également s'étonner & de la folie des Grecs & de la lâcheté des Troyens : de la folie des Grecs, d'avoir laissé si long-tems leur camp & leur flotte sans aucune fortification, ayant cette grande ville ennemie si près d'eux : & de la lâcheté des Troyens, de n'avoir rien osé entreprendre pendant un si longtems, contre une armée qui n'étoit pas retranchée, eux qui firent ensuite de si grandes choses, après qu'elle se fut remparée avec de bons retranchemens.

Page 75. *La Déesse s'appuye sur le joug de ses chevaux*] Avec quel art Homere garde les bienséances ! Pour la conversation que Minerve a ici avec Diomede, il prend le tems que ce héros retiré du combat & hors d'haleine, est occupé à rafraichir sa playe sur le bord du Simoïs.

Que lorsque les Grecs l'envoyerent seul en ambassade] Agamemnon a raconté cette histoire dans le livre précédent, voilà pourquoi Homere ne la touche qu'en passant, parce qu'il suppose son lecteur déja instruit.

Page 76. *Et lorsque je vous ordonne de combattre, je vous trouve ou accablé de lassitude*] Je ne puis m'empêcher de dire ici un mot, pour faire sentir à ceux qui ont encore besoin de secours, la force & la beauté du parallele offençant que Minerve fait de Diomede & de Tydée son pere ; car je suis

perſuadée que ces ſortes de remarques peuvent être plus utiles que toutes celles qu'on peut faire ſur des points d'antiquité. Tydée ſeul dans une ville ennemie combattit contre les Cadméens malgré la défenſe de Minerve, & les vainquit; & Diomede à la tête de ſes troupes, au milieu d'une grande armée, & avec des ennemis fort inférieurs en nombre, refuſe de combattre, quoique Minerve le lui ordonne. Tydée deſobéit à cette Déeſſe, pour combattre; & Diomede deſobéit pour ne pas combattre; & il deſobéit après avoir éprouvé en mille occaſions le ſecours de cette Déeſſe. Voilà de ces tours que Demoſthéne paroît avoir ſi bien étudiés, & qu'il a imités en tant de rencontres. Auſſi Demoſthéne eſt le plus Homerique de tous les Orateurs, & je crois qu'on pourroit expliquer ſon art par celui d'Homere.

Non vous n'êtes pas le fils] Cette conſéquence tirée ſi néceſſairement & ſi briévement, eſt admirable.

Ce n'eſt ni laſſitude ni crainte qui me retiennent] Il y a une adreſſe infinie dans cette réponſe de Diomede; car il fait voir qu'il n'a pas moins de courage que ſon pere, mais qu'il eſt plus ſoumis aux ordres des Dieux.

Page 78. *L'eſſieu gémit ſous le poids*] Comment un char, fait par une main mortelle, n'auroit-il pas gémi ſous le poids d'une Déeſſe, & d'une Déeſſe armée de toutes les armes de Jupiter?

La Déeſſe, pour ſe cacher aux yeux de ce

Dieu, mit le casque de Pluton] Comme tout ce qui va dans le Royaume sombre de Pluton, disparoît & ne peut être vû, les Grecs ont emprunté de-là cette expression figurée, *prendre le casque de Pluton*, pour dire, *se rendre invisible*. C'étoit même un proverbe, *prendre le casque de Pluton*, comme on disoit, *avoir l'anneau de Gygès*. Platon l'a employé dans le 10. livre de sa République.

Page 79. *La pique perçant la lame dont il étoit ceint*] C'est cette lame d'acier doublée de laine, dont ils se ceignoient sous le bas de la cuirasse, pour en sauver le défaut. J'en ai déja parlé.

Page 80. *Tel qu'on voit quelquefois pendant un vent de midi*] Tâchons de développer un peu la beauté & la justesse de cette idée. Mars, après une bataille fort âpre, au milieu de la déroute des Troyens, enveloppé d'un tourbillon de poussiére, qu'excitent tant de milliers de combattans, s'envole vers l'Olympe. En cet état Homere le compare à ces nuages noirs qui dans les jours de la canicule, pendant un vent de midi fort brûlant, s'élevent quelquefois vers le ciel; car alors le vent, rassemblant la poussiére, en forme un nuage obscur. La chaleur du combat, la fuite des Troyens & la poussiére, qui, formant un épais nuage au-dessus de l'armée, déroboit Mars aux yeux de son ennemi, ont fourni à Homere cette belle image.

Page 81. *C'est vous qui êtes la seule cause de tous nos débats*] C'est à mon avis le sens de ces paroles, σοὶ πάντες μαχόμεσθα. Σοὶ

pour vous, c'eſt-à-dire, διά σέ, *à cauſe de vous*; & Mars rejette ſur Jupiter la cauſe de toutes les diſſentions & de tous les débats des Dieux, parce qu'il donne une entiere licence à Minerve.

Car vous avez mis au monde une fille inſenſée & pernicieuſe] Homere par cette fable pleine d'allégorie, enſeigne que ceux qui ſont les plus emportés, les plus injuſtes, & les plus violens, accuſent d'emportement, d'injuſtice, & de violence, les plus modérés & les plus ſages. Mars, que ſa mere même vient d'appeller un inſenſé & un furieux, qui ne reconnoît d'autre droit que la force, accuſe Minerve de ces mêmes fureurs, & de ne connoître ni juſtice, ni régle : & ce caractère eſt fort bien ſuivi ; car qu'eſt-ce qu'un inſenſé ? Ce n'eſt autre choſe qu'une régle tortue, qui juge tout de travers, & qui veut rendre tortu ce qu'il y a de plus droit.

Et vous lui laiſſez tout faire impunément parce qu'elle eſt votre ouvrage] Mars traite ici Minerve comme d'enfant gâté de Jupiter, s'il eſt permis de parler ainſi. Sous ces fables des Dieux, comme je l'ai déja remarqué, Homere peint ce qui eſt fort ordinaire parmi les hommes, où les diviſions, qui regnent dans les familles, viennent ſouvent des complaiſances aveugles que les peres & les meres ont pour un de leurs enfans qu'ils préférent aux autres. Nos hiſtoires en fourniſſent des exemples fort inſtructifs. Au reſte, il paroît par ce paſſage, que la fable, que Minerve étoit née de

Jupiter ſeul ſans mere, eſt fort ancienne ; & qu'Homere la connoiſſoit.

Page 82. *Jupiter le regardant avec des yeux de colere*] Car Jupiter, c'eſt-à-dire, l'entendement, ne peut être ſurpris par les faux diſcours de la paſſion inſenſée & brutale.

De tous les Dieux qui habitent l'Olympe, tu m'es le plus odieux] Car Dieu, qui n'eſt que douceur, que tranquillité, que paix, hait ſur-tout la paſſion déréglée & inſenſée, comme la partie raiſonnable de l'ame hait les emportemens & les excès de la partie déraiſonnable.

Et tu tiens de ta mere cet eſprit indomptable & altier] Homere enſeigne ici que tout ce qui vient purement de Dieu, participe à ſa ſageſſe : au lieu que ce qu'il a créé en y employant les cauſes ſecondes & le ſecours de la matiére, eſt participant de cet eſprit de diviſion & de révolte, qui regnoit dans la premiere confuſion & dans le premier chaos : & c'eſt ce que Platon avoit fort bien compris, & qu'il a fort bien expliqué. Minerve née de Jupiter ſeul eſt la ſageſſe-même, & Mars qui a une mere, c'eſt-à-dire, qui eſt né de la matiére, & qui participe, comme dit Platon, de l'un & de l'autre, eſt un inſenſé & un furieux. Il eſt aiſé de voir auſſi que Minerve repréſente l'entendement, la partie ſupérieure de l'ame, & que Mars repréſente la partie inférieure & déraiſonnable.

Si je ne la retenois par la ſévérité de mes loix] Car ſans les loix de la providence, le monde entier ne ſeroit que déſordre, &

que confusion ; & dans chaque homme, si la raison ne dominoit & ne refrenoit les passions, la vie ne seroit qu'une suite d'injustices & de crimes.

Page 83. *Car tu es mon fils*] Dieu a tout créé, l'esprit comme le corps, la raison & la passion. Il ne veut donc pas perdre & anéantir la passion, parce que la raison s'en sert utilement, & qu'elle en a besoin, comme les Princes ont besoin de gardes. C'est la comparaison dont se sert Eustathe, & qui m'a fort plû: τῷ ὄντι γὰρ, dit-il, προσδεῖται καὶ τοῦ ἀλόγου μέρους τῆς ψυχῆς, τοῦ θυμικοῦ, διά τι συγγενὲς, ὁ νοῦς καὶ ἡ φρόνησις, καθὰ καὶ δορυφόρων οἱ βασιλεῖς, &c. *En effet, la raison & la sagesse ont besoin de la partie déraisonnable de l'ame, de la passion, à cause de quelque sorte de parenté, de même que les Rois ont besoin de gardes : c'est pourquoi elles la gourmandent, elles la contraignent, elles la forcent d'obéir, mais elles ne la ruinent & ne l'anéantissent pas.* C'est peut-être d'ici que quelques Philosophes ont puisé ce qu'ils ont dit des passions, qu'elles étoient bonnes, & qu'il ne falloit que les modérer & en corriger l'excès.

Il ordonne à Peon de le guérir] Homere enseigne bien formellement par-là que les passions ne se guérissent, & ne se corrigent que par le secours de Dieu.

Comme on voit le lait] Pour faire voir avec quelle promptitude une playe se guérit & se ferme à mesure que le médecin des Dieux y verse un baume exquis, Homere ne pouvoit choisir une comparaison

plus vive, plus juſte, ni en même-tems plus agréable que celle du lait qui ſe caille par la préſure qu'on y met ; car elle peint ſi bien la choſe, qu'on la voit devant ſes yeux. Il faut avertir que dans le texte d'Homere, les Anciens au lieu de περιςρέφεται, ont lû avec raiſon, περιτρέφεται, c'eſt-à-dire, *ſe coagule*, *ſe caille*, *ſe fige.* Et Euſtathe attribue cette correction à Herodien.

Page 84. *Hebé eut ſoin de lui préparer un bain*] Car le ſecours d'une éternelle jeuneſſe ne manque jamais aux Dieux.



Argument du VI. Livre.

LEs Dieux s'étant retirés du combat, les Grecs font un grand carnage des Troyens. Hector par les ordres d'Helenus va à Troye, & conseille à Hecube d'aller au temple avec les principales Dames Troyennes faire ses prieres à Minerve, & de lui promettre un sacrifice de douze genisses, si elle éloigne Diomede du combat. Cependant Glaucus & Diomede s'étant reconnus, & ayant découvert l'amitié & l'hospitalité qui avoient été entre leurs peres, font un échange de leurs armes. Hector, après avoir parlé à la Reine sa mere, & fait ses adieux à Andromaque sa femme, s'en retourne au combat avec son frere Paris.



L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE VI.

LES Troyens & les Grecs demeurerent dénués du secours des Dieux ; mais le combat ne laiſſa pas de continuer entre les rives du Simoïs & du Xanthe. Les deux armées ſe mêlent avec une égale fureur. Ajax fils de Telamon, le plus fort rempart des Grecs, enfonce le premier une phalange des Troyens & rend l'eſpérance & le courage à ſes troupes en tuant de ſa main le grand & le vaillant Acamas fils d'Euſſo-

rus qui passoit pour le plus brave & le plus terrible des Thraces. Il lui porte un si grand coup sur le haut du casque, qu'il lui perce l'os, & que ses yeux sont couverts d'éternelles ténébres.

Le vaillant Diomede tuë en même-tems Axyle fils de Teuthras qui habitoit dans la belle ville d'Arisbe, & qui étant d'une richesse extrême & d'un naturel très-généreux & très-bienfaisant, exerçoit l'hospitalité envers tous les étrangers, & en avoit sa maison toujours remplie ; car Arisbe est un lieu d'un grand passage. Mais parmi ce grand nombre de gens qu'il avoit obligés, il ne trouva personne qui se présentât pour le couvrir & pour le défendre ; Diomede le précipita dans les Enfers lui & son écuyer Calesius qui conduisoit son char.

Euryale fit mordre la poussiére

à Dresus & à Opheltius, & marcha contre Aisepus & Pedasus, deux jumeaux que le brave Bucolion, fils naturel du Roi Laomedon, avoit eus d'une belle Nymphe dont il étoit devenu amoureux en gardant les troupeaux de son pere dans les pâturages de Phrygie ; le fils de Mecistée les tua, & les dépouilla de leurs armes.

Le hardi Polypoëtes tua Astyalus. Ulysse précipita dans le tombeau Pidyte de Percote. Teucer renversa d'un coup de pique le vaillant Aretaon. Antiloque, fils de Nestor, s'attacha à Alberus, & lui ôta la vie. Le Roi Agamemnon, qui faisoit le devoir de Soldat & de Capitaine, tua de sa main Elatus qui regnoit dans la haute ville de Pedase sur les bords du rapide Satnion. Phylaque voulut envain échapper à Leitus, ce héros l'atteignit & l'abatit à ses pieds.

Melanthius fut tué de la main d'Euryale, & Adreste tomba entre les mains de Ménélas; car ses chevaux épouvantés précipitant leur fuite, heurtent impétueusement contre un tronc de tamarin où ils brisent le timon, & prennent le mords aux dents; ils vont à toute bride vers la ville, où tous les autres chevaux effarouchés & traînant leurs chars vuides, tâchoient de s'enfuir. Le choc contre le tronc de tamarin fut si rude qu'Adreste tomba à terre sur le visage; & Ménélas courant en même-tems sur lui, alloit le percer de sa pique: mais Adreste, embrassant ses genoux, lui dit: Fils « d'Atrée, sauvez-moi la vie, & « recevez une riche rançon: mon « pere a dans son palais de grandes « richesses, il a beaucoup d'or, d'ai- « rain & de fer, & sa reconnoissan- « ce pour vous n'aura point de bor- «

» nes, si vous me faites votre pri-
» sonnier.

Ménélas, touché de sa priere, alloit le donner à un de ses écuyers pour le faire conduire sur ses vaisseaux ; mais Agamemnon accourant, lui dit d'un ton plein
» de colere : A quoi pensez-vous
» donc, Ménélas, & quelle est cet-
» te compassion si déplacée ? Il est
» vrai, vous avez bien sujet de vous
» louer des Troyens, ils vous ont
» si bien traité ! N'épargnons point
» ces perfides, & qu'aucun d'eux
» n'échappe de nos mains, non pas
» même l'enfant qui est dans le sein
» de sa mere ; qu'ils périssent tous
» avec Ilion, & que leur châtiment
» soit pour l'univers effrayé une le-
» çon éternelle.

Cet avertissement plein de force & de sagesse changea l'esprit de Ménélas, qui d'abord repoussa avec sa main le malheureux Adres-

te, & en même-tems Agamemnon lui plonge ſa pique dans le ſein. Ce jeune Prince tombe à la renverſe, & Agamemnon lui mettant le pied ſur la gorge, retire ſa pique. Neſtor dans le moment éleve ſa voix, & dit aux Grecs : Héros « de la Grece, favoris du Dieu des « combats, qu'aucun de vous ne « s'amuſe à ramaſſer les dépouilles « pour en remplir ſes vaiſſeaux ; ne « penſons qu'à vaincre ; après la vic- « toire vous aurez tout le loiſir de « dépouiller les morts. «

Ces paroles raniment les Grecs ; les Troyens alloient être repouſſés juſques dans leurs murailles & abandonner la victoire à leurs ennemis, ſi Helenus, fils de Priam, & le plus éclairé des augures ne ſe fût approché d'Enée & d'Hector, & ne leur eût dit : Enée & Hector, « puiſque c'eſt de vous ſeuls que dé- « pend le ſuccès de cette journée, «

» & que les Troyens & les Lyciens
» n'eſpérent qu'en vous, parce que
» vous êtes les plus hardis & les plus
» expérimentés de nos Capitaines,
» faites ferme, & retenez les fuyards
» devant vos portes avant qu'ils ail-
» lent ſe cacher entre les bras de
» leurs femmes, & qu'ils deviennent
» le mépris & la riſée de nos enne-
» mis. Après que vous aurez raſſuré
» nos phalanges & rallumé le com-
» bat, nous ferons notre devoir; &
» quoique fatigués & preſque abba-
» tus des travaux que nous avons
» déja ſoutenus, nous ne laiſſerons
» pas de combattre; c'eſt un puiſſant
» aiguillon que la néceſſité. Pendant
» que nous arrêterons les ennemis,
» Hector vous irez dans la ville, &
» vous direz à la Reine votre mere,
» qu'elle aſſemble les Troyennes
» les plus vénérables par leur âge &
» par leur vertu; qu'elle choiſiſſe
» dans ſon palais le tapis le plus

grand, le plus magnifique & le « mieux travaillé, & celui qu'elle « préfére elle-même à tous les au- « tres, & qu'à la tête de ces femmes « elle aille au temple de Minerve « dans la citadelle mettre ce riche « tapis sur les genoux de cette « Déesse, & faire vœu de lui sacri- « fier sur son autel douze génisses « d'un an, qui n'auront point porté « le joug, si touchée de compassion « pour Troye, pour les femmes des « Troyens, & pour leurs enfans, « elle éloigne de nos murailles l'in- « vincible fils de Tydée, ce furieux « guerrier qui séme l'épouvante dans « nos troupes, & qui seul renverse « nos escadrons & nos bataillons. « C'est le plus terrible des Grecs, & « jamais nous n'avons tant redouté « le vaillant Achille, tout fils qu'il « est d'une Déesse; aussi rien n'égale « la violence & la rage de Diome- « de, & rien ne peut résister à ses « coups.

Il dit; Hector ne refuse point de suivre l'avis de son frere ; il saute légérement de son char, & branlant dans sa main deux javelots bien acerés, il parcourt rapidement toutes ses troupes, ranime leur courage, & rétablit le combat. Les Troyens & les alliés honteux de leur fuite, tournent tête, & font de si grands efforts, que les Grecs contraints de plier à leur tour, cessent le carnage.

A voir un si prompt changement, ils croyent tous que quelqu'un des Immortels est descendu de l'Olympe pour sauver les Troyens. Alors Hector élevant sa
» voix, dit à ses troupes : Magnani-
» mes Troyens, & vous illustres al-
» liés, qui venez de si loin pour
» nous secourir, donnez ici de nou-
» velles marques de votre courage,
» & soutenez le combat pendant
» que je vais rentrer dans Troye

pour ordonner à nos vieillards & «
à nos femmes d'aller faire leurs «
prieres aux Dieux, & leur pro- «
mettre des hecatombes. «

En finiſſant ces mots, il les quitte, & rejette ſur ſes épaules ſon bouclier immenſe qui le couvre tout entier.

Dans ce moment on voit avancer entre les deux armées Glaucus fils d'Hippolochus & le fils de Tydée, tous deux brûlant d'impatience d'en venir aux mains. Dès qu'ils furent en préſence, prêts à ſe charger, Diomede adreſſa le premier la parole à Glaucus : O «
le plus vaillant des hommes! qui «
êtes-vous donc? car avant ce jour «
je ne vous ai jamais rencontré «
dans les combats où les hommes «
moiſſonnent la gloire. Il eſt aiſé «
de voir que vous ſurpaſſez en cou- «
rage tous les autres chefs des en- «
nemis, puiſque vous venez vous «

» présenter à moi avec tant de fierté
» & d'audace. Mais sçavez - vous
» qu'il n'y a que les fils des malheu-
» reux qui s'opposent à mes efforts?
» Que si vous êtes quelqu'un des
» Immortels qui soyez descendu de
» l'Olympe, je vous déclare que je
» ne combats point contre les Dieux.
» Le vaillant Lycurgue, fils de
» Dryas, qui osa leur faire la guer-
» re fut bientôt puni de sa témérité;
» livré à un esprit d'étourdissement
» il poursuivit un jour sur la sacrée
» montagne de Nysse les nourrices
» de Bacchus qui célébroit ses Or-
» gies: ces femmes effrayées de se
» voir poursuivies avec tant de fu-
» reur par ce Roi impie & homici-
» de, jetterent à terre leurs thyrses,
» & Bacchus lui-même épouvanté
» se précipita dans la mer. Thetis le
» reçut dans son sein, & le remit à
» peine de son effroi, si grande
» étoit la terreur que cet homme
violent

violent & furieux lui avoit impri- «
mée. Cette énorme impiété allu- «
ma contre cet insensé le courroux «
des Immortels. Le fils de Saturne «
le frappa d'aveuglement, & sa «
mort fut bientôt le fruit de la hai- «
ne que ces Dieux vengeurs avoient «
conçue contre lui. Quand il n'y «
auroit que ce seul exemple, ja- «
mais il ne m'arrivera de combat- «
tre contre les Dieux. Mais si vous «
êtes du nombre des mortels, qui «
se nourrissent des fruits de la terre, «
approchez, afin que je vous pré- «
cipite dans l'éternelle nuit. «

Le vaillant fils d'Hippolochus
lui répond : Magnanime fils de «
Tydée, pourquoi me demandez- «
vous qui je suis? Telles que sont «
les feuilles dans les forêts, tels «
sont les hommes sur la surface de «
la terre: les feuilles qui sont au- «
jourd'hui l'ornement des arbres, «
sont abbatues par les vents, & la «

» forêt qui reverdit, en pousse de
» nouvelles, quand toute la nature est
» ranimée par le Printems. Il en est
» de même des hommes ; une gé-
» nération passe, & une autre fleurit.
» Que si vous vous opiniâtrez à
» vouloir être éclairci de ma nais-
» sance, elle est assez connue de
» tout le monde, & je ne rougirai
» point de vous l'expliquer. Vous
» sçaurez donc qu'à l'extrémité du
» territoire d'Argos, qui nourrit de
» si beaux haras, il y a une ville ap-
» pellée * Ephyre, où regnoit au-
» trefois le plus sage & le plus pru-
» dent des mortels, Sisyphe fils
» d'Eolus. Ce Sisyphe eut un fils
» nommé Glaucus, & Glaucus fut
» pere de Bellerophon, à qui les
» Dieux donnerent en partage la
» beauté, & une valeur aimable qui
» le distinguoit du reste des hom-
» mes. Mais le Roi Prœtus, poussé
» par les aiguillons d'une affreuse

* *C'est* Corinthe.

jalousie, résolut de le perdre à «
quelque prix que ce fût, & le «
chassa de son pays; car de tous «
les Princes d'Argos c'étoit le plus «
puissant, & Jupiter avoit soumis «
Bellerophon à son empire. Voi- «
ci le sujet de la fureur de Prœtus: «
Sa femme, la belle Antée, ayant «
conçu une violente passion pour «
ce jeune Prince, le sollicitoit à «
tous momens d'y répondre. Bel- «
lerophon, qui n'avoit que des «
pensées pleines de piété & de sa- «
gesse, ne consentit point à son «
infâme desir. Cette Princesse, ou- «
trée de ce mépris, eut recours à «
la plus noire des calomnies, & «
abordant son mari: Seigneur, lui «
dit-elle, il faut vous résoudre ou «
à périr vous-même, ou à tuer «
Bellerophon, qui a eu la folle pré- «
somption de lever les yeux sur «
moi, & de vouloir me faire vio- «
lence. Prœtus trop crédule se lais- «

» ſa prévenir par cette accuſation, &
» entra dans une colere furieuſe. Il
» ne voulut pourtant pas tuer ce
» Prince, car il craignit d'attirer ſur
» lui la vengeance divine, s'il vio-
» loit l'hoſpitalité; mais déguiſant ſon
» reſſentiment, il l'envoye en Ly-
» cie, & lui donne pour le * Roi
» ſon beau-pere des lettres bien
» cachetées, où il lui marque l'in-
» jure qu'il a reçûe, & le prie de le
» défaire d'un traître qui a voulu le
» e shonorer.

*Il s'appelloit Jobate.

» Bellerophon part ſous la con-
» duite des Dieux toujours protec-
» teurs de l'innocence & de la ſa-
» geſſe. Il arrive heureuſement en
» Lycie, ſur les rives du Xanthe.
» Le Roi le reçoit magnifiquement;
» & avec toutes les démonſtrations
» d'une véritable joye. Il le régale
» pendant neuf jours, & chaque
» jour il immole aux Dieux un tau-
» reau, pour les remercier de ſon

arrivée. Le dixiéme jour il lui de- «
mande les lettres que le Roi son «
gendre lui écrivoit, & il ne les a «
pas plutôt lûes, qu'il ordonne à «
ce jeune Prince d'aller tuer un «
monstre épouvantable, appellé la «
Chimere, qui n'étoit pas de race «
mortelle, mais divine: elle avoit «
la tête d'un lion, la queue d'un «
dragon, & le corps d'une chévre, «
& de sa gueule béante elle jettoit «
des tourbillons de flammes & de «
feux. «

Bellerophon, obéissant aux si- «
gnes que les Dieux lui envoyerent «
pour le conduire dans cette entre- «
prise, tua ce monstre. Il combat- «
tit ensuite contre les belliqueux «
Solymes, & il avoua depuis que «
jamais il n'avoit vû un si furieux «
combat. Les Solymes vaincus, il «
alla contre les guerrieres Amazo- «
nes, & il les défit. «

Le Roi de Lycie voyant que «

» la vertu de Bellerophon triom-
» phoit de tous les périls, & tou-
» jours réſolu de le perdre, choiſit
» les plus braves & les plus détermi-
» nés des Lyciens, & les mit en em-
» buſcade, mais ces braves ne re-
» virent jamais leurs maiſons; le
» vaillant Bellerophon les tua tous.
» Le Roi connoiſſant à ces grands
» exploits, qu'il étoit de la race des
» Dieux, le retint, & lui donna ſa
» fille en mariage, avec la moitié
» de ſon royaume pour dot. Les
» Lyciens, à l'exemple de leur Prin-
» ce, lui donnerent en propre un
» grand parc où il y avoit le plus beau
» vignoble du pays, des bois & des
» terres labourables. Bellerophon
» eut de cette Princeſſe trois enfans,
» Iſandre, Hippolochus, & Lao-
» damie. Jupiter devenu amoureux
» de Laodamie, en eut le vaillant
» Sarpedon. Mais après que Belle-
» rophon eut attiré ſur lui la haine

des Dieux, il s'abandonna à une ſi «
noire mélancolie, qu'il erra ſeul «
dans les déſerts, rongeant ſon «
cœur, & évitant la rencontre des «
hommes; car le Dieu Mars, inſa- «
tiable de combats & de meurtres, «
tua ſon fils dans une bataille con- «
tre les Solymes, & Diane, qui «
fend les airs ſur un char d'argent, «
tua de ſes traits la Princeſſe Lao- «
damie. Des trois enfans de Belle- «
rophon il ne reſta donc qu'Hippo- «
lochus, & je ſuis ſon fils. Il m'a «
envoyé à Troye, & à mon dé- «
part il m'a recommandé ſur toutes «
choſes de ne perdre aucune occa- «
ſion de me ſignaler, de ſurpaſſer «
en valeur & en généroſité les hé- «
ros les plus célébres, & de ne des- «
honorer par aucune baſſeſſe mes «
illuſtres ayeuls, qui ont été les plus «
grands perſonnages qu'Ephyre & «
la Lycie ayent jamais portés. Voi- «
là quelle eſt ma naiſſance, & voi- «

» là le noble ſang dont je me vante
» d'être iſſu.

Il dit : & le vaillant Diomede, ravi de l'entendre, plante ſa pique à terre, & avec toutes les marques d'une véritable amitié il lui
» dit : A ce que je vois nous ſommes donc liés tous deux de pere
» en fils par le ſacré nœud de l'hoſpitalité ; car le divin Oenée reçut
» autrefois dans ſon palais le vaillant Bellerophon, le retint chez
» lui pendant vingt jours, le régala
» avec beaucoup de magnificence ;
» & quand ils ſe ſéparerent, ils ſe firent des préſens pour gages de
» leur amitié ; Oenée donna à Bellerophon un baudrier de la plus
» éclatante pourpre, & Bellerophon donna à Oenée une double
» coupe d'or. Je l'ai laiſſée dans
» mon palais en partant pour Troye,
» & c'eſt par elle que j'ai appris les
» liaiſons de nos ayeux ; car je n'ai

jamais vû mon pere, je n'étois « qu'un enfant lorsque le grand Ty- « dée partit pour l'expédition de « Thebes qui fut fatale à tous les « Grecs. Nous avons donc chacun « un fidele ami, vous à Argos, & « moi en Lycie, quand nous vou- « drons nous visiter : c'est pourquoi « évitons-nous dans la mêlée ; je « trouverai assez d'autres Troyens « ou alliés sur qui faire tomber mes « coups, si Dieu daigne me secou- « rir, & vous assez d'autres Grecs à « qui faire mordre la poussiére. « Mais avant que de nous quitter, « changeons d'armes, afin que les « deux armées connoissent que nous « faisons gloire d'être amis. «

En finissant ces mots, ils descendent tous deux de leur char, s'embrassent, renouvellent leur alliance & se donnent mutuellement leur foi. Alors le fils de Saturne éleva le courage à Glaucus :

il changea d'armes avec Diomede, & donna des armes d'or pour des armes d'airain, des armes qui valoient cent bœufs pour des armes qui n'en valoient que neuf.

Cependant Hector étant arrivé au petit bois de hêtres & aux portes Scées, les femmes & les filles des Troyens s'assemblent autour de lui, pour sçavoir des nouvelles de leurs peres, de leurs freres, de leurs enfans, & de leurs maris. Hector ne s'amuse point à satisfaire leur curiosité, mais il leur ordonne d'aller présenter leurs prieres aux Dieux dans les temples; car la plûpart étoient menacées des plus grands malheurs: & sans s'arrêter, il court au palais de Priam. Ce palais étoit environné de portiques. Il y avoit à l'entrée cinquante beaux pavillons où les fils de Priam logeoient avec leurs femmes, & au fond de la

cour il y en avoit encore douze pour les gendres du Roi.

La Reine Hecube, qui alloit dans l'appartement de la princesse Laodicé la plus belle de ses filles, voit Hector & courant au devant de lui, elle l'embrasse avec tendresse & lui parle en ces termes : Mon cher fils, pourquoi avez- « vous donc quitté le combat ? ces « malheureux enfans des Grecs ont- « ils repoussé les Troyens jusques « dans nos murailles ? & pour der- « niere ressource venez-vous dans « la citadelle élever vos mains im- « puissantes vers le trône de Jupi- « ter ? Attendez un moment qu'on « vous apporte du vin, afin que vous « fassiez des libations à Jupiter & à « tous les Dieux, & que vous réta- « blissiez un peu vos forces épuisées; « car le vin est un soutien merveil- « leux pour les hommes qui ont « beaucoup fatigué, comme vous «

» avez fait aujourd'hui en combat-
» tant pour vos citoyens ſans aucun
» relâche.
» Ne me préſentez point de vin ;
» ma mere, répond Hector, au lieu
» de me fortifier il m'affoibliroit
» encore en l'état où je ſuis, & je
» n'aurois ni la même vigueur ni le
» même courage, ſi je faiſois des li-
» bations aux Dieux avant que de
» m'être purifié ; car il n'eſt pas per-
» mis d'adreſſer ſes vœux & ſes prie-
» res aux fils de Saturne pendant
» qu'on a les mains ſouillées de pouſ-
» ſiere & de ſang. Mais vous, ma
» mere, hâtez-vous d'aſſembler les
» dames d'Ilion les plus recomman-
» dables par leur vertu & par leur
» ſageſſe, & avec les parfums les
» plus exquis, allez dans le temple
» de Minerve mettre ſur les genoux
» de cette Déeſſe le plus grand &
» le plus riche tapis que vous ayez
» dans votre palais, & celui que vous

aimez davantage, & en lui offrant «
ce don, faites vœu de lui immo- «
ler dans son temple douze génis- «
ses d'un an qui n'auront point été «
domptées, si touchée de com- «
passion pour Troye, pour les fem- «
mes des Troyens, & pour leurs «
enfans, elle éloigne des murs d'I- «
lion le fils de Tydée, cet impi- «
toyable guerrier qui répand la ter- «
reur dans toute l'armée! Pendant «
que vous irez dans le temple de la «
Déesse, j'irai chercher Paris pour «
le faire sortir de nos remparts, s'il «
veut obéir à mes ordres. Eh, plût «
aux Dieux que la terre s'entr'ou- «
vrît sous ses pieds pour l'englou- «
tir; car le maître de l'Olympe a «
élevé en lui un monstre pour la «
ruine des Troyens, de Priam, & «
de toute sa maison. Si je le pou- «
vois voir descendre dans le téné- «
breux palais de Pluton, j'oublie- «
rois bientôt toutes nos miséres. «

Il dit, & la Reine retournant dans ſon appartement, donne ſes ordres à ſes femmes qui vont dans toute la ville faire aſſembler les perſonnes les plus pieuſes & de la plus éminente vertu.

Pendant que l'aſſemblée ſe forme, cette Princeſſe deſcend dans un cabinet parfumé de toutes ſortes d'odeurs les plus exquiſes, où elle avoit quantité de meubles précieux, qui étoient tous ouvrages de femmes Sidoniennes que Paris avoit amenées de Sidon ſur la vaſte mer, dans le fatal voyage de l'enlevement d'Helene. Là, parmi tous ſes tapis, qu'elle viſita ſoigneuſement l'un après l'autre, elle choiſit le plus grand, le plus beau, & celui qui lui parut le mieux travaillé, comme le plus précieux, & il ſe trouva ſous tous les autres; il étoit éclatant d'or & brillant comme le ſoleil. Elle le

prend & marche à la tête de toutes ces dames Troyennes.

Quand elles furent arrivées dans la forteresse d'Ilion, la belle Theano, fille de Cissée, & femme du vaillant Antenor, leur ouvrit les portes du temple; car les Troyens l'avoient établie grande prêtresse de Minerve. Les portes étant ouvertes, elles levent toutes les mains vers la Déesse avec des cris & des plaintes qui marquoient leur douleur: & la belle Theano prenant le tapis des mains de la Reine, le met respectueusement sur les genoux de Minerve, & accompagne son offrande de cette priere, qu'elle adresse à haute voix à la fille du puissant Jupiter: Vénérable Minerve, qui avez toujours « fait sentir à cette ville une éclatante « protection, & qui êtes une des « plus grandes Déesses de l'Olympe, « brisez la lance de Diomede, & fai- «

» tes mordre la poussiere à ce fier
» ennemi devant les portes Scées,
» afin que dès ce même jour nous
» vous offrions dans votre temple
» un sacrifice de douze génisses d'un
» an qui n'auront point encore por-
» té le joug. Fille de Jupiter, dai-
» gnez avoir pitié de Troye, des
» femmes Troyennes & de leurs
» tendres enfans, unique ressource
» de cet empire.

Telle fut la priere de la grande Prêtresse, & Pallas la rejetta.

Pendant que la Reine & toutes les dames, prosternées aux pieds de la Déesse, continuoient leurs prieres, Hector va dans la citadelle où Paris avoit bâti son palais. Il y avoit employé les plus habiles architectes qui lui avoient élevé entre le palais de Priam & celui d'Hector un superbe pavillon, au milieu d'une cour très-vaste & très-spacieuse. Hector traverse cet-

te cour, entre dans ces magnifiques appartemens tenant en sa main une pique de dix coudées, armée d'un fer étincelant qu'un cercle d'or attachoit au bois, & il trouva Paris qui avoit devant lui ses belles armes, & qui s'amusoit à visiter sa cuirasse, son bouclier, ses arcs. Helene étoit près de lui au milieu de ses femmes à qui elle donnoit à exécuter des desseins d'ouvrages merveilleux.

Hector le regardant avec des yeux qu'allumoit le feu de la colere, Malheureux Prince, lui dit-« il, vous prenez bien mal votre « tems pour être irrité contre les « Troyens; nos troupes périssent « dans le combat, & sont repous- « sées jusques sous nos murailles. « Qu'attendez-vous? n'est-ce pas « pour vous seul que cette guerre « s'est allumée, & que Troye est « environnée d'ennemis? Ne seroit- «

» ce pas à vous à soutenir nos esca-
» drons & nos bataillons, à les ral-
» lier, à les ramener à la charge?
» Allons donc, venez, de peur que
» les flammes ennemies ne viennent
» dans un moment vous assiéger
» dans votre palais.

» Paris lui répond : Hector, tous
» vos reproches sont justes ; mais
» souffrez, je vous prie, que je
» vous parle, écoutez-moi. C'est
» moins par ressentiment contre les
» Troyens que je me suis renfermé
» dans ce palais, que pour chercher
» à cacher & à ensevelir ma dou-
» leur & ma profonde tristesse. Dans
» le moment que vous êtes entré,
» la belle Helene par ses paroles
» flatteuses tâchoit de me consoler,
» & de m'obliger à retourner au
» combat, & je voi présentement
» moi-même, que c'est ce que je
» puis faire de mieux ; car les ar-
» mes sont journalieres, & la vi-

ctoire change ſouvent de parti. «
Attendez donc un moment que «
je ſois armé ; ou bien vous n'avez «
qu'à marcher, je vous ſuis, & je «
ne ſerai pas long-tems à vous «
joindre. «

Il dit : Hector ne daigne pas lui répondre ; & alors Helene prenant la parole, & s'adreſſant à Hector, lui dit avec une douceur charmante : Mon frere, quels «
noms odieux peut-on me donner, «
que je n'en mérite de plus odieux «
encore ? Je ſuis une malheureuſe, «
une infâme, une peſte publique. «
Eh ! plût au Ciel, que le jour que «
ma mere me mit au monde, une «
affreuſe tempête m'eût enlevée «
d'entre ſes bras, & m'eût portée «
ou ſur une montagne déſerte, ou «
dans les flots de la bruyante mer, «
qui m'auroit engloutie dans ſes «
gouffres, avant que j'euſſe pû me «
noircir par tant d'indignes actions. «

» Mais puisque les Dieux avoient
» résolu d'accomplir tous ces maux,
» que ne suis-je au moins la femme
» d'un plus vaillant homme, qui fût
» sensible aux affronts, & qui dé-
» mêlât les reproches des hommes!
» au lieu que celui que j'ai été assez
» malheureuse de suivre, n'a nul
» sentiment, & n'en sçauroit jamais
» avoir: aussi jouira-t-il bientôt des
» fruits de sa lâcheté. Mais appro-
» chez, mon frere, & asseyez-vous
» un moment, car je vous vois ac-
» cablé de travail & de lassitude
» pour l'amour de moi, qui suis cou-
» verte de honte, & pour l'injustice
» de ce malheureux. Hélas, que le
» fils de Saturne nous a livrés tous
» deux à un cruel destin! Nos deux
» noms seront malheureusement fa-
» meux dans tous les siécles.

Le vaillant Hector lui répond:
» Helene, ne m'ordonnez point
» de m'asseoir, car je ne puis vous

obéir : le combat m'appelle, & «
mon courage m'anime à voler au «
secours des Troyens qui souffrent «
de mon absence. Mais pressez vo- «
tre mari, afin qu'il se hâte, & qu'il «
me joigne avant que je sois hors «
de nos remparts. Je vais passer un «
moment dans mon palais, pour «
dire peut-être le dernier adieu à «
ma femme & à mon fils : car je «
ne sçai pas si je reviendrai de la «
bataille, & si les Dieux ne me fe- «
ront point tomber sous les coups «
des Grecs. «

En finissant ces mots il quitte Helene, & va dans son palais; il n'y trouve point Andromaque, qui avec son fils, porté par sa nourrice, étoit allée sur la tour d'Ilion, d'où elle regardoit le combat avec des yeux baignés de larmes.

Hector ne trouvant point cette Princesse, s'adresse à ses femmes, & leur dit : Où est Andromaque? «

» dites promptement, eſt-elle chez
» quelqu'une de ſes belles-ſœurs?
» ou ſeroit-elle allée au temple de
» Miverve où les femmes les plus
» conſidérables ſont aſſemblées,
» pour fléchir par leurs prieres &
» par leurs vœux le courroux de la
» Déeſſe?

» Seigneur, lui répond l'inten-
» dante de ſa maiſon, Andromaque
» n'eſt ni chez les Princeſſes ſes
» belles-ſœurs, ni dans le temple
» de Minerve avec la Reine & les
» autres Dames Troyennes; elle eſt
» allée ſur la haute tour d'Ilion:
» car on lui a dit que les Troyens
» étoient pouſſés juſques ſous nos
» remparts, & que les Grecs rem-
» portoient la victoire: en même-
» tems elle a pris le chemin des
» murailles, comme une forcenée,
» & ſuivie ſeulement de la nourrice
» qui porte votre fils.

A ces mots, Hector ſort bruſ-

quement, prend le même chemin qu'il a déja tenu ; & après avoir rapidement traversé la ville, il arrive aux portes Scées par où il devoit sortir. Là Andromaque, fille du grand Eetion, qui avoit regné sur les Ciliciens dans la ville de Thébes Hipoplacienne, accourt au-devant de lui avec la nourrice qui tient entre ses bras le petit Prince, unique fruit du mariage d'Hector, & dont la beauté étoit semblable à celle d'un astre qui se leve sur l'horison. Hector lui avoit donné le nom de Scamandrius, mais tous les Troyens l'appelloient Astyanax, parce que son pere étoit le plus fort rempart de Troye. Hector en le voyant, le caresse d'un sourire ; & Andromaque, le visage baigné de larmes s'approchant de son mari, l'embrasse tendrement, & avec une voix entrecoupée de sanglots,

» lui parle en ces termes : Prince
» trop magnanime, hélas, votre
» courage fera votre perte ! vous
» n'avez aucune compassion de vo-
» tre fils, de cet enfant innocent,
» ni de votre femme qui va être si
» malheureuse. Vous allez me lais-
» ser veuve ; votre fils va être or-
» phelin, car les Grecs se jettant
» tous sur vous, vont par votre
» mort venger bientôt toutes leurs
» pertes. Hélas ! qu'il me seroit bien
» plus avantageux, si vous devez
» périr, de descendre la premiere
» dans le tombeau : car après cet
» affreux malheur il n'est plus de
» joie, plus de consolation pour
» l'infortunée Andromaque, & l'a-
» venir ne présente à mon esprit ac-
» cablé que douleurs. Je n'ai plus ni
» pere ni mere. Sous le fer du terri-
» ble Achille j'ai vû tomber le Roi
» mon pere ; j'ai vû la ville des Cili-
» ciens, la superbe Thébes, en
proye

proye à ses soldats ; j'ai vû cet « impitoyable ennemi faire de nos « plus vaillants citoyens un horrible « carnage. Après avoir abbatu mon « pere, il n'eut pourtant pas la du- « reté de le dépouiller ; malgré sa « fureur il respecta encore sa valeur « & son courage, & sur un bucher « honorable il le fit brûler avec tou- « tes ses armes, & lui éleva un su- « perbe tombeau, que les Nymphes « des montagnes, filles du puissant « Jupiter, ont environné d'arbres « touffus. J'avois sept freres, qui « dans un même jour descendirent « tous dans le royaume de Pluton. « Achille les attaqua dans les pâtu- « rages où ils gardoient les trou- « peaux & leur ôta la vie. La Reine « ma mere, que les flammes & le « fer avoient épargnée, fut emme- « née captive dans ce camp avec le « butin ; long-tems après Achille la « remit en liberté pour une grosse «

» rançon ; mais elle ne fut pas plu-
» tôt de retour dans son palais, que
» Diane décocha sur elle ses fléches
» mortelles. Mon cher Hector,
» vous me tenez lieu de pere, de
» mere, & de freres. Toutes mes
» tendresses sont réunies dans un si
» cher époux. Ayez donc pitié de
» votre fils, & de votre femme, &
» ne vous exposez point aux plus
» affreux de tous les malheurs, mais
» demeurez au pied de ce rempart ;
» vous arrêterez d'ici la fuite de vos
» troupes, & vous les obligerez à
» faire ferme sur cette colline où
» sont ces figuiers sauvages ; car c'est
» par-là qu'on peut le plus aisément
» escalader nos murs, & se rendre
» maître de Troye. Les plus vail-
» lants de nos ennemis, les deux
» Ajax, Idomenée, les deux Atri-
» des & le terrible fils de Tydée,
» ont déja tenté trois fois de s'ou-
» vrir ce chemin, & y sont venus

avec toutes leurs forces, soit que « quelqu'un de leurs devins leur eût « donné ce conseil, ou qu'eux-mê- « mes en combattant eussent remar- « qué que c'étoit-là l'endroit le plus « foible. «

Ma chere Andromaque, lui ré- « pond Hector, je ne suis pas moins « sensible que vous à toutes vos « allarmes ; mais que diroient les « Troyens & les Troyennes, si « comme un lâche je me tenois « éloigné du combat ? Je ne suis « point à l'épreuve de leurs repro- « ches ; ce n'est pas aussi ce que « m'inspire mon courage, je suis « accoûtumé à surpasser les plus bra- « ves, & à combattre des premiers « où le péril est le plus grand, & je « n'oublie rien pour soutenir la gloi- « re de mon pere & la mienne. Je « sçai qu'un jour viendra que la sa- « crée ville de Troye périra avec « son Roi & avec son peuple : mais «

» ni la chûte de cet Empire, ni la
» mort d'Hecube, ni celle de Priam,
» ni celle de tous mes freres, qui
» mordront la poussiere sous les
» coups de nos ennemis, ne font
» point une si terrible impression sur
» moi, que cette affreuse pensée,
» que quelqu'un des Princes Grecs
» vous mettra dans ses fers, &, in-
» sultant à vos larmes, vous me-
» nera captive dans ses Etats; que
» là, aux yeux de tous les peuples
» d'Argos, exposée aux dédains d'u-
» ne maîtresse superbe, vous tra-
» vaillerez à ses ouvrages; ou même
» que pour plus grande indignité,
» vous serez réduite à aller puiser
» de l'eau comme la plus vile escla-
» ve, dans les fontaines d'Hyperée
» ou de Messeïde, l'impérieuse né-
» cessité se faisant un jeu cruel de
» vous faire éprouver ses outrages.
» Ceux qui vous verront dans cette
» horrible humiliation, & les yeux

toujours noyés de larmes, ne « manqueront pas de dire : Voilà « la femme d'Hector qui fut le plus « brave de tous les Troyens pen- « dant que l'on combattoit sous les « remparts de Troye. C'est-là ce « que vous entendrez à tous mo- « mens ; & ces paroles ne feront « que renouveller vos douleurs & « r'ouvrir vos playes, quand vous « vous verrez privée de ce mari, « seul capable de briser vos fers & « de vous arracher à cette dure ser- « vitude. Mais que le noir tombeau « m'enferme sous des monceaux de « terre avant que j'entende vos cris, « & avant que les barbares mains de « nos ennemis, pour vous arracher « de votre palais, vous fassent éprou- « ver leur violence. «

En finissant ces mots, il s'approche de son fils & lui tend les bras. Cet enfant effrayé à la vûe des armes dont son pere étoit cou-

vert, & encore plus de l'agitation du terrible panache qui ombrageoit ſon caſque, & qui flottoit au gré du vent, ſe rejette avec de grands cris dans le ſein de ſa nourrice. Le pere & la mere ſourirent de ſa frayeur, & en même-tems Hector ôte ſon caſque, le poſe à terre, & prenant ſon fils entre ſes bras, il le baiſe avec tendreſſe, & l'élevant vers le ciel, il adreſſe à Jupiter & aux autres Dieux cette
» priere: Puiſſant Jupiter, & tous
» les autres Dieux de l'Olympe,
» accordez-moi la grace que je vous
» demande. Faites que mon fils mar-
» chant ſur mes pas, ſe rende célé-
» bre parmi les Troyens; qu'il ſoit
» revêtu de force & de ſageſſe; qu'il
» regne dans Troye, aimé & reſpe-
» cté de ſes voiſins; & que ſes peu-
» ples en le voyant revenir vain-
» queur de ſes ennemis, & chargé
» des ſanglantes dépouilles de leurs

braves Chefs, s'écrient ſur ſon paſ- «
ſage, Ce Prince eſt beaucoup plus «
vaillant que ſon pere : & puiſſe ſa «
mere, témoin de ces éloges, ſen- «
tir toute la joie d'avoir un fils ſi «
grand & ſi vertueux. «

En achevant ces mots il remet ſon fils entre les mains de ſa chere Andromaque qui le reçoit avec un ſourire mêlé de larmes. Hector en eſt touché, & l'embraſſant avec toutes les marques d'une véritable tendreſſe, il lui dit : Princeſſe trop «
généreuſe, ne vous affligez point «
avec tant d'excès : il n'y a point «
d'ennemi qui puiſſe me précipiter «
dans le tombeau avant le jour fa- «
tal marqué par la Deſtinée, & point «
d'homme vaillant, ou lâche, qui «
puiſſe éviter ſon ſort ; tout eſt ré- «
glé dès le premier moment que «
nous venons à la lumiere. Mais «
retournez chez vous, reprenez «
vos occupations ordinaires, vos «

» toiles, vos fuſeaux, vos laines, & » diſtribuez à vos femmes leur ou- » vrage. Les Troyens ſous mes or- » dres auront ſoin de tout ce que » demandent la guerre & la défenſe » d'Ilion. En achevant ces mots il reprend ſon caſque, & vole contre l'ennemi.

La triſte Andromaque, le viſage couvert de larmes, s'en va auſſi de ſon côté, tournant inceſſamment la tête, pour revoir encore ſon cher mari. Dès qu'elle arrive dans le palais d'Hector; ſon affliction & ſes larmes jettent ſes femmes dans le déſeſpoir. On n'entend par-tout que pleurs, que cris, & que gémiſſemens, Hector vivant eſt déja pleuré comme mort; car elles ne penſoient pas qu'il pût jamais revenir du combat, & échapper à tant de mains armées contre ſa vie.

Cependant Paris ne s'arrête pas

long-tems dans ſon palais. Il n'a pas plutôt pris ſes armes, qu'il traverſe fiérement la ville, plein de confiance en la légéreté de ſes pieds. Tel qu'un généreux courſier, après avoir été long-tems retenu à la crêche, las du repos, rompt ſes liens; & impatient de ſe baigner à ſon ordinaire dans les eaux d'un fleuve, fend les airs dans les campagnes, & fait retentir la terre ſous ſes pieds; fier dans toutes ſes allures, la tête orgueilleuſement relevée, les épaules ombragées de ſes crins ondoyants, & ſe confiant en ſa beauté & en ſa force, il vole aux pâturages qu'il a accoûtumés, & aux haras qui lui ſont connus. Tel paroît le fils de Priam, le divin Paris, deſcendant de la citadelle couvert d'armes auſſi éclatantes que le ſoleil. Brûlant d'impatience d'aller au combat, il court rapidement

vers les murailles, joint Hector dans le moment qu'il alloit s'éloigner du lieu où il s'étoit entretenu avec Andromaque, & en l'approchant il lui parle ainsi : Mon » frere, je crains de vous avoir fait » attendre trop long-tems, & de » n'être pas venu assez promptement » selon vos ordres, seconder l'im- » patience que vous avez de com- » battre & de repousser l'ennemi.

» Prince, répond Hector, il n'y » a personne qui puisse justement » vous taxer de peu de courage; » car on connoît votre valeur : mais » vous êtes souvent paresseux, parce » que vous le voulez être, & vous » ne faites pas tout ce que vous » pourriez : je suis accablé de dou- » leur d'entendre les reproches san- » glants que vous font les Troyens, » qui pour vous seul se voyent mal- » heureusement engagés dans cette » cruelle guerre. Mais ne nous amu-

ſons pas davantage ; allons où nous « appellent la gloire & le danger. « Nous aurons le tems de nous ré- « concilier, ſi jamais Jupiter nous « met en état d'offrir aux Dieux im- « mortels les ſacrifices d'actions de « graces, & de boire la coupe de « liberté, après avoir chaſſé les « Grecs de nos rivages. «



REMARQUES SUR L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE VI.

Page 134. LES deux armées demeurerent dénuées du secours des Dieux] Homere éloigne les Dieux de la bataille, pour ne pas ennuyer son lecteur par une fable trop poussée, & pour revenir au naturel, en faisant agir ses héros seuls, & par eux-mêmes.

Et rend l'espérance & le courage à ses troupes] Le texte dit, *& rend la lumiere à ses troupes ;* expression pleine de force, & que les Grecs avoient imitée des Orientaux : l'Ecriture sainte en fournit une infinité d'exemples.

Page 135. *Exerçoit l'hospitalité envers tous les étrangers*] Voici un Asiatique loué d'exercer l'hospitalité envers tout le monde ; car dans ces premiers tems cette sorte de charité étoit fort pratiquée, & il n'y avoit rien de plus sacré. L'Ecriture sainte est pleine d'exemples pareils à celui dont Homere parle. Abraham alloit lui-même au-

devant des passans pour les prier d'entrer chez lui : & Diodore de Sicile parle d'un certain Gallias d'Agrigente, qui avoit fait bâtir plusieurs hôtelleries pour y recevoir les étrangers, qu'il y défrayoit. Homere n'a donc nullement en vûe de décrier cette générosité exercée sans distinction & sans choix, comme quelques anciens l'ont cru ; car au contraire, c'est cela qui en fait le mérite. C'est être homme que de faire du bien aux honnêtes gens ; mais c'est approcher de Dieu, que d'en faire à tout le monde, ou d'en avoir au moins la volonté.

Car Arisbe est un lieu de grand passage] Car elle étoit sur le chemin d'Abyde, lieu très-fréquenté. Cette Arisbe étoit une colonie de Mityléne.

Il ne trouva personne qui se présentât pour le couvrir] Car dans tous les siécles les gens les plus généreux & les plus bienfaisans sont ceux qui font le plus d'ingrats. Homere veut enseigner par-là que la mort n'épargne personne, & qu'on ne doit pas attendre ici-bas la récompense de ses bonnes actions.

Page 136. *D'une belle Nymphe*] Homere la nomme *la Nymphe Abarbarée* ; mais ce nom de Nymphe ne m'a pas paru agréable en notre langue ; & c'est une chose assez singuliere, qu'un nom, qu'Homere n'a pas trouvé trop dur pour son vers, ni mal né pour les oreilles, me paroisse trop dur pour ma prose.

Page 137. *Heurtant impétueusement contre un tronc de tamarin*] Il n'y a presque aucun

des accidens qui peuvent arriver dans les combats, qu'Homere ne peigne dans sa Poësie, & cela y jette une admirable variété.

Page 138. *Non pas même l'enfant qui est dans le sein de sa mere.*] Il ne veut pas dire *l'enfant qui n'est pas encore né, & qui est encore dans le ventre de sa mere;* mais *l'enfant qui est encore à la mammelle;* car dans le sac des villes, les Grecs épargnoient les femmes, & les emmenoient captives. Long-tems après avoir fait cette remarque, j'ai vû que Grotius a suivi le sens que j'ai rejetté; car il dit qu'Agamemnon veut qu'on tuë les enfans dans les flancs mêmes des meres, ce que l'Ecriture appelle *prægnantes dividere;* comme dans ce passage du quatriéme livre des Rois, 8. 12. où le Prophéte Elisée dit à Hazaël: *Quia scio quæ facturus sis filiis Israël mala: civitates eorum munitas igne succendes, & juvenes eorum interficies gladio, & parvulos eorum elides, & prægnantes divides. Je pleure, parce que je sçai tous les maux que vous ferez à Israël: vous brûlerez ses villes murées, vous passerez au fil de l'épée ses jeunes gens, vous écraserez ses enfans, & vous fendrez le ventre à ses femmes grosses.* Sur l'autorité d'un si sçavant homme j'étois prête à changer de sentiment, ne doutant pas que je ne me fusse trompée. Mais après avoir examiné ce passage avec plus d'attention, j'ai vû qu'il ne pouvoit avoir que le sens que je lui ai donné. Ἐν γαστέρι φέρειν signifie deux choses: *porter un enfant dans ses flancs* (être grosse) & *porter*

un enfant entre ses bras à la mammelle ; c'est comme en notre langue, *porter dans son sein*, qui signifie l'un & l'autre. Et pour se convaincre qu'il est ici dans le dernier sens, on n'a qu'à examiner les termes mêmes du texte ; car Homere, pour ôter toute l'équivoque de cette phrase & pour la déterminer, a ajoûté κοῦρον ἐόντα, *juvenem puerulum existentem, jeune enfant encore ;* ce qui seroit ridicule, s'il étoit dit d'un enfant qui ne seroit pas encore né : ces deux mots justifient Agamemnon. Homere n'avoit garde de le noircir si vilainement, en le faisant croire capable d'une cruauté si barbare. Je ne crois pas même qu'on trouve qu'elle ait jamais été ni pratiquée ni conseillée par les Grecs.

Cet avertissement plein de force & de sagesse] Homere loue cette cruauté d'Agamemnon ; car comme il y a une pitié pernicieuse, il y a aussi une cruauté salutaire : des ennemis aussi injustes & aussi perfides que les Troyens, ne méritoient pas d'être épargnés.

Page 139. *Ce jeune Prince tombe à la renverse*] Il y a dans le Grec, ὅδ' ἀνετράπετο, ce qui semble d'abord équivoque ; car on peut croire que le Poëte parle de Ménélas ; & que pour faire voir que non-seulement il n'eut pas la force de tuer ce jeune Prince abbatu à ses pieds, mais qu'il n'eut pas même le courage de le voir tuer, pour peindre cette action il dit : ὅδ' ἀνετράπετο, *Ménélas détourna la tête.* Mais après avoir bien considéré ce passage, j'ai vû que cela

ne s'accordoit pas bien avec ce que le Poëte vient de dire ; que *les paroles d'Agamemnon changerent l'esprit de Ménélas* ; & j'ai suivi Eustathe, qui dit que ce mot est dit d'Adreste, & qu'Homere a employé le mot ἀνατραπῆναι, pour ὕπτιον πεσεῖν, *tomber à la renverse.*

Ne pensant qu'à vaincre] Le Grec dit, *ne pensant qu'à tuer les ennemis* ; mais je parle ma langue, & cela fait le même sens. Il faut bien remarquer la noblesse de ce sentiment de Nestor : en exhortant les Grecs au combat, il dit, *ne pensons*, κτείνωμεν, pour se mettre aussi de la partie malgré son grand âge ; & en parlant du butin, il dit, *vous aurez tout le loisir de dépouiller les morts*, comme n'y prenant point de part, & le laissant tout aux autres.

Après la victoire, vous aurez tout le loisir de dépouiller les morts] Voilà une de ces leçons de guerre, qui faisoit qu'Alexandre estimoit tant Homere, & qu'il étudioit son métier dans ce poëme. Il profita bien de celle-ci au combat d'Arbelles, lorsque Parmenion étant sur le point d'affoiblir le corps de bataille pour défendre le bagage, il lui envoya dire, *laisse-là le bagage, car si nous remportons la victoire, nous ne recouvrerons pas seulement ce qui est à nous, mais nous serons maîtres de tout ce qui est à l'ennemi.* L'histoire ancienne & moderne est pleine d'exemples d'entreprises manquées & de batailles perdues par l'empressement du soldat pour le pillage.

Page 140. *Hector, vous irez dans la ville.*]

Helenus parle ici avec autorité, parce qu'il étoit devin, & que cette qualité le rendoit très-considérable dans sa famille; tous ses freres le regardoient avec respect. Il falloit un caractére comme celui-là, pour obliger Hector à faire une démarche qui pouvoit être si mal interprétée; car cette course, qu'Helenus lui fait faire dans la ville en quittant le combat, a fort l'air d'une fuite; mais le caractére d'Helenus sauve tout; Hector est obligé de céder à la religion & d'obéir aux Dieux. Au reste, Homere, qui sent que son lecteur pourroit être bientôt las de tant de combats, veut le délasser par quelques histoires agréables; & pour ne pas blesser la vraisemblance, il imagine une raison très-naturelle d'éloigner Hector de la bataille; car Hector ne combattant plus, le combat se rallentira, & le Poëte aura le tems de placer ses épisodes.

Page 141. *Et celui qu'elle préfére elle-même à tous les autres*] Homere nous enseigne par-là, que lorsqu'on offre quelque chose à Dieu, il faut que ce soit non-seulement ce qu'on a de meilleur & de plus beau, mais ce qu'on aime le plus, & qu'on le prenne non chez les autres, mais chez soi: c'est pourquoi il a dit, *qu'elle choisisse dans son palais.*

Mettre ce riche tapis sur les genoux de cette Déesse] Strabon livre 13. recueille de ce passage, que le Palladium ou la statuë de Minerve, qui étoit à Troye, étoit assise, puisqu'on mettoit sur ses genoux les offran-

des qu'on auroit mises à ses pieds, si elle eût été debout: & il confirme cela par d'autres statuës de cette Déesse, qui étoient assises de même; comme à Phocée, à Marseille, à Rome, à Chio, & en plusieurs autres endroits. Il dit pourtant que la statuë, qui étoit de son tems à la nouvelle Troye, étoit debout. Ce n'étoit donc pas l'ancienne statuë du tems de Priam.

Page 142. *Et Hector ne refuse point de suivre l'avis de son frere*] Hector obéit à son frere qui étoit devin, & qui en cette qualité, avoit droit de lui commander: mais il ne se retire qu'après avoir rétabli le combat, & mis ses troupes en état de remporter la victoire.

Ils croyent tous que quelqu'un des Immortels] Quel éloge pour Hector, & quelle fécondité dans Homere, après avoir loué si souvent la valeur, & d'une maniere si sublime, de trouver encore de nouveaux tours qui ne cédent pas aux premiers.

Page 143. *O le plus vaillant des hommes! qui êtes-vous donc?*] Cette longue conversation de Glaucus & de Diomede, au milieu d'une bataille, a déplu à quelques critiques modernes, qui ne quittent jamais de vûe leur siécle, & qui voudroient qu'Homere & Virgile eussent formé les mœurs de leurs personnages sur les nôtres: mais on a si fortement répondu à leur censure dans les commentaires sur la poëtique d'Aristote, chapitre 26. que je ne puis rien ajoûter à ce qui a été dit. J'y renvoye donc le lecteur, & je me contente de rapporter ici la

remarque d'Eustathe, qui suffit pour faire voir la beauté de cet épisode : *Ce Poëte*, dit-il, *après avoir éloigné un aussi dangereux combattant qu'Hector, & l'avoir fait retirer de la mêlée, interrompt la violence des combats, & donne quelque relâche à son lecteur, en le faisant passer du trouble & du désordre de l'action, à la tranquillité & à la sécurité du récit historique ; car par l'heureux épisode de ce Glaucus, il trouve moyen de jetter dans son poëme plusieurs choses merveilleuses, comme des fables qui contiennent des allégories charmantes, & des histoires, des généalogies, des sentences, des mœurs anciennes, & plusieurs autres semblables agrémens qui diversifient son poëme, & qui en rompant, s'il faut ainsi dire, sa monotonie, instruisent agréablement le lecteur.*

Car avant ce jour je ne vous ai jamais rencontré dans les combats] Il ne faut pas s'en étonner ; Glaucus n'étoit sans doute arrivé que depuis peu de tems, car l'entrée de Troye étoit toujours libre : & il paroît par plusieurs endroits d'Homere qu'il y entroit souvent de nouveaux secours. Les Grecs ne connoissoient pas les lignes de circonvallation, ils ne disposoient pas même bien exactement des corps de troupes autour des places pour empêcher qu'on n'y entrât, & qu'on n'en sortît.

Page 144. *Il poursuivit un jour sur la sacrée montagne de Nysse les nourrices de Bacchus*] On prétend que cette fable est fondée sur ce que Lycurgue arracha la plûpart des vignes de son pays, & que ses sujets, qui

auparavant bûvoient le vin pur, furent obligés d'y mettre beaucoup d'eau, ce qui donna lieu de dire que Thetis l'avoit reçu dans son sein.

Page 145. *Qui se nourrissent des fruits de la terre*] Car voilà ce qui rend les hommes sujets à la mort, & ce qui les distingue des Dieux, des Anges, & des héros, qui ont dépouillé le corps.

Telles que sont les feuilles dans les forêts] Glaucus répond ici à Diomede en homme peu entêté de la naissance, & persuadé que les hommes ne sont estimables que par leurs actions, qu'ils sont les fils de leurs actions; & c'est une vérité constante. Au reste, la comparaison dont Homere se sert ici, est consacrée dans nos livres saints; elle est toute entiére dans l'Ecclésiastique 14. 18. *Sicut folium fructificans in arbore viridi, alia generantur, & alia dejiciuntur, sic generatio carnis & sanguinis, alia finitur, & alia nascitur.*

Page 146. *Le plus sage & le plus prudent des mortels*] Le mot Grec κέρδιστος se prend en bonne & en mauvaise part, car il signifie *fin & rusé, sage & prudent.* Il est ici dans le dernier sens. Ce Sisyphe fut si sage qu'on dit qu'il avoit lié la mort, parce qu'il avoit toujours vécu en paix pendant son regne.

Et une valeur aimable] Parce qu'en effet il y a une valeur douce qui se fait aimer, & il y en a une féroce qui se fait haïr.

Page 147. *Qui n'avoit que des pensées pleines de piété & de sagesse*] Voilà la sagesse

d'un homme bien louée par un Poëte payen.

Page 148. *Il ne voulut pourtant pas tuer ce jeune Prince, car il craignit*] Ce Prince offensé ne veut pas tuer son ennemi par respect pour l'hospitalité, & il ne fait pas difficulté de charger de ce meurtre le Roi son beau-pere, comme si ce crime étoit moins grand. Cela peint bien l'homme qui veut obéir à sa religion, mais qui veut aussi accorder avec elle ses passions, ses intérêts, ses vûes.

Et lui donne pour le Roi son beau-pere des lettres bien cachetées] Eustathe prétend que ces lettres de Prœtus étoient des tablettes, où au lieu de lettres il y avoit des hieroglyphes, des signes qui apprenoient au Roi Jobate le prétendu crime de Bellerophon, & la vengeance qu'il en vouloit prendre; c'est pourquoi Homere appelle ces lettres *σήματα*, *des signes*. Cette remarque auroit quelque fondement, si l'histoire de Bellerophon avoit certainement précédé le tems de Cadmus qui porta les lettres en Grece; mais cette chronologie est si contestée, que je ne crois pas qu'on puisse établir rien de certain là-dessus. Les véritables lettres peuvent fort bien être appellées poëtiquement *des signes*, *σήματα*, parce qu'en effet elles sont les signes & les marques des pensées. On voit même qu'on leur a donné ce nom, car on trouve dans les anciens,

...... *Φοινικὰ σήματα Κάδμου*, *les signes Phéniciens de Cadmus*, c'est-à-dire, les lettres que Cadmus porta de Phénicie en Grece.

Page 149. *Le dixiéme jour il lui demande les lettres*] C'étoit une politesse des anciens pour leurs hôtes, de ne leur demander que le dixiéme jour de leur arrivée, le sujet qui les amenoit. En le demandant dès le premier jour, ils auroient craint de leur donner lieu de croire qu'ils avoient de l'impatience de les voir partir.

Et il ne les a pas plutôt lûes] Bellerophon chassé de son pays par les ordres d'un Roi injuste, & chargé de sa part de lettres qui devoient lui être fort suspectes, ne laisse pas de les rendre. Quelle fidélité ! Plutarque dit fort bien que la même vertu qui fortifia Bellerophon contre les poursuites de la Reine, le munit aussi contre le vice de la curiosité : *Bellerophon*, dit-il, *n'ouvrit pas les lettres qui étoient écrites contre lui, & s'empêcha de toucher à la dépêche du Roi, comme il s'étoit abstenu de toucher à sa femme ; & cela par la même vertu de continence ; car la curiosité est une incontinence, tout comme l'adultere.* Je crains bien que toute cette sagesse de Bellerophon ne soit bien plus opposée à nos mœurs, que tout ce qui nous paroît dans Homere de plus étranger.

Qui n'étoit pas de race mortelle, mais divine] C'est pour dire que c'étoit un monstre d'une grandeur énorme, comme les Hébreux ont dit *une montagne divine*, pour *une montagne fort haute.*

Elle avoit la tête d'un lion] Cette chimere étoit une montagne de Lycie, qui avoit plusieurs sommets tout remplis de bêtes fé-

roces : Bellerophon les en purgea ; & ce fut ce qui donna lieu à la fable. On peut voir Strabon.

Aux signes que les Dieux lui envoyerent] Car les Dieux n'abandonnent jamais la sagesse & la vertu.

Il combattit ensuite contre les belliqueux Solymes] Les Solymes étoient des peuples qui habitoient près de Termesse sur le Méandre ; on les appelloit autrefois *Caballes*. Du tems de Strabon on voyoit encore près de ce lieu la vallée de Bellerophon, & le tombeau de son fils Isandre qui fut tué dans le combat.

Page 150. *Le Roi connoissant à ces grands exploits qu'il étoit de la race des Dieux*] Car la vertu est la véritable marque des enfans des Dieux.

Et lui donna sa fille en mariage avec la moitié de son royaume] Voilà ce que fait la vertu. Bellerophon devient le gendre du Prince qui avoit fait tous ses efforts pour le faire périr. L'histoire de Joseph en Egypte a bien du rapport avec celle de Bellerophon.

Lui donnerent en propre un grand parc] Ces peuples n'honorent pas seulement Bellerophon, parce que le Roi l'a honoré, mais parce qu'ils avoient part à son bienfait, ils lui témoignent aussi leur reconnoissance. Ils lui donnent donc un grand enclos de terre, présent ordinaire que les peuples faisoient aux héros ; en quoi ils les traitoient comme des Dieux, car les Dieux avoient aussi des terres qui leur étoient consacrées.

Mais après que Bellerophon eut attiré sur lui la haine des Dieux] Homere ne dit point en quoi Bellerophon avoit attirée cette haine. Ce Poëte veut-il faire entendre qu'il fut plus aisé à ce Prince de conserver son innocence pendant qu'il fut malheureux & persécuté, qu'après qu'il fut heureux & placé sur le trône?

Page 151. *Tua de ses traits la Princesse*] Les Grecs attribuoient les morts subites des femmes à Diane, & celles des hommes à Apollon.

De ne pordre aucune occasion de me signaler] Voilà trois préceptes d'une beauté merveilleuse, & les plus grands qu'un Roi puisse donner à son fils qu'il envoye à la guerre.

Page 152. *Par le sacré nœud de l'hospitalité*] Ce nœud étoit en effet si sacré, qu'on le préféroit aux liens du sang. Des parens se battoient fort bien les uns contre les autres, comme Teucer contre les Troyens, quoiqu'il fût Troyen d'origine & proche parent d'Hector; mais des gens qui avoient entre eux le droit d'hospitalité, quelque ancien qu'il fût, auroient cru être maudits de Dieu & des hommes, s'ils l'avoient violé.

Je l'ai laissée dans mon palais en partant pour Troye] Car on gardoit avec beaucoup de soin ces présens dans sa famille comme des gages durables de ce droit d'hospitalité, qu'on étoit obligé de transmettre à ses descendans d'âge en âge.

Page 153. *Alors le fils de Saturne éleva le courage*

courage à Glaucus] Quand on trouve dans les grands Poëtes des endroits qui présentent un sens bas & indigne, il faut voir si ces termes, dont ils se sont servis, n'ont pas aussi quelquefois une signification toute contraire; car par ce moyen on répond à toutes les critiques mal fondées qu'on peut faire sur ces endroits. En voici un exemple bien remarquable. Homere en parlant de cet échange que Glaucus fit avec Diomede, s'est expliqué de maniere, qu'on a cru qu'il disoit, *alors le fils de Saturne ôta la prudence à Glaucus*, ce qui seroit indigne d'Homere, car il blâmeroit fort mal à propos la générosité de Glaucus. Dans les remarques sur la poëtique d'Aristote, chap. 26. M. Dacier a fort bien expliqué ce passage après Porphyre, qui a fait voir le premier, que le mot ἐξέλετο signifie non-seulement *ôta, emporta*, mais aussi *éleva, rendit plus grand*, ἐξαίρετον ἐποίησεν. Et c'est le véritable sens de ce passage, qui par-là devient fort beau, car ce Poëte fait voir que Jupiter empêcha Glaucus de tomber dans cette pensée basse & sordide, que ses armes toutes d'or étoient de plus grand prix que celles de Diomede, qui n'étoient que d'airain, & qu'il l'obligea à les donner. En quoi Glaucus imita & surpassa même la générosité de son grand pere qui avoit donné au grand pere de Tydée une coupe d'or pour un baudrier d'écarlate qu'il en avoit reçu; & voilà comment Glaucus exécute l'ordre que son pere lui avoit donné, de surpasser en générosité tous les héros,

& de ne deshonorer ses ayeux par aucune bassesse. Eustathe a suivi cette explication de Porphyre.

Page 155. *Et pour derniere ressource, venez-vous dans la citadelle élever vos mains*] Hecube connoissoit trop Hector pour croire qu'il s'enfuit dans la bataille : elle devine qu'il rentre dans la place, pour implorer le secours des Dieux.

Page 156. *Au lieu de me fortifier, il m'affoibliroit encore*] Voilà deux sentimens qui paroissent très-opposés. Hecube dit que le vin est un soutien merveilleux pour un homme fatigué, & Hector dit au contraire qu'il l'affoibliroit, & lui ôteroit les forces : mais il n'y a nulle contradiction. Le vin peut faire dans une personne âgée l'effet que dit Hecube, & dans un jeune homme comme Hector déja épuisé, il peut fort bien consumer les esprits qui restent, après les avoir ranimés pour un moment. Didyme rapporte que quelques anciens critiques, pour sauver cette prétendue contradiction, ont expliqué autrement ce passage, & qu'ils ont dit qu'Hector ne refuse ce vin, que de crainte qu'en faisant les libations avec les mains impures & souillées de poussiere & de sang, il n'attire la colere de Jupiter, & que ce Dieu irrité ne lui ôte la force & le courage. Ce sentiment est fort beau, mais cela n'empêche pas que la premiere explication ne soit vraie. L'autre est renfermée dans ce qui suit.

Et avec les parfums les plus exquis] Nous dirions aujourd'hui, *& avec l'encens.* Du

tems de la guerre de Troye l'encens n'étoit pas encore connu, comme Pline l'assure dans le premier chapitre du livre 13. *Iliacis temporibus thure non supplicabatur: cedri tantum & citri suorum fruticum in sacris fumo convolutum nidorem verius quàm odorem noverant.* Et Arnobe dans le 6. livre: *Nam neque in iis temporibus, quemadmodum creditur & perhibetur, heroïcis, quidnam esset thus scitum est, scriptoribus ut comprobatur à priscis, quorum in libris nulla mentio ejus reperitur.* Virgile n'a pourtant pas laissé de parler d'encens en parlant du temple de Venus à Paphos,

.... ubi templum illi, centumque Sabæo
Thure calent aræ.

Mais c'est par une figure qu'on appelle *prolepse*, ou *anticipation.*

Page 157. *Eh! plût aux Dieux que la terre s'entr'ouvrît sous ses pieds pour l'engloutir*] Ces imprécations contre Paris viennent ici bien naturellement à Hector. La vûë de tant de personnes malheureuses, qui avoient déja perdu, ou qui alloient perdre, les unes leurs peres, les autres leurs maris, celles-là leurs freres, celles-ci leurs enfans, rappelle dans son esprit la cause de tous ces malheurs, & lui arrache ces malédictions, que Paris n'avoit que trop méritées.

Page 158. *Cette Princesse descend dans un cabinet parfumé*] Les Reines, & les Princesses avoient des cabinets de cédre & d'yvoire & tout parfumés, où elles tenoient leurs habits & leurs meubles précieux. Dans l'épithalame de Salomon, le

Prophéte dit à ce Prince, *Myrrha & stacte & casia à vestimentis tuis, à domibus eburneis, ex quibus delectaverunt te filiæ Regum in honore tuo. Tous vos habits sont parfumés de l'odeur de myrrhe, d'aloës, & d'ambre, qu'ils ont tirée de ces précieux cabinets d'yvoire, d'où les filles des Rois sont sorties au-devant de vous.* Pseaume 44.

Que Paris avoit amenées de Sidon] Car Paris, après avoir enlevé Hélene, ne s'en retourna pas par le plus court chemin, de peur d'être poursuivi; il côtoya l'Egypte & alla à Sidon, où il acheta ces femmes, ou les enleva peut-être. Le Poëte, qui avoit fait le Poëme des Cypriaques, avoit suivi une tradition bien différente; car il disoit que Paris eut à son retour le vent si favorable, qu'en trois jours il arriva de Sparte à Troye. Au reste, ce qu'Homere dit ici des Sidoniens, est confirmé par le témoignage de nos livres saints, où l'on voit que Tyr & Sidon étoient des villes superbes, où régnoit la magnificence, & où se trouvoient les plus excellens ouvriers pour tout ce qui regarde le luxe, soit en maisons, soit en meubles, soit en habits. Les simples marchandes y étoient comme des Reines.

Il se trouva sous tous les autres] Car ce qui est le plus précieux est ordinairement le plus caché. Homere ajoute cette particularité, pour faire voir qu'Hecube visita tous ses tapis l'un après l'autre, & qu'elle n'en laissa, & n'en oublia aucun.

Page 159. *La belle Theano, fille de Cissée & femme du vaillant Antenor*] Voilà donc

Minerve qui a pour Grande-Prêtreſſe, non une fille, mais une femme, & une femme qui a encore ſon mari. Cela mérite d'être remarqué.

Car les Troyens l'avoient établi Grande-Prêtreſſe] On voit par ce paſſage que dans ces premiers tems les Grandes-Prêtreſſes, n'étoient pas nommées par le Prince, mais élûes par le peuple.

Et accompagne ſon offrande de cette priere] Remarquez que ce fut la Grande-Prêtreſſe qui pria, & non pas la Reine.

Page 160. *Et faites mordre la pouſſiere*] Theano ne ſe contente pas de prier que Diomede tombe dans la pouſſiere devant les Portes Scées, elle prie qu'il la morde, & qu'il tombe ſur le viſage, c'eſt-à-dire, qu'il ſoit tué en fuyant. Quel honneur cette priere ne fait-elle pas à Diomede, & quel art merveilleux du Poëte pour relever ſes héros?

Telle fut la priere de la Grande-Prêtreſſe, & Pallas la rejetta] Helene avoit ordonné qu'on demandât ſeulement à Minerve d'éloigner Diomede des remparts de Troye; mais Theano ne borne pas là ſes prieres: les femmes ne ſont pas ſi modérées dans les prieres qu'elles font contre leurs ennemis; elle demande que Diomede périſſe, & qu'il périſſe avec honte: voilà pourquoi ſa priere eſt rejettée, car Dieu ne change pas les loix de ſa providence pour ſatisfaire nos paſſions.

Page 161. *Et qui s'amuſoit à viſiter ſa cuiraſſe, ſon bouclier*] Peut-être pour les mon-

trer à ces femmes, & pour les entretenir des grands exploits qu'il méditoit.

Vous prenez bien mal votre tems, pour être irrité contre les Troyens] Hector, pour ne pas accuser trop ouvertement Paris de lâcheté, fait semblant de croire qu'il ne s'est retiré que par ressentiment contre les Troyens, qui le haïssoient. Cette adresse réussit à Hector. La dissimulation fait souvent plus que la violence. Cet art d'Hector n'a pas échappé à Plutarque, qui en a tiré un beau précepte pour les mœurs dans son excellent traité, *comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami* : Comme un médecin, dit-il, » aime mieux guérir son malade par la diette » & par le repos, que par le Castorium & la » Scamonée; de même un bon ami, un bon » pere, un bon maître aiment toujours mieux » se servir de la louange que du blâme, pour » la correction des mœurs; car rien n'aide » tant à celui qui reprend avec franchise & » avec liberté, ne blesse moins, & n'avance » davantage, que de reprendre doucement, » avec affection, & sans aucune marque de » colere. C'est pourquoi il ne faut jamais s'o- » piniâtrer à convaincre amérement ceux qui » nient le fait qu'on leur reproche, ni les em- » pêcher de se justifier; mais au contraire il » faut leur fournir adroitement & bonnement » des excuses plausibles & des prétextes spé- » cieux; & quand on voit qu'ils s'éloignent » eux-mêmes de ce qu'il y a de plus honteux » dans le fait, il faut pour ainsi dire, se prê- » ter à eux, & leur ceder, comme Hector » fait à Paris dans Homere, lorsqu'il lui dit,

vous prenez bien mal votre tems, pour être « *irrité contre les Troyens*, comme si sa retrai- « te du combat contre Ménélas n'eût pas été « une fuite & une marque de sa peur & de sa « lâcheté, mais un effet de sa colere. «

Page 162. *C'est moins par ressentiment contre les Troyens*] Paris est bien aise qu'Hector lui fournisse cette raison de sa retraite. Il la rejette pourtant en partie, parce qu'il y avoit toujours de l'injustice à laisser périr par ressentiment des peuples, qu'il avoit seul engagés dans cette guerre, & qui ne s'immoloient que pour lui.

A cacher & à ensevelir ma douleur & ma profonde tristesse] De ce qu'il avoit été vaincu dans le combat contre Ménélas.

Page 163. *Quels noms odieux peut-on me donner*] Helene ne perd aucune occasion de témoigner sa douleur & son repentir, & elle le fait toujours si à propos, & avec tant de modestie, qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché.

Page 164. *Mais puisque les Dieux avoient résolu d'accomplir tous ces maux*] Il semble qu'Helene veuille par là excuser ou diminuer sa faute, comme s'il n'avoit pas été en son pouvoir d'empêcher ce que les Dieux avoient résolu.

Qui fût sensible aux affronts, & qui démêlât les reproches des hommes] Cet endroit est d'autant plus difficile qu'il paroît aisé, & qu'on croit d'abord l'entendre ; & j'avoue que c'est Eustathe qui m'a remise dans le bon chemin, en m'avertissant, qu'Helene parle ainsi par rapport au reproche dégui-

ſé & couvert qu'Hector vient de faire à Paris, reproche que Paris n'a point du tout entendu, & qu'Helene a parfaitement compris. Helene veut dire qu'il n'y a rien de pis qu'un homme qui n'a nul ſentiment, & qui ne ſçait pas démêler l'amertume cachée ſous des reproches adoucis, ſouvent plus honteux que les injures.

Et n'en ſçauroit jamais avoir] Car les ſentimens d'honneur ne ſe réveillent guere, & ne reviennent preſque jamais dans un homme comme Paris, enſeveli dans les voluptés.

Auſſi jouira-t-il bientôt des fruits de ſa lâcheté] Il y a dans le texte une bienſéance que je n'ai oſé conſerver dans ma traduction, parce que je ne la démêle que par conjecture. Hélene, après avoir dit que Paris n'a nul ſentiment, & qu'il n'en ſçauroit jamais avoir, ajoûte,

. . . . . . τῷ κέν μιν ἐπαυρήσεσθαι ὀΐω.

mot à mot, *c'eſt pourquoi je penſe qu'il jouira.* Il eſt évident qu'il manque là le regime, car de quoi jouira-t-il ? Helene veut dire que Paris jouira bientôt des fruits de ſa lâcheté, mais elle n'acheve pas & s'arrête par reſpect pour Hector. Pour conſerver donc la grace & la vivacité de ce paſſage, il auroit fallu traduire, *auſſi jouira-t-il bientôt des fruits de ſa . . . . . mais approchez, mon frere*, &c.

Nos deux noms ſeront malheureuſement fameux dans tous les ſiécles] Homere a pris plaiſir à embellir le caractere d'Helene, & à lui donner toutes les beautés qui pou-

voient compatir avec le fond de ce même caractere. La faute d'Helene, quelque grande qu'elle ſoit, n'empêche pas que cette Princeſſe ne puiſſe avoir beaucoup d'eſprit, beaucoup de courage & de nobleſſe, beaucoup de ſenſibilité pour le malheureux état où elle ſe trouve, & qu'elle ne porte ſa vûë ſur l'opprobre éternel dont ſon nom ſera couvert. Le contraſte de ce caractere & de celui de Paris eſt merveilleux.

Page 166. *Chez quelqu'une de ſes belles-ſœurs*] Ce mot de belle-ſœur comprend ce que les Grecs ſéparoient en deux, & qu'ils appelloient γάλως & εἰνάτηρ. γάλως eſt la ſœur du mari, & εἰνάτηρ, eſt la femme du frere. Andromaque pouvoit donc être chez quelqu'une des ſœurs d'Hector, comme chez Caſſandre, chez Laodicé; c'eſt ἐς γαλόων; on ſouſentend δόμους, *la maiſon* : ou chez quelqu'une des femmes des freres d'Hector, comme chez Helene; c'eſt ἐς εἰνατέρων : notre *belle-ſœur* dit tout cela.

Hector ſort bruſquement, prend le même chemin qu'il a déja tenu] Hector ne s'amuſe pas à aller chercher ſa femme ſur la tour d'Ilion : le combat l'appelle, il va au plus preſſé. Homere ne manque jamais à ce que l'honneur & la bienſéance demandent. En obéiſſant à ces regles les plus ſeveres, il ſçait en tirer de grandes beautés pour ſon poëme. Ici, par exemple, il a ménagé une ſurpriſe très-agréable pour ſon lecteur, qui eſt d'abord très-fâché qu'Hector ne trouve pas Andromaque, & qui eſt enſuite agréablement ſurpris de voir que le hazard

la lui préſente, & lui rend un plaiſir, qu'il avoit d'abord eſpéré, & qu'il croyoit perdu.

Page 167. *Mais tous les Troyens l'appelloient Aſtyanax, parce que ſon pere*] Les peuples de leur autorité, donnent ſouvent aux Princes des noms qui leur demeurent; mais ils les donnent par rapport aux qualités de ceux qui ſont nommés; au lieu qu'ici, comme chez les Hebreux, on voit des noms donnés aux enfans, par rapport aux qualités ou aux avantures de leurs peres. Le fils d'Hector eſt nommé *Aſtyanax*, parce que ſon pere défendoit Troye; & ailleurs ce Poëte dit que Marpeſſe fut nommé *Alcyone*, parce que ſa mere avoit eu le même malheur qu'Alcyone femme de Ceyx.

Hector, en le voyant, le careſſe d'un ſouſrire, & Andromaque] Je ne crois pas qu'on puiſſe voir rien de plus tendre, de plus beau, & de mieux peint, que ce tableau de l'adieu d'Hector & d'Andromaque. Quel grand nombre de beautés différentes cette courſe d'Hector dans Ilion n'a-t-elle pas fourni à Homere! Euſtathe, après les avoir comptées, finit ſa remarque par cette expreſſion, qui mérite d'être relevée: καὶ τὸ ὅλον εἰπεῖν, εὖ πεποίηται ὁ Ἕκτωρ ἀπελθὼν τῆς μάχης. ἱλαρύνθη γὰρ οὕτω τῆς ποιήσεως ἡ σκυθρωπότης, καὶ ἀπονιψαμένη τοῦ λύθρου τῶν πιπτόντων, τοῖς ἐπεισοδίοις διεγέλασεν. *En un mot, ce départ d'Hector eſt très-bien imaginé: car par ce moyen ſa poëſie, s'étant dépouillée de l'atrocité & de l'inhumanité des combats,*

& s'étant comme lavée du meurtre & du sang, est devenue douce & riante par la beauté de ces divers épisodes, &c.

Page 168. *Prince trop magnanime*] Les anciens ont remarqué & admiré dans ce vers une beauté que je n'ai pû conserver entierement dans ma langue. Andromaque en parlant à son mari, ne lui dit ni *Hector*, ni *mon mari*, ni *seigneur*; mais elle lui dit, δαιμόνιε, terme mitoyen, qui ne signifie ni bonheur ni malheur, mais un mélange des deux, & qui dans la bouche de cette Princesse, marque sa douleur & son affliction. *Prince trop magnanime*, est ce que j'ai pû trouver de plus approchant.

Car les Grecs se jettant tous sur vous] Andromaque a une si grande idée de la valeur d'Hector, qu'elle croit qu'il ne faut pas moins que tous les Grecs pour lui ôter la vie.

Page 169. *D'arbres touffus*] Il y a dans le Grec, *d'ormeaux*, arbre dont les tombeaux étoient ordinairement ornés, comme très-convenable aux morts, parce qu'il ne porte point de fruit.

Dans les pâturages où ils gardoient les troupeaux] Selon la coûtume de ce tems-là, où l'on reconnoît encore la simplicité du tems des Patriarches, comme elle nous est peinte dans nos livres sacrés.

Page 170. *Que Diane décocha sur elle ses fléches mortelles*] C'est pour dire qu'elle mourut de mort subite, comme je l'ai déja remarqué ailleurs.

Car c'est par-là qu'on peut le plus aisément

escalader nos murs] Si Andromaque disoit cela d'elle-même, elle ne parleroit pas en femme, mais en homme de guerre, ce qui seroit vicieux; mais elle ne parle que de ce que les trois attaques des ennemis avoient appris à tous les Troyens, comme elle va le faire entendre tout-à-l'heure: & cela est très-ingénieux, pour donner à Hector un prétexte de demeurer au pied du rempart sans honte, s'il vouloit suivre ce conseil.

Page 171. *Soit que quelqu'un de leurs Devins leur eût donné ce conseil*] Car c'étoit la coûtume des Grecs & des Barbares, de ne faire presqu'aucune entreprise considérable, sans avoir auparavant consulté les Devins : cela s'est pratiqué long-temps parmi d'autres peuples, sur-tout parmi les Gaulois.

Ou qu'eux-mêmes en combattant eussent remarqué que c'étoit là l'endroit le plus foible] Ce passage fait voir évidemment que du tems de la guerre de Troye, ceux qui assiégeoient des places, les Grecs mêmes, n'avoient pas accoûtumé de les reconnoître auparavant ; ce n'étoit que pendant le cours du siége, & dans les différentes attaques, qu'ils en remarquoient les endroits forts ou foibles. Je m'en étonne, car il me semble que c'est la premiere précaution qui vient fort naturellement dans l'esprit. Cependant je ne vois pas qu'elle fût alors en usage ni parmi les Grecs ni ailleurs : grande preuve que l'art de la guerre n'étoit pas encore dans sa perfection.

Je suis accoûtumé] Le Grec dit, *j'ai appris*, μάθον; & par ce mot, Homere fait entendre qu'il a connu cette vérité, que les vertus, jusqu'à la valeur même, pouvoient être enseignées, & que l'habitude pouvoit les former.

Je sçai qu'un jour viendra, que la sacrée ville de Troye périra] Il le sçavoit apparemment par quelques anciens oracles, ausquels il ajoûtoit plus de foi que Priam & les autres Princes. Au reste il dit d'une maniere vague, *qu'un jour viendra*, pour ne pas desespérer la malheureuse Andromaque, déja assez affligée : car les plus funestes évenemens, dont nous sommes menacés, nous effrayent bien moins quand l'heure est incertaine.

Page 172. *Vous serez réduite à aller puiser de l'eau*] Car d'aller puiser de l'eau, c'étoit la fonction des plus viles esclaves. Cela paroît même par l'Ecriture sainte, où l'on voit que les Gabaonites, qui avoient trompé Josué, sont faits esclaves, & assujettis à aller puiser de l'eau. Voici l'arrêt que Josué leur prononce lui-même, & qui marque bien le mépris attaché à cette fonction : *Sub maledictione eritis, & non deficiet de stirpe vestra ligna cædens, aquasque comportans*, &c. *Vous serez toujours sous la malediction, & votre postérité à jamais sera assujettie à fendre du bois, & à porter de l'eau*, &c.

D'Hyperée ou de Messeide] Hyperée, fontaine d'Argos; & Messeide, fontaine de Thessalie.

Page 173. *Mais que le tombeau m'enferme ſous des monceaux de terre*] J'ai tâché de faire ſentir la force de cette expreſſion, χυτὴ γαῖα, qui explique la maniere dont on faiſoit les tombeaux en accumulant des monceaux de terre ſur la tombe.

Page 174. *Qu'il regne dans Troye, aimé & reſpecté de ſes voiſins*] Comment ce qu'Hector dit ici peut-il s'accorder avec ce qu'il a déja dit, qu'il ſçait qu'Ilion ſera ſaccagé par les Grecs ? Il faut ſe ſouvenir que c'eſt ici une priere. Hector dans un excès d'émotion & de tendreſſe pour ſon fils, prie les Dieux qu'ils conſervent Troye, & que ſon fils y puiſſe régner. Il eſt toujours permis de demander à Dieu d'appaiſer ſa colere, & de changer ſes décrets. Combien de fois les prieres n'ont-elles pas changé la deſtinée ?

Page 175. *Ce Prince eſt beaucoup plus vaillant que ſon pere*] Hector ſouhaite que ſon fils ſoit, non-ſeulement *plus vaillant* que lui, mais encore *beaucoup plus vaillant*, & cela eſt naturel aux peres. Sophocle touché de la beauté de cette priere, l'a imitée dans ſon Ajax, où ce pere infortuné, prenant ſon fils entre ſes bras, prie *qu'il ſoit plus heureux que lui, & du reſte, qu'il lui reſſemble :*

Ω παῖ γένοιο πατρὸς εὐτυχέστερος,
Τὰ δ' ἄλλ' ὅμοιος.

D'où vient donc la différence qu'on trouve dans ces deux prieres, puiſque la derniere eſt faite ſur l'autre ? elle vient de ce qu'Homere fait parler un pere qui eſt ſur

ge, & que Sophocle fait parler un pere qui est fou. Les fous ont toujours si bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils ne sçauroient croire qu'on puisse jamais les surpasser. Il m'a paru qu'il étoit à propos de faire sentir cette sagesse de Sophocle, dans le changement qu'il a fait à ce caractere : cela peut même être utile pour les mœurs.

Reprenez vos occupations ordinaires, vos toiles, vos fuseaux] Homere renvoye toujours les femmes à leurs fuseaux & à leurs laines : ce qui me fait souvenir d'une jolie histoire contée par Herodote. Cet historien écrit que la princesse Pheretime, chassée de Cyréne avec son fils Arcesilas, se retira près d'Evelton Roi de Cypre, auquel elle demanda une armée pour se rétablir dans son Royaume. Evelton éludoit toujours, en lui faisant tous les jours de magnifiques présens. Elle recevoit ses présens, & demandoit toujours des troupes. Un matin le Roi de Cypre, lassé de ses persécutions, lui envoya un fuseau & une quenouille, & lui fit dire que c'étoient les seuls présens que l'on devoit faire aux femmes, & que ce devoit être là leur unique occupation. J'ai bien peur que beaucoup de gens en lisant cet ouvrage, & le trouvant fort au-dessus de mes forces, ne me renvoyent aussi à ma quenouille & à mes fuseaux.

Page 178. *Il n'y a personne qui puisse justement vous taxer de peu de courage*] Hector en faisant une espece de satisfaction à Paris de la maniere dure avec laquelle il lui a déja parlé

deux fois pour l'exciter au combat, trouve un nouveau moyen de le piquer d'honneur en louant ſon courage, & en lui diſant ſeulement qu'il l'abâtardit un peu par la pareſſe, qualité bien naturelle à ceux qui ont les inclinations de Paris.

Page 179. *Et de boire la coupe de liberté*] c'eſt-à-dire, la coupe dont on faiſoit des libations à Jupiter Sauveur, après avoir chaſſé les ennemis, & recouvré ſa liberté. *La coupe libre*, ou *la coupe de liberté*, eſt une expreſſion empruntée des Hebreux qui diſent de même, *le calice* ou *la coupe du ſalut*, *le calice* ou *la coupe de fureur*, *le calice de triſteſſe*, *le calice de bénédiction*, &c. Cette expreſſion eſt remarquable dans la bouche d'Hector. Au reſte, il y avoit en Grece une fontaine dont l'eau étoit appellée ἐλευθέριον, & ἐλεύθερον ὕδωρ, *eau de liberté*. Elle étoit au voiſinage de Mycénes, près du temple de Junon, & on l'appelloit *eau de liberté*, non-ſeulement parce que les prêtreſſes de Junon s'en ſervoient pour des expiations ſecrettes, mais encore, parce que les eſclaves, qu'on affranchiſſoit, bûvoient de cette eau dès qu'ils avoient été mis en liberté.



Argument du VII. Livre.

Hector, sorti de Troye avec son frere Paris, se rengage dans la mêlée, & fait de nouveaux exploits : Minerve, allarmée pour les Grecs, descend de l'Olympe; Apollon, qui voit son dessein, va à sa rencontre, & ils conviennent de separer les deux armées pour ce jour-là, & de porter Hector à défier le plus vaillant des Grecs. Helenus, qui, comme devin, avoit pénétré leur intention, le propose à son frere, qui, ravi de cette proposition, fait retirer ses troupes; Agamemnon fait la même chose de son côté. Hector s'avance entre les deux armées, & propose les conditions du combat. Les Grecs sont effrayés, & ne répondent point à ce défi : enfin Menelas se leve, & après avoir reproché aux Grecs leur lâcheté, il veut prendre les armes. Agamemnon l'en empêche, & Nestor par ses reproches pique si vivement les Généraux des troupes, qu'il s'en présente neuf pour disputer l'honneur de combattre Hector. Nestor les oblige de s'en remettre au sort; chacun met sa marque dans un casque, & Ajax est celui que le sort choisit selon les vœux de toute l'armée. Ces deux héros entrent en lice, & après s'être chargés plusieurs fois avec furie, ils sont séparés par leurs hérauts. Avant que de se retirer ils se font des présens. Nestor propose de faire brûler les morts : & ce jour-là même Antenor représente aux Troyens de rendre Helene avec toutes les richesses qui l'ont

ſuivie ; Paris s'y oppoſe, & offre ſeulement de rendre les richeſſes, & d'y en ajouter d'autres, ſi on le juge à propos. Dès le lendemain Priam envoye un héraut déclarer aux Grecs l'offre de Paris, & demander en même-tems une treve pour faire brûler les morts. Le héraut ayant parlé, Diomede repréſente qu'on ne doit pas écouter cette propoſition, ni recevoir Helene même, quand ils voudroient la rendre. Ainſi Agamemnon renvoye le héraut, & accorde ſeulement la treve. On enleve les morts ; on les met ſur le bucher. Après ces pieux devoirs, les Grecs enferment leur camp d'une muraille flanquée de tours, & défenduë par un foſſé garni de palliſſades. Ce grand ouvrage étonne les Dieux mêmes, & excite la jalouſie de Neptune ; il s'en plaint à Jupiter. Ce Dieu lui reproche cette indigne jalouſie, & pour le conſoler, il lui abandonne cette muraille après que les Grecs ſeront partis. Les Grecs paſſent une bonne partie de la nuit à faire bonne chere dans leur camp, & les Troyens dans leur ville. Jupiter par ſes foudres & par ſes éclairs leur donne de nouvelles marques de ſa colere, & ils tâchent de l'appaiſer par des libations.



L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE VII.

EN finiſſant ces mots, Hector ſort fierement des portes, & ſon frere Paris le ſuit. Les éclairs de leurs yeux annoncent l'impatience qu'ils ont de combattre. Tel que paroît aux matelots un vent favorable qu'ils ont longtems demandé, & que Dieu leur a enfin envoyé après qu'ils ont épuiſé leurs forces à lutter avec leurs rames contre les vents & contre les flots; tels ces deux guerriers paroiſſent aux Troyens, qui preſſés par les

Grecs, desiroient ardemment leur présence. D'abord Paris ôte la vie au brave Menesthius qui regnoit dans Arne, & qui étoit fils de la belle Phylomeduse & du magnanime Roi Areithoüs, qui ne portoit pour toutes armes qu'une massuë. Hector d'un coup de pique perce le cou du vaillant Eionée entre la cuirasse & le casque, & l'abbat à ses pieds; & Glaucus fils d'Hippolochus, Général des Lyciens, s'attachant au fils de Dexius, au valeureux Iphinoüs, prend si bien son tems, que comme il sautoit sur son char, il lui porte un grand coup de pique, lui perce l'épaule & le renverse aux pieds de ses chevaux.

La Déesse Minerve, qui voit ses Grecs si maltraités, s'élance des sommets de l'Olympe, & prend son vol vers les murs d'Ilion. Apollon l'appercevant du

haut de la forteresse de Pergame vole à sa rencontre, car il vouloit que les Troyens eussent l'avantage. Ils se joignent près du grand chêne, & Apollon prévenant Minerve, lui dit: Fille du puissant « Jupiter, quel dessein vous a fait « quitter le brillant Olympe? vous « me paroissez animée d'un nouveau « feu; venez-vous faire remporter « aux Grecs la victoire? car il est ai- « sé de voir que vous êtes peu tou- « chée des maux des Troyens; mais « si vous vouliez suivre mes con- « seils, nous prendrions un parti qui « nous seroit également avantageux; « séparons les deux armées, & em- « pêchons-les pour aujourd'hui de « continuer le combat; une autre « fois elles reprendront les armes, « & vos Grecs profiteront de votre « secours, jusqu'à ce qu'ils ayent vû « la ruine d'Ilion, puisque telle est « la volonté des plus puissantes Déesses «

» ſes, que cette ville infortunée pé-
» riſſe, & qu'elle ſoit renverſée juſ-
» qu'à ſes fondemens.

» Je le veux, Apollon, répond
» la Déeſſe; & c'étoit là le ſeul deſ-
» ſein qui m'a fait quitter l'Olympe:
» mais comment prétendez-vous ar-
» rêter des troupes dans la plus
» grande fureur du combat?

» Nous n'avons, reprend le fils
» de Jupiter, qu'à exciter le coura-
» ge du redoutable Hector; & qu'à
» lui inſpirer de défier à un combat
» ſingulier le plus vaillant des Grecs.
» Ceux-ci irrités de ſon audace,
» choiſiront parmi leurs meilleurs
» Capitaines, celui qu'ils voudront
» lui oppoſer.

Il dit, & Minerve ſe rendit à ce conſeil. En même-tems le fils de Priam, Helenus, qui avoit pénétré le deſſein d'Apollon & de Minerve, s'approche d'Hector, & lui
» dit: Fils de Priam, qui êtes ſem-

blable à Jupiter en prudence & « en ſageſſe, voudriez-vous me croi- « re? je ſuis votre frere, & je ne vous « donnerai que de bons conſeils; « faites ceſſer le combat, & vous « avançant entre les deux armées, « défiez le plus vaillant de vos enne- « mis à ſe battre contre vous; je « vous déclare que votre ſort n'eſt « pas de mourir aujourd'hui, & que « vous éviterez le fatal ciſeau de la « Parque; car je viens d'entendre « la voix des Dieux. «

Il dit, & Hector ravi de cette propoſition, s'avance à la tête des combattans, ordonne qu'on ceſſe de combattre, & prenant ſa pique par le milieu du bois, il fait retirer les bataillons & les eſcadrons.

Agamemnon de ſon côté fait de même retirer ſes troupes. Apollon & Minerve, ſous la forme de deux vautours, ſe placent ſur la cime du chêne conſacré à Jupiter,

pour jouir du ſpectacle de ce combat, qui alloit ſe faire, comme en champ clos au milieu des deux armées. On voit des deux côtés les rangs de troupes hériſſés de piques, de caſques & de boucliers. Comme les premiers ſoufles du violent zephyre agitent la mer, & font bouillonner ſes ondes déja noires, de même les divers mouvemens de tant de milliers d'hommes tout couverts de fer, préſentent à la vûë, comme des flots d'acier ondoyants dans la plaine.

Hector, entre les deux armées,
» crie de toute ſa force : Ecoutez-
» moi, Troyens, & vous auſſi ma-
» gnanimes Grecs, afin que je vous
» déclare ce que mon courage m'in-
» ſpire. Jupiter, qui du haut des
» cieux peſe les deſtinées des hom-
» mes, n'a pas voulu ratifier notre
» dernier traité, mais il nous plon-
» ge & nous plongera encore les
uns

uns & les autres dans des abîmes «
de maux, jufqu'à ce que vous ren- «
verfiez la fuperbe Troye, ou que «
vous tombiez tous fous le fer «
Troyen près de vos vaiffeaux. «
Vous avez parmi vous des chefs «
d'une valeur diftinguée; que ce- «
lui donc qui aura l'audace de fe «
mefurer avec moi, forte des rangs, «
& que nous combattions feuls à «
la tête des deux armées. Voici les «
conditions de notre combat. Ju- «
piter vengeur en fera le témoin & «
le juge : fi votre champion m'ôte «
la vie, il me dépouillera de mes «
armes, qu'il emportera fur fes vaif- «
feaux, & il renvoyera mon corps «
dans mon palais, afin que les «
Troyens & les Troyennes le met- «
tent fur le bucher & recueillent «
mes cendres : & fi je le fais tom- «
ber fous mes coups, & qu'Apol- «
lon m'accorde la victoire, j'em- «
porterai fes armes dans le haut «

» Ilion, je les appendrai au temple
» de ce Dieu, & je renvoyerai ſon
» corps dans ſes vaiſſeaux, afin que
» les Grecs lui faſſent des funerail-
» les honorables, & qu'ils lui éle-
» vent un tombeau ſur le rivage de
» l'Helleſpont, enſorte que dans les
» ſiécles à venir, quand les voya-
» geurs paſſeront ſur cette mer, ils
» diſent, Voilà le tombeau du vail-
» lant guerrier, qui dans les tems
» paſſés fut vaincu par le belliqueux
» Hector dans un combat ſingulier:
» ainſi parleront les voyageurs, &
» ma gloire paſſera d'âge en âge.

Il dit, & tous les Grecs étonnés, demeurerent dans le ſilence. Ils avoient honte de refuſer le combat, & ils n'oſoient l'accepter.

Enfin, Ménélas ſe leve, & témoignant ſa douleur par ſes ſoupirs, il leur fait ces ſanglans re-
» proches : Oh Dieux ! je ne vois
» donc ici que des ſanfarons; & au

lieu de braves guerriers, je n'ap- «
perçois que des femmes timides. «
Quelle honte & quelle infamie «
que parmi les Grecs, il ne se trou- «
ve pas un homme qui ose se pré- «
senter pour combattre Hector! Eh «
plût aux Dieux que vous ne fussiez «
tous que cendre & que poussiere, «
vous qui vous tenez-là comme des «
morts, vous la honte & l'oppro- «
bre des hommes. Mais puisque la «
peur vous a glacé le courage, je «
vais prendre les armes contre ce «
fier ennemi. Les Dieux tiennent «
entre leurs mains la victoire, & la «
donnent comme il leur plaît.»

En achevant ces mots, il prend ses armes éclatantes. Dans ce moment, divin Ménélas, la Parque impitoyable alloit trancher le cours de votre vie avec le fer d'Hector, si les Rois ne fussent accourus pour vous retenir, & si Agamemnon lui-même vous pre-

nant par la main ne vous eût parlé
» en ces termes : Quelle impruden-
» ce, mon frere, & où courez-vous ?
» témoignez plus de ſageſſe, & mo-
» derez votre indignation ; n'allez
» point vous commettre avec un
» homme beaucoup plus fort que
» vous, avec Hector qui eſt la ter-
» reur des guerriers les plus redou-
» tables. Achille lui-même a ſouvent
» craint ſa rencontre dans cette lice
» d'honneur. Retournez donc à vo-
» tre poſte ; les Grecs auront ſoin
» de choiſir un autre adverſaire à
» Hector, & quelque intrepide &
» quelque infatigable qu'il puiſſe être
» dans les combats, je vous réponds
» que s'il peut échapper au danger
» où il s'expoſe, il ſe repoſera vo-
» lontiers de ſes grands travaux.

Ces ſages conſeils touchent Ménélas ; il obéit à ſon frere, & ſes amis, ravis de joie, le dépouillent de ſes armes avec beau-

coup d'empreſſement.

Alors Neſtor s'avançant, & élevant ſa voix, dit : O Dieux, quelle « affliction pour la Grece, &quelle « douleur pour le belliqueux Pelée, « qui parmi ſes peuples fait paroître « encore tant de force, tant d'élo- « quence & tant de ſageſſe dans les « conſeils, & qui avant notre dé- « part, prenoit un ſingulier plaiſir à « me demander la maiſon & la fa- « mille de tous les Grecs, qui s'em- « barquoient pour cette expédition ! « Ah, s'il ſçavoit que ces braves « Grecs tremblent aujourd'hui au « ſeul nom d'Hector, grands Dieux, « qu'il leveroit promptement ſes « mains tremblantes vers votre trô- « ne, pour vous prier de faire deſ- « cendre au plutôt ſa vieilleſſe dans « le tombeau, & de ne pas le laiſſer « ſurvivre à cette honte ! Pere des « Dieux & des hommes, grand Ju- « piter, & vous Apollon & Miner- «

» ve, que ne suis-je dans la fleur de
» la jeunesse où j'étois lorsque les
» Pyliens & les peuples d'Arcadie
» se faisoient une cruelle guerre sur
» les rives du Celadon, sous les rem-
» parts de Phée, que baigne le fleu-
» ve Jardan. Le vaillant Ereutha-
» lion paroissoit comme un Dieu à
» la tête des troupes d'Arcadie; il
» étoit revêtu des armes du Roi
» Areïthoüs, du terrible Areïthoüs,
» que les hommes & les femmes ap-
» pelloient communément le porte-
» massuë, parce qu'il ne se servoit
» ni d'épée, ni de javelot, ni de pique
» dans les combats, & qu'avec sa
» massuë armée de fer, il renversoit
» les phalanges. Lycurgue le tua,
» non en vaillant homme, mais en
» traître; car l'ayant surpris dans un
» chemin étroit, il le perça de sa
» pique avant qu'il fût en défense,
» & l'étendit mort à ses pieds. Il en-
» leva ses armes, dont le Dieu des

batailles lui avoit fait présent, & «
qu'il avoit portées depuis dans tou- «
tes les guerres. Mais après que la «
vieillesse l'eut appésanti, il les don- «
na à son écuyer Ereuthalion, qui «
rendu plus fier & plus audacieux «
par ces riches dépouilles, défioit «
tous les plus vaillans, & les plus «
vaillans saisis de crainte n'osoient «
paroître devant lui. Honteux & las «
de ses insultes, quoique je fusse le «
plus jeune de l'armée, je me pré- «
sente pour le combat; il méprise «
ma jeunesse, mais je l'attaque avec «
tant d'audace, qu'enfin, Minerve «
secondant mes efforts, j'abbats à «
mes pieds ce redoutable ennemi «
qui étoit d'une taille prodigieuse, «
& d'une force proportionnée à sa «
taille. A la vûë de ce vaste corps «
étendu sur la terre, on étoit en- «
core saisi de frayeur. Que n'ai-je «
donc les forces que j'avois dans «
cette florissante jeunesse! Hector «

» me verroit bientôt voler à sa ren-
» contre, pour me mesurer avec
» lui; & parmi tant de braves capi-
» taines que vous êtes ici, pas un
» n'ose se présenter pour le com-
» battre!

Tels sont les reproches que leur fait ce vénérable vieillard, & ils sont si efficaces, que neuf de leurs Généraux se présentent aussitôt. Le Roi Agamemnon est le premier qui demande cet honneur, & il est suivi du grand Diomede. Après Diomede paroissent les deux Ajax revêtus de force & d'audace. Après eux viennent le brave Idomenée, & son fidelle écuyer Merion pareil à l'homicide de Mars; le vaillant Eurypyle fils d'Euemon; le fils d'Andremon, l'intrepide Thoas; & le divin Ulysse. Ils prétendent tous à la gloire de combattre contre le fils de Priam; mais le sage Nestor

pour terminer leur différend ſur la préférence, leur dit : Princes, re- « mettez ce choix au ſort, & celui « qu'il aura choiſi, s'il échappe au « danger de ce grand combat, fera « un grand bien aux Grecs, & il ac- « querra une gloire immortelle.»

Il dit, & chacun des Princes fait ſa marque, & la jette dans le caſque d'Agamemnon. En même-tems toutes les troupes levant leurs mains aux Dieux, & attachant leurs regards au ciel, font cette priere : Grand Jupiter, qui tenez « en vos mains tous les ſorts & « qui les gouvernez comme il vous « plaît, accordez à nos vœux, ou « Ajax, ou le fils de Tydée, ou « même le Roi de Mycénes.»

Pendant qu'ils prient ainſi, Neſtor remuë le caſque ; & le ſort qu'on en voit ſortir, c'eſt celui que toute l'armée a le plus deſiré. Le héraut le prend & le porte aux

Princes qui tous, ne reconnoissant point leur marque, le renvoient à leur rival. Enfin le héraut étant arrivé près d'Ajax, & lui ayant mis le sort dans la main, ce héros reconnoît sa marque, & la jettant aussitôt à ses pieds transporté de » joie, il s'écrie : Mes amis, le sort » m'a favorisé, je ne puis vous expri» mer la joie où je suis d'esperer » que dans un moment je triomphe» rai du vaillant Hector. Dépêchons » donc, & pendant que je vais pren» dre mes plus belles armes, adres» sez de votre côté vos prieres au » fils de Saturne, afin qu'il fortifie » mon bras; mais faites-les en se» cret, de peur que les Troyens ne » les entendent : que dis je ? faites» les à haute-voix, si vous voulez, » nous ne craignons ici personne ; » nul homme vivant ne peut m'é» frayer, ni par sa force, ni par son » adresse, car j'espére que la naissan-

ce & l'éducation que j'ai reçûës «
à Salamine m'ont assez formé à la «
valeur.»

Il dit, & en même-tems les troupes adressent leurs prieres au fils de Saturne, & levant les mains au ciel, elles s'écrient : Pere des «
Dieux & des hommes, puissant «
Jupiter, qui êtes adoré sur le mont- «
Ida, & dont le trône est environné «
de majesté & de gloire, la victoire «
dépend de vous, accordez-la au «
vaillant Ajax ; & si vous aimez «
Hector, & que sa vie soit précieu- «
se à vos yeux, au moins qu'Hector «
ne triomphe point d'Ajax, & que «
ces deux héros sortent de ce com- «
bat, avec un égal avantage. Telles «
furent les prieres des Grecs.

Cependant Ajax tout couvert d'un acier étincelant, s'avance semblable au terrible Mars, lorsqu'un nouveau feu allumant son audace, il sort de son palais au-

plus terrible appareil, pour aller exercer ses violences dans un combat, & décider de la fortune de deux peuples que Jupiter met aux mains, après avoir allumé dans leur ame la discorde, féconde mere de funerailles & de deuil. Tel, & plus effroyable encore, le grand Ajax s'avance à grands pas entre les deux armées, souriant d'un air terrible, & avec des yeux menaçans. Les Grecs voyant ce héros si fier, sont remplis de joie, & les Troyens au contraire sont saisis de frayeur; Hector lui-même en est ému, il sent ébranler son courage, mais il n'est plus tems de trembler, ni de se retirer vers ses troupes, puisque c'est lui-même qui a fait le défi.

Ajax s'approche, couvert de son immense bouclier, qui paroissoit comme une tour, & qui étoit l'ouvrage admirable de Tychius,

le plus excellent ouvrier de son tems, qui habitoit dans la ville d'Hylé; il l'avoit fait de sept doubles de peaux de bœuf toutes entieres, qu'il avoit couvertes d'une forte lame d'airain.

Les deux heros ne sont pas plutôt en presence, qu'Ajax dit à Hector d'un ton menaçant : Hector, dans ce combat, que tu as tant souhaité, tu vas voir quels vaillants hommes les Grecs ont encore après Achille, qui avec un cœur de lion a semé tant de fois la terreur dans tes troupes; le ressentiment que ce héros conserve contre Agamemnon, le retient sur ses vaisseaux, mais nous sommes encore dans l'armée plusieurs qui avons brigué l'honneur de te combattre; commence donc, & voyons ce que peut ton bras.

Divin fils de Telamon, lui ré-

» pond le vaillant Hector, ne cher-
» che point à m'étonner comme un
» jeune enfant, ou comme une fem-
» me timide qui ne sçait ce que c'est
» que de guerres & de combats; je
» suis nourri aux allarmes & au car-
» nage; je sçai me servir à toutes
» mains de mon bouclier; je sçai
» manier la lance, & soit à pied soit
» à cheval, je sçai pousser mon en-
» nemi & donner au Dieu Mars un
» spectacle agréable; je louë ton
» courage, mais quelque fier &
» quelque redoutable que tu sois,
» je veux bien ne pas épier un mo-
» ment favorable pour te porter des
» coups cachés; je ne déroberai
» point la victoire, prends garde à toi.

En finissant ces mots, il lui lance sa pique, & l'atteint au haut de son bouclier; le coup est si rude que le fer en pénétre les six premiers doubles, & ne s'arrête qu'au septiéme. Ajax, irrité d'a-

voir senti le poids de la main d'Hector, lui lance à son tour sa pique, & lui perce le bouclier & la cuirasse; le fer pénétre même jusqu'à sa tunique. Hector étoit mort, si par un léger mouvement du corps, il n'eût évité la pointe mortelle. Ces deux heros, après avoir arraché de leurs boucliers les piques, qui y étoient engagées, se jettent en même-tems l'un sur l'autre comme des lions qui s'acharnent à la proye, ou comme de furieux sangliers. Le fils de Priam porte un second coup de pique sur le milieu du bouclier d'Ajax, mais le fer ne peut percer l'airain dont il étoit couvert, & sa pointe se reboucha : Ajax, profitant de ce moment, se lança sur Hector, & perça son écu avec tant de violence & de force, que le tranchant du fer lui effleura le cou, & fit rejaillir le sang en abon-

dance ſur ſes armes.

Hector ne s'étonne point du coup, &ne ſe retire point du combat : au contraire plus animé à la vûë de ſon ſang, il recule quelques pas, & ramaſſe une pierre épouvantable qu'il jette de toute ſa force ſur le milieu du bouclier de ſon ennemi ; le bouclier retentit horriblement du coup de cette énorme pierre ; Ajax n'en eſt point ébranlé ; il leve à ſon tour une pierre beaucoup plus groſſe, & qui étoit comme une meule de moulin ; après lui avoir fait faire deux ou trois tours en l'air avec ſon bras, pour lui donner plus de force, il la jette avec tant de roideur, que fracaſſant le bouclier d'Hector, elle le frappe aux deux genoux, & le jette à la renverſe tout couvert des pieces de ſon écu; mais Apollon le releve, & ces deux heros mettant l'épée à la

main, alloient se charger avec une nouvelle furie, si les sacrés interprétes des Dieux & des hommes, les herauts Idée & Talthibius, tous deux pleins de prudence & de sagesse, le premier pour les Troyens, & l'autre pour les Grecs, ne se fussent mis entre deux, en levant leurs sceptres pour les séparer. Le heraut Idée, homme d'une expérience consommée, haussant la voix, leur dit : En voilà assez, mes « enfans, ne combattez pas davan- « tage ; Jupiter vous aime tous « deux, & vous êtes tous deux « d'une valeur à toute épreuve, nous « le sçavons tous. Voilà la nuit qui « s'approche, obéissez à cette Déesse. «

Le fils de Telamon lui répond : Idée, c'est à Hector que vous de- « vez tous deux adresser ces paro- « les, & non pas à moi ; c'est lui « qui a défié les plus vaillants des « Grecs ; qu'il commence, je sui- « vrai son exemple. »

Hector prenant alors la parole,
» lui dit : Ajax, il eſt aiſé de voir
» que Dieu vous a donné le coura-
» ge, la force & la prudence, &
» que vous êtes ſans contredit le
» plus vaillant des Grecs ; ceſſons
» donc pour aujourd'hui notre com-
» bat, nous nous reverrons une au-
» tre fois, & nous combattrons juſ-
» qu'à ce que Dieu nous ſepare, &
» qu'il donne la victoire à celui qu'il
» voudra favoriſer ; la nuit appro-
» che, il eſt bon de lui obéir ; allez
» de votre côté réjoüir les Grecs
» par votre préſence, & ſur tout vos
» amis & vos compagnons ; & moi
» je retournerai dans le palais de
» Priam, & je remettrai le calme
» dans les cœurs des Troyens & des
» Troyennes, qui pour remercier
» les Dieux rempliront les temples
» & embraſſeront les autels. Mais
» ne nous ſéparons point ſans nous
» faire des préſens, afin que les

Grecs & les Troyens puiſſent di- «
re, Voilà deux ennemis, qui les «
armes à la main, ont combattu à «
toute outrance, & qui après le «
combat n'ont plus diſputé que de «
généroſité. »

En finiſſant ces mots, il fait préſent à Ajax de ſon épée, qui étoit très-riche, & de ſon baudrier. Ajax donne à Hector ſon baudrier d'une pourpre très-éclatante, & ils ſe ſéparent : l'un va du côté des Grecs, & l'autre va retrouver ſes Troyens, qui ravis de le voir échappé des mains invincibles d'Ajax le menent dans Ilion avec de grands cris, & ne pouvant croire encore qu'il fût en vie, tant ils avoient craint pour lui.

Les Grecs de leur côté menent Ajax triomphant dans la tente d'Agamemnon. Ce Roi ne voit pas plutôt ce heros de retour, qu'il

ſacrifie au grand Jupiter un taureau de cinq ans ; les prémices étant offertes, on prépare le reſte pour le feſtin. Tout étant prêt, on ſe met à table, & d'abord le Roi lui-même ſert à Ajax la portion la plus honorable, qui étoit le dos entier de la victime.

Quand l'abondance eut chaſſé la faim, le vénérable Neſtor, dont le conſeil avoit déja été ſi ſalutaire, en donna encore un autre, qui marqua ſa grande ſageſſe. Fils
» d'Atrée, dit-il, & vous vaillants
» Chefs des troupes Grecques, nous
» venons de perdre dans cette cruel-
» le journée un grand nombre de
» nos meilleurs ſoldats, dont l'ho-
» micide Mars a verſé le ſang ſur
» les rives du Scamandre, & dont
» les ames glorieuſes ſont deſcen-
» duës dans le ſombre palais de
» Pluton. C'eſt pourquoi demain dès
» la pointe du jour retenez l'ardeur

des Grecs, & les empêchez de « combattre. Il est juste que nous « apportions ici sur des chariots tous « les morts, que nous les fassions « brûler sur un bûcher un peu loin « de notre flotte, afin que lorsque « nous nous en retournerons dans « notre patrie, chacun ait la conso- « lation de porter à ses enfans les « cendres précieuses de leurs peres. « Nous éleverons en même-tems à « ces heros un seul & même tom- « beau, & ensuite nous enferme- « rons notre camp d'une muraille « flanquée de bonnes tours fort éle- « vées pour servir de rempart à nos « vaisseaux & à nos troupes : on y « fera d'espace en espace de bonnes « portes assez larges pour faire passer « nos chars, & nous l'environne- « rons d'un fossé large & profond, « que les hommes & les chevaux « ne puissent franchir; cela nous as- « surera contre les sorties de nos «

» ennemis, & mettra nos quartiers
» hors d'insulte.

Tous les Rois applaudirent à ce conseil. Cependant les Troyens avoient convoqué dans la forteresse d'Ilion, aux portes du palais de Priam, une assemblée où tout étoit plein de confusion & de trouble.

Le sage Antenor, pour appaiser ce desordre, se leve, & dit:
» Troyens, Dardaniens, & Alliés,
» écoutez-moi, que je vous dise ce
» que les Dieux m'inspirent pour
» votre bien. Ne balançons point;
» rendons tout-à-l'heure Helene aux
» Atrides avec toutes les richesses
» qui l'ont suivie d'Argos. Il ne faut
» pas nous flatter; nous avons violé
» les premiers l'alliance que nous
» avions jurée, & c'est contre la foi
» des sermens que nous combattons.
» Cette perfidie ne peut que nous
» être funeste, si vous ne suivez ce
» conseil.

Après avoir ainsi parlé, il se remet dans sa place. Paris, le mari de la belle Helene, se leve, & jettant sur Antenor des regards, qui marquoient son indignation; Antenor, lui dit-il, vous donnez- « là un conseil qui ne m'est nulle- « ment agréable, & vous pourriez « sans doute en donner un meil- « leur. Que si vous pensez vérita- « blement ce que vous dites, il faut « que les Dieux irrités vous ayent « ôté l'esprit. Je vais aussi à mon « tour dire aux Troyens ce que je « pense : je m'oppose donc à l'avis « d'Antenor. Je ne rendrai point « ma femme, quoi qu'il en puisse ar- « river ; mais pour les richesses que « j'ai amenées d'Argos avec elle, « je suis prêt de les rendre, & j'of- « fre d'y en ajouter encore d'autres « si on le juge à propos. «

En finissant ces mots, il s'assied; & Priam, dont la sagesse étoit

égale à celle des Dieux, se levant
» de son trône, dit: Troyens, Dar-
» daniens, & Alliés, écoutez-moi;
» que chacun s'en retourne dans son
» poste pour repaître à l'ordinaire;
» qu'on fasse bonne garde toute la
» nuit, & que demain à la pointe du
» jour, le heraut Idée aille décla-
» rer au fils d'Atrée, à Agamem-
» non, & à Ménélas, l'offre que fait
» Paris, l'unique auteur de cette
» guerre. Il leur proposera en mê-
» me-tems une tréve, jusqu'à ce que
» nous ayons brûlé de part & d'au-
» tre tous nos morts. La tréve finie,
» nous reprendrons les armes, &
» combattrons jusqu'à ce que Dieu
» nous sépare, & qu'il accorde la
» victoire à ceux qu'il voudra favo-
» riser.

Il dit; & on execute cet ordre. Toutes les troupes repaissent dans le camp par compagnies, & le lendemain dès la pointe du jour Idée

Idée se rend sur les vaisseaux des Grecs. Il trouve ces fiers disciples de Mars déjà assemblés pour le conseil dans le vaisseau d'Agamemnon. Il est introduit, & se tenant au milieu de l'assemblée, il parle en ces termes : Fils d'Atrée, « & vous, Généraux des troupes « Grecques, le Roi Priam & tous « les princes Troyens m'ont ordon- « né de venir (& Dieu veuille que « cela vous soit agréable) vous dé- « clarer la proposition que fait Pa- « ris, unique auteur de cette guer- « re. Il est prêt de vous rendre tou- « tes les richesses qu'il a amenées à « Troye, plût aux Dieux qu'il fût « mort avantce funeste voyage ! & « il offre d'y en ajoûter encore « d'autres : mais pour la femme du « vaillant Ménélas, il dit qu'il ne « consentira jamais à la rendre, quel- « ques efforts que les Troyens fas- « sent pour l'y obliger. J'ai ordre de «

» vous proposer une tréve jusqu'à ce
» que de part & d'autre nous ayons
» brûlé nos morts. La tréve finie,
» nous reprendrons les armes, &
» nous combattrons jusqu'à ce que
» Dieu nous sépare, & qu'il accor-
» de la victoire à ceux qu'il voudra
» favoriser.

Il parla ainsi, & un profond si-
lence regna parmi tous les Rois.
Enfin le vaillant Diomede se leve,
» & dit, Que personne n'écoute
» ici la proposition de Paris, & n'ac-
» cepte ni les richesses qu'il offre,
» ni Helene même, quand il la ren-
» droit : car les moins éclairés peu-
» vent juger que la derniere ruine
» pend sur la tête des Troyens, &
» que la Grece va être vengée.

Tous les Princes applaudissent
au conseil de Diomede avec de
grandes acclamations & des cris
de joye ; & le Roi Agamemnon
» s'adressant au heraut, Idée, lui

dit-il, vous entendez la réponse «
des Grecs, c'est aussi la mienne. «
Pour ce qui est de brûler les morts, «
je ne m'y oppose point; on ne «
doit pas refuser aux morts les hon- «
neurs de la sepulture, & il est de «
la pieté de leur rendre les der- «
niers devoirs. Que Jupiter donc, «
qui promene son tonnerre vengeur «
sur les nuës, soit témoin de nos «
sermens.»

En achevant ces mots, il leve son sceptre vers le trône des Dieux, & le heraut reprend sur l'heure le chemin de Troye. Les Troyens étoient encore assemblés aux portes du palais de Priam, attendant son retour avec impatience. Idée arrive, & se tenant au milieu de l'assemblée, il leur rend compte de sa commission, & leur apprend la réponse que les Grecs lui ont renduë. En même-tems on se prépare à aller retirer

les morts, & à faire venir de la forêt du bois pour le bûcher. Les Grecs ont le même empressement, & font la même diligence.

Cependant le flambeau du jour, sortant du paisible sein de l'onde, répand sur la terre ses premiers rayons. Les Grecs & les Troyens se trouvent mêlés les uns avec les autres sur le champ de bataille, pour enlever leurs morts : mais ces morts sont si défigurés, qu'on a de la peine à les reconnoître, & qu'on ne les reconnoît, qu'après avoir nettoyé avec de l'eau le sang & la poussiere dont ils sont couverts. Chacun charge les siens sur des chariots, en versant des torrents de larmes ; mais le Roi Priam défend à ses troupes de pleurer. Les Troyens entassent leurs morts sur le bûcher dans un profond silence, quelque pressés qu'ils soient de leur douleur, & après les avoir

brûlés ils rentrent dans Troye. Les Grecs se retirerent de même de leur côté, quand ils eurent brûlé les leurs avec toutes les marques d'affliction, & ramassé les cendres.

Tout le jour & toute la nuit furent employés à ce triste devoir, & avant que l'Aurore vînt chasser l'étoile du matin, les troupes commandées pour dresser un tombeau à ces victimes de Mars, s'assemblent autour du bûcher, & travaillent à ce monument avec une extrême diligence. Ils élevent ensuite la muraille, & les tours qui devoient défendre leur camp & leur flotte; ils y font d'espace en espace des portes assez larges pour faire passer des chars, & ils creusent tout autour un fossé large & profond, qu'ils garnissent de palissades.

Les Dieux assis auprès de Jupi-

ter voyent avec étonnement cê grand ouvrage s'avancer, & Neptune plein d'indignation parle de
» cette ſorte : Pere des Dieux, ſe
» trouvera-t-il ſur toute l'étenduë
» de la terre quelque mortel qui de-
» ſormais s'empreſſe de nous inter-
» roger ſur ſes deſſeins, & de re-
» courir à nos Oracles? Ne voyez-
» vous pas cette muraille, dont les
» Grecs enferment leur camp, &
» ce foſſé large & profond dont ils
» l'environnent? Ont-ils daigné
» nous en demander la permiſſion?
» Nous ont-ils offert la moindre he-
» catombe? Je le vois, la gloire de
» cette muraille s'étendra dans tous
» les lieux que le ſoleil éclaire de
» ſa lumiere, & celle qu'Apollon &
» moi avons bâtie avec tant de tra-
» vaux autour de Troye pour le he-
» ros Laomedon, ſera entierement
» effacée de la mémoire des hom-
» mes.

Jupiter, irrité de cette jalousie de Neptune, lui répond : Est-il possible qu'un Dieu comme vous, qui « a la force d'ébranler la terre jusqu'à ses fondemens, tienne des « discours si injurieux à sa puissance ? « Parmi les Dieux inférieurs, qui « sont bien au-dessous de vous, « s'en trouveroit-il quelqu'un qui fût « susceptible de cette crainte ? Calmez-vous ; votre gloire est en sureté, elle égalera le cours de l'Aurore ; je vous abandonne la muraille des Grecs aussi-tôt qu'ils « quitteront le rivage Troyen pour « s'en retourner dans leur patrie : « abbatez ce grand ouvrage, qui est « l'objet de votre aversion, abîmez-le dans vos ondes, & amenant ensuite sur tout le rivage vos sables « par monceaux, effacez-en jusqu'au moindre vestige. »

Pendant que ces Dieux parlent ainsi, le soleil précipite son char

dans le sein de l'onde, & l'ouvrage des Grecs se trouve dans sa perfection. Toute l'armée ne pense qu'à se réjouir, on égorge des bœufs dans toutes les tentes, on se prépare à faire bonne chere dans tout le camp. Plusieurs vaisseaux, que le Roi Eunée, fils de Jason & d'Hypsipyle, envoyoit de Lemnos, arrivent fort à propos chargés de vin; il y en avoit en particulier pour Agamemnon & pour Ménélas mille mesures, dont Eunée leur faisoit présent. Toutes les troupes vont en foule acheter de ce vin, les uns pour de l'airain, les autres pour du fer; ceux-là pour des peaux, ceux-ci pour des bœufs, & il y en a qui donnent en échange des esclaves.

Les Grecs passent ainsi la nuit en festins. Les Troyens & leurs Alliés font de même dans l'enceinte de leurs murailles. Mais

pendant qu'ils se livrent tout entiers à la joye, Jupiter leur prépare aux uns & aux autres de nouveaux malheurs, & par ses foudres & par ses éclairs, il leur donne des signes manifestes de sa colere. Ils en sont effrayés, & pour appaiser ce Dieu par leurs libations, ils versent le vin de leurs coupes. Il n'y en a pas un qui ose boire sans avoir fait au fils de Saturne ses aspersions. Ils vont se coucher ensuite & jouir des dons délicieux du sommeil, pour se remettre de leurs fatigues.



REMARQUES SUR L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE VII.

Page 211. TEL *que paroît aux matelots un vent favorable*] Quelle grandeur & quelle justesse dans cette image, & quelle heureuse fécondité dans Homere pour louer des héros!

Page 213. *Près du grand chêne*] Qui étoit sur la colline, vis-à-vis des portes Scées.

Mais si vous vouliez suivre mes conseils, nous prendrions un parti] Cette fiction d'Homere est fondée sur ce qu'Apollon représente la Destinée; & Minerve, c'est-à-dire, la sagesse éternelle, représente la Providence, qui a dicté des loix que la Destinée est obligée de suivre, & qu'elle ne sçauroit violer.

Des plus puissantes Déesses] Junon & Minerve.

Page 214. *Helenus, qui avoit penetré le dessein d'Apollon*] Car on a déja vû qu'Helenus étoit devin.

Page 215. *Car je viens d'entendre la voix*

des Dieux] Homere étoit donc persuadé que les Dieux faisoient entendre leur voix aux hommes. La maniere dont cette voix se faisoit entendre a été fort bien expliquée par M. Dacier dans l'Argument de l'Apologie de Socrate, au commencement du 2. Volume de Platon.

Et prenant sa pique par le milieu du bois] J'ai déja remarqué que c'est la maniere naturelle dont un officier fait retirer & ranger des troupes, en les poussant avec sa pique en travers. Cependant je suis obligée de dire qu'Eustathe ne l'entend pas ainsi. Il prétend que de prendre la pique par le milieu du bois, étoit un signal pour faire cesser le combat; car comme ces anciens n'avoient ni trompettes, ni tambours, ni aucun instrument pour faire entendre leurs ordres, & que la voix n'étoit pas suffisante parmi le tumulte & le bruit des combattans, ils étoient obligés de parler aux yeux par quelque signe visible; & que cette pique, prise par le milieu de son bois, marquoit qu'on ne s'en servoit plus pour combattre. Mais, quelque déference que j'aye pour ce sçavant Archevêque, je suis persuadée qu'il se trompe, & qu'Homere a peint Hector repoussant & rangeant ses troupes avec sa pique en travers.

Apollon & Minerve, sous la forme de deux autours, se placent sur la cime d'un chêne] Les métamorphoses des Dieux en oiseaux étoient reçûes dans la fable long-tems avant Homere; ainsi on ne peut lui reprocher d'avoir employé ce qu'il a trouvé tout

établi. Ce n'eſt pourtant pas par-là que je voudrois juſtifier ce grand Poëte. Quelque liberté que la fable lui donnât, il me ſemble qu'il auroit dû éviter ces indignes métamorphoſes, qui lui ont attiré la cenſure de Platon : cenſure très-juſte, ſi ce Philoſophe l'avoit renfermée dans ſes véritables bornes : mais ces fictions d'Homere ne doivent pas être priſes groſſierement. La divination par le vol des oiſeaux étoit extrêmement en uſage dans ces tems-là ; Homere feint donc qu'Apollon & Minerve déclarent leur deſſein à Helenus par le moyen de deux autours ; & comme ces deux oiſeaux ſont les meſſagers de ces deux Divinités, Homere, par une imagination tout-à-fait poëtique, les prend pour les Divinités mêmes qu'ils repréſentent. C'eſt ainſi que Virgile a feint que la Furie, qui alla au ſecours d'Enée contre Turnus, ſe changea en chouette. On pourroit dire de même que le corbeau, qui ſecourut Camille contre le Gaulois, étoit quelque Divinité qui favoriſoit ce Romain. Ces licences ſont permiſes dans la poëſie, & y font une grande beauté, quand on s'en ſert à propos.

Page 218. *Je les appendrai au temple de ce Dieu*] Il paroît par ce paſſage, que la coûtume d'appendre dans les temples les dépouilles des ennemis eſt fort ancienne.

Et qu'ils lui élevent un tombeau ſur le rivage de l'Helleſpont] Homere accommode à ſa fable toutes les particularités qu'il ſçavoit de la guerre de Troye. Sur le rivage de l'Helleſpont étoient les tombeaux des plus

fameux capitaines, qui furent tués à cette expédition : celui d'Achille & de Patrocle, & celui d'Antiloque étoient près du promontoire de Sigée, & on voyoit près du Rhetée celui d'Ajax avec la ſtatuë de ce héros, qu'Antoine enleva pour en faire préſent à Cléopatre, & qu'Auguſte rendit enſuite aux Rhetéens.

Et ma gloire paſſera d'âge en âge] Le tems a détruit ces tombeaux, qui devoient conſerver la gloire d'Hector ; mais la poëſie d'Homere, plus durable que les monumens, & à l'épreuve des ſiécles, la conſervera toujours, & la fera paſſer juſqu'à la poſtérité la plus reculée.

Que des fanfarons] C'eſt la véritable ſignification du mot ἀπειλητῆρες, qui, comme Euſtathe l'a remarqué, ſignifie *des gens qui ſe vantent ſans raiſon, ou qui veulent effrayer les autres par leurs bravades :* ἀπειλητῆρες, dit-il, οἱ μόνον καυχώμενοι, καὶ ἐς κενὸν αὐχοῦντες. ἢ οἱ ἐκφοβοῦντες λόγοις. ἐπ' ἀμφοτέρων γὰρ λέγεται τὸ ἀπειλεῖν.

Page 219. *Les Dieux tiennent entre leurs mains la victoire*] L'expreſſion Grecque mérite d'être expliquée. Homere dit à la lettre, *les bouts de la victoire ſont là haut entre les mains des Dieux immortels.* Ce Poëte conſidere la victoire ſous l'idée d'un cordon dont les deux bouts ſont liés dans le Ciel, & que les Dieux ſeuls peuvent délier en faveur de celui qu'ils protegent. Cette figure étoit familiere aux Grecs, & même aux Latins ; mais elle ne ſeroit pas ſupportable en notre langue.

Page 220. *Achille lui-même a souvent craint sa rencontre*] Cela n'étoit pas, mais Agamemnon le dit pour mieux persuader Ménélas, & pour lui faire voir qu'il peut sans honte éviter le combat contre un homme si redoutable.

Il se reposera volontiers] Le Grec dit, *il pliera volontiers le genou*; ce qui a fait croire à quelques Interprétes qu'Homere vouloit dire qu'il se mettra volontiers à genoux, pour remercier les Dieux de l'avoir sauvé; mais cette expression, *plier le genou*, signifie simplement *s'asseoir, se reposer*. C'est ainsi que dans Eschyle Vulcain dit à Promethée, *c'est pourquoi tu seras attaché à cette roche affreuse, toujours debout, sans dormir, sans plier le genou*, οὐ κάμπτων γόνυ, c'est-à-dire, *sans te reposer*. Et dans la même piéce l'Ocean dit de son Gryphon, *qu'il pliera volontiers le genou dans son gîte*;

. . . . . ἄσμενος δ' ἐ τ' ἂν
Σταθμοῖς ἐν οἰκείοισι κάμψειεν γόνυ.

C'est pourquoi Hesychius a marqué γόνυ κάμψαι, ἀναπαύεσθαι, *plier le genou, se reposer*. Et on ne voit point que les anciens Grecs fassent jamais plier le genou pour des prieres: ils ne prioient jamais à genoux, mais debout ou assis; aussi voit-on que Pythagore donnoit ce précepte, *adore assis*. La coûtume de mettre les deux genoux à terre pour adorer & pour prier n'étoit pratiquée que par les Hebreux. L'Ecriture sainte dit de Salomon: *Surrexit de conspectu altaris Domini, utrumque enim genu in terram fixerat, & manus expanderat in cælum.* 3. Reg.

8. 54. J'ai lû quelque part que les Ethiopiens prient toujours debout dans leurs assemblées, exceptée le seul jour de la Pentecôte où ils se mettent à genoux pour prier. La primitive Eglise prioit toujours à genoux, excepté les Dimanches, & depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Saint Ambroise, saint Jerôme, Tertullien.

Ces sages conseils touchent Ménélas] Cette docilité de Ménélas pourra bien choquer les braves de notre siécle, qui ne veulent jamais reconnoître de plus braves qu'eux, & qui en cela sont souvent plus fous que braves. Pour moi j'en suis charmée, & je voudrois bien que sur la valeur & sur toutes les autres bonnes qualités chacun reconnût & avouât son fort & son foible, car il est certain qu'on peut le reconnoître; il n'y a que l'orgueil qui empêche de le voir, & d'en convenir.

Page 222. *Il enleva ses armes, dont le Dieu des batailles lui avoit fait présent.* Il y a ici une belle opposition, & qui merite d'être remarquée. Nestor vient de dire de Lycurgue, qu'il avoit tué Areithous, δόλῳ οὔτι κράτεΐ γε, *non en vaillant homme, mais en traître;* & qu'ainsi il eut ses armes par un assassinat : & il dit d'Areithous, *que Mars lui avoit fait présent de ces armes,* c'est-à-dire, qu'il les avoit gagnées dans une bataille. En effet, Mars ne donne les armes qu'à ceux qui les gagnent en gens de cœur, les autres ne les gagnent pas, ils les volent. Tout ceci est historique. On sçait que les Arcadiens étoient souvent en guerre avec

les Pyliens, & que ce Lycurgue, fils d'Aleus, ayant succedé à son pere ne fit jamais d'autre exploit que cet assassinat; que ses enfans moururent avant lui; & que le Royaume passa à Echemus. On peut voir Pausanias, & le corriger; car il appelle *Aretus* le Prince qu'Homere nomme *Areithous.*

Page 223. *Honteux & las de ses insultes, quoique je fusse le plus jeune de l'armée*] Cette jeunesse de Nestor rend ces reproches bien plus vifs & plus piquants. Nestor, tout jeune encore, ose se présenter contre une espece de géant, & parmi tant de braves chefs de l'armée Grecque il n'y en a pas un qui ait le courage de se présenter contre Hector, qui n'avoit rien d'extraordinaire. Au reste, ce combat de Nestor contre Ereuthalion ressemble bien à celui de David contre Goliath, dont la mémoire étoit encore assez recente du tems d'Homere.

Page 224. *Et ils sont si efficaces*] Les reproches faits à propos produisent toujours un bon effet dans Homere, qui a voulu par-là marquer leur utilité.

Le Roi Agamemnon est le premier qui demande cet honneur] Il auroit été honteux que le Général de tant de Rois eût laissé disputer cet honneur à tous ces Princes; cela auroit démenti l'éloge qu'Homere lui a donné, d'être aussi vaillant capitaine que bon Roi.

Page 225. *Et chacun des Princes fait sa marque*] Il y a dans le Grec, *ils marquerent tous chacun leur sort*; c'est-à-dire, que cha-

un, sur ce qu'il donna pour le sort, & qui étoit la premiere chose qui se présentoit, comme un morceau de bois, un caillou, &c. fit sa marque ; or de quelle nature étoient ces marques, c'est ce qu'il est inutile de rechercher. Je dirai seulement que la consequence qu'un Scholiaste tire d'ici, que ces héros n'avoient pas l'usage des lettres, est mal fondée ; puisqu'il est certain que les lettres avoient été portées en Grece par Cadmus plus de cent ou six-vingts ans avant la guerre de Troye.

Ou même le Roi de Mycénes] Voila un grand éloge pour Agamemnon, d'être mis par toute l'armée avec Ajax & avec Diomede : personne n'a jamais sçu louër comme Homere.

Page 226. *Qui tous ne reconnoissant point leur marque, le renvoyent*] C'est une preuve que ces héros n'avoient pas écrit leur nom sur ces sorts, mais que chacun y avoit fait une marque à sa fantaisie : car autrement, le héraut qui auroit lû le nom, n'auroit eû qu'à le proclamer.

Mais faites-les en secret, de peur que les Troyens ne les entendent] Ajax craint que ces barbares ne prennent la priere des Grecs pour une marque de leur frayeur, & que cela n'augmente la confiance & l'audace d'Hector ; mais comme cette pensée peut aussi être suspecte, & faire croire qu'Ajax lui-même a quelque peur d'augmenter le courage de son ennemi, il se reprend tout-à-l'heure, & veut qu'on fasse cette priere à haute-voix. Il y a là une

délicateſſe bienſéante à un héros.

Ni par la force, ni par ſon adreſſe] Homere reconnoît deux parties dans la valeur, *la force* & *l'adreſſe*, ou plûtôt *l'expérience*; car c'eſt ce que ſignifie proprement le terme Grec ἀϊδρείη.

Car j'eſpere que la naiſſance & l'éducation que j'ai reçûës à Salamine] Il y a ici deux choſes à remarquer; la premiere, qu'Homere étoit perſuadé que le pays & l'habitude contribuent beaucoup à la valeur. Hippocrate l'a cru comme lui, & en a fait une démonſtration ſenſible; & la ſeconde, que les grands hommes, bien loin de rougir de leur patrie quand elle ſe trouve peu conſiderable, s'en louënt au contraire, & la remercient du bien qui eſt en eux. C'eſt ce qu'Ajax fait ici.

Page 227. *Sortent de ce combat avec un égal avantage*] Homere prépare ſon lecteur à ce qui doit arriver, & il montre en même-tems que les prieres les plus modeſtes ſont toujours les plus exaucées.

Page 228. *Que Jupiter met aux mains*] Homere reconnoît viſiblement ici que Mars n'eſt que le miniſtre de Jupiter.

Page 229. *Qui habitoit dans la ville d'Hylé*] D'autres ont écrit *dans la ville d'Hydé*, mais mal, comme l'a remarqué Strabon; car *Hydé* étoit en Lydie, & il n'y a pas d'apparence qu'Ajax eût fait venir de Lydie ſon bouclier, au lieu qu'il pouvoit l'avoir eu facilement de la ville d'Hylé, qui étoit en Béotie.

Page 230. *Je ſuis nourri aux alarmes & au*

carnage] Voici deux caractéres bien différens. Hector ne parle que de lui, au lieu qu'Ajax n'a rien dit de lui-même en particulier & a parlé en général de tous les braves de l'armée.

Page 232. *Et ramasse une pierre épouvantable*] Ce qu'Homere dit que ces héros se servoient souvent dans leurs combats de pierres d'une grosseur prodigieuse, n'est point une imagination poëtique, pour orner & varier le recit d'un combat. Cela est tiré de la vérité, c'est-à-dire, de la coûtume des Orientaux qui s'exerçoient tous à lever & à jetter de ces pierres énormes; car cette coûtume étoit très-ancienne en Orient, comme nous l'apprenons de ce passage de saint Jerôme. *Mos est in urbibus Palæstinæ, & usque hodie per omnem Judæam vetus consuetudo servatur, ut in viculis, oppidis, & castellis rotundi ponantur lapides gravissimi ponderis, ad quos juvenes exercere se solent, & eos pro varietate virium sublevare, alii ad genua; alii ad umbilicum; alii ad humeros & caput; nonnulli super verticem, rectis junctisque manibus, magnitudinem virium demonstrantes, pondus attollunt.* Et par-là il explique admirablement ce que Dieu dit par la bouche du Prophéte Zacharie, 12. 3. *Et erit in die illa ponam Jerusalem lapidem oneris cunctis populis, omnes qui levabunt eum, concisione lacerabuntur.* Cela se pratiquoit aussi en Grece d'une maniere peu differente.

Page 233. *En levant leurs sceptres pour les séparer*] Homere en parlant des hérauts, appelle ici *sceptres* des bâtons de comman-

dement, qui étoient la marque de leur caractere, & qui les rendoient respectables & comme sacrés, & ils levent ces sceptres, afin que toute l'armée les voye, & que les combattans à cette vuë leur rendent le respect qui leur est dû.

En voilà assez, mes enfans] Idée appelle ces deux heros *ses enfans* à cause de son caractere & à cause de son âge, car il étoit vieux. Homere fait parler le heraut des Troyens & non pas celui des Grecs, parce qu'Ajax avoit quelque avantage, & qu'Idée n'avoit pas de tems à perdre pour sauver Hector.

Obéissez à cette Déesse] Les Grecs disoient, *obéir à la nuit*, pour dire, *cesser de travailler & prendre du repos*; & au contraire, *obéir à l'Aurore*, pour dire, *cesser d'être en repos & commencer à travailler*; car voilà les deux seuls ordres qu'apportent ces deux Déesses, le repos & le travail.

Idée, c'est à Hector que vous devez tous deux adresser ces paroles] Il paroît qu'Homere étoit parfaitement instruit de ce que l'on appelle aujourd'hui *le point d'honneur*, car il ne manque à aucune bienséance; ce n'est point à Ajax à demander de finir le combat, c'est à Hector qui est l'aggresseur, & par-là Ajax tire de la bouche de son ennemi comme un aveu de sa défaite; car celui qui demande le premier de ne plus combattre, se confesse vaincu.

Page 234. *Que Dieu vous a donné le courage, la force, & la prudence*] Homere

reconnoît ici, comme il a déja fait ailleurs, que ces qualités ſont des dons de Dieu ; & c'eſt ce que Platon a fort bien prouvé dans le Lachés & dans le Protagoras, en faiſant voir que la valeur eſt une ſcience, mais une ſcience que Dieu ſeul peut enſeigner.

Et que vous êtes ſans contredit le plus vaillant des Grecs] Hector ne veut pas reconnoître qu'Ajax eſt plus vaillant que lui ; il dit ſeulement qu'il eſt le plus vaillant des Grecs ; & par-là il ſe releve lui-même.

Qui pour remercier les Dieux, rempliront les temples] Car il y a dans le Grec, *qui pour faire leurs prieres à mon ſujet, ſe rendront à l'aſſemblée divine.* Homere appelle les temples θεῖον ἀγῶνα, à cauſe des ſtatuës des Dieux dont ils étoient remplis.

Page 235. *Il a fait préſent à Ajax de ſon épée*] Les préſens des ennemis ſont ordinairement funeſtes. Ajax ſe tua avec cette même épée qu'Hector lui avoit donnée, & Hector fut traîné par Achille avec ce baudrier d'Ajax.

Et ne pouvant croire encore] C'eſt ce qu'Homere a voulu dire par ces mots ἀέλποντες σόον εἶναι. Car voilà l'effet du bonheur ineſperé ; on le poſſede, & on en doute encore. Homere eſt merveilleux, ſur-tout pour les ſentimens.

Page 236. *Le Roi lui-même ſert à Ajax la portion la plus honorable, qui étoit le dos entier de la victime*] Voilà les prix que les heros recevoient de leurs grandes actions ;

ils avoient les premieres places dans les aſſemblées, & la plus honorable portion dans les feſtins; cette portion étoit le dos entier de la victime, comme Homere le dit ici. En quoi il paroît avoir été parfaitement inſtruit des mœurs de Lacedemone, où c'étoit un privilége des Rois d'avoir la peau & le dos entier des victimes qu'ils immoloient à la guerre, comme Herodote nous l'apprend dans ſon 6. livre. *τῶν δὲ θυομένων ἁπάντων τὰ δέρματα καὶ τὰ νῶτα λαμβάνειν σφέας. ταῦτα μὲν τὰ ἐμπολέμια.* Le traducteur François n'a exprimé que *les peaux*, il a eu honte ſans doute de parler du dos. Je ne vois pas pourquoi; car les choſes qui marquent les coûtumes, doivent être religieuſement conſervées. Agamemnon traite donc ici Ajax comme un grand Roi.

Page 237. *Que nous apportions ici ſur des chariots*] Il dit *nous*, parce qu'ils ne faiſoient pas faire cela par des valets ou par des ſoldats, ils s'y employoient eux-mêmes. Au reſte, le Grec dit en un mot ce que je n'ai dit qu'en ſix, *κυκλήσομεν*, c'eſt *ἐπὶ κύκλων οἴσομεν*; car *κύκλα* ſont les roues des chariots, & on les met pour les chariots mêmes.

Page 238. *Où tout étoit plein de confuſion & de trouble*] Car du côté où eſt l'injuſtice, là ſe trouvent toujours auſſi le trouble & la confuſion.

Rendons tout à l'heure Helene aux Atrides] Herodote raconte dans ſon 2. livre, qu'étant en Egypte, il avoit demandé aux prêtres Egyptiens ſi la guerre de Troye

étoit une fable, & que ces prêtres lui avoient répondu que leurs anciens avoient appris de Ménélas même qu'Helene avoit été véritablement enlevée; que les Grecs avoient mené une grosse armée à Ilion; qu'avant que de commencer les hostilités, ils avoient envoyé à Priam des Ambassadeurs, du nombre desquels étoit Ménélas, redemander Helene; que les Troyens avoient répondu que cette Princesse étoit en Egypte chez le Roi Protée; que les Grecs prirent cette réponse pour une moquerie, mais qu'après la ville prise, ils trouverent que cela étoit vrai, & qu'Helene étoit effectivement à Memphis; que Ménélas y alla sur le champ, & qu'elle lui fut renduë. A ce récit des prêtres Egyptiens, Herodote ajoûte ses reflexions. Si Helene avoit été à Troye, dit-il, les Troyens l'auroient renduë malgré Paris; car Priam & tous les autres Princes de sa famille n'étoient pas assez fous, pour hasarder la ruine du royaume dans la seule vuë de lui conserver sa maîtresse; & quand même ils se seroient d'abord opiniâtrés à la retenir, ils auroient changé de sentiment après leurs premieres pertes, & surtout après la mort de deux ou trois fils de Priam tués dans le combat. D'ailleurs ce n'étoit pas Paris qui devoit regner après Priam, c'étoit Hector, & Hector n'auroit pas eu la complaisance de se perdre pour l'injustice de son frere. Mais les Troyens, ajoûte-t-il, ne purent ni rendre Helene, ni persuader qu'ils ne l'avoient pas; la pro-

vidence conduisant cela de cette maniere, afin que Troye fût saccagée & ruinée de fond en comble, & qu'elle apprît à tous les hommes que les grandes injustices attirent enfin des Dieux de grandes punitions. Cette reflexion est parfaitement belle & très-vraie; cependant quand on examine bien ces deux traditions, celle des Prêtres Egyptiens & celle qu'Homere a suivie, on trouvera que celle-ci est non-seulement plus propre à l'Epopée, mais aussi plus vraisemblable : les Grecs se seroient-ils tenus dix ans devant Troye dans cette incertitude ? & Ménélas, qui avoit assemblé tant de Princes & tant de troupes pour ravoir sa femme, auroit-il été assez peu impatient pour ne pas envoyer très-promptement en Egypte s'informer de la vérité ? Toute l'antiquité a donné son consentement à la tradition qu'Homere a suivie, & sur cela j'aime bien la réponse que Plutarque nous rapporte d'un Roi de Thrace, appellé Poltys. Les Troyens & les Grecs envoyerent lui demander du secours; il refusa les premiers, & répondit à leurs ambassadeurs, qu'ils avoient tort, qu'il étoit d'avis que Paris rendît Helene, & qu'au lieu d'elle, il lui donneroit deux belles femmes pour le consoler. *Plutarque dans les dits notables des Rois*, &c.

Si vous ne suivez ce conseil] Voilà le conseil d'un homme sage, qui seul auroit pu sauver Troye s'il avoit été suivi.

Page 239. *Il faut que les Dieux irrités vous ayent ôté l'esprit*] Homere peint bien ici

ici l'effet ordinaire des paſſions, qui aveuglent tellement les hommes, qu'ils traitent de fous ceux qui leur donnent les conſeils les plus ſages.

Ma femme] Il appelle Helene *ſa femme*, pour couvrir en quelque façon ſon injuſtice.

Page 240. *L'offre que fait Paris*] Il paroît étonnant qu'un Roi comme Priam, à qui Homere vient de donner ce grand éloge, que ſa ſageſſe étoit égale à celle des Dieux, ſoit pourtant aſſez inſenſé pour rejetter l'avis d'Antenor qui étoit ſi utile, & pour adhérer à celui de Paris qui étoit ſi pernicieux ; mais il n'y a rien ici que de fort naturel, & qui ne ſoit même fort ordinaire. La complaiſance outrée que Priam avoit pour Paris, l'avoit entierement aveuglé ; d'ailleurs ſon grand âge lui ayant fait perdre preſque toute ſon autorité, il n'oſoit pas ſe commettre, ſentant bien qu'il n'étoit pas le plus fort, & enfin la meſure des iniquités de Troye étoit comblée, rien ne pouvoit plus la ſauver, & Homere a voulu nous enſeigner ici que quand l'injuſtice eſt portée à un certain point, toute la ſageſſe s'éclipſe, ou, ſi elle parle, on ne l'écoute point.

Toutes les troupes repaiſſent dans le camp par compagnies] Les troupes ne s'en retournerent pas dans leurs quartiers pour repaître par chambrées, comme on dit ; mais elles allerent dans leurs poſtes dans le camp, où elles repurent par bandes & par compagnies, comme des troupes qui ſont

en faction & qui veulent paſſer la nuit ſous les armes, pour éviter les ſurpriſes. Et voilà l'explication de l'ordre que Priam leur a donné, d'aller dans leurs poſtes, & de repaître comme à l'ordinaire ſans quitter leurs armes.

Page 241. *Toutes les richeſſes qu'il a amenées à Troye*] Ce n'eſt pas ce que Paris avoit dit, car Paris ne promettoit que de rendre celles qu'il avoit amenées d'Argos, exceptant par-là toutes celles qu'il avoit amenées de Sidon & d'ailleurs; mais Idée, pour faire le parti meilleur, offre généralement tout ce qu'il avoit amené à Troye, car il étoit bien perſuadé, que ſi les Grecs acceptoient cet offre, il n'en ſeroit pas déſavoué.

Plût aux Dieux qu'il fût mort avant ce funeſte voyage] Les anciens critiques ont remarqué ſur cet endroit que le heraut dit ceci tout bas, comme dans la poëſie dramatique, où les perſonnages diſent ſouvent des choſes qui ne doivent pas être entenduës de ceux à qui ils parlent; mais je ne ſçai ſi cette remarque eſt ſûre, je croirois plutôt qu'Idée ajoûte cela de ſon chef & tout haut pour ſe concilier ces Princes, & pour leur faire voir à quel point les Troyens haïſſoient Paris à cauſe de ſon injuſtice.

Mais pour la femme du vaillant Ménélas] Le Grec dit κουριδίην ἄλοχον, c'eſt-à-dire, la femme que Ménélas avoit épouſée fille. Nous avons déja vu cette expreſſion dans le premier livre, & il n'eſt pas inutile de

remarquer que c'eſt la même qu'employent nos ſaints Prophétes, qui diſent comme Homere, ἄνδρα παρθενικὸν, & γυναῖκα παρθενικὴν, *virum pubertatis, uxorem adoleſcentiæ*, ce qui eſt la même choſe que πόσις κουρίδιος & κουριδίη ἄλοχος.

Page 242. *Et un profond ſilence regna parmi tous les Rois*] Pourquoi ce ſilence ? les Princes attendent ce que dira Agamemnon de l'offre de Paris, & Agamemnon attend pour preſſentir ce que penſent les Princes & les troupes.

Page 243. *Il leve ſon ſceptre*] C'étoit le ſerment dont il confirmoit la tréve, en prenant tous les Dieux à témoin de ſes intentions. Il a été déja parlé ailleurs de cette ſorte de ſerment en levant le ſceptre.

Page 244. *Les Troyens entaſſent leurs morts ſur le bucher*] Les Grecs n'étoient donc pas les ſeuls qui brûloient leurs morts, les Troyens les brûloient auſſi. Ils avoient ſans doute retenu cette coûtume de leurs ancêtres qui étoient originaires de Grece. Dans l'Hiſtoire ſainte on voit les habitans de Jabès de Galaad brûler les corps de Saül & de ſes trois fils. *Et tulerunt cadaver Saül & cadavera filiorum ejus de muro Betſan, veneruntque Jabes Galaad, & combuſſerunt ea ibi, & tulerunt oſſa eorum, & ſepelierunt in nemore Jabes, & jejunaverunt ſeptem diebus.* 1. Rois 31. 12. 13. Si je ne me trompe, c'eſt le ſeul exemple que l'on trouve de cet uſage parmi le peuple d'Iſraël. Mais peut-être que ce n'étoit pas une coutume, & que ces habitans de Jabès en

uferent ainsi, de peur que les Philistins ne vinssent enlever ces corps pour leur faire de nouveaux outrages.

Mais le Roi Priam défend à ses troupes de pleurer] Homere fait entendre par-là que Priam lui-même étoit sorti de Troye pour assister à ce pieux devoir. Ce prince défend à ses troupes de pleurer, de peur qu'elles ne s'attendrissent trop, & que le lendemain elles n'eussent moins de force & de courage pour combattre.

Page 245. *Ils élevent ensuite la muraille & les tours*] Il paroît par ce passage que l'usage de retrancher les camps est fort ancien ; mais je ne sçai si du tems de la guerre de Troye cela étoit pratiqué. Il est au moins constant qu'un retranchement comme celui-ci, d'une bonne muraille flanquée de tours, & environnée d'un fossé revêtu de bonnes palissades, n'étoit pas fort connu ; aussi Aristote assure qu'il est purement de l'invention d'Homere, car il dit en propres termes, qu'Homere, qui l'a fait, l'a lui-même détruit, ὁ δὲ πλάσας ποιητὴς ἠφάνισεν, mais il est certain qu'Homere en l'inventant, n'a fait que l'emprunter de ce qui se pratiquoit de son tems. D'où il est aisé de conclure, que l'art des fortifications étoit plus avancé parmi les Grecs que parmi les autres peuples. Par exemple, chez les Hebreux, plus habiles dans l'art de la guerre que tous leurs voisins, on voit Ezéchias, qui pour se défendre contre Sennacherib, releve les murs de ses villes, y bâtit d'espace en espace

des tours, & pour éloigner davantage l'ennemi, il environne ce premier mur d'un autre mur en dehors, mais nulle part il n'eſt parlé ni de foſſés ni de paliſſades.

Page 246. *Je le vois, la gloire de cette muraille*] Avec quel art Homere releve la grandeur de cet ouvrage & lui donne un air de vérité, en faiſant que Neptune même en eſt jaloux, & qu'il craint que la gloire de cette muraille ne ſoit plus durable que celle des murailles mêmes de Troye, qu'Apollon & lui avoient bâties pour Laomedon; mais en même-tems avec quelle adreſſe il prépare la deſtruction de cette même muraille qui excite la jalouſie des Dieux. D'ailleurs ce que Neptune dit ici, renferme un éloge ſecret, mais admirable, de cette poëſie d'Homere, qui ſeule a conſervé la gloire de cette muraille des Grecs. Il y a une grande nobleſſe dans ces idées.

Page 247. *Votre gloire eſt en ſureté*] Jupiter ne dit pas à Neptune, *la gloire de la muraille, que vous avez bâtie eſt en ſureté*, mais *votre gloire*, car rien en effet ne peut effacer la gloire d'un Dieu; mais il n'en eſt pas de même de ſa muraille, ſa gloire étoit déja preſque effacée, ou elle devoit être fort inférieure à celle que devoit avoir dans tous les ſiécles la muraille des Grecs. La différence en eſt ſenſible : la muraille de Neptune, cette muraille véritable qui a exiſté, n'a duré que peu d'années, & a paſſé, comme dit Euſtathe, de l'être au néant, au lieu que celle qui n'a jamais

été bâtie, & qui n'a jamais existé que dans l'imagination d'un Poëte, a passé en quelque façon du néant à l'être, tant il est vrai que la poësie donne à ses ouvrages une vie plus durable que celle que les plus grands princes donnent aux leurs.

Effacez-en jusqu'au moindre vestige] Homere prend ici les devants pour empêcher que la postérité & son siécle même ne pussent le convaincre de mensonge, en ne voyant aucun vestige de cette muraille au pied de laquelle on avoit donné tant de sanglans combats.

Et l'ouvrage des Grecs se trouve dans sa perfection] Cette muraille des Grecs est bâtie dans un jour à cause de la grande quantité de troupes qui y travaillent. Et par-là Homere prépare aussi son lecteur à croire facilement qu'un ouvrage, qui avoit été fait avec tant de hâte, & sur un fonds de sable, pouvoit bien avoir été abbatu & entraîné sans qu'il en restât le moindre vestige.

Page 248. *Que le Roi Eunée, fils de Jason & d'Hypsipyle*] Jason en revenant de la conquête de la toison d'or avec les Argonautes, passa à Lemnos, où il eut deux enfans d'Hypsipyle fille du Roi Thoas. Eunée, qui étoit l'aîné, regna dans l'isle. Tout ceci s'accorde fort bien avec le tems, car le voyage des Argonautes n'est tout au plus que quarante ans avant la guerre de Troye.

Dont Eunée leur faisoit présent] Par-là Homere fait entendre que tout le reste du

convoi étoit pour vendre.

Les unes pour de l'airain, les autres pour du fer] Car l'argent monnoyé n'étoit pas encore alors en uſage, & tous les achats ſe faiſoient par échange.

Page 249. *Il n'y en a pas un qui oſe boire ſans avoir fait auparavant*] Dans le danger la dévotion redouble. Les libations ne ſe faiſoient d'ordinaire qu'après le repas ; ici on les fait à chaque fois que l'on boit, ou une ſeule fois avant que de boire; l'autre me paroît plus naturel, car la peur eſt ingénieuſe & ſuperſtitieuſe.



Argument du VIII. Livre.

Jupiter ayant assemblé tous les Dieux & toutes les Déesses, leur défend sous des peines très-rigoureuses de donner aucun secours ni aux Grecs ni aux Troyens ; il monte ensuite dans son char, & va sur le mont Ida ; d'abord il fait que les Grecs, qui avoient combattu avec le même avantage que les Troyens, deviennent plus foibles & plient devant eux. Iris va de la part de Jupiter arrêter Junon & Minerve qui partoient pour aller secourir les Grecs, Junon n'ayant pu obliger Neptune de le faire. Enfin la nuit étant venuë, Hector harangue ses troupes sur le champ de bataille, fait allumer de grands feux de tous côtés, & l'armée passe la nuit sous les armes.





L'ILIADE D'HOMÈRE.

LIVRE VIII.

L'AURORE répandoit ſur la terre l'or de ſes rayons, quand le maître du tonnerre appella tous les Dieux à une aſſemblée ſur le plus haut ſommet de l'Olympe. Tous ces Dieux ſe placent autour de ſon trône avec un ſilence reſpectueux, & il leur parle en ces termes : Dieux & Déeſſes, écou- « tez-moi, & qu'aucun de vous ne « s'aviſe d'enfraindre ce que j'aurai « dit, ni de s'oppoſer à mes ordres, « mais qu'on s'y ſoumette, afin que «

» j'exécute mes decrets éternels. Ce-
» lui de vous qui defcendra pour fe-
» courir les Troyens ou les Grecs ;
» encourra mon indignation, &
» ne regagnera l'Olympe, qu'après
» avoir été traité d'une maniere peu
» convenable à un Dieu ; ou plûtôt
» je le précipiterai dans les profonds
» abîmes du Tartare ténébreux, dans
» ces cavernes affreufes de fer &
» d'airain qui font fous la terre, &
» autant au-deffous de l'empire des
» morts, que le ciel eft au-deffus de
» la terre : il connoîtra par fon fup-
» plice combien je fuis plus puiffant
» que tous les Dieux. Et pour vous
» convaincre tous de ma puiffance,
» fufpendez du haut des Cieux une
» chaîne d'or, & tâchez de la tirer
» en bas tous tant que vous êtes de
» Dieux & de Déeffes, tous vos ef-
» forts enfemble ne pourront jamais
» m'ébranler, ni me faire defcendre
» en terre ; & moi, quand il me

plaira je vous enleverai tous ſans « peine, vous, la terre, & la mer : « & ſi je lie enſuite cette chaîne au « ſommet de l'Olympe, toute la « Nature ſuſpenduë demeurera là « ſans action, tant mon pouvoir ſur- « paſſe celui de tous les Dieux & de « tous les hommes, quand même ils « uniroient leurs forces. »

A ces terribles menaces tous les Dieux demeurerent étonnés & interdits. Enfin la Déeſſe Minerve, rompant la premiere le ſilence, dit à Jupiter : Fils de Satur- « ne, pere & maître ſouverain des « Dieux, nous ſçavons tous que vo- « tre force eſt invincible, & que « rien ne peut vous réſiſter; mais « nous ne pouvons nous empêcher « d'être touchés du ſort des Grecs, « qui rempliſſant leur malheureuſe « deſtinée, périſſent dans le combat. « Nous nous abſtiendrons de com- « battre, puiſque vous le comman- «

» dez ; mais nous inspirerons aux
» Grecs des conseils salutaires, afin
» qu'ils ne périssent pas tous par les
» funestes éclats de votre indigna-
» tion.

Jupiter, qui avoit pris plaisir à
» la sage liberté de Minerve, lui dit
» en souriant : Rassûrez-vous, ma
» fille, ce que j'ai dit ne vous re-
» garde point, & j'aurai toujours
» pour vous des sentimens de pere.

En finissant ces mots, il attelle ses legers coursiers tout brillans de l'or de leurs tresses ; il se couvre d'armes plus éclatantes que le soleil, prend en main les guides ; & montant sur son char, il pousse ces fougueux chevaux, qui volent rapidement entre la terre & le ciel parsemé d'étoiles. En un moment il arrive aux sommets du mont Ida, sur le haut Gargare, où il a un temple & un autel sur lequel les parfums exhalent conti-

nuellement une fumée odoriférante.

Le Pere des Dieux & des hommes arrête là ſes chevaux, les dételle, les environne d'un épais nuage, & s'aſſeiant ſur la pointe du Gargare la plus élevée, environné de gloire & de majeſté, il jette ſes regards ſur la ville de Troye & ſur les vaiſſeaux des Grecs.

Les belliqueuſes troupes Grecques, après avoir pris dans leurs tentes un leger repas, prennent leurs armes. Les Troyens s'arment auſſi de leur côté dans l'enceinte de leurs murailles, & quoiqu'inferieurs en nombre, ils brûlent d'impatience d'en venir aux mains, preſſés par la néceſſité de défendre leurs enfans & leurs femmes. Les portes s'ouvrent; les bataillons & les eſcadrons ſortent en bon ordre avec un grand bruit.

Dès que les deux armées ſont en préſence, & que le ſignal eſt donné, elles s'ébranlent & ſe choquent avec furie ; les lances ſe croiſent, les boucliers heurtent les boucliers, les caſques heurtent les caſques, le courage & la force décident de la vie & de la mort, les cris des vaincus & des vainqueurs, des bleſſés & des mourans, font retentir le rivage, & la terre eſt inondée de ſang. Pendant que la ſacrée lumiere du jour croiſſoit, & que le ſoleil précedé de l'aurore, montoit ſur le haut du ciel, les traits voloient de part & d'autre, & les hommes tomboient également des deux côtés ; mais lorſque le ſoleil eut gagné le haut des cieux, alors le Pere des Dieux & des hommes prend ſes balances d'or, met dans les deux baſſins les ſorts de la mort des Grecs & de celle des Troyens ; il les éleve de

sa main puissante, & les pese attentivement. Le sort des Grecs, emporte la balance, & se précipitant vers la terre, il fait monter aux cieux le sort des Troyens. Aussitôt le terrible Dieu fait retentir ses tonnerres, & répand sur toute l'armée Grecque ses fléches & ses traits.

Les Grecs voyant le ciel en feu, & Jupiter armé contre eux de ses éclairs & de ses foudres, prennent l'épouvante & se dissipent. Ni Idomenée, ni Agamemnon, ni les deux Ajax, favoris de Mars, n'osent tenir ferme. Nestor, le plus grand rempart des Grecs, demeure seul, mais malgré lui; il ne peut fuir comme les autres, car Paris avoit blessé un de ses chevaux au haut de la tête, où les coups sont le plus mortels. Le cheval pressé par la douleur de sa blessure, s'étoit renversé, & en se débattant,

il avoit effarouché les autres chevaux. Pendant que ce vénérable vieillard s'arrête à couper les traits de la volée avec son épée pour se dégager, le terrible Hector, qui renverse tout ce qui ose lui faire tête, se fait jour pour venir à lui. Nestor touchoit à sa derniere heure, si le vaillant Diomede ne se fût heureusement apperçu du danger où il étoit : il crie de toute sa force pour rappeller Ulysse : Où » fuyez-vous, fils de Laërte ? quoi, » vous tournez le dos ! ne craignez-» vous point que quelqu'un ne vous » perce dans votre fuite ? quelle hon-» te pour vous ! Arrêtez & faites fer-» me, afin que nous sauvions le sage » Nestor des mains d'un cruel en-» nemi. »

Il dit, & ses paroles ne sont point entenduës. Ulysse emporté par sa frayeur, gagne les vaisseaux. L'intrépide Diomede, quoique

seul, ne laisse pas de s'avancer à la tête des chevaux du fils de Nelée : Sage Nestor, lui dit-il, vous « allez avoir sur les bras de jeunes « guerriers vigoureux & robustes ; « vos forces épuisées, & votre grand « âge ne vous laissent pas en état de « leur résister ; votre écuyer est foi- « ble, & vos chevaux sont fatigués ; « montez donc sur mon char, vous « verrez la vitesse & l'adresse de ces « chevaux, que j'enlevai dans le der- « nier combat au vaillant Enée ; il « n'y en a point qui sçachent éviter « & poursuivre plus légerement l'en- « nemi. Vos compagnons auront « soin des vôtres pendant que les « miens nous meneront rapidement « contre Hector, qui dans un mo- « ment verra ce que peut ce javelot « entre les mains de Diomede. »

Il dit : Et Nestor profitant de cet avis, laisse ses chevaux entre les mains du vaillant Sthenelus &

du courageux Eurymedon, monte sur le char de Diomede, & prenant les rênes, il pousse à toute bride du côté d'Hector, qui venoit fierement à leur rencontre. Diomede le voyant approcher, lui lance le premier son dard, le manque, & frappe son écuyer Eniopée, qui avec un grand bruit tombe à terre entre les bras de la mort. Ses chevaux effrayés de sa chute, reculent; Hector sent une vive douleur du sort de son écuyer, & cherche promptement à réparer cette perte. Il trouve bientôt sous sa main le hardi Archeptolême fils d'Iphitus; il le fait monter près de lui, & lui donne ses chevaux à conduire.

Diomede mené par Nestor, s'avance pareil au Dieu Mars; & dans un moment on alloit voir un terrible carnage, & les Troyens repoussés jusques dans leurs mu-

railles comme un troupeau de moutons, si le Pere des Dieux & des hommes n'eût tourné sur eux ses regards. Aussitôt il recommence à faire gronder ses tonnerres, redouble ses éclairs, & lance la foudre embrasée, qui tombe justement aux pieds des chevaux de Diomede. Une flamme effroyable mêlée de soulphre s'éleve dans les airs; les chevaux épouvantés se cabrent prêts à renverser le char; Nestor, trop foible pour les retenir, laisse tomber les guides; & saisi de frayeur, il dit à Diomede: Fils de Tydée, poussez vos che- « vaux & leur faites prendre la fui- « te; ne voyez-vous pas que Jupiter « vous menace, & nous refuse son « secours? Il a résolu de donner au- « jourd'hui la victoire à Hector, & « une autre fois il nous la donnera à « notre tour, quand il voudra nous « être favorable. Quel est l'homme, «

» quelque vaillant qu'il soit, qui puisse
» se résister à ses décrets éternels?
» Jupiter ne triomphe-t-il pas tou-
» jours de toute la force des hom-
» mes?

» Je ne vois que trop, sage Ne-
» stor, répond le grand Diomede,
» que ce Dieu se déclare contre
» nous; mais je ne puis me vaincre,
» & le seul nom de fuite me fait
» frémir d'horreur. Quoi? Hector
» pourroit se vanter au milieu de ses
» Troyens, qu'il a fait fuir Diomede?
» Ah, que plûtôt la terre s'entrouvre
» pour m'engloutir!

» Que venez-vous de dire, fils
» du vaillant Tydée? repart le sage
» Nestor: quand Hector voudroit
» vous faire passer pour un lâche,
» les Troyens le croiroient-ils? &
» quand ils voudroient le croire,
» les veuves de tant de braves guer-
» riers, à qui vous avez fait mordre
» la poussiere, ne les démentiroient-
» elles pas?

En finissant ces mots, sans attendre de réponse, il pousse ses chevaux à toute bride au travers des fuyards. Hector & les Troyens tirent tous sur eux, & obscurcissent l'air de leurs fléches, & Hector s'écrie de toute sa force : Fils « de Tydée, que vont dire les « Grecs, qui avoient tant de respect « pour toi, & qui te regardoient « comme un si grand capitaine ? qui « toujours t'ont donné la premiere « place, la meilleure part, & la plus « grande coupe dans les festins ? « Qu'ils vont bien changer de ma- « nieres & de langage ! tout ce res- « pect, qu'ils avoient pour toi, va se « convertir en mépris. Il n'y a point « de femme si timide : va, fui com- « me une jeune fille, à qui son om- « bre fait peur. Je vois bien que tu « ne monteras pas l'épée à la main « sur nos murailles, après m'avoir « mis en fuite ; que tu ne porteras «

» pas la flamme & le fer sur nos
» tours, & que tu n'emmeneras pas
» nos femmes captives ; le coup fa-
» tal, qui tranchera ta vie, partira
» de cette main. »

Il dit ; & Diomede vivement piqué de ce reproche, balance s'il ne fera point tourner bride à ses coursiers, & s'il ne retournera point au combat. Trois fois il voulut aller contre Hector, & trois fois Jupiter des sommets du mont Ida fit entendre son tonnerre, & donna aux Troyens le signal de la victoire qu'il leur accordoit. Hector, qui entend ce signal, s'adresse à ses troupes, & leur crie :
» Troyens, Lyciens, & Dardaniens,
» qui ne craignez aucun danger,
» redoublez ici votre courage, &
» s'il se peut, surpassez-vous vous-
» mêmes en cette occasion ; le fils
» de Saturne m'annonce la victoire,
» & se déclare contre les Grecs.

Insensés qu'ils sont d'avoir éle- «
vé ces retranchemens si foibles «
& si inutiles, & qui ne résisteront «
pas un moment à mes efforts ! «
Mes chevaux vont franchir sans «
peine le fossé qu'ils ont creusé, & «
quand je serai arrivé près de leurs «
vaisseaux, qu'alors chacun le flam- «
beau à la main suive mon exem- «
ple, je vais embraser leur flotte, «
& les passer eux-mêmes au fil de «
l'épée au milieu des feux. »

En même-tems il s'adresse à ses chevaux & en les animant, il leur dit, Xanthe & Podarge, & «
vous Ethon & Lampus, voici une «
occasion où vous pouvez me payer «
tous les soins qu'Andromaque, «
fille du magnanime Eetion, a eus «
de vous, en vous servant tous les «
jours elle-même, plutôt qu'à moi «
le pain & le vin de ma table; com- «
bien de fois m'a-t-elle quitté pour «
vous aller voir ! Les chevaux mê- «

» me des Dieux ont-ils jamais été
» mieux traités ? Piquez-vous donc
» de reconnoissance, poursuivez
» rapidement l'ennemi, ne vous
» ménagez point, hâtez-vous, afin
» que nous puissions prendre le bou-
» clier de Nestor qui est tout d'or
» massif, & dont la réputation vole
» jusqu'aux Cieux, & la merveilleu-
» se cuirasse de Diomede, ouvrage
» admirable de l'industrieux Vul-
» cain. Si nous nous rendons maî-
» tres de ces glorieuses dépouilles,
» n'en doutons point, les Grecs re-
» monteront cette nuit même sur
» les vaisseaux qu'ils auront pû sau-
» ver, & abandonneront ce rivage.

Il parla ainsi avec une présomption pleine d'audace. Junon est indignée de sa fierté, & s'agitant sur son trône, elle fait trembler le vaste Olympe. Elle s'adresse à
» Neptune, & lui dit : Et quoi puis-
» sant Neptune, n'êtes-vous donc
point

point touché de voir périr si mal- « heureusement tous les Grecs, qui « vous offrent tant de beaux sacrifi- « ces, & tant de riches dons à Helicé « & à Aigues ? Que ne vous décla- « rez-vous pour eux ? Accordez-leur « la victoire, car si tous tant que « nous sommes ici de Dieux qui « nous interessons pour les Grecs, « nous nous mettions en devoir de « repousser les Troyens, & de nous « opposer à Jupiter, nous verrions « bientôt ce Dieu assis seul sur les « sommets du mont Ida déplorer sa « foiblesse. »

Neptune indigné de son audace lui répond : Témeraire Junon, « quel conseil osez-vous me don- « ner ? Jamais il ne m'arrivera de « me liguer, même avec tous les « Dieux, contre Jupiter ; car tout « seul il est plus fort que tous les « Dieux ensemble. »

Pendant que Junon & Neptune

s'entretenoient ainſi, le redoutable Hector conduit par la main puiſſante de Jupiter avoit pouſſé les Grecs au-delà de leurs retranchemens, & les avoit renfermés entre leur foſſé & leur muraille, & l'épouvante les avoit tellement ſaiſis, qu'il auroit brûlé leurs vaiſſeaux, ſi la Déeſſe Junon n'avoit inſpiré au fils d'Atrée, d'aller lui-même ranimer ſes troupes découragées. Il va donc au travers des tentes & des vaiſſeaux, tenant en ſa main un grand voile de pourpre. Il s'arrête ſur le vaiſſeau d'Ulyſſe, qui étoit au milieu de la flotte, & d'où il pouvoit ſe faire entendre & du quartier d'Ajax fils de Telamon & de celui d'Achille, qui pleins de confiance en leur courage & en leur force, s'étoient poſtés aux deux extrémités du camp. Delà il éleve ſa voix, » & crie de toute ſa force : Quelle

honte, timides Grecs, troupes « efféminées, qui n'avez qu'une bel- « le apparence ! Quelle lâcheté ! « Que ſont devenuës ces grandes « & belles promeſſes que nous fai- « ſions à tous momens, lorſque « nous étions dans l'iſle de Lemnos, « & qu'aſſis à table, la coupe à la « main, nous menacions l'ennemi, « & nous nous vantions que chacun « de nous réſiſteroit à cent & à deux « cents Troyens ! & préſentement « tous enſemble nous n'oſons faire « tête au ſeul Hector, qui dans un « moment ſous nos yeux va réduire « nos vaiſſeaux en cendre. Grand « Jupiter, entre tous les Rois y en « a-t-il jamais eû que vous ayez ſi « cruellement perſécuté, & à qui « vous ayez arraché des mains une « ſi grande gloire ? Cependant en « traverſant tant de terres & tant « de mers pour aborder ce rivage, « ai-je laiſſé ſans honneur le moin- «

» dre de vos autels ? n'ai-je pas fait
» fumer par-tout la graisse de nos
» victimes ? & n'ai-je pas toujours
» imploré votre secours contre cet-
» te ville perfide ? Mais au moins,
» grand Dieu, daignez exaucer la
» priere que j'ose vous adresser :
» permettez que ce reste de Grecs
» échappe au danger qui l'environ-
» ne, & ne souffrez pas qu'il soit
» consumé par la dévorante épée
» des Troyens. »

Il dit : & le pere des Dieux & des hommes, touché de sa douleur & de ses larmes, lui accorde le salut de ses peuples, & en même-tems il lui envoye du haut des Cieux un aigle, le plus noble de tous les oiseaux, & le plus sûr pour les augures. Il tenoit dans ses serres un faon de biche, qu'il laissa tomber au pied de l'autel, sur lequel les Grecs offroient des sacrifices à Jupiter Dieu des oracles.

Les Grecs n'ont pas plutôt apperçu cet oiseau qui leur est envoyé de la part de Jupiter, qu'ils reprennent courage & s'empressent de sortir, & de se jetter sur les Troyens. De tous les braves Capitaines, qu'une ardeur Martiale ramenoit contre l'ennemi, il n'y en eut pas un qui fût aussi prompt que l'intrépide fils de Tydée à franchir le fossé. Il se jette le premier sur les phalanges Troyennes. Le vaillant Agelaüs, fils de Phradmon, le voyant venir à lui, veut se dérober à sa furie, & détourne son char; mais l'ardent Diomede le suit de si près qu'il lui enfonce sa pique entre les deux épaules. Le Troyen percé d'outre en outre tombe de son char avec un horrible bruit.

Les deux fils d'Atrée, Agamemnon & Ménélas, suivent de près le grand Diomede. Les deux Ajax,

pleins de fierté & d'audace, marchent après ces deux Rois. Le vaillant Idomenée, & ſon écuyer Mérion pareil à l'homicide Mars, ſortent des retranchemens après les deux Ajax; Eurypyle, fils d'Evemon, ſuit Merion & Idomenée, & le hardi Teucer ſort le neuviéme, armé ſeulement de ſes fléches & de ſon arc, s'approche d'Ajax pour ſe couvrir de ſon bouclier, & s'avançant de tems en tems à la tête des troupes, il ſe choiſit une victime parmi les ennemis, & après l'avoir immolée avec ſes fléches mortelles, il revient ſous le bouclier d'Ajax, comme un jeune enfant, qui s'eſt un peu éloigné de ſa mere, revient ſe mettre en ſureté entre ſes bras. A combien de braves, Teucer ne fit-il pas mordre la pouſſiere? Il tua le vaillant Orſiloque, & Ormene, & Opheleſte, &

Daitor, & Chromius, & le divin Lycophonte, & Amopaon fils de Polyaimon, & le belliqueux Menalippe. Tous ces grands Capitaines furent précipités de sa main dans le ténébreux séjour.

Le Roi Agamemnon, voyant le ravage qu'il fait dans les phalanges Troyennes, s'approche de lui, & lui dit : Mon cher Teucer, « généreux fils de Telamon, con- « tinuez de nous donner ainsi des « preuves de votre courage & de « votre adresse, pour voir si par « votre valeur vous ne pourrez pas « devenir le salut des Grecs & de « votre pere même, qui a pris tant « de soin de votre éducation, & « qui, quoique vous ne fussiez pas « son fils légitime, n'a pas laissé de « vous faire élever dans son palais « avec ses autres enfans ; vous ne « l'avez pas ici pour témoin de vos « exploits, mais tout éloigné qu'il «

» eſt, il partage avec vous votre
» gloire : n'oubliez donc rien pour
» l'augmenter, & je vous promets
» que ſi Jupiter & Minerve me font
» la grace de ſaccager la ville de
» Priam, vous aurez après moi le
» premier prix de la valeur, ſoit un
» trépied, ſoit des chevaux avec
» leur char, ou une belle femme,
» dont l'amour vous récompenſera
» de vos travaux. »

Le brave Teucer lui répond :
» Fils d'Atrée, qu'eſt-il néceſſaire de
» m'exciter ? voyez-vous que je me
» ménage, & que je ne combatte
» pas de toute ma force ? depuis
» que nous repouſſons les Troyens
» vers leurs murailles, je ne ceſſe
» de tuer. Déja huit fléches mortel-
» les ſont parties de ma main, &
» pas une n'a été vaine, elles ſe
» ſont toutes raſſaſiées du ſang des
» plus braves de nos ennemis ; il
» n'y a que cet Hector qui m'échap-

pe autant de fois que je tire fur « lui. »

Il avoit à peine fini ces mots, que trouvant un moment favorable, il lâche contre Hector une autre fléche, car il brûloit d'envie de le bleſſer. La fatale fléche manque ce héros, & va percer le brave Gorgythion, fils de Priam & de la belle Caſtianeïra de la ville d'Aiſumne, qui par ſa ſageſſe & par ſa beauté, reſſembloit parfaitement aux Déeſſes. Comme un pavot, qu'on cultive dans un jardin, & que le Printems a nourri de ſa plus tendre roſée, panche ſa tête orgueilleuſe ſous le premier coup de l'aquilon, de même la tête du jeune Gorgythion appeſantie par ſon caſque, qu'elle ne peut plus ſoutenir, tombe ſur ſon épaule.

Mais Teucer ne ſe rebute point, & ajuſtant auſſi-tôt ſur ſon arc une

nouvelle fléche, il la tire contre Hector & le manque encore, car Apollon lui-même détourna le coup; mais elle frappe près de la mammelle le hardi Archeptoléme qui conduisoit le char d'Hector, & qui alloit à toute bride au plus fort de la mêlée; il tombe sans vie aux pieds de ses chevaux qui reculent effrayés du bruit de ses armes.

Hector est pénétré de douleur du sort de son écuyer, & voyant près de lui son frere Cebrion, il lui ordonne de prendre les guides de ses chevaux. Cebrion obéit; & Hector sautant légérement de son char, prend une grosse roche, & avec des cris menaçants, il va contre Teucer pour l'accabler sous cette pesante masse. Teucer le voyant approcher, choisit dans son carquois la fléche la mieux acerée, l'ajuste sur son arc, &

pendant qu'il tire à lui la corde avec effort, pour donner plus de violence à ſon trait, dans le moment Hector l'atteint de cette pierre entre la poitrine & le cou, ſur la clavicule, qui eſt l'endroit le plus dangereux : le coup fut ſi rude, qu'il rompit le nerf. Teucer tombe ſur ſes genoux, le bras pendant ſans mouvement & ſans force, & ſon arc lui tombe des mains.

Ajax, qui voit ſon frere en cette extrémité, vole à ſon ſecours, le couvre de ſon bouclier, & donne le tems à deux de ſes compagnons, à Meciſthée fils d'Echius, & au vaillant Alaſtor de l'enlever. Ils l'emportent preſque ſans vie dans ſon vaiſſeau.

Alors le maître du tonnerre releve pour la ſeconde fois le courage des Troyens, & leur inſpire une nouvelle force. Ils repouſſent

encore les Grecs jufqu'à leurs retranchemens. Hector étoit toujours à leur tête, fe faifant remarquer par fa mine guerriere, par l'éclat de fes armes, & encore plus par les coups terribles qui partoient de fa main. Tel qu'un généreux chien de chaffe pourfuit un lion ou un fanglier, & le joint de fi près qu'il lui enfonce en plufieurs endroits fa dent meurtriere, & arrofe la terre de fon fang; tel Hector pourfuit les Grecs, tuant toujours les derniers, & faifant un carnage horrible.

Mais dès que les Grecs ont repaffé leurs paliffades & leur foffé, après avoir perdu une bonne partie de leurs troupes, ils s'arrêtent près de leurs vaiffeaux, s'entr'appellant les uns les autres, & tenant tous les mains levées vers le ciel, pour demander aux Dieux le fecours qu'ils ne peuvent

plus attendre de leurs forces. L'ardent Hector avec des yeux plus étincellans que ceux de Mars, & plus redoutables que ceux de la Gorgone, pousse de tous côtés ses chevaux pour trouver un endroit accessible.

Junon, voyant les Grecs en cet état, est touchée de compassion, & s'adresse à Minerve : Quoi, lui « dit-elle, fille immortelle du Dieu « qui porte l'Egide, n'aurons-nous « donc plus soin des Grecs, même « dans cette derniere extrémité ? Ne « voyez-vous pas qu'ils vont tous « périr de la main du fier Hector ? « Car la rage de ce fils de Priam, « irrité par le succès, ne fait que « croître, & rien ne peut l'arrêter. «

La Déesse lui répond : Il y a « long-tems que ce furieux auroit « perdu les forces & la vie sous les « coups des Grecs ; mais mon pere, « toujours cruel & inflexible, n'a pas «

» les ſentimens qu'il devroit avoir.
» Il s'eſt oppoſé à moi, & par cette
» injuſtice il a rendu tous mes efforts
» inutiles. Il ne ſe ſouvient plus
Her- » combien de fois j'ai ſauvé ſon fils
cule. » des mortels dangers où l'enga-
» geoient les commandemens d'Eu-
» rysthée. Expoſé à une mort inévi-
» table, il imploroit par ſes larmes
» le ſecours du Ciel, & Jupiter,
» touché de ſes pleurs, m'envoyoit
» à ſon ſecours. Ah! ſi j'avois pu
» prévoir ce que je vois aujourd'hui,
» lorſque ce tyran l'envoya dans le
» ténébreux palais de l'inexorable
» Pluton avec ordre de lui amener
» du fond de l'Erebe le terrible
» monſtre qui en garde l'entrée, ja-
» mais il n'auroit repaſſé les affreuſes
» ondes du Styx. Maintenant pour
» toute reconnoiſſance Jupiter me
» hait, & il accomplit les déſirs de
» Thétis, qui eſt venuë baiſer ſes ge-
» noux & toucher ſon menton, en

le ſuppliant de combler d'honneur « ſon fils, dont le bras a été fatal à « tant de villes. Mais il viendra un « jour qu'il m'appellera encore ſa « chere fille. Cependant allez ſans « perdre tems préparer votre char ; « & j'irai dans le palais de mon pere « prendre des armes. Nous verrons « ſi le fils de Priam, tout furieux « qu'il eſt, ſe réjouira de nous trou- « ver devant lui dans la ſanglante « mêlée. Aſſurément il y aura quel- « que Troyen, dont la graiſſe ſervira « de pâture aux oiſeaux du ciel près « des navires des Grecs. »

Elle dit : & la vénérable Déeſſe, fille du grand Saturne, ravie de cette réſolution, va elle-même atteler à ſon char ſes beaux chevaux tout brillans de lumiere, & Minerve en arrivant dans le palais de ſon pere, détache, & laiſſe tomber à ſes pieds le voile précieux qui la couvre ; ce voile,

qu'elle a travaillé de ses mains immortelles, & qui est si merveilleusement diversifié ; elle endosse la cuirasse, prend l'armure entiere de Jupiter, & monte dans ce char tout de feu, tenant en sa main une forte & pesante lance, avec laquelle elle a accoûtumé d'enfoncer les bataillons & les escadrons entiers des héros qui ont attiré sa colere ; & Junon, prenant les guides des chevaux, les pousse à toute bride. Les portes du Ciel s'ouvrent d'elles-mêmes avec un mugissement horrible, ces portes dont Jupiter a commis le soin aux Heures, qui depuis le commencement des tems veillent à la garde du haut Olympe & du brillant palais de Jupiter, & qui, lorsqu'il faut ouvrir ou fermer ces portes d'éternelle durée, écartent ou rapprochent sans peine le prodigieux amas de nuées qui leur sert de bar-

riere. Le char pouſſé rapidement par ces Déeſſes, franchit le ſeuil immortel.

Jupiter, qui les apperçoit des ſommets du haut Ida, entre dans une colere furieuſe, & dépêchant auſſitôt la meſſagere des Immortels, la prompte Iris aux aîles d'or, Allez promptement, lui dit-il, au-« devant de ces Déeſſes; obligez-« les de retourner ſur leurs pas, & « ne les laiſſez pas venir à ma ren-« contre : la partie n'eſt pas égale « entre elles & moi; car je leur dé-« clare, & cèla ſera, que je bleſſe-« rai leurs chevaux, que je les pré-« cipiterai elles-mêmes de leur char, « que je mettrai ce char en piéces, « & que de dix ans entiers, elles ne « guériront des playes que ma fou-« dre aura faites par-tout où elle aura « touché; & alors ma fille connoî-« tra ce que c'eſt que de combattre « contre ſon pere; car pour Junon, «

» je ne ſuis pas ſi fort irrité contre
» elle ; je ſuis accoûtumé à la voir
» toujours s'oppoſer à tous mes deſ-
» ſeins.

Il dit : & dans l'inſtant Iris, plus légere que les tempêtes, s'éleve des ſommets du haut Ida, & prend ſon vol vers l'Olympe. Elle trouve encore les Déeſſes peu éloignées des portes du ſacré parvis; elle les arrête, & leur déclare les ordres de Jupiter. Où allez-vous
» en cet état, leur dit-elle, & quelle
» fureur s'eſt emparée de votre eſ-
» prit ? Jupiter vous défend de ſe-
» courir les Grecs en aucune ma-
» niere; & ſi vous mépriſez ſes or-
» dres, voici ce qu'il vous déclare
» par ma bouche, & ce qui s'accom-
» plira : Il bleſſera vos chevaux, il
» briſera votre char, après vous en
» avoir précipitées, & de dix ans en-
» tiers vous ne guérirez des playes
» que ſa foudre vous aura faites, &

alors, Minerve, vous connoîtrez « ce que c'eſt que de combattre con- « tre votre pere. Car il n'eſt pas ſi « indigné contre Junon ; elle n'a « fait que ce qu'elle a accoûtumé de « faire, elle s'oppoſe toujours à ſes « deſſeins : mais pour vous, c'eſt le « comble de l'audace & de la témé- « rité, ſi vous oſez aller, la lance « baiſſée contre votre pere, votre « maître, & votre Dieu. »

En finiſſant ces mots, elle ſe retire avec la même diligence qu'elle étoit venuë, & Junon prenant la parole, dit à Minerve en ſoupirant : Fille immortelle de Ju- « piter, qui eſt toujours armé de la « terrible Egide, je ne ſuis plus d'a- « vis, que pour des mortels, nous al- « lions combattre contre ce Dieu « puiſſant. Que les uns périſſent, & « que les autres ſe ſauvent comme « on voudra, & que le maître du « tonnerre diſpoſe à ſa fantaiſie du «

» ſort des Grecs & des Troyens.

En même-tems elle fait tourner bride à ſes chevaux ; les Heures ouvrent à ces Déeſſes, détellent le char, attachent les chevaux à leur crêche immortelle, & mettent le char dans une remiſe dont l'éclat éblouit les yeux. Junon & Minerve, le cœur ſerré, entrent dans le palais, & s'aſſeyent ſur des trônes d'or avec les autres Dieux.

Dans ce moment Jupiter monte ſur ſon char environné de lumiere, le pouſſe des ſommets du mont Ida vers l'Olympe, & arrive dans l'aſſemblée des Dieux. Neptune le reçoit à l'entrée, dételle lui-même ſes chevaux, range ſon char dans ſa brillante remiſe, & le couvre d'un voile précieux. Cependant le maître du tonnerre, environné de gloire & de majeſté, ſe place ſur ſon trône d'or, & ſous les pieds de ce Dieu tout le vaſte

Olympe agité ébranle jusqu'aux fondemens du monde. Junon & Minerve se tiennent seules à l'écart, sans oser ni porter sur lui leurs regards, ni lui adresser la parole.

Jupiter, qui connoît la cause de leur douleur & de leur tristesse, leur dit : Déesses, d'où vient que « vous êtes si abbatuës ? Ce n'est pas « le grand travail que vous avez eû « à soutenir pour exterminer les « Troyens, seuls objets de votre « haine. Ne vous flattez point, tous « les Dieux de l'Olympe seront tou- « jours trop foibles pour me résister. « Vous-mêmes avec toute votre « fierté & tous vos discours pleins « de menaces, n'avez-vous pas été « saisies de frayeur, avant que d'a- « voir seulement vû les fureurs que « l'homicide Mars exerce dans la « plaine ? Vous avez bien fait de vous « retirer ; car je vous le dis, si vous «

» aviez poussé plus loin votre folle
» entreprise, jamais vous ne seriez
» revenuës sur votre char dans le
» palais des Dieux : cette foudre
» m'auroit vengé de votre insolence.

Il dit : ces Déesses frémirent de dépit & de rage. Minerve, pleine de ressentiment contre son pere, demeura dans le silence sans éclater. Mais Junon ne pouvant être maîtresse de sa colere, s'emporta,
» & lui parla en ces termes : Cruel
» fils de Saturne, avec quelle dure-
» té, avec quel empire, venez-vous
» de parler ? Nous ne sçavons que
» trop que votre force est infinie, &
» que rien ne peut vous résister ; mais
» avec tout cela vous ne sçauriez
» nous empêcher d'être touchées de
» compassion pour les Grecs, qui
» remplissant leur malheureuse desti-
» née, tombent sous les coups des
» Troyens. Nous nous abstiendrons
» de combattre, puisque vous nous

l'ordonnez, mais nous inſpirerons « à ces malheureux des conſeils ſa- « lutaires, afin qu'ils ne périſſent pas « entierement ſous les éclats de vo- « tre courroux. »

Jupiter répond à cette Déeſſe : Demain, dès que l'Aurore aura « diſſipé les ténébres, il ne dépen- « dra que de vous de me voir faire « encore un plus cruel ravage dans « l'armée des Grecs ; car Hector ne « mettra fin à ſes grands exploits, « qu'il n'ait excité contre lui le ter- « rible Achille, lorſque les Grecs « réduits à l'extrémité, & ne conſer- « vant plus qu'un peu de terrein, « combattront près de leurs vaiſ- « ſeaux après la mort de Patrocle. « Voilà le jour marqué par les Deſ- « tins ; vous ne changerez point cet « ordre, & je mépriſe votre fureur : « ſoit que vous alliez aux extrémités « de la terre & de l'Océan, dans les « lieux où régnent Japet & Saturne, «

» dans ces lieux inaccessibles aux
» rayons du soleil, que les vents ne
» raffraîchissent jamais de leurs ha-
» leines, & que le ténébreux Tartare
» environne de tous côtés, & que
» vous fassiez tous vos efforts pour
» soulever contre moi cet empire,
» soit que vous demeuriez ici à faire
» vos secretes pratiques, je me ris
» de votre fureur, & votre insolen-
» ce sera confonduë.

Il dit : & Junon, le voyant si irrité, n'osa plus répondre. Cependant la brillante lumiere du soleil se précipite dans l'Océan, & les ténébres se répandent sur la face de la terre. Les Troyens virent arriver la nuit avec douleur ; mais elle fit plaisir aux Grecs, qui avoient grand besoin de son secours, & qui plus d'une fois lui avoient adressé leurs prieres.

Le belliqueux Hector retire ses troupes loin des vaisseaux sur les rives

rives du fleuve, dans un endroit qui n'étoit ni souillé de sang ni couvert de morts. Les Troyens descendent tous de leurs chars, & Hector appuyé sur une pique d'onze coudées, garnie d'un acier étincelant, leur parle en ces termes: Troyens, Dardaniens, & « vous, troupes de nos Alliés, j'es- « perois que ce même jour je ren- « trerois victorieux dans Troye, « après avoir ruiné l'armée, & les « vaisseaux des Grecs, mais la nuit « est venuë arrêter mon bras & sau- « ver leurs vaisseaux & leurs troupes. « Obéissons donc à la nuit, & em- « ployons bien le tems qu'elle nous « donne; que les troupes repaissent; « qu'on dételle les chevaux, & qu'on « les fasse manger; qu'on amene de « la ville des bœufs & des moutons; « qu'on apporte de mon palais le « pain & le vin, & qu'on assemble « promptement du bois, & que toute «

» la nuit jusqu'au lever de l'Aurore,
» on allume des feux, dont les flam-
» mes éclairent le rivage, & portent
» leur éclat jusqu'aux Cieux, afin que
» si les Grecs prennent le parti de
» se rembarquer pendant les téné-
» bres pour repasser la mer, ils ne
» le fassent pas tranquillement, &
» sans quelques allarmes, & que
» plusieurs d'entre eux aillent dans
» leurs pays faire panser les mortelles
» blessures qu'ils auront reçûës dans
» cet embarquement. Leur exemple
» fera craindre aux autres nations de
» la terre de venir porter la guerre
» sur le rivage Troyen. Que nos sa-
» crés hérauts aillent en même-tems
» publier dans la ville que tous les
» enfans, qui ne sont pas encore en
» âge de porter les armes, & tous
» les vieillards montent dans les
» tours; que les femmes allument
» de grands feux devant leurs mai-
» sons, & qu'on fasse par-tout bonne

garde, de peur que les Grecs ne « surprennent la ville, pendant qu'el- « le est dégarnie de troupes. Magna- « nimes Troyens, que ce que je dis « soit exactement observé; demain « à la pointe du jour on recevra mes « ordres, & j'espere que Jupiter & « les autres Dieux, touchés de mes « prieres, m'accorderont la grace « de repousser loin de nous ces fu- « rieux, que leur mauvais destin a « débarqués sur nos côtes. Mais ne « pensons qu'à faire bonne garde « pendant la nuit, & qu'à nous ga- « rentir de leurs embûches; demain « dès que le jour paroîtra, nous irons « les attaquer jusques dans leurs « vaisseaux, & nous verrons si le « terrible Diomede me repoussera « vers leurs retranchemens, & me « fera repasser ce large fossé, ou si je « le percerai de ce fer, & si j'enle- « verai ses armes toutes sanglantes. « Ce sera demain qu'il sera preuve «

» de ses forces & de son courage,
» s'il ose m'attendre de pied ferme,
» & qu'il ne se mette pas à couvert
» de mes coups ; j'espere que le so-
» leil en se levant le trouvera éten-
» du sur le rivage, & verra grand
» nombre de ses compagnons expi-
» rant autour de lui. Plût au ciel
» que je fusse aussi sûr d'être immor-
» tel, sans que jamais la languissante
» vieillesse vînt glacer mes forces,
» & d'être éternellement honoré des
» mortels comme Apollon & Mi-
» nerve, qu'il est sûr que le jour de
» demain enfantera le dernier mal-
» heur aux Grecs. »

Ainsi parla Hector, & tous les Troyens applaudirent à ses grandes promesses. On dételle les chevaux dégouttants de sueur & tout couverts de poussiere ; chacun attache les siens derriere son char ; on amene de la ville quantité de bœufs & de moutons ; on apporte

du palais de Priam le pain & le vin, & l'on fait venir tout le bois néceſſaire. Dans un moment la fumée des viandes, portée par les vents monte juſqu'aux Cieux. Toutes ces troupes remplies d'ardeur, ſe promettant une victoire sûre, paſſent la nuit ſous les armes ſur le champ de bataille, & attendent impatiemment le combat : les ténébres cedent à la lueur des feux du camp qui éclairent toute la plaine. Comme lorſque l'aſtre, qui préſide à la nuit, s'allumant d'un nouveau feu, parcourt le Ciel ſur ſon char d'argent pendant un tems ſerein & ſans nuages, toutes les étoiles paroiſſent autour de lui avec leurs rayons étincelants, & l'on découvre ſans peine les ſommets des montagnes, les promontoires élevés, les forêts & les vallées, car la brillante lumiere de ces flambeaux immortels pénétre

l'immenſité de l'air, & dévoile le Ciel & la terre, ce qui réjouit le paſteur à qui cette clarté eſt favorable; de même, cette prodigieuſe quantité de feux que les Troyens ont allumés dans leur camp, entre les retranchemens des Grecs, & les rives du Xanthe devant les murs d'Ilion, diſſipent les ténébres & éclairent tous les environs. Il y avoit mille feux dans toute l'étenduë du camp, & autour de chaque feu cinquante guerriers, qui près de leurs chars & avec une extréme impatience, attendoient que l'Aurore ſur ſon trône d'or vînt ramener le jour.



REMARQUES SUR L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE VIII.

Page 273. L'*Aurore répandoit ſur la terre l'or de ſes rayons*] Euſtathe nous avertit que c'eſt ici le treiziéme jour de la colere d'Achille, & le ſecond jour des combats depuis cette fatale querelle ; mais il ſe trompe certainement, & il n'a pas bien compté ; c'eſt ici le ſeiziéme jour. Si on joint à ces ſeize jours les neuf jours de peſte, c'eſt le 25. jour depuis le commencement du poëme ; mais ces neuf jours ne doivent pas être comptés. Homere ne les rappelle que comme un épiſode, qui a précédé le ſujet de ſon poëme, & qui eſt néceſſaire pour mettre le lecteur dans le fait. Le neuviéme jour de cette peſte & la veille de cette querelle, Jupiter étoit allé chez les Ethiopiens ; il y eſt douze jours ; il retourne donc au Ciel l'onziéme jour de la colere d'Achille. Thetis va le même jour faire ſa priere à ce Dieu. La nuit ſuivante ce Dieu envoye le Songe trompeur à

Agamemnon. Le lendemain, qui est le douziéme jour, on recommence la guerre par le combat singulier de Paris & de Ménélas; & ce douziéme jour, qui fournit la matiere de près de cinq Livres, du 3. du 4. du 5. du 6. & de la plus grande partie du 7. finit par le combat singulier d'Hector & d'Ajax. Le lendemain de ce combat qui est le 13. les Troyens envoyent le heraut Idée aux Grecs pour proposer la tréve. Le jour d'après, qui est le 14. les uns & les autres amenent de la forêt le bois nécessaire pour les bûchers & brûlent leurs morts, on employe à ce triste devoir tout le jour & toute la nuit; & le lendemain qui est le 15. les Grecs élevent un tombeau à ces victimes de Mars, & bâtissent leur muraille pour se retrancher. Voici donc présentement le 16. jour de la colere d'Achille, & le 5. depuis les combats recommencés: & ce 16. jour n'est que la matiere de ce 8. Livre.

Dieux & Déesses, écoutez-moi] Homere, qui parle si souvent des Dieux avec la liberté que lui donnoit la fable, ne laisse pas de faire voir souvent qu'il avoit des idées fort nobles de la Divinité. Ici il fait parler Jupiter avec une majesté digne du maître des Dieux & des hommes.

Ce que j'aurai dit] Il ne falloit pas chercher ici d'expression plus noble; *ce que Jupiter a dit*, voilà la destinée qui est irrévocable, & qu'il n'y a que lui seul qui puisse changer. C'est ce qu'Horace avoit bien compris, car il appelle la destinée, *quod*

semel dictum est, ce qui a été dit une fois.

Page 274. *Mes décrets éternels*] Qui sont que les Grecs soient mal menés par les Troyens, & qu'Achille soit honoré.

Dans les profonds abîmes du Tartare ténébreux] Cette idée du Tartare sous la terre, où les méchans sont punis, est bien ancienne en Grece. Homere l'avoit sans doute tirée de la tradition des Egyptiens.

Suspendez du haut des Cieux une chaîne d'or] Platon explique dans son Theetete cette chaîne d'Homere, en disant que ce Poëte a entendu par-là le soleil qui par son mouvement anime toutes choses, & qui, s'il étoit arrêté & lié, feroit tout périr, car toute la Nature demeureroit sans action. D'autres ont prétendu que cette chaîne n'est autre chose que la destinée, qui étant la loi éternelle émanée de Dieu, soumet toutes choses, & n'est soumise à aucune. Enfin il y en a d'autres qui ont prétendu qu'Homere n'a voulu par cette fiction que relever le gouvernement monarchique, & faire voir que comme le ciel & la terre obéissent à un seul Dieu maître du monde, de même les hommes, pour être heureux, doivent obéir à un seul dans chaque état.

Page 276. *Mais nous inspirerons aux Grecs des conseils salutaires, afin*] Car les bons conseils, les conseils salutaires, ne peuvent venir que des Dieux. Homere enseigne ici manifestement que la destinée, qui ne cede jamais à la force, cede quelquefois à la douceur, & que la sagesse peut souvent beaucoup pour faire changer ses décrets.

Rassurez-vous ma fille, ce que j'ai dit ne vous regarde point] Car la sagesse éternelle n'est pas sujette aux loix de la Destinée.

Sur le haut Gargare] C'étoit le plus haut sommet du mont Ida. Strabon écrit que de son tems il portoit encore ce nom.

Sur lequel les parfums exhalent continuellement] On sçait par l'Ecriture sainte la coûtume des payens, d'élever des autels sur les hauts lieux, c'est-à-dire, sur les plus hautes montagnes, & d'y faire des sacrifices.

Page 278. *Alors le pere des Dieux & des hommes prend ses balances d'or*] On a déja remarqué que le soleil marque la destinée. Pendant que le soleil monte, c'est-à-dire, que la destinée commence à se montrer, & à se développer, les deux armées combattent avec un égal avantage; mais lorsque cette destinée est venue à son plus haut période, c'est-à-dire à son terme, alors elle execute ses ordres & la victoire se déclare pour l'un des deux partis; mais pour faire voir que Dieu est toujours le maître de cette destinée, & qu'il peut ou la hâter ou la retarder comme il lui plaît, Homere feint qu'elle ne se déclare qu'après que Jupiter a pesé lui-même le sort des deux armées dans ses balances d'or, c'est-à-dire, qu'après qu'il a encore interrogé sa providence & sa justice, & vû les décrets qu'elles ont prononcés. Cette idée est grande & noble. Homere parle encore de ces balances d'or dans le 22. Livre. Le lecteur peut voir là les remarques.

Page 279. *Le sort des Grecs emporte la balance, & en se précipitant vers la terre*] Le bassin qui panche vers la terre, marque la mort, parce que la mort regne sur la terre, & celui qui s'éleve vers le ciel, marque la vie, parce que le séjour de la vie, c'est le ciel.

Aussi-tôt le terrible Dieu fait retentir ses tonnerres, & répand sur toute l'armée Grecque ses fléches & ses traits] Jupiter se déclare contre les Grecs par ses foudres & par ses tonnerres. Cette idée si poëtique est tirée de la vérité même; car c'est ainsi que dans le 1. livre des Rois 7. 4. Samuel écrit: *Factum est autem cùm Samuel offerret holocaustum, Philistiim iniere prælium contra Israël; intonuit autem Dominus fragore magno in die illa super Philistiim, & exterruit eos, & cæsi sunt à facie Israël. Et il arriva comme Samuel offroit l'holocauste, que les Philistins commencerent le combat contre Israël, & dans ce jour-là le Seigneur tonna à grand bruit sur les Philistins, & les effraya; ils furent taillés en piéces devant Israël.* On peut tirer quelque utilité de la conformité de ces idées.

Ni Idomenée, ni Agamemnon, ni les deux Ajax] Tous ces plus grands héros de l'armée Grecque fuyent, mais ils fuyent devant Jupiter.

Nestor, le plus grand rempart des Grecs, demeure seul, mais malgré lui] Je trouve ici une adresse merveilleuse. Homere, pour faire voir que la fuite de ces héros n'étoit pas honteuse en cette occasion, justifie Ne-

après même la foudre de Jupiter tombée à ses pieds, n'auroit jamais consenti à prendre la fuite.

Page 286. *Et que tu n'emmeneras pas nos femmes captives*] Car c'est là la marque d'une victoire complette. C'est ainsi qu'Achille avoit amené tant de femmes des villes qu'il avoit saccagées. Il n'y a pas d'apparence, comme Eustathe l'a cru, qu'Hector pense ici à mettre Diomede au-dessous de Paris, qui avoit emmené Helene de Lacédémone; car il y a bien de la différence entre corrompre des femmes, & les emmener captives après avoir ravagé leur pays.

Balance s'il ne fera point tourner bride à ses coursiers, & s'il ne retournera point au combat] Il n'ajoûte point, *ou s'il hâtera sa fuite;* ce mot fait trop de peur à Diomede: il ne peut même se résoudre à le prononcer.

Trois fois il voulut aller contre Hector] Comme lorsqu'Achille déliberoit dans le 1. Livre, s'il calmeroit sa fureur, ou s'il tireroit l'épée, son épée étoit déja à moitié hors du fourreau; de même ici Diomede en déliberant veut aller contre Hector, & il faut que Jupiter, pour l'en empêcher, revienne trois fois à la charge. Je m'arrête un peu à expliquer la beauté de ces caracteres, parce qu'il n'y a pas un seul trait qui ne mérite d'être étudié, & que c'est la partie où les Poëtes manquent le plus souvent, faute d'avoir bien médité ces excellens originaux, seuls capables de les guider & de les conduire.

Page 287. *Insensés qu'ils sont d'avoir élevé ces retranchemens*] Hector enflé de ses grands succès, croit que rien ne sera capable de lui résister, & méprise les retranchemens des Grecs, qui lui feront plus de peine qu'il ne pense. Au reste, j'ai oublié de dire, en parlant de ces retranchemens, qu'on a accusé Homere d'avoir péché contre la vraisemblance, en les faisant bâtir si tard, & dans la dixiéme année : si les Grecs s'en étoient passés si long-tems, pourquoi s'avisent-ils de les bâtir à la fin de la guerre ? il est aisé de répondre à cette objection. Avant le démêlé d'Achille avec Agamemnon, les Grecs n'avoient nul besoin de ces retranchemens, le seul Achille étoit pour eux un rempart plus fort encore, & Homere a eu soin d'avertir que les Troyens n'avoient osé sortir de Troye pendant qu'Achille avoit combattu. Ainsi ces retranchemens servent encore à relever la gloire d'Achille, puisqu'ils n'ont été nécessaires, qu'après qu'Achille a renoncé aux combats.

En même-tems il s'adresse à ses chevaux] La fable, qui fait parler les animaux, peut bien aussi donner la liberté de leur parler comme à des créatures raisonnables. Mais ne cherchons point à excuser ces licences par la fable, la fureur & l'enthousiasme suffisent pour les justifier ; car dans ces états il n'y a rien à quoi on ne parle. Dans un siécle moins éloigné de nos mœurs que celui du siége de Troye, Virgile fait que Turnus parle à sa lance, & il donne de la rai-

ſon & de l'intelligence à un cheval.

Xanthe & Podarge, & vous Ethon & Lampus] Je ne vois rien de plus frivole ni de plus mal fondé que la diſpute de quelques anciens critiques ſur ce vers, pour ſçavoir ſi à ce char d'Hector, il n'y avoit que deux chevaux, ou s'il y en avoit quatre; car il y en a qui ont prétendu que dans ces quatre mots, il n'y avoit que deux noms propres & deux épithetes. Mais il ne faut que lire le vers pour faire voir qu'il n'y a rien de plus mal penſé: qui a jamais vû des épithetes miſes avec des conjonctions? Ce char d'Hector eſt certainement à quatre chevaux: & il ne faut pas dire que cela eſt inoui. Le char de Neſtor n'en a-t-il pas quatre tout de même, puiſqu'Homere nous dit qu'un de ces chevaux tombé, effaroucha les autres en ſe débattant? Le même Homere ne parle-t-il pas de chars à quatre chevaux dans l'Odyſſée, lorſqu'il dit: ὡς ἐν πεδίῳ τετράορες ἵπποι? Ceux qui ont lû l'Ecriture ſainte ne douteront pas qu'on ne ſe ſervît dans les batailles de chars à quatre chevaux, il y en a mille exemples. Dans Iſaïe, quand Dieu prédit à Jéruſalem qu'elle ſera ruinée par les Aſſyriens, le prophéte dit: *Et erunt electæ valles tuæ plenæ quadrigarum, & equites ponent ſedes ſuas in porta.* Iſ. 22. 7. Le prophéte Nahum dit à Ninive, qui va être déſolée par les Chaldéens, *Vox flagelli & vox impetûs rotæ, & equi frementis & quadrigæ ferventis & equitis aſcendentis, & micantis gladii, & fulgurantis haſtæ,*

& multitudinis interfectæ, &c. Nah. 3. 2. 3.

Et vous ſervant tous les jours elle-même plutôt qu'à moi le pain & le vin de ma table] Il y a ici une beauté cachée, que ceux qui ne connoiſſent pas bien encore Homere ne ſentiront peut-être pas. Ce Poëte peint une Princeſſe, qui aimant tendrement ſon mari, avoit ſoin toutes les fois qu'il revenoit du combat, d'aller à ſa rencontre, & qui, ravie de le revoir, couroit à ſes chevaux, & leur donnoit du pain & du vin, pour leur témoigner ſa reconnoiſſance de ce qu'ils avoient ramené ſon mari, & qui même les alloit voir tous les jours, comme pour leur demander les mêmes ſervices.

Page 288. *Si nous nous rendons maîtres de ces glorieuſes dépouilles*] Ce n'eſt pas que la fortune des Grecs dépendit de ce bouclier de Neſtor, & de cette cuiraſſe de Diomede; mais c'eſt qu'on ne pouvoit avoir l'un & l'autre que par la mort de ces deux héros; & qu'ainſi les Grecs affoiblis par ces deux grandes pertes, ne pourroient plus penſer qu'à s'enfuir. Voilà ce qu'Homere a voulu dire.

Et s'agitant ſur ſon trône, elle fait trembler le vaſte Olympe] Junon ne fait ici que par le mouvement de tout ſon corps, ce que Jupiter a fait dans le premier Livre, par le ſeul mouvement de ſes noirs ſourcils. Homere en donnant aux Dieux inferieurs ce qui leur convient, ſçait conſerver au maître des Dieux & des hommes la majeſté qui lui eſt convenable : c'eſt ce qui a fait dire admirablement à un ancien, que *ce*

Poëte étoit le ſeul qui eût vû ou fait voir les Dieux.

Page 289. *A Helicé & à Aigues*] Deux villes de l'Achaïe, à douze ſtades du golphe de Corinthe. Dans chacune de ces deux villes il y avoit un temple & une ſtatuë de Neptune. Deux ans avant la bataille de Leuctres, Helicé fut ruinée par un tremblement de terre qui fit remonter la mer ; elle fut ſubmergée & renverſée juſqu'à ſes fondements. Homere parle ailleurs d'une autre ville appellée *Aigues*, qui étoit dans l'Eubée.

Nous verrions bientôt ce Dieu aſſis ſeul] Voilà le langage ordinaire de tous ceux qui font des conſpirations ; leur parti eſt toujours très-fort ; tous les peuples ne demandent ſinon que quelqu'un leve l'étendard de la révolte ; dans un moment le Prince ſera abandonné.

Jamais il ne m'arrivera de me liguer] Ce diſcours de Neptune eſt celui que doit tenir tout homme ſage à qui l'on propoſe d'entrer dans une conſpiration contre ſon Prince.

Page 290. *Et les avoit renfermés entre leur foſſé & leur muraille*] Le vers 213. n'eſt que pour marquer l'eſpace qui étoit entre les paliſſades du foſſé & la muraille : tout cet eſpace étoit donc rempli d'hommes & de chevaux, qui fuyent à vauderoute, & qu'Hector avoit pouſſés. Hector n'a pas encore paſſé le foſſé. Cette remarque eſt néceſſaire pour la ſuite.

Tenant en ſa main un grand voile de pourpre] Agamemnon prend ce voile pour atti-

ter par la nouveauté de ce ſpectacle les yeux des Grecs, qui ſans cela, dans le déſordre & la confuſion où ils étoient, n'auroient guere pris garde à lui, & n'auroient pas écouté ce qu'il avoit à leur dire.

Page 291. *Ces grandes & belles promeſſes que nous faiſions*] Il dit *nous*, pour adoucir le reproche en le rendant général, & en y prenant part lui-même, de crainte d'irriter les troupes, s'il avoit dit *vous faiſiez.*

Dans l'iſle de Lemnos, & qu'aſſis à table la coupe à la main] Lemnos étoit célébre par ſes bons vins. Nous avons vû à la fin du Livre précédent, que les Grecs faiſoient venir de-là tout le vin qui leur étoit néceſſaire.

Ai-je laiſſé ſans honneur le moindre de vos autels] C'eſt une choſe aſſez remarquable. Agamemnon ſe vante de n'avoir paſſé pendant un long voyage aucun autel de Jupiter ſans y avoir fait des ſacrifices.

Page 292. *Il tenoit dans ſes ſerres un faon de biche*] L'aigle marquoit Hector qui étoit conduit par Jupiter. Le faon de biche marquoit les Grecs qu'Hector avoit repouſſés, & qu'il tenoit déja comme dans ſa main, & ce faon tombant au pied de l'autel de Jupiter, faiſoit entendre que la protection de ce Dieu, qu'ils venoient d'invoquer, les ſauveroit.

A Jupiter Dieu des Oracles] *Dieu de tous les Oracles.* Les Grecs en donnant à Jupiter le ſurnom de πανόμφαιος, vouloient faire entendre que quoique les Dieux inférieurs préſidaſſent aux oracles & aux auſpices,

c'étoit ſous les ordres de Jupiter qui en étoit le véritable maître.

Page 293. *Les Grecs n'ont pas plûtôt apperçu cet oiſeau qu'ils reprennent courage*] Le ſigne, que Jupiter leur envoyoit, étoit ſi ſenſible, que tous les Grecs l'entendent dans le moment ſans le ſecours d'aucun devin ni d'aucun interpréte.

Page 294. *Il revient ſous le bouclier d'Ajax, comme un jeune enfant*] Combien d'idées agréables Homere préſente par cette ſeule image! Il varie la face du combat par cette ſingularité qu'on n'a pas encore vûë; il fait voir la tendreſſe qu'Ajax a pour Teucer qu'il couvre de ſon bouclier, & en même-tems il releve la ſupériorité d'Ajax ſur Teucer, & fait que ce héros en ne faiſant encore aucun exploit, paroît plus grand que Teucer, qui tue tant de braves capitaines.

Page 295. *Et qui quoique vous ne fuſſiez pas ſon fils légitime*] Il étoit fils de Telamon & de la Princeſſe Heſione ſœur de Priam, qu'Hercule avoit emmenée priſonniere, & donnée à Telamon qui en avoit fait ſa concubine. On voit par ce paſſage que cette naiſſance n'étoit pas regardée comme honteuſe; car Agamemnon n'auroit pas voulu bleſſer par un reproche ſi ſenſible, un homme dont il étoit ſi content.

Page 296. *Vous aurez après moi le premier prix*] Agamemnon dit *après moi*, pour conſerver ſa dignité, & en même-tems pour rendre ſa promeſſe plus croyable.

Page 298. *Car Apollon lui-même détourna le coup*] Il étoit néceſſaire qu'Homere mar-

quât ce secours d'Apollon, car autrement on n'auroit pas compris comment un aussi habile archer que Teucer auroit pu manquer tant de fois Hector. Au reste, toute cette Poësie n'est que pour dire simplement que la Destinée ne vouloit pas qu'Hector fût tué par Teucer, & qu'elle avoit amené la derniere heure d'Archeptoleme.

Page 301. *Mais mon pere toujours cruel*] Ce discours de Minerve contre son pere marque bien ce que peut la passion sur la sagesse même.

Page 302. *Exposé à une mort inévitable, il imploroit par ses larmes le secours du ciel*] Il y a ici une satyre amere contre Hercule. Minerve, pour faire voir que ce héros n'étoit pas capable de se tirer de tant de dangers sans son secours, feint qu'il demande ce secours avec larmes, ce qui est indigne d'un héros, qui ne doit jamais pleurer dans le péril. Hercule étoit si éloigné de cette foiblesse, que lorsque les feux, qui le dévoroient aux derniers momens de sa vie, le forçoient de jetter des cris & de verser quelques larmes, quoique ces larmes fussent des larmes de douleur, & non pas de crainte, il gémit de rage d'avoir pleuré. C'est pourquoi Sophocle le fait parler ainsi dans ses Trachinies :

. . . . ὅς τις, ὥστε παρθένος,
Βέβρυχα κλαίων, καὶ τόδ' οὐδ' ἂν εἷς ποτὲ
Τόνδ' ἄνδρα φαίη πρόσθ' ἰδεῖν δεδρακότα,
Ἀλλ' ἀστένακτος αἰὲν ἑσπόμην κακοῖς.

Ayez pitié de moi qui ai heurlé & pleuré comme une fille, foiblesse où jamais homme ne m'a-

voit vu tomber, car je soutenois les plus grands maux sans jamais pousser un seul soupir, & sans verser une seule larme.

Page 302. *Le terrible monstre qui en garde l'entrée*] Homere appelle simplement Cerbere *le chien du terrible Pluton.* Il y a de l'apparence que de son tems ce chien n'avoit pas encore le nom de Cerbere.

Page 303. *Assûrément il y aura quelque Troyen dont la graisse*] Elle veut désigner Hector, qui apparemment étoit gros & gras.

Détache & laisse tomber à ses pieds le voile] Homere repete ici dix ou douze vers qu'il a employés ailleurs, ce qui lui est assez ordinaire. Ce Poëte, comme Eustathe l'a fort bien remarqué, veut faire voir par-là que lorsqu'on a trouvé ce qui est fort bien, il ne faut pas chercher autre chose, ni éviter ces répétitions. Nous avons aujourd'hui sur cela une délicatesse qui me paroît plûtôt une maladie qu'une marque de bon goût. Le bon goût reçoit avec plaisir deux & trois fois la même image, & dans les mêmes termes.

Page 305. *Que je blesserai leurs chevaux*] Homere veut marquer par cette image l'empire absolu que le Dieu suprême a sur toute la nature, qu'il peut déranger & renverser comme il lui plaît.

Page 306. *Je ne suis pas si fort irrité contre elle ; & je suis accoûtumé*] Jupiter fait bien entendre ici que la colere est une de ces passions que la surprise cause, car on n'est point en colere de ce qui est ordinaire & à

quoi on eſt accoûtumé. Voilà pourquoi plus les gens qui nous mettent en colere, nous ſont chers, plus la colere eſt violente.

Page 308. *Neptune le reçoit à l'entrée, détele lui-même ſon char*] Cette fiction que Neptune détele lui-même le char de Jupiter, eſt fondée ſur ce que l'air, qui n'eſt autre que Jupiter, s'étend depuis les Cieux juſqu'à la mer, où il ſe repoſe.

Range ſon char dans ſa brillante remiſe] Je n'ai oſé haſarder ce paſſage à la lettre, parce qu'il eſt trop ſingulier, & trop éloigné de nos manieres. Je me contenterai de l'expliquer dans cette remarque. Homere dit ἅρματα δ' ἂμ βωμοῖσι τίθει. *Il met ſon char ſur ſon piedeſtal.* Le mot βωμοὶ ne ſignifie pas ſeulement *des autels*, mais encore *des baſes, des piedeſtaux* ſur leſquels on met des vaſes, des ſtatuës, & c'eſt ſans doute à l'imitation des Grecs que les Latins ont appellé *aras, autels*, certains rochers qui paroiſſent ſur la mer. Pourquoi donc le char de Jupiter eſt-il mis ſur une baſe, ſur un piedeſtal, au lieu d'être mis dans une remiſe ? C'eſt pour faire entendre que l'air, qui eſt le véritable char de ce Dieu, n'a d'autre aſſiette que la terre même, qui eſt la baſe où il ſe repoſe au milieu de l'univers. Voilà quelle eſt l'idée d'Homere ; idée grande & noble, que notre langue ne ſçauroit exprimer.

Page 311. *Dans les lieux où regnent Japet & Saturne*] C'eſt-à-dire, ſoit que vous alliez dans le fond du Tartare ſolliciter les Tirans, & les obliger à me venir faire encore la guerre, comme ils firent autrefois.

On n'a qu'à voir le premier livre d'Apollodore.

Page 314. *Que tous les enfans, qui ne sont pas encore en âge de porter les armes*] Hector ne laisse aucun âge exemt de rendre service à la patrie. Les enfans, c'est-à-dire, ceux qui n'ont que douze ou treize ans, & qu'il appelle par cette raison πρωθήβας, qui sont un peu avant la puberté, qui vont entrer dans l'âge de puberté, & les vieillards feront sentinelle sur les tours, & les femmes allumeront des feux dans toutes les ruës.

Page 316. *Et d'être éternellement honoré des mortels comme le sont Apollon & Minerve*] Hector a donné ses ordres avec beaucoup de sagesse & en homme de guerre; mais un moment après l'orgueil, que lui inspire le succès de cette glorieuse journée, lui fait tenir un langage plein d'une folle présomption. Il s'imagine que les Grecs prendront la fuite, ou que s'ils osent attendre l'aurore, Diomede tombera sous ses coups; après quoi sa folle vanité le porte à désirer même les honneurs qu'on ne rend qu'aux immortels. Cela est bien naturel aux hommes, les grandes prospérités leur font oublier qu'ils sont hommes, & les portent à vouloir s'égaler aux Dieux. Alexandre en est une preuve.

Page 317. *Comme lorsque l'astre qui préside à la nuit*] Cette comparaison si noble & si belle n'est que pour dire que les feux, que les Troyens ont allumés dans leur camp, éclairent toute la plaine de Troye, jusqu'au rivage de l'Hellespont. Quelle poësie, qui change

change presque la terre en un ciel étoilé!

S'allumant d'un nouveau feu] C'est ainsi qu'il faut expliquer le φαεινὴν selon Eustathe, qui dit avec raison, que le Poëte ne parle ici que de la Lune qui recommence à se revêtir de lumiere & qui est au premier quartier; car lorsqu'elle est dans son plein, les étoiles bien loin de paroître si brillantes, sont obscurcies, comme Sapho le disoit dans ces vers:

Α'στέρες μὲν ἀμφὶ καλὰν Σελάναν
Α'ψ' ἀποκρύπτουσι φαεινὸν εἶδος
Ο'πότ' ἂν πλήθοισα μάλιστα λάμπῃ γᾶν.

Tous les astres cachent leurs rayons autour de leur reine, lorsque toute revêtuë de lumiere, elle éclaire l'univers. Quelques anciens critiques, comme le rapportoient Apion & Herodote, pour trouver ce sens, corrigeoient le mot φαεινὴν en le partageant en deux mots; car ils vouloient qu'Homere eût écrit φάει νῦν, pour φάει νέαν *lumine novam, nouvelle par la lumiere*, commençant à être éclairée. Cette correction paroît plus subtile que nécessaire. On peut fort bien s'en passer.



Argument du IX. Livre.

AGamemnon déſeſpérant du ſalut de l'armée, convoque l'aſſemblée des Grecs & conſeille de ſe retirer. Diomede ſe levant s'oppoſe fortement à cet avis, & Neſtor, qui parle après lui, le louë de la maniere ſage & hardie avec laquelle il a parlé au Roi. Il dit enſuite ce qu'il juge à propos que l'on faſſe, & par ſon conſeil on envoye Ulyſſe & Ajax, fils de Telamon, à Achille, pour tâcher de l'adoucir, & Phenix eſt prié de les accompagner. Ils font tous trois des diſcours très-forts & très-touchans. Ce héros rejette toutes leurs prieres, & leur répond avec dureté : il retient pourtant Phenix dans ſa tente. Ajax & Ulyſſe s'en retournent rendre compte de leur ambaſſade, & les troupes vont ſe repoſer.



L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE IX.

LES Troyens se tenoient ainsi sur leurs gardes près des feux qu'ils avoient allumés, & qui éclairoient la plaine : mais les Grecs effrayés par Jupiter même s'abandonnoient à la fuite, compagne inséparable de la peur, & tous les chefs étoient dans le dernier abattement de voir leurs troupes si maltraitées. Comme le froid Borée, & le violent Zephyre, qui tous deux soufflent des climats glacés de la Thrace, venant tout-à-

coup à tomber sur la vaste mer, la bouleversent jusques dans ses abîmes, & y élevent des montagnes de flots; de même la peur & la fuite déchiroient le courage des Grecs. Le fils d'Atrée plongé dans une profonde tristesse couroit par tout le camp, donnant ordre à ses hérauts d'appeller sans bruit tous les Grecs à une assemblée, & lui-même il faisoit la fonction de héraut, & convoquoit les troupes. Les Grecs consternés s'assemblent; Agamemnon se leve au milieu d'eux, versant des torrens de larmes, comme une source profonde qui du haut d'une roche précipite ses eaux, & avec de profonds soupirs il leur parle en ces termes : Mes amis, Princes &
» Chefs de l'armée, le cruel fils de
» Saturne me jette dans une affreuse
» calamité. Il m'avoit promis, & sa
» promesse avoit été confirmée par

un signe qui devoit être irrévocable, que je retournerois dans ma patrie après avoir saccagé la superbe Troye. Présentement il a machiné contre moi la plus atroce de toutes les perfidies ; il m'ordonne de partir, & de retourner à Argos avec honte, après que j'ai perdu une grande partie de mon armée : voilà ce qui est agréable aux yeux du puissant Jupiter, qui a renversé tant de villes fortifiées, & qui en renversera encore tant d'autres, car sa force est infinie ; qui est-ce qui peut lui résister ? Mais dépêchons, obéissons tous, & exécutons l'ordre que je vais donner, embarquons-nous sans différer, fuyons vers notre chere patrie ; car il ne faut point se flatter, nous ne prendrons point le superbe Ilion. »

Il dit, & un morne silence regne dans toute l'assemblée : les

Grecs demeurent étonnés sans pouvoir prononcer une parole. Enfin le vaillant Diomede rompt le premier le silence, & dit : Fils
» d'Atrée, je commence par m'op-
» poser à l'avis peu sage que vous
» venez d'ouvrir, & je me sers de
» la liberté que donnent ces assem-
» blées, vous ne le prendrez pas en
» mauvaise part. Vous m'avez repro-
» ché depuis peu de jours à la face
» de tous les Grecs, que j'étois un
» lâche sans force & sans vertu, &
» qui fuyois toujours dans les batail-
» les. Tous les Grecs me connois-
» sent, & cela suffit. Le fils de Sa-
» turne, le puissant Jupiter, dont les
» conseils sont impénétrables, vous
» a donné un sceptre qui est au-des-
» sus de tous les sceptres, & qui
» vous rend ici le Roi des Rois;
» mais il ne vous a pas donné la for-
» ce & le courage, dont l'empire
» est encore plus grand & plus glo-

rieux que celui que vous possedez. «
Malheureux Prince, croyez-vous «
que les Grecs soient aussi lâches «
& aussi abbatus que vous le dites? «
Que si votre courage vous porte «
à regagner votre patrie, partez; «
les chemins sont ouverts, & les «
nombreux vaisseaux, qui vous ont «
suivi de Mycenes, sont heureuse- «
ment les plus près du rivage; tous «
les autres Grecs demeureront ici «
jusqu'à ce que nous ayons saccagé «
Troye. Que s'ils veulent vous sui- «
vre, qu'ils s'enfuyent aussi sur leurs «
vaisseaux; qui est-ce qui prétend les «
retenir? mais pour Sthenelus & «
moi, nous combattrons jusqu'à ce «
que nous ayons trouvé le jour fa- «
tal d'Ilion; car nous ne sommes «
venus ici que par l'ordre de Dieu «
même. »

Ces paroles exciterent les applaudissemens & les acclamations de toute l'assemblée. Tous les

Grecs furent ravis d'entendre ce généreux difcours du vaillant Diomede. Quand le bruit fut appaifé, Neftor fe leva & parla en ces termes : Fils de Tydée, tout le monde connoît votre valeur, & nous fçavons tous que même pour donner de fages confeils, vous êtes au-deffus de tous les capitaines de votre âge. Il n'y a pas un des Grecs qui ne louë le difcours que vous avez fait, & qui foit d'un fentiment différent du vôtre ; mais vous n'avez pas achevé d'expliquer tout ce que vous avez penfé. Vous êtes encore jeune, & vous pourriez être le plus jeune de mes enfans ; cependant vous avez parlé aux Rois avec beaucoup de fageffe & de prudence, & vous n'avez rien dit qui ne fût très-à-propos. Moi qui fuis plus vieux, & qui dois par conféquent avoir plus d'expérience, j'ajouterai ce que

vous n'avez pas dit. Je parlerai « avec ma franchise ordinaire, & je « ne crois pas que personne condam- « ne cette liberté, non pas même « Agamemnon : Il faut être sans pa- « rens, sans amis, sans maison, sans « humanité, sans justice, pour aimer « les divisions intestines, toujours « plus funestes que les plus cruelles « guerres. Mais pour l'heure, obéis- « sons à la nuit, & que les troupes « repaissent. Posons de bons corps- « de-garde sur les bords du fossé, « hors de la muraille qui nous sert « de rempart, & envoyons-là nos « jeunes officiers à la tête de leurs « compagnies; & vous, fils d'Atrée, « donnez ici vos ordres; car vous « êtes le Roi de tous les autres Rois. « Assemblez dans votre tente tous « les vieux capitaines, & donnez- « leur à souper : cet honneur vous « appartient; outre que vous êtes « notre Général, les vaisseaux des «

» Grecs vous amenent tous les jours
» de Thrace des convois, qui vous
» mettent en état de traiter magnifi-
» quement tous les Chefs & les Prin-
» ces de l'armée. Quand vous les au-
» rez assemblés en très-grand nom-
» bre, vous les entendrez tous, &
» vous suivrez le conseil qui vous pa-
» roîtra le meilleur. Tous les Grecs
» ont grand besoin qu'on vous en
» donne qui partent d'une sagesse
» profonde; car vous voyez tous les
» feux que les ennemis ont allumés
» près de nos vaisseaux : y a-t-il quel-
» qu'un qui à cette vûë ne soit pas
» saisi de frayeur? cette nuit va per-
» dre ou sauver l'armée. »

Toute l'assemblée se rend à son avis. Les capitaines, qui devoient commander les gardes, se présentent avec leurs armes; Thrasymede, fils de Nestor, Ascalaphus, & Jalmenus, fils de Mars, Merion, Apharée, Dei-

pure, & le divin Lycomede, fils de Creon : on leur donne à chacun cent hommes bien armés ; ils se postent entre le fossé & la muraille ; ils allument des feux, & commencent à préparer leur souper.

Agamemnon mene tous les vieux capitaines dans sa tente, & leur fait un magnifique repas. Quand ils eurent mangé, & que les tables furent levées, le même Nestor, dont le conseil avoit paru si sage, commença le premier à proposer son avis, & parla en ces termes : Fils d'Atrée, qui avez la « gloire de commander ici à tant de « Rois, je n'adresserai mon discours « qu'à vous, comme j'ai déja fait ; « parce que vous êtes Roi de plu- « sieurs peuples, & que Jupiter vous « a mis entre les mains le sceptre & « les loix, afin que vous gouverniez « selon leurs regles. Voilà pourquoi «

» il faut que vous ſçachiez non-ſeu-
» lement parler avec ſageſſe & avec
» dignité ; mais auſſi entendre tout
» le monde, & déférer à celui qui
» vous aura propoſé ce qui eſt le
» meilleur pour votre bien & pour
» le bien général de la Grece. Le
» bon avis, dès que vous l'aurez ſui-
» vi, deviendra le vôtre, & vous
» fera autant ou plus d'honneur qu'à
» celui qui l'aura donné. Pour moi,
» je vous dirai librement ce qui me
» paroît le plus expédient & le plus
» convenable, & je ne penſe pas
» qu'on vous ait jamais donné un
» meilleur conſeil ; ce n'eſt pas d'au-
» jourd'hui que je penſe ce que je
» vais vous dire, je le penſe depuis
» le moment fatal que vous enlevâ-
» tes Briſéis à Achille juſques dans
» ſa tente, & que vous mépriſâtes
» ſon reſſentiment, malgré tous les
» efforts que nous employâmes pour
» vous empêcher de vous porter à

une extrémité dont nous pré- «
voyions les funestes suites. Il n'est «
rien que je ne vous représentasse «
alors pour vous retenir ; mais vo- «
tre colere & votre fierté l'empor- «
terent sur nos remontrances ; vous «
deshonorâtes un héros, que les «
Dieux eux-mêmes ont comblé «
de gloire & d'honneur, vous avez «
encore chez vous le prix, dont sa «
valeur avoit été récompensée. «
Consultons donc ici ensemble, & «
cherchons les moyens de l'appai- «
ser par de riches présents, & par «
des soumissions qui le satisfassent. «

Agamemnon frappé de la vérité de ces paroles, lui répond : Sa- «
ge vieillard, vous ne m'avez pas «
reproché à tort mes injustices. J'ai «
commis une très-grande faute, je «
ne puis le nier ; un homme que «
Jupiter aime, comme il aime ce- «
lui-là, vaut seul une armée, & il «
méritoit d'être mieux ménagé. «

» C'eſt pour le venger, que ce
» Dieu puiſſant afflige aujourd'hui
» mon peuple : mais ſi je l'ai offenſé
» en m'abandonnant à mon naturel
» trop impétueux & trop altier, je
» veux lui faire toute ſorte de répa-
» rations, & lui offrir des préſents
» qui ſurpaſſent ſes eſpérances : je
» vais vous déclarer ce que j'ai deſ-
» ſein de lui donner : Je lui donne-
» rai ſept trepieds qui ne ſont point
» faits pour être au feu, dix talents
» d'or, vingt vaſes précieux & à l'é-
» preuve des flammes, douze beaux
» chevaux accoûtumés à vaincre
» dans les jeux, & qui ont déja rem-
» porté des prix magnifiques : un
» homme, quel qu'il ſoit, ne ſçau-
» roit qu'être riche, & voir l'or
» rouler dans ſa maiſon, quand il
» n'auroit qu'autant de prix que ces
» fougueux courſiers m'en ont rap-
» porté de leurs combats & de leurs
» courſes. Je lui donnerai encore

ſept femmes de Lesbos très-bien « élevées, & inſtruites à faire de « beaux ouvrages ; je les choiſis « moi-même lorſqu'il ſe rendit maî- « tre de Lesbos ; elles ſont d'une « beauté ſupérieure à celle de tou- « tes les autres femmes, & avec el- « les il recevra la fille de Briſés que « je lui enlevai, & que je ſuis réſo- « lu de lui rendre, tout prêt de lui « faire le plus grand de tous les ſer- « mens, que jamais je n'ai pris avec « elle la moindre des libertés que « les hommes peuvent prendre avec « leurs captives. Voilà les préſents « que je lui ferai dès aujourd'hui. Si « jamais les Dieux nous accordent « de ſaccager la ville de Priam, il « remplira à ſouhait ſon vaiſſeau de « toutes ſortes de richeſſes, quand « nous ferons le partage du butin, « & il aura pour ſa part vingt « Troyennes, qui ne cederont qu'à « Helene ſeule le prix de la beauté, «

» & quand nous ferons de retour à
» Argos où regne l'abondance, il
» fera mon gendre, & il tiendra
» dans ma cour la même place,
» qu'Oreste mon fils unique, qu'on
» éleve avec un éclat digne de sa
» naissance. J'ai trois filles dans mon
» palais, Chrysothemis, Laodice,
» & Iphianasse ; je lui donnerai le
» choix, & sans avoir fait le moin-
» dre présent, il menera dans le pa-
» lais de son pere, celle qui aura été
» la plus agréable à ses yeux ; & cet-
» te princesse lui portera un bien
» si considérable, que jamais Roi
» n'a donné à sa fille de si grosse
» dot : car je lui donnerai sept gran-
» des villes, Cardamyle, Enope,
» Hire, qui a de beaux pâturages,
» la charmante Pherés, Antée, en-
» vironnée de si belles prairies, la
» belle Aipée, & Pedase célébre
» par ses bons vins : elles sont tou-
» tes sur les confins du sablonneux

territoire de Pylos, & voisines « de la mer; les peuples qui les ha- « bitent sont riches en troupeaux, « ils lui offriront tous les jours de « nouveaux dons comme à un Dieu; « & gouvernés justement sous son « sceptre, ils lui payeront avec joie « de riches tributs. Voilà ce que je « ferai pour lui, s'il renonce à sa co- « lere. Qu'il se laisse donc fléchir. « Il n'y a que Pluton qui demeure « toujours inflexible, & c'est pour- « quoi aussi entre les Dieux, il est le « seul que les mortels abhorrent. « Ce prince ne doit pas avoir hon- « te de me céder, car outre que je « commande à plus de peuples, je « suis plus âgé que lui. «

Le sage Nestor lui répond: Grand Roi à qui tous les Rois « obéissent, vous offrez à Achille « des présents, que, tout grand Roi « qu'il est, il ne doit pas rejetter; « mais choisissons les ambassadeurs «

» qui iront de votre part vers ce
» Prince. Si vous me le permettez,
» je m'en vais les nommer moi-mê-
» me, & ils vous obéiront. Premie-
» rement je ſuis d'avis que Phœnix,
» l'ami de Jupiter, conduiſe l'am-
» baſſade, & pour ambaſſadeurs en-
» voyons le grand Ajax & le divin
» Ulyſſe; ils auront avec eux les
» ſacrés hérauts Odius & Eurybate.
» Qu'on apporte donc promptement
» de l'eau pour laver les mains, &
» qu'on faſſe un religieux ſilence,
» afin que nous tâchions de nous
» rendre Jupiter propice, & de le
» porter à avoir pitié de nous.

Il dit, & ſon avis fut approuvé de toute l'aſſemblée. En même-tems les hérauts verſent de l'eau ſur les mains, les échanſons rempliſſent de vin les coupes, & les préſentent à tous les aſſiſtans.

Après qu'on eut fait les libations & vuidé les coupes, les am-

bassadeurs se levent pour partir. Le prudent Nestor leur donne à tous leurs instructions, & sur-tout à Ulysse, & du geste & de la voix; il leur enjoint encore de ne rien oublier de tout ce qui sera le plus capable de fléchir & de persuader Achille. Ils s'en vont donc le long du rivage de la bruyante mer, faisant secretement leurs prieres au Dieu Neptune, afin qu'il daigne favoriser leur dessein, & amolir la dureté du fils de Pelée.

Ils arrivent au quartier des Thessaliens, & trouvent Achille qui se divertissoit à jouer d'une lyre admirablement bien travaillée, qu'il avoit trouvée parmi les dépoüilles, quand il saccagea la ville d'Eetion; il s'amusoit à jouer de cette lyre, & en jouant il chantoit les glorieux exploits des héros. Il n'y avoit avec lui que

Patrocle, qui étoit assis vis-à-vis dans un grand silence, attendant qu'il eût cessé de chanter. Les ambassadeurs s'avancent : Ulysse marche le premier; ils s'arrêtent par respect à quelques pas de lui; Achille, surpris de les voir, se leve avec précipitation, sa lyre encore entre les mains; Patrocle, qui les apperçoit en même-tems, se leve aussi : Achille leur fait un très-bon accueil, & leur parle le premier en ces termes : Soyez les
» bien venus, certainement vous
» êtes mes amis; & c'est cela même
» qui me fait voir qu'il faut qu'une
» extrême nécessité presse les Grecs;
» puisqu'ils m'envoyent les plus
» grands personnages de l'armée,
» & ceux que j'aime le plus ».

En finissant ces mots, il les fait avancer dans sa tente, les fait asseoir sur des siéges couverts de tapis de pourpre, & se tournant

vers Patrocle, il lui dit : Fils de «
Menœtius, faites apporter une «
des plus grandes urnes, rempliſ- «
ſez-la promptement du vin le plus «
exquis, & préſentez à chacun une «
coupe ; car je reçois dans ma ten- «
te les plus chers de mes amis ».

Patrocle exécute cet ordre, & met ſur le feu un grand vaiſſeau, où il a mis la moitié d'un mouton, la moitié d'une chévre, & tout le dos d'un cochon engraiſſé. Pendant qu'Automedon tient ce vaiſſeau ; Achille coupe lui-même ces viandes, les met par morceaux, en garnit pluſieurs broches, & Patrocle allume un grand feu ; & après que la flamme eſt éteinte, il fait un lit de charbons embraſés : il y étend les broches, & répand le ſel néceſſaire ſur ces viandes, en les levant de deſſus leurs chenets. Quand ces mets ſont bien rôtis & rangés en différens plats,

Patrocle sert sur la table les pains qu'il prend dans de belles corbeilles ; Achille fait les portions, s'assied vis-à-vis d'Ulysse, & ordonne à Patrocle d'offrir le sacrifice ordinaire avant le festin : il obéit, & jette dans le feu les premices des viandes. Ces prémices étant offertes, chacun mange de ce qui est servi devant lui. Après qu'ils eurent soupé, Ajax fait signe à Phœnix. Ulysse apperçoit ce signe, & remplissant sa coupe de vin, il la présente à Achille, & lui dit:
» Divin fils de Pelée, recevez nos
» actions de graces pour le bon ac-
» cueil que vous nous avez fait.
» Nous avons été reçûs à votre ta-
» ble, comme à la table même du
» Roi Agamemnon, & nous avons
» trouvé chez vous la même ma-
» gnificence. Mais aujourd'hui le
» plaisir de la bonne chere nous
» touche peu, vous nous voyez ac-

cablés de douleur, & saisis de « crainte. La journée de demain va « décider de la destinée de tous les « Grecs. Nos vaisseaux vont être « en proye aux feux des Troyens, « si vous ne vous armez de votre « force & de votre courage; nos « fiers ennemis avec leurs Alliés « sont venus camper près de nos re- « tranchemens, & ont allumé dans « tout leur camp des feux qui éclai- « rent tout le rivage; ils se vantent « que rien ne pourra les arrêter, & « qu'ils pénétreront jusques dans nos « vaisseaux; Jupiter leur envoye à « tout moment des signes favora- « bles par ses éclairs & par ses ton- « nerres, & Hector tout fier de ses « forces, & plein de confiance en « la faveur de Jupiter, ne respire « que le sang & que le carnage; il « défie les hommes & les Dieux, « & ne pouvant ni contenir ni mo- « dérer la rage qui l'anime, il de- «

» mande ſeulement de voir paroî-
» tre l'Aurore, & promet qu'il vien-
» dra arracher de nos vaiſſeaux les
» images ſacrées de nos Dieux, em-
» braſer toute notre flotte, & nous
» paſſer tous au fil de l'épée au mi-
» lieu de ces flammes & de ces feux;
» & je crains bien que les Dieux ne
» laiſſent pas ces menaces ſans effet,
» & que ce ne ſoit le deſtin des Grecs
» de périr loin d'Argos ſur le rivage
» de Troye. Mais levez-vous, divin
» Achille, ſi vous pouvez enfin,
» quoique tard, vous réſoudre à ſau-
» ver les Grecs de la fureur des
» Troyens; cette occaſion manquée
» vous laiſſera toute votre vie un
» repentir dévorant. Quand le mal
» eſt fait, il n'y a plus de remede;
» prévenez-le donc pendant qu'il
» eſt encore tems, & penſez promp-
» tement au moyen de nous arra-
» cher à la cruelle mort qui nous
» menace. Mon cher Achille, que
ne

ne vous dit point le Roi votre pe- «
re le jour qu'il vous envoya de «
Phthie à Agamemnon ? quels con- «
seils ne vous donna-t-il pas ? Mon «
fils, vous dit-il en vous embraſ- «
ſant, Minerve & Junon vous ac- «
corderont la victoire ſur vos en- «
nemis, quand elles le jugeront à «
propos, mais ſouvenez-vous de «
modérer votre fierté, & de répri- «
mer votre colere ; la douceur vaut «
toujours mieux que la force ; évi- «
tez les querelles, ſource féconde «
de toute ſorte de malheurs, & «
croyez que la bonté & l'humanité «
vous feront plus honorer des «
Grecs, que la dureté & que la «
violence. Voilà les ſages inſtruc- «
tions que vous donna ce vénéra- «
ble vieillard, & vous les avez ou- «
bliées : mais il eſt encore tems «
d'en profiter ; appaiſez vous & re- «
noncez à cette colere qui vous dé- «
vore. Si vous faites ce noble ef- «

» fort sur vous-même, Agamemnon
» vous offre des dons dignes de
» vous. Que si ..... Mais écoutez-
» moi, que je vous dise les présens
» que le Roi vous offre ; il vous
» promet sept beaux trépieds, qui
» ne sont que pour l'ornement, dix
» talents d'or, vingt vases précieux
» qui ne craignent pas les flammes,
» douze beaux chevaux accoûtumés
» à vaincre dans les jeux, & qui ont
» déja remporté des prix très-magni-
» fiques ; un homme, quel qu'il soit,
» ne sçauroit qu'être riche à jamais,
» & que voir l'or rouler dans sa mai-
» son, quand il n'auroit qu'autant
» de prix que ces fougueux coursiers
» en ont rapporté de leurs com-
» bats & de leurs courses ; il vous
» donnera encore sept esclaves Les-
» biennes très-bien élevées, & ins-
» truites à faire de beaux ouvrages :
» il les choisit lui-même pour sa part
» du butin, quand vous vous rendî-

tes maître de la belle ville de « Lesbos; elles ſont d'une beauté « qui efface toutes les autres fem- « mes; il vous les donnera, & à « leur tête, il vous envoyera la fille « de Briſés, qu'il vous a enlevée, « & qui eſt la fatale cauſe de votre « courroux; & il eſt prêt de vous « faire le plus grand de tous les ſer- « ments qu'il ne lui a fait aucune « violence, & qu'il n'a jamais pris « avec elle la moindre des libertés « que les hommes peuvent prendre « avec leurs captives. Voilà les pré- « ſens qu'Agamemnon vous fera dès « aujourd'hui; & ſi jamais les Dieux « nous accordent la grace de ſacca- « ger la ſuperbe ville de Priam, « vous remplirez à ſouhait vos vaiſ- « ſeaux de toutes ſortes de richeſ- « ſes quand nous partagerons le bu- « tin, & vous aurez pour votre part « vingt Troyennes, qui ne céde- « ront qu'à Hélene ſeule le prix de «

» la beauté, & quand nous serons
» de retour à Argos où regne l'a-
» bondance, vous serez son gen-
» dre, & vous tiendrez dans sa cour
» la même place qu'Oreste son fils
» unique, qu'on éleve avec un éclat
» digne de sa naissance. Ce prince
» a trois filles, Chrysothemis, Lao-
» dice, & Iphianasse: vous en aurez
» le choix, & sans avoir fait aucun
» présent, vous emmenerez dans le
» palais du Roi votre pere celle
» qui aura été la plus agréable à vos
» yeux; & cette princesse vous por-
» tera une si grosse dot, que jamais
» Roi n'en a donné de si considérable
» à sa fille; car il vous donnera sept
» grandes villes bien peuplées, Car-
» damyle, Enope, Hire, qui a de
» si beaux pâturages, la charmante
» Pheres, Anthée, qui a les plus
» belles prairies du monde, Aipée,
» & Pedase célébre par ses bons
» vins: elles sont toutes sur les con-

fins du ſablonneux territoire de « Pylos, & ont le voiſinage de la « mer : les peuples qui les habitent « ſont tous riches en troupeaux : ils « vous offriront tous les jours de « nouveaux dons comme à un Dieu, « & gouvernés juſtement ſous vo- « tre ſceptre, ils vous payeront avec « joye de riches tributs. Voilà ce « qu'Agamemnon fera pour vous, « ſi vous renoncez à votre colere. « Que ſi ce prince vous devient tous « les jours plus odieux, & que vous « mépriſiez ſes préſens, ayez au « moins pitié de tous les Grecs, qui « ſont réduits à la derniere extrémi- « té, & qui vous honoreront com- « me un Dieu. Non-ſeulement vous « les empêcherez de périr, mais « vous leur acquerrez une gloire im- « mortelle ; car vous allez faire tom- « ber ſous vos coups le terrible Hec- « tor, qui vient exercer ſes fureurs « juſqu'à votre vûe, & qui eſt per- «

» ſuadé que de tous les Grecs, que
» nos vaiſſeaux ont apportés ſur ce
» rivage, il n'y en a pas un qui oſe
» s'oppoſer à ſes efforts.
» Achille ſans s'émouvoir, lui
» répond: Divin fils de Laërte, pru-
» dent Ulyſſe, il faut vous répondre
» avec franchiſe & en peu de mots,
» & vous déclarer ma derniere ré-
» ſolution, dont je ne me départirai
» de ma vie, afin que vous ne veniez
» pas me perſécuter les uns après
» les autres. Je hai plus que la mort
» ceux qui déguiſent leurs ſentimens.
» Je vous déclare donc que ni Aga-
» memnon, ni tous les Grecs en-
» ſemble, ne me fléchiront jamais.
» Quel gré me ſçait-on de ce que
» j'ai combattu ſans relâche, & ſou-
» tenu tout le faix de la guerre? Ce-
» lui qui ne bouge de ſa tente, a
» la même part au butin, que celui
» qui combat; le vaillant n'eſt pas
» plus honoré que le lâche, & ce-

lui qui n'a rien fait meurt regreté, «
comme celui qui s'est couvert de «
gloire, & qui a mille fois teint «
la terre du sang ennemi. Que «
me reste-t-il de toutes les fati- «
gues que j'ai essuyées en expo- «
sant ma vie aux plus grands périls ? «
Comme un oiseau a soin de ses «
petits qui ne peuvent encore vo- «
ler, & s'expose à toutes sortes de «
dangers & de fatigues pour leur «
porter la nourriture, dont il se «
prive, moi de même j'ai essuyé «
pour les Grecs des dangers & des «
fatigues infinies ; j'ai passé les nuits «
sans dormir, & les jours dans le «
sang & dans le carnage, com- «
battant toujours pour leurs fem- «
mes. J'ai pris douze grandes villes «
par mer avec mes seuls vaisseaux, «
& onze par terre autour de Troye. «
Dans toutes ces villes j'ai fait un «
très-riche butin ; je l'ai toujours «
porté aux pieds d'Agamemnon ; «

» & ce grand Roi, après s'être tenu
» tranquillement dans sa tente, sans
» avoir vû seulement tirer l'épée,
» recevoit ce butin, en distribuoit
» une petite partie à mes soldats,
» retenoit le reste pour lui, & en
» faisoit, comme il lui plaisoit, des
» présens aux Généraux & aux Prin-
» ces. Ils ont tous encore les pré-
» sens qu'ils ont reçûs. Il n'y a que
» moi seul qu'il a choisi pour m'en-
» lever ceux qu'il m'avoit donnés:
» voilà toute la préférence qu'il m'a
» marquée: il a à ses côtés la femme
» qu'il m'a ravie, & qui lui a plu;
» qu'il la garde, & qu'il en fasse ses
» délices. Mais pourquoi les Grecs
» font-ils la guerre aux Troyens? A
» quel dessein a-t-il assemblé une si
» nombreuse armée sur ce rivage?
» N'est-ce pas pour faire rendre Hé-
» lene à Ménélas? N'y a-t-il donc
» que les Atrides qui aiment leurs
» femmes? Tout honnête homme

aime celle qu'il a choisie, & il en «
a soin; c'est ainsi que j'aimois la «
mienne, toute ma captive qu'elle «
étoit. Il me l'a enlevée après m'en «
avoir fait présent, & il m'a trom- «
pé; qu'il ne cherche donc pas à «
me tromper encore; je le con- «
nois trop, & il ne viendra pas à «
bout de me persuader. Il n'a qu'à «
chercher avec vous, prudent Ulys- «
se, & avec les autres Rois, les «
moyens de garantir ses vaisseaux «
des flammes dont ils sont menacés. «
Sans moi il a déja fait de si grandes «
choses. Il a fermé son camp d'une «
grande muraille, il a environné «
cette muraille d'un large fossé, & il «
a fortifié ce fossé d'une bonne palis- «
sade, & avec tous ces retranche- «
mens il ne peut encore repousser «
l'homicide Hector? Tant que j'ai «
combattu à la tête des Grecs, ja- «
mais ce terrible Hector n'a osé «
tenter le combat loin de ses mu- «

» railles ; à peine osoit-il sortir des
» portes Scées, & s'avancer jusqu'au
» chêne : là il n'a eu qu'une seule
» fois le courage de m'attendre, &
» il eut bien de la peine à se sauver
» de mes mains. Présentement donc
» que j'ai résolu de ne plus combat-
» tre contre le divin Hector, dès
» demain, après que j'aurai sacrifié
» à Jupiter & aux autres Dieux, je
» ferai mettre mes vaisseaux en mer;
» & il ne tiendra qu'à vous de voir
» à la pointe du jour ces vaisseaux
» fendre les vagues, & l'Hellespont
» gémir sous l'effort de mes ra-
» meurs. Que si Neptune m'accor-
» de une heureuse navigation, j'ar-
» riverai le troisieme jour à la ferti-
» le Phthie. Je trouverai là toutes
» les richesses que j'y ai laissées en
» partant pour cette malheureuse
» expédition, & j'y en porterai d'ici
» assez d'autres : j'y porterai de l'or,
» de l'airain, du fer, & j'y mene-
» rai de belles femmes en assez

grand nombre ; car c'eſt-là le fruit «
qui m'eſt échû de mes conquêtes, «
& on n'a pû me le ravir. Le ſeul «
bien que je tenois du Roi Aga- «
memnon, il me l'a ravi, & il m'a «
fait le plus ſenſible affront qu'on «
puiſſe faire à un homme de cœur. «
Rapportez-lui donc ma réponſe, «
& dites-lui en face & publique- «
ment tout ce que je vous dis pour «
lui ; afin que tous les Grecs ap- «
prennent à s'en défier, & qu'ils ſe «
mettent à couvert de toutes ſes «
tromperies ; car revêtu d'inſolen- «
ce, comme il eſt, il ne finira pas «
par moi : mais tout inſolent qu'il «
eſt, il n'oſeroit ſoutenir ma vûe. «
Déclarez-lui donc de ma part que «
je ne le ſervirai jamais ni de mes «
conſeils, ni de mon épée. Il m'a «
offenſé, il m'a trompé une fois ; «
c'eſt aſſez, il ne me trompera pas «
davantage. Qu'il me laiſſe en re- «
pos, qu'il périſſe, & qu'il ſuive «

» sa mauvaise destinée, puisque Jupiter l'a livré à un esprit de vertige & d'étourdissement. Ses présens me sont odieux, & je le méprise comme un vil esclave. Quand il m'offriroit dix fois, & vingt fois autant de richesses qu'il en a; & qu'il en ajoûteroit encore d'autres d'ailleurs; quand il me donneroit tous les trésors qui entrent dans Orchomene ou dans Thebes d'Egypte, qui est la plus riche ville du monde, & qui a cent portes, par chacune desquelles sortent deux cens guerriers avec leurs chevaux & leurs chars: non, quand il me donneroit autant de talents d'or que le rivage de la mer a de grains de sable, avec tous ces immenses présens Agamemnon ne me fléchiroit jamais. Pour me fléchir, il faut qu'il efface auparavant l'affront qu'il m'a fait, & qui me dévore. Je ne veux

point de sa fille ; quand même elle « disputeroit de beauté avec la belle « Venus, & d'adresse avec la sçavante Minerve ; avec toutes ces « grandes qualités & tous ces charmes, je ne l'épouserois jamais. « Qu'il cherche parmi les Grecs un « autre gendre qui lui convienne, & « qui soit plus grand Prince que moi. « Si les Dieux me conservent, & que « je retourne heureusement dans ma « patrie, le Roi mon pere sçaura me « choisir une femme. Il y a tant de « belles Princesses dans la Grece, « & dans Phthie, toutes filles de « Princes qui par leur valeur & par « leur prudence sçavent conserver « leurs Etats : j'en aurai le choix, & « il n'y a point de Roi qui ne se « tienne honoré de mon alliance. « Aussi tous mes desirs ne tendent « plus qu'à mener une vie tranquille ; « & après avoir épousé une femme « digne de moi, une femme pleine «

» de vertu & de sagesse, je ne songerai qu'à jouir des biens que mon pere m'aura donnés. La vie est d'un prix que rien n'égale. Ni les trésors qu'enfermoit le superbe Ilion avant l'arrivée des Grecs, & pendant qu'il jouissoit de la paix, mere de l'abondance; ni tous ceux qui sont consacrés dans le magnifique temple d'Apollon à Pytho, rien n'est comparable à la vie. On peut acquérir de nombreux troupeaux, ou gagner des trépieds d'or, & des chevaux qui ne seront jamais vaincus à la course; mais notre ame, quand elle a une fois abandonné notre corps, ne revient plus l'animer. La Déesse ma mere, la belle Thétis, m'a souvent dit que les Destinées m'avoient ouvert deux chemins bien différens pour arriver à la mort: que si je m'opiniâtrois à demeurer ici, pour combattre devant Troye,

toute espérance de retour étoit « perduë pour moi; mais qu'en re- « vanche j'acquerrois une gloire im- « mortelle: au lieu que si je pre- « nois la résolution de m'en retour- « ner dans ma patrie, il n'y avoit « plus pour moi de gloire immortel- « le, mais qu'aussi je jouirois d'une « longue vie, & que la mort ne « viendroit trancher mes jours qu'au « bout d'une très-longue & paisible « carriere. Pour moi, non-seule- « ment je choisis le dernier parti, « mais je conseille aussi à tous les « Grecs de suivre mon exemple & « de s'en retourner, car jamais ils ne « verront la fin de cette guerre, & « ne saccageront le superbe Ilion; « Jupiter le couvre de sa main in- « vincible, & la force & le courage « de ses peuples se renouvellent & « s'augmentent tous les jours. Allez « donc, allez faire votre rapport à « tous les chefs de l'armée; &, ce «

» qui eſt le principal devoir de per-
» ſonnages comme vous, exhortez-
» les à prendre de plus juſtes meſu-
» res pour ſauver leurs troupes &
» leurs vaiſſeaux, car pour la reſ-
» ſource qu'ils croyoient avoir trou-
» vée en moi, ſi je venois à ſurmon-
» ter mon reſſentiment, ils n'ont
» qu'à ſe détromper; ils ſont bien
» loin de leurs eſpérances. Allez
» vous deux; mais pour Phœnix, il
» peut demeurer, & paſſer la nuit
» dans ma tente : il partira demain
» avec moi s'il veut me ſuivre, car
» il eſt libre, & je ne l'emmenerai
» pas malgré lui.

Il dit : & ils demeurerent tous dans un profond ſilence, conſternés de ſon diſcours; car il les avoit refuſés avec toute la dureté poſſible & ſans aucun ménagement. Enfin le ſage Phœnix animé par la vûe du danger où étoit l'armée, fit effort ſur lui-même, & rom-

pant le silence, il dit, le visage baigné de pleurs : Si vous avez « résolu votre départ, divin Achille, « & que vous refusiez absolument « d'éloigner de nos vaisseaux les « flammes ennemies, parce qu'une « violente colere s'est emparée de « votre cœur, mon cher fils, com- « ment pourrois-je demeurer ici « seul sans vous ? Ne vous souvenez- « vous plus que le Roi votre pere, « le jour qu'il vous envoya au Roi « Agamemnon, me donna à vous, « & m'ordonna de vous suivre. Vous « étiez encore si jeune, que vous « n'aviez aucune expérience ni pour « la guerre, ni pour les conseils, où « les hommes acquiérent tant de ré- « putation par leur sagesse & par « leur prudence ; c'est pourquoi il « m'envoya avec vous pour vous « instruire, & pour vous donner des « exemples de bien parler & de bien « faire. Depuis ce moment je n'ai «

» point envisagé que je pusse jamais
» être séparé de vous, & je ne me
» consolerois pas de cette cruelle
» séparation, mon cher enfant, quand
» Dieu lui-même descendu du Ciel
» me promettroit de changer ma
» vieillesse en une jeunesse florissan-
» te, & de me remettre dans l'âge
» où j'étois, quand je quittai la Gre-
» ce, pour me mettre à couvert des
» emportemens d'Amyntor mon
» pere, qu'une cruelle jalousie avoit
» mis en fureur contre moi. Il aimoit
» éperduëment une jeune personne,
» dont il n'étoit point aimé, & il
» méprisoit si fort ma mere, qu'il ne
» la pouvoit souffrir. Ma mere, pour
» se venger, étoit tous les jours à
» me persécuter de devenir le rival
» de mon pere, de m'attacher à cet-
» te femme, & de le prévenir, ne
» doutant point que je n'en fusse
» bientôt écouté, & que mon pere,
» qui étoit âgé & mal reçu, ne lui

devînt encore plus insupportable; «
enfin je lui obéis. Mon pere, qui «
s'apperçut aussitôt de mon attache- «
ment, s'emporta à un tel excès, «
qu'il fit les plus horribles impré- «
cations contre moi, & qu'il invo- «
qua les terribles Furies, les con- «
jurant que je ne pusse jamais faire «
asseoir sur ses genoux un fils sorti «
de moi. Ces formidables Déesses «
avec le Dieu des Enfers, & la «
cruelle Proserpine ont exaucé ses «
imprécations. J'avouë que dans ce «
moment la douleur & le désespoir «
penserent me faire commettre le «
plus grand de tous les crimes; je «
me vis sur le point d'aller plonger «
un poignard dans le sein de mon «
propre pere; mais quelque Dieu «
secourable me retint au milieu de «
ma fureur, en me remettant de- «
vant les yeux les reproches éter- «
nels que j'allois m'attirer, & les «
noms odieux d'impie & de parri- «

» cide, dont j'allois me noircir. Je
» pris donc le parti de quitter le pa-
» lais de mon pere, pour n'être pas
» exposé à son ressentiment. Tous
» mes amis & tous mes proches
» s'empressoient pour me retenir,
» & ne se contentoient pas de me
» prier, ils alloient jusqu'à me faire
» violence, car ils ne me quittoient
» pas un seul moment; ce n'étoit
» que festins continuels, & que sa-
» crifices que l'on offroit aux Dieux.
» On me retint ainsi neuf jours en-
» tiers, pendant lesquels on se re-
» layoit pour me garder à vûe; le
» palais étoit éclairé toute la nuit;
» on faisoit des feux sous les porti-
» ques & dans le vestibule qui me-
» noient à mon appartement; mais
» enfin la dixieme nuit étant venuë,
» je trompai ces gardes malgré leur
» vigilance, je rompis les portes, &
» je sautai par-dessus le mur de la
» cour, sans être vû. Je traversai

seul toute la Grece, & j'arrivai à « Phthie dans le palais du Roi votre « pere qui me reçut avec bonté, « m'aima comme un pere aime son « fils unique, qui lui est né dans sa « vieillesse & qu'il éleve pour une « grande fortune, me combla de « biens, & me donna tout un grand « royaume ; car il me fit regner sur « les Dolopes, entre les frontieres « de Phthie & le rivage de la mer. « Dès ce jour-là je m'attachai à vous « avec une véritable tendresse, & « je puis dire, divin Achille, que ce « sont mes soins qui vous ont rendu « tel que vous êtes ; aussi aviez-vous « une si grande affection pour moi, « que vous ne pouviez vivre, si je « n'étois auprès de vous ; soit que « vous allassiez à quelque festin, ou « que vous mangeassiez dans votre « appartement, il falloit que je vous « eusse toujours sur mes genoux, « & que je vous fisse moi-même «

» manger & boire, car vous ne vou-
» liez rien recevoir que de ma main.
» Je ne vous repréſenterai point ici
» combien vous avez été difficile à
» élever, & ce que j'ai eu à eſſuyer
» de cette premiere enfance; toutes
» les peines, les ſoins, les aſſiduités,
» les complaiſances qu'il falloit avoir
» pour vous, je les avois avec un
» très-grand plaiſir, & je penſois en
» moi-même, que puiſque les Dieux
» m'avoient refuſé des enfans j'en
» avois trouvé un en vous; qu'un
» jour vous ſeriez ma conſolation &
» mon appui, & que vous éloigne-
» riez de ma vieilleſſe tous les dé-
» plaiſirs & tous les malheurs qui
» pourroient la menacer. Domptez
» donc votre colere, mon cher
» Achille; il ne convient pas à un
» homme tel que vous d'avoir une
» haine implacable, & un cœur en-
» durci. Les Dieux ne ſe laiſſent-ils
» pas fléchir, eux à qui appartien-

nent proprement la vertu, la force « & la gloire ? Tous les jours les « hommes, après les avoir offensés « par des transgressions criminelles, « parviennent enfin à les appaiser « par des vœux, par des présens, « par des sacrifices, par des libations « & par des prieres ; car vous devez « sçavoir, mon fils, que les Prieres « sont filles de Jupiter, elles sont « boiteuses, ridées, toujours les yeux « baissés, toujours rampantes, & « toujours humiliées ; elles mar- « chent toujours après l'Injure, car « l'Injure altiere, pleine de confian- « ce en ses propres forces, & d'un « pied léger, les devance toujours, « & parcourt la terre pour offenser « les hommes, & les humbles Prie- « res la suivent pour guérir les maux « qu'elle a faits. Celui qui les respe- « ćte & qui les écoute, en reçoit de « grands secours, elles l'écoutent à « leur tour dans ses besoins, & por- «

La Déesse Até. *V. les Remar.*

» tent ſes vœux aux pieds du trône
» du grand Jupiter ; mais celui qui
» les refuſe & qui les rejette, éprou-
» ve à ſon tour leur redoutable cour-
» roux ; elles prient leur pere d'or-
» donner à l'Injure de punir ce cœur
» barbare & intraitable, & de ven-
» ger le refus qu'elles en ont reçû.
» Cedez donc, mon fils, cedez à
» ces divines filles du Ciel, & faites-
» leur des honneurs qui vous les ren-
» dent favorables. Les honneurs ont
» toujours un grand pouvoir ſur les
» grands courages pour les déſar-
» mer. Si le fils d'Atrée ne vous of-
» froit pas des préſens infinis qu'il
» eſt prêt de vous donner, & qu'il
» ne vous en promît pas de plus
» grands encore pour l'avenir, que
» ſa colere fût toujours également
» enflammée contre vous, je ne
» viendrois pas ici vous prier de ſur-
» monter votre reſſentiment, & de
» ſecourir les Grecs, quelque preſ-
» ſant

ſant beſoin qu'ils ayent de votre « bras. Mais aujourd'hui qu'il vous « fait des offres ſi conſidérables pour « le préſent, & de plus conſidéra- « bles encore pour l'avenir ; que « pour vous appaiſer & pour vous « faire de ſa part toutes les ſatisfac- « tions que vous pouvez ſouhaiter, « il vous envoye les plus grands « perſonnages de l'armée, & ceux « que vous honorez le plus de votre « amitié, ne rejettez pas leurs prie- « res, & qu'ils ne ſoient pas venus « inutilement. Juſqu'à ce jour votre « colere a pu être excuſable, mais « ne la pouſſez pas plus loin. C'eſt « en ſe ſurmontant eux-mêmes, que « les héros des premiers tems ont ac- « quis une gloire immortelle. Quand « le feu de la colere s'étoit allumé « dans leur cœur, ils ſe laiſſoient « fléchir par des préſens & par des « prieres. Je me ſouviens à ce pro- « pos d'une hiſtoire ancienne, qui «

» ressemble assez à ce qui se passe
» aujourd'hui, & qui est une leçon
» admirable. Je vais vous la conter,
» car je parle ici au milieu de mes
» amis. Autrefois les Curetes & les
» belliqueux Etoliens se faisoient une
» cruelle guerre devant les murs de
» Calydon, & se tuoient les uns les
» autres avec un acharnement dé-
» plorable. Les Etoliens défendoient
» la ville, & les Curetes l'attaquoient
» en déterminés qui vouloient ou la
» saccager ou périr. Diane, qui est
» assise sur un trône d'or près de ce-
» lui de Jupiter, avoit suscité cette
» funeste guerre, pour accabler de
» maux les Etoliens; car leur Roi
» Oenée faisant un jour des sacrifi-
» ces à tous les Dieux, pour leur
» rendre graces de la fertilité de l'an-
» née, n'en fit point à Diane; de
» sorte que pendant que les autres
» Dieux prenoient plaisir à recevoir
» l'odeur des hécatombes, la seule

Diane voyoit ses autels nuds & né- «
gligés. Soit oubli, soit mépris, elle «
sentit très-vivement cette injure; «
& dans sa colere, cette Déesse, «
qui fait ses délices de ses traits, «
envoya un furieux sanglier qui ra- «
vagea toutes les terres d'Oenée, «
déracina les arbres chargés de «
fruits, & désola les campagnes. «
Le fils du Roi, le brave Méléagre, «
assembla de toutes les villes voisi- «
nes un grand nombre de chasseurs «
& de chiens, car il ne falloit pas «
moins qu'une armée contre cet «
affreux sanglier, qui étoit d'une «
grandeur énorme & monstrueuse, «
& qui par ses carnages avoit déja «
allumé dans toute l'Etolie une in- «
finité de bûchers. Méléagre le tuë: «
mais Diane, qui n'étoit pas en- «
core satisfaite, excite entre les «
Etoliens & les Curetes un funeste «
démêlé pour la hure & pour la «
peau de la bête, chacun préten- «

» par l'absence de Méléagre, re-
» commencent leurs attaques &
» donnent de furieux assauts. Les
» Etoliens dans cette extrémité dé-
» putent à Méléagre les plus sages
» vieillards & les prêtres les plus vé-
» nérables, pour le conjurer de sor-
» tir les armes à la main & de les
» défendre, lui promettant un pré-
» sent considérable dans le meilleur
» pays de Calydon, car ils lui of-
» froient un enclos de cinquante ar-
» pens qu'il choisiroit lui-même. Le
» pere de Méléagre, le Roi Oenée,
» monte dans l'appartement de son
» fils, se jette à ses genoux, lui re-
» présente le danger où il est, & le
» presse de prendre les armes. Ses
» freres joignent leurs prieres à cel-
» les du Roi; sa mere même reve-
» nuë de son emportement & tou-
» chée de repentir le conjure avec
» larmes: il n'en est que plus dur,
» & rejette toutes leurs supplica-

tions. Ses plus chers amis vien- «
nent pour le persuader, il demeu- «
re ferme, & ils ne peuvent le flé- «
chir. Les Curetes déja maîtres des «
tours, se saisissent des avenuës du «
palais, & vont embraser la ville. «
Dans cette extrémité la belle Cléo- «
patre se jette aux pieds de son ma- «
ri, le conjure, le presse, & lui re- «
met devant les yeux tout ce qui «
arrive de plus effroyable dans le «
sac des villes, les hommes tués, «
les maisons devorées par le feu, «
les femmes & les enfans emme- «
nés captifs & exposés à la licence «
de leurs superbes maîtres. Cette «
funeste image touche ce cœur en- «
durci, il demande ses armes, sort «
de son palais comme un lion, & «
combat avec tant de valeur & de «
succès, qu'il repousse les Curetes «
& sauve les Etoliens. Ces Eto- «
liens, qu'il avoit refusés si dure- «
ment, ne lui font plus le présent «

» qu'ils lui avoient offert, ainſi Méléagre ſauva ces peuples, & n'en fut point récompenſé. Mon cher fils, ne ſuivez pas ſon exemple ; & que quelque Dieu ennemi des Grecs ne vous retienne pas dans une ſi funeſte obſtination. Quelle obligation vous aura-t-on, ſi vous attendez à nous défendre que le feu, qui aura conſumé notre flotte, menace vos vaiſſeaux ? Recevez nos préſens, prenez les armes, les Grecs vous honoreront comme un Dieu. Que ſi après avoir rejetté nos dons, la néceſſité vous force de combattre, vous aurez beau nous ſauver, & nous procurer la victoire, vous n'aurez plus les mêmes honneurs.

Le vaillant Achille, qui l'avoit écouté ſans l'interrompre, lui répond : Phœnix, mon cher pere, qui m'êtes vénérable & par votre âge & par votre vertu, je n'ai que

faire de ces honneurs, & je penſe « être aſſez honoré des ſeules fa- « veurs de Jupiter; je m'abandonne « à ce Dieu, il me retiendra, *s'il* « *veut*, ſur ce rivage tant qu'il me « reſtera un ſouffle de vie, & quel- « que force pour me ſoutenir. Je « n'ai qu'une choſe à vous dire, & « vous n'avez qu'à la bien mettre « dans votre eſprit, c'eſt que je trou- « ve très-mauvais que vous veniez « ici m'attendrir par vos larmes, « pour faire plaiſir au fils d'Atrée; « ceſſez de prendre contre moi le « parti de mon plus cruel ennemi, « ſi vous ne voulez que l'amitié que « j'ai pour vous ſe change en vérita- « ble haine : vous ne devez avoir « d'autres intérêts que les miens, & « vous êtes obligé d'offenſer qui « m'offenſe. Regnez avec moi ſur « tous mes Etats, & partagez avec « moi ma gloire. Que ces Ambaſſa- « deurs portent ma réponſe aux «

» Grecs, & pour vous, couchez
» cette nuit dans ma tente; demain
» au lever de l'aurore nous délibé-
» rerons si nous devons partir ou
» rester.

Il dit: & d'un coup d'œil, il fit signe à Patrocle de faire dresser un lit pour Phœnix, afin que les Ambassadeurs prissent leur congé sans différer davantage. Ajax, qui s'en apperçut, prit la parole, &
» s'adressant à Ulysse, il lui dit: Fils
» de Laërte, retirons-nous, car il est
» aisé de voir que ce voyage n'aura
» pas le succès que nous nous étions
» promis. Quelque dure que soit la
» réponse d'Achille; il faut la rap-
» porter promptement aux Grecs,
» qui nous attendent avec impatien-
» ce. Achille ne fait qu'irriter de
» plus en plus son courage & qu'ai-
» grir sa douleur. L'impitoyable, il
» n'est touché ni des larmes ni de la
» tendresse de ses amis qui l'ont

toujours plus honoré que tous les «
autres Grecs ensemble. Cruel, on «
voit tous les jours un frere rece- «
voir la satisfaction du meurtrier de «
son frere, un pere, celle du meur- «
trier de son fils. Ces meurtriers «
demeurent tranquillement dans «
leur ville, après avoir payé à leurs «
parties le prix du sang; ces parties «
cessent leurs poursuites, & font «
taire leur ressentiment. Mais pour «
vous, les Dieux vous ont donné «
un mauvais courage, un courage «
implacable qui ne pardonne ja- «
mais, & cela pour une captive; «
nous vous en donnons sept autres «
d'une très-grande beauté, & nous «
vous offrons avec elles des pré- «
sens infinis. Appaisez donc votre «
colere, & respectez ce lieu sacré; «
nous sommes sous votre toît, & «
nous avons été choisis sur tous les «
Grecs, pour venir chez vous, & «
pour être vos hôtes, car dans toute «

» la Grece vous n'avez pas de meil-
» leurs amis que nous.
» Achille lui répond : Divin fils
» de Telamon, magnanime Ajax,
» je trouve que vous m'avez parlé
» avec beaucoup de raiſon & de
» juſtice, mais je ne puis modérer
» ma colere; elle ſe rallume toutes
» les fois que je me reſſouviens de
» cet homme qui m'a deshonoré
» aux yeux des Grecs, & qui m'a
» traité comme un homme de néant,
» comme un vagabond qui eſt un
» objet de mépris pour tout le mon-
» de. Allez, & pour toute réponſe,
» dites aux Grecs que je ne prendrai
» les armes & ne paroîtrai dans les
» combats, que le fils de Priam, le
» divin Hector, après avoir couvert
» de morts tout ce rivage, & mis la
» flotte en feu, ne vienne menacer
» les tentes & les vaiſſeaux des Theſ-
» ſaliens : car à l'égard de ma tente
» & de mon vaiſſeau, quelque fu-

rieux que ce fier ennemi puisse « être, je l'empêcherai bien d'en « approcher. «

Il dit : & chacun prenant la coupe, ils font les libations & reprennent le chemin du camp, Ulysse marchant à leur tête. Alors Patrocle ordonne à ses compagnons & à ses captives de préparer sur l'heure un lit pour Phœnix. Les captives exécutent cet ordre, & étendent à terre des peaux qu'elles couvrent d'un beau tapis de pourpre, & mettent par-dessus une couverture du plus beau lin. Le vénérable vieillard se couche, & attend le lever de l'aurore. Achille se couche dans le lieu le plus reculé de sa tente auprès de la belle Diomede fille de Phorbas, qu'il avoit emmenée de Lesbos, & Patrocle se retire de son côté auprès de la charmante Iphis, dont Achille lui avoit fait présent, après

qu'il eut pris la petite ville de Scyros où régnoit le Roi Enyée.

Les Ambassadeurs arrivés dans la tente d'Agamemnon, chacun s'empresse à leur présenter du vin dans des coupes d'or & à leur demander le succès de leur voyage. Agamemnon, dont les inquiétudes augmentoient encore l'impatience, se hâta de les interroger, & s'adressant à Ulysse, Sage Ulysse, qui êtes la gloire des Grecs, lui dit-il, tirez-moi de la peine où je suis. Cet homme veut-il repousser de nos vaisseaux les flammes ennemies, ou nous refuse-t-il, & la colere regne-t-elle toujours dans son cœur avec la même violence?

» Grand Roi, répond le fils de » Laërte, il ne veut point éteindre » le feu de sa colere, au contraire il » ne fait que l'irriter; il rejette vos » prieres, & méprise les présens

que vous lui offrez. Il vous mande « que vous n'avez qu'à chercher « avec les Grecs les moyens de sau- « ver vos vaisseaux & vos troupes. « Il menace que demain dès la poin- « te du jour, il fera mettre ses vais- « seaux en mer, & il nous a conseillé « d'exhorter tous les Grecs à suivre « son exemple, & à s'en retourner; « car, dit-il, vous ne verrez jamais « la chûte du superbe Ilion, le puis- « sant Jupiter l'a mis sous l'ombre « de son bras invincible, & le cou- « rage & l'audace des Troyens aug- « mentent tous les jours. Voilà sa « réponse. Ajax & ces deux hérauts, « tous pleins de prudence & de sa- « gesse, qui m'ont accompagné, « peuvent vous dire comme moi ce « qu'ils ont entendu. Il a retenu « Phœnix à coucher dans sa tente, « pour l'emmener demain s'il veut « partir; car il lui a déclaré qu'il « étoit libre, & qu'il ne l'emmene- « roit pas malgré lui. «

Ulysse ayant cessé de parler, on voit regner un profond silence parmi tous ces Princes & ces Rois, qui étonnés de la dureté de cette réponse, & accablés de tristesse, sont long-tems sans pouvoir dire une seule parole. Enfin le vaillant Diomede rompt le premier ce silence, & dit à Agamemnon : Grand Roi, dont nous reconnoissons ici les ordres suprêmes, plût aux Dieux que vous n'eussiez pas prostitué au fils de Pelée vos prieres & vos dons ! Il est naturellement fier & orgueilleux, & vous n'avez fait qu'augmenter sa fierté. Laissons-le là, sans nous informer s'il part ou s'il demeure : il prendra les armes quand son caprice l'ordonnera, ou que Dieu l'excitera lui-même. Cependant faisons tous ce que je vais dire : que les troupes repaissent, & qu'elles se reposent toute la nuit ; la

nourriture & le repos rétabliſſent « les forces & le courage. Demain, « dès que l'aurore aura commencé « à dorer les campagnes de ſes pre- « miers rayons, vous mettrez toute « l'armée en bataille devant nos vaiſ- « ſeaux, & vous combattrez à notre « tête, en exhortant chacun à bien « recevoir l'ennemi. «

Tous les Rois approuverent cet avis en lui donnant de grandes louanges, & après avoir fait les libations, ils ſe retirerent dans leurs tentes pour y jouir des dons précieux du ſommeil.



REMARQUES SUR L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE IX.

Page 339. LEs Troyens se tenoient ainsi sur leurs gardes] Nous venons de voir commencer à la fin du Livre précédent la nuit du seizieme jour de la colere d'Achille : cette nuit occupe tout ce qu'Homere raconte dans les deux Livres suivans, & on verra que cette nuit est très-bien employée. Ce Livre est parfaitement beau. Eustathe en a très-bien jugé, quand il a écrit : πάνυ δὲ ἐναγώνιος ἡ ῥαψῳδία καὶ πολλὴν ἔχουσα δύναμιν ῥητορείας δικανικῆς, ἐν οἷς οἱ μὲν πρέσβεις λέγουσιν, ὁ δὲ Ἀχιλλεὺς ἀντιλέγει. καὶ εἴπερ που ἀλλαχοῦ ἐνταῦθα τὴν ἐν λόγῳ πολιτικῷ ῥητορικὴν Ὅμηρος ἐπιδείκνυται. *Ce Livre est très-vif, plein d'action, & renferme une force d'éloquence admirable pour le genre judiciaire, dans tout ce que les ambassadeurs disent à Achille, & dans tout ce qu'Achille leur répond ; & jamais Homere n'a mieux fait voir que dans ce Livre la force de son art merveilleux dans les discours politiques.*

Mais les Grecs effrayés par Jupiter même] Homere ne veut pas que ſon Lecteur oublie un ſeul moment que cette fuite des Grecs eſt cauſée par Jupiter même ; c'eſt pourquoi il ne dit pas ſimplement φύζα, *la fuite*, mais θεσπεσίη φύζα ; c'eſt-à-dire, ἐκ θεοῦ πεσοῦσα, *cauſée par Jupiter.*

Qui tous deux ſoufflent des climats glacés de la Thrace] Parmi les anciens, Eratoſthene, & parmi les modernes, de grands perſonnages, ont accuſé ici Homere d'ignorance, pour avoir dit que le Zéphyre, qui eſt un vent du couchant, venoit des climats de la Thrace ; mais ils ſe ſont fort trompés, & leur critique eſt très-injuſte. Ils devoient ſe ſouvenir qu'Homere eſt un des plus grands & des plus sûrs géographes qui ayent jamais été. Quoiqu'il ait parlé des pays les plus éloignés, il n'a jamais fait une ſeule faute : ici il eſt dans l'exacte vérité ; car il ne dit pas abſolument que le Zéphyre ſouffle de la Thrace, mais il le dit par rapport à Troye & à la mer Egée. Les anciens géographes conviennent que la Thrace eſt en forme de *ſigma* ou de C : le Borée ſouffle de la pointe haute de ce C ; & le Zéphyre, qui eſt le vent du couchant d'été, ſouffle de la pointe baſſe pour aller à Troye. Il ne faut que voir la carte, & la voir avec la remarque de Strabon au livre 1. de ſa Géographie, & le Commentaire du ſçavant Caſaubon. La mer eſt donc ici le haut de la mer Egée, où ſont Lemnos, Imbre, & Samothrace.

Page 340. *Sans bruit*] Il veut que les hérauts aillent par-tout appeller les Grecs ſans crier à haute voix, à cauſe de la nuit, & des ennemis qui ſont proche, & qui pourroient bien profiter de la conſternation & du déſordre des Grecs.

Verſant des torrents de larmes] Voilà une occaſion où les larmes ſont non-ſeulement permiſes, mais bienſéantes aux héros, quand ce n'eſt pas la crainte pour ſoi-même qui les produit, mais le ſoin des peuples.

Il m'avoit promis, & ſa promeſſe avoit été confirmée] Le but de ce diſcours eſt le même que celui du ſecond Livre. Agamemnon ne cherche qu'à donner aux Généraux des troupes de bonnes raiſons pour le contredire, afin que les Grecs reprennent courage. On peut voir là les remarques.

Page 341. *Préſentement il a machiné contre moi la plus atroce de toutes les perfidies*] Agamemnon va juſqu'au blaſphême, pour faire voir aux troupes qu'il ne parle que par un tranſport & par un excès de paſſion, qui rend ce qu'il dit moins croyable : car quel eſt l'eſprit ſain & repoſé qui peut accuſer Jupiter de perfidie ? Cela ſert merveilleuſement au but d'Agamemnon.

Et qui en renverſera encore tant d'autres] Et par conſéquent il renverſera encore celle d'Ilion, ſur-tout puiſqu'il l'a promis.

Nous ne prendrons point le ſuperbe Ilion] Mais tout ce qu'il a dit prouve qu'on le prendra, & que cela eſt immanquable.

Et un morne ſilence regne dans toute l'aſ-

ſemblée] Les Grecs n'oſent dire ce qu'ils penſent, car ils craignent que le diſcours d'Agamemnon ne ſoit pour les ſonder, pour les tâter, comme il a déja fait une autre fois.

Page 342. *Je commence par m'oppoſer à l'avis peu ſage*] Si on prend ce diſcours de Diomede au pied de la lettre, il paroîtra hors de propos, très-groſſier & très-déraiſonnable. En effet, d'où vient que Diomede, qui n'a pas répondu à Agamemnon, quand ce prince l'a taxé de peu de courage, & qui a même grondé Sthenelus d'avoir répondu, s'aviſe ici de dire des injures au Roi, qui ſe trouve dans le plus déplorable état où l'on puiſſe être, & preſque aſſiégé par les Troyens ? c'eſt bien mal prendre ſon tems. On dira peut-être que dans le dernier combat il a fait des exploits inouis, qu'il s'en prévaut ici, & qu'il profite de cette occaſion pour ſe venger de l'injure que le Roi lui a faite. Mais il eſt indigne d'un héros de profiter ainſi d'une calamité publique pour ſe reſſentir de ſon injure particuliere. Denys d'Halicarnaſſe a parfaitement montré l'adreſſe de ce diſcours, en faiſant voir que cette accuſation violente d'Agamemnon eſt au contraire la défenſe de ce prince, & un moyen sûr de faire réuſſir ſes deſſeins. La liberté dont Diomede ſe ſert, & les injures qu'il dit, ne ſervent qu'à mieux tromper les troupes, qui le croyant véritablement fâché, ne manqueront pas de donner dans ſon ſens. Ces injures, ajoû-

Sthenelus & lui demeureront ſeuls pour continuer le ſiege, il n'a garde de dire qu'ils combattront *juſqu'à ce qu'ils ayent pris Ilion*, car quelle apparence que deux hommes ſe promettent ce que toute une armée n'a pu! Mais il dit, *nous combattrons ſans relâche, juſqu'à ce que nous ayons trouvé le jour fatal d'Ilion*; ce qui eſt une expreſſion équivoque, qui ſignifie également *juſqu'à ce que nous ayons pris Ilion, & juſqu'à ce qu'Ilion ſoit délivré, & que nous ſoyons tués ſous ſes murailles*; car l'un & l'autre, & ſa priſe & ſa délivrance ſont *le jour fatal*. Cette remarque m'a paru très-ſolide & très-ſenſée.

Car nous ne ſommes venus ici que par l'ordre de Dieu même] Le Grec dit, *car nous ſommes venus ici avec Dieu*; & l'on y reconnoît le ſtyle de l'Ecriture ſainte, où l'on dit que l'on eſt venu avec Dieu, ou que l'on n'eſt pas venu ſans Dieu, pour dire que l'on n'eſt venu que par ſon ordre: *Numquid ſine Domino aſcendi in terram iſtam?* dit Rabſacès à Ezéchias dans Iſaïe, 36. 8. Au reſte, ce trait me paroît d'une grande beauté. Homere l'ajoûte pour faire voir que la valeur de Diomede, cette audace qui le porte à vouloir demeurer ſeul avec Sthenelus, après que tous les Grecs ſeroient partis, n'eſt pas une audace téméraire & folle, mais une audace raiſonnable, & fondée ſur les promeſſes de Dieu même, qui ne peut mentir.

Page 344. *Fils de Tydée, tout le monde connoît*] Ce diſcours de Neſtor n'eſt pas tel qu'il paroît, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a

l'a fort bien remarqué. Ce ſage vieillard ſe ſert admirablement du diſcours de Diomede, mais pour une autre fin. Diomede n'a voulu qu'encourager l'armée & la diſpoſer au combat, & Neſtor a un autre but. Il louë la liberté avec laquelle ce prince a parlé à Agamemnon, & fait voir enſuite l'effet que doit produire cette liberté; ce n'eſt pas de combattre dès le lendemain, mais de prendre ſur l'heure tous les expédiens convenables pour appaiſer Achille: car c'eſt-là le ſeul moyen de repouſſer les Troyens. Neſtor ajoûte donc au diſcours de Diomede ce qui y manquoit; & il l'ajoûte comme ſi Diomede l'avoit penſé. Ainſi Neſtor, pour diſpoſer le prince à ce qu'il veut, profite des applaudiſſemens qu'on a donnés à Diomede, & gliſſe ſon avis comme un avis déja loué & applaudi.

Mais vous n'avez pas achevé d'expliquer tout ce que vous avez penſé] Neſtor inſinuë par-là que ce qu'il va dire n'eſt autre choſe que l'avis même de Diomede approfondi & développé. Diomede a dit qu'il falloit demeurer & combattre; & Neſtor ajoûte les précautions qu'il faut prendre avant que de combattre, pour combattre sûrement. Voilà comme Homere conſerve bien les caractères & du jeune homme & du vieillard.

Page 345. *Il faut être ſans parens & ſans amis*] Cette maxime générale n'eſt dite que pour Agamemnon en particulier, afin de le diſpoſer à faire à Achille les ſatisfactions convenables; & comme les termes ſont un peu forts, il a eu la précaution de

dire qu'il parleroit avec sa franchise ordinaire, & prépare le prince à cette liberté. Au reste j'ai mis ce passage à nos manieres. Le Grec dit, vers 63.

Ἀφρήτωρ, ἀθέμιστος, ἀνέστιός ἐστιν ἐκεῖνος. Ces trois termes sont empruntés des excommunications publiques que l'on prononçoit contre les scélérats. Ἀφρήτωρ, celui qui étoit exclus de tout commerce avec sa parenté, φρατρίαν οὐκ ἔχων. Ἀθέμιστος, celui qui étoit banni des assemblées de Religion, & qui ne pouvoit avoir de part aux sacrifices. Ἀνέστιος, celui qu'il n'étoit pas permis de loger chez soi & de recevoir à sa table.

Sur les bords du fossé, hors de la muraille] C'est-à-dire, dans l'espace qui est entre la muraille & le fossé.

Et envoyons-là nos jeunes officiers] Nestor ouvre cet avis pour renvoyer ces jeunes officiers. Par-là il pourvoit à la garde du camp, & épargne à Agamemnon la honte qu'il auroit de se voir reprocher son injustice en leur présence. Voilà pourquoi Nestor remet à dire son avis dans la tente d'Agamemnon après le souper.

Assemblez dans votre tente tous les vieux capitaines] Lorsqu'Homere parle de vieux capitaines, cette épithete, *vieux*, n'est pas seulement pour marquer l'âge, mais aussi pour l'expérience & la distinction.

Et donnez-leur à souper] Nestor propose à Agamemnon de donner à souper aux officiers, parce que les Grecs étoient persuadés que la table échauffant l'esprit, le

mettoit en état de donner de bons conſeils: c'eſt pourquoi les Perſes délibéroient à table, & jugeoient à jeun.

Page 346. *Vous amenent tous les jours de Thrace des convois*] Non-ſeulement des iſles voiſines de Thrace, mais de Thrace même où les Grecs faiſoient cultiver des terres pendant le ſiege, comme dans la Cherſoneſe.

Tous les Grecs ont grand beſoin qu'on vous en donne] Avec quel art Neſtor prépare le prince à recevoir ſon avis comme le ſeul qui ſoit ſalutaire.

Y a-t-il quelqu'un qui à cette vûe ne ſoit pas ſaiſi de frayeur] Il y a mot à mot dans le Grec, *qui pourroit ſe réjouir à cette vûe?* C'eſt pour dire, *qui eſt-ce qui ne ſeroit pas très-effrayé & très-affligé?*

Cette nuit va perdre ou ſauver l'armée] Neſtor fait voir la néceſſité preſſante qu'il y a de ſuivre le meilleur avis qu'on donnera, & de le ſuivre ſur l'heure même & ſans différer.

Page 347. *Quand ils eurent mangé, & que les tables furent levées*] Homere ne s'amuſe pas à décrire ce repas, comme il auroit fait dans une autre occaſion, le tems preſſe, & il ne s'agit pas ici de bonne chere, mais de délibérer, & de prendre un bon conſeil.

Afin que vous gouverniez ſelon leurs regles] Car le ſceptre a ſes regles; ce ſont les loix: les bons Rois les ſuivent, & les autres les violent.

Page 348. *Mais auſſi entendre tout le monde, & déferer*] Voilà une leçon bien im-

portante pour les Rois : il faut qu'ils ſçachent parler, entendre les autres, & déférer ſans paſſion & ſans jalouſie au meilleur avis.

Le bon avis, dès que vous l'aurez ſuivi, deviendra le vôtre] Euſtathe a cru qu'Homere diſoit ceci, parce que dans les conſeils, comme à l'armée, tout eſt attribué aux princes, & qu'on leur fait honneur de tout : mais ce n'eſt nullement la penſée d'Homere. Ce qu'il dit ici eſt une maxime tirée de la plus profonde philoſophie. Ce qui fait ſouvent le plus de tort aux hommes, c'eſt l'envie, c'eſt la honte de ſe rendre à un avis qui vient des autres, & qu'ils n'ont pas donné eux-mêmes. Erreur très-groſſiere. Il y a plus de grandeur & plus de force à ſuivre un bon avis, qu'il n'y en a à le propoſer : par l'exécution nous le rendons nôtre, & nous en raviſſons à ſon auteur même la propriété : & Euſtathe ſemble revenir à cette penſée, quand il dit enſuite : *Homere égale ici celui qui ſuit un bon avis à celui qui le donne ;* mais il ne dit pas encore aſſez.

Et ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je penſe ce que je vais dire] Un avis formé ſur le champ peut n'avoir pas toute l'autorité néceſſaire ; mais un avis qu'un homme ſage a eu le tems d'examiner, & où il perſiſte depuis ſeize jours, mérite certainement qu'on y défere.

Page 349. *Il n'eſt rien que je ne vous repréſentaſſe alors*] Soit en public, comme on le voit dans le premier Livre, ſoit en

particulier, comme ce paſſage le ſuppoſe néceſſairement.

Et vous deshonorâtes un héros que les Dieux eux-mêmes] On ne peut rien dire de plus fort : car quels honneurs les hommes ne doivent-ils pas rendre à ceux que les Dieux eux-mêmes daignent honorer ?

Conſultons donc ici enſemble, & cherchons le moyen de l'appaiſer] Voilà le ſage conſeil que Neſtor vouloit donner, & auquel il a ſi bien préparé Agamemnon par tout ce qu'il vient de dire, qu'aſſûré du ſuccès, il ne dit pas, *il faut appaiſer Achille*, mais *conſultons ici enſemble, & cherchons les moyens de l'appaiſer* ; comme ne s'agiſſant plus *s'il faut appaiſer Achille*, cela eſt ſans difficulté ; il ne s'agit que de ſçavoir comment on pourra l'appaiſer, & il dit, *conſultons, cherchons......* comme ce conſeil ne pouvant trouver d'oppoſition ni de la part du Roi, ni de la part des troupes. Il y a là un art qui me paroît merveilleux.

Comme il aime celui-là] Agamemnon ne nomme pas une ſeule fois Achille dans tout ſon diſcours ; il rend juſtice à ſa valeur, il veut le ſatisfaire, mais ce nom lui eſt encore odieux.

Un homme que Jupiter aime] Quelle vérité ! & qu'Homere éleve bien un homme aimé de Dieu au-deſſus de tous les hommes ordinaires !

Page 350. *Et m'abandonnant à mon naturel trop impétueux & trop altier*] Je n'ai oſé rétablir dans le texte un vers qui ſuivoit celui-ci, qui ne paroît aujourd'hui

dans aucune édition, & que Dioſcoride, diſciple d'Iſocrate, avoit rétabli, mais je ſuis obligée de le rappeller dans la remarque. Ce vers,

Α'λλ' ἐπεὶ ἀασάμην φρεσὶ λευγαλέῃσι πιθήσας,

étoit ſuivi de celui-ci :

Ἠ' οἴνῳ μεθύων, ἤ μ' ἔβλαψαν θεοὶ αὐτοί.

Soit que le vin eût troublé ma raiſon, ou que les Dieux en colere m'euſſent aveuglé. On liſoit ainſi du tems d'Athenée, qui remarque fort bien que ce Poëte met dans la même balance l'yvreſſe & la colere des Dieux. Apparemment que quelques critiques trop délicats, choqués de ce qu'Agamemnon avouoit lui-même un auſſi grand vice dans un prince, ont rejetté ce vers fort mal-à-propos.

Je lui donnerai ſept trépieds] Les trépieds étoient de grands vaſes ou cuvettes, poſés ſur un trépied aſſez haut. On en voit encore la figure dans les anciennes médailles. Les anciens en avoient de deux ſortes; les uns pour faire bouillir l'eau ſur le feu, & les autres ſi beaux & ſi bien travaillés qu'ils n'alloient point ſur le feu, & qu'ils ne ſervoient que de parade; ou ſi l'on s'en ſervoit, ce n'étoit que pour y mêler le vin avec l'eau, comme dans les urnes. Les princes avoient grand nombre de ces deux ſortes de trépieds, pour en faire des préſens & des prix de jeux.

Dix talens d'or] Il eſt difficile de ſçavoir de quel poids & de quel prix étoit ce talent du tems d'Homere, car il ne faut pas s'imaginer que ce fût le talent Attique qui

faiſoit ſoixante mines, ou ſix mille drachmes, car dix de ces talens d'or auroient fait une ſomme trop conſidérable pour ces tems-là. En effet ils auroient valu près de cinq cens mille livres. Le talent étoit ſans doute un poids fort médiocre. C'étoit peut-être comme fut long-tems le talent de Macédoine qui ne valoit ſelon Euſtathe que trois pieces d'or, ſelon d'autres ce talent valoit cent vingt-quatre drachmes qui font deux de nos marcs moins quatre gros. Ainſi ces dix talens auroient fait neuf marcs & trois onces, c'eſt-à-dire, quatre mille ſix cens cinquante livres de notre monnoye à cinq cens livres le marc, ce qui paroît encore bien fort.

Qu'autant de prix que ces fougueux courſiers m'en ont rapporté] Ce paſſage prouve que pendant le ſiege de Troye les Grecs faiſoient ſouvent de ces courſes de chevaux & de ces combats de barriere où l'on propoſoit des prix, ſoit aux funerailles des héros, ſoit en d'autres rencontres: car ſi Agamemnon ne parloit que des prix que ſes chevaux avoient remportés avant le ſiege, ils ſeroient déja ſi vieux, qu'ils ne pourroient plus ſervir.

Page 352. *Et quand nous ſerons de retour à Argos*] Agamemnon partage en trois différens tems les préſens qu'il veut faire à Achille: ſur l'heure même, après la priſe de Troye, & après ſon retour à Argos; ce partage les multiplie en quelque ſorte.

Chryſothemis, Laodice, & Iphianaſſe] D'où vient, dit-on, qu'Agamemnon ne parle pas ici d'Electre? Ceux qui font cette

objection se trompent. *Electre* n'est pas un nom propre ; c'est un surnom qu'on donna ensuite à Laodice, qui fut appellée *Electre*, parce qu'elle ne fut mariée que fort tard, & qu'elle demeura long-tems fille. Je crois même que ce surnom ne lui fut donné que par les Poëtes tragiques ; ainsi Homere ne l'a jamais connu.

Et sans avoir fait le moindre présent] Car en Grece le marié, avant que d'épouser, étoit obligé de faire deux présens, l'un à sa fiancée, & l'autre à son beau-pere. Cette coûtume est fort ancienne : elle étoit parmi les Hébreux dès le tems des Patriarches. Le serviteur d'Abraham donne des coliers & des pendans d'oreille à Rebecca, qu'il demandoit pour Isaac. *Genes.* 24. 22. Sichem, fils d'Hemor, dit à Jacob & à ses fils, dont il vouloit épouser la sœur : *Augmentete dotem, & munera postulate ; Augmentez la dot, & demandez les présens que vous voudrez.* Genese, 34. 12. *Augmentez la dot*, c'est-à-dire, *demandez-moi pour votre fille la plus grosse dot que vous voudrez* ; car la dot étoit pour la fille ; ce présent lui tenoit lieu de dot, & les autres présens étoient pour le pere. Dans le premier Livre des Rois 18. 25. Saül fait dire à David, qui à cause de sa pauvreté disoit qu'il ne pouvoit être le gendre du Roi : *Non habet rex sponsalia necesse : Le Roi n'a pas besoin de présens.* Et dans ces deux derniers passages on voit que les présens étoient ordinairement réglés par le pere de la fille. Dans Homere il n'est point parlé du

présent fait au pere, mais seulement de celui qu'on faisoit à la fille, à la mariée, & qui étoit appellé ἔδνα : la dot que le pere donnoit à sa fille étoit appellée μείλια ; c'est pourquoi Agamemnon dit ici ἐπιμείλια δώσω. Il faut séparer μείλια ἐπιδώσω.

Car je lui donnerai sept grandes villes] Nous voyons de même dans l'Ecriture sainte des villes données en dot à des filles par leur pere. C'est ainsi que Pharaon, Roi d'Egypte, donna la ville de Gazer en dot à sa fille, femme de Salomon. *Et dedit eam in dotem filiæ suæ uxori Salomonis.* III. Rois IX. 16.

Elles sont toutes sur les confins du sablonneux territoire] C'est ce qui augmente encore leur prix ; car rien ne fait tant valoir un pays fertile, que le voisinage de la mer, & celui d'un pays stérile & sec : la raison en est évidente.

Page 353. *Et gouvernés justement sous son sceptre, ils lui payeront avec joye de riches tributs*] Voici un grand Roi, qui reconnoît que les tributs que les peuples payent aux Rois, sont le prix de la justice que les Rois rendent aux peuples ; & c'est pourquoi les Grecs appelloient ces tributs θέμιστας, comme qui diroit *les prix de la justice.*

Et c'est pourquoi aussi entre les Dieux il est le seul que les mortels abhorrent] Cela est si vrai, qu'il étoit le seul des Dieux qui n'avoit nulle part ni temple ni autel, & à qui on ne chantoit ni hymnes ni cantiques ;

Οὐδ' ἔστι βωμὸς οὐδὲ παιωνίζεται,

dit Eſchyle.

Page 354. *Que Phœnix l'ami de Jupiter, conduiſe l'ambaſſade*] Phœnix ſe trouvoit alors heureuſement dans le camp des Grecs, où il étoit allé ſans doute pour voir le ſuccès du dernier combat, & pour rapporter à Achille l'état de l'armée & des retranchemens qu'on venoit de faire devant le camp ; mais Homere ne s'amuſe pas à expliquer cette circonſtance qui ne fait rien à ſon action. Neſtor dit, *que Phœnix conduiſe l'ambaſſade*, pour faire entendre qu'il n'étoit pas ambaſſadeur lui-même, mais ſeulement deſtiné à protéger l'ambaſſade auprès d'Achille & à aider les ambaſſadeurs. Un homme comme Phœnix, ſi particulierement attaché à Achille, ne pouvoit pas être ambaſſadeur d'Agamemnon auprès de lui ; auſſi Homere ne parle jamais qu'au duel, comme Euſtathe l'a fort bien remarqué, πιθέσθων, βάτην, εὐχομένω. Et Achille en les recevant, ne dit que ἱκάνετον & φίλτατοι ἐστόν. pour faire entendre qu'il ne parle qu'à deux, à Ajax & à Ulyſſe.

Ils auront avec eux les ſacrés hérauts] Je ne trouve point ailleurs que ce fût la coûtume d'envoyer toujours des hérauts avec les ambaſſadeurs. Pourquoi en envoye-t-on donc ici ? C'eſt pour deux raiſons. La premiere, afin qu'Achille ne pût pas douter que l'ambaſſade ne vînt véritablement de la part d'Agamemnon, car les hérauts ne pouvoient marcher que par

ſon ordre ; & la ſeconde, afin que ces hérauts, qui avoient été témoins de la violence qu'Agamemnon avoit faite à Achille, en lui enlevant Briſéïs dans ſa tente, fuſſent auſſi témoins devant Dieu & devant les hommes des ſatisfactions qu'il lui faiſoit.

De l'eau pour laver les mains] Car il n'étoit pas permis de lever au ciel des mains impures & de faire en cet état des libations.

Page 355. *Et en jouant il chantoit les glorieux exploits des héros*] Achille ne chante pas les amours comme un Paris, dont Horace a appellé par cette raiſon la lyre *efféminée, peu guerriere, imbelli cithara ;* mais il chante les exploits des grands capitaines, car s'il y a une muſique molle & effeminée, il y en a une noble & guerriere, qui eſt digne des héros. Voilà pourquoi Homere fait ici qu'Achille ſe divertit à chanter & à jouer de la lyre : ſon reſſentiment l'a fait renoncer aux combats : il ne lui reſte donc d'autre conſolation que de chanter les grandes actions des héros, pour donner toujours par-là de la pâture à ſon courage.

Page 356. *Achille ſurpris de les voir*] Remarquez, dit Euſtathe, la ſimplicité de ces tems héroïques : Achille, tout grand prince qu'il eſt, n'a ni huiſſiers, ni introducteurs, ni courtiſans autour de lui, en un mot nulle marque de cet appareil que le luxe a introduit dans les ſiécles ſuivans. On entre chez lui, & on l'aborde ſans

façon, comme s'il étoit dans un grand chemin. Cette ſimplicité me paroît bien avoir ſa nobleſſe, & c'eſt ainſi que vivoient les Patriarches, auſſi grands que les Rois.

Et c'eſt cela même qui me fait voir qu'il faut qu'une extrême néceſſité]. Ce diſcours d'Achille eſt d'une ſimplicité convenable au caractère de ce héros. Homere le fait ici d'un eſprit vif & pénétrant. Il voit tout d'un coup que jamais Agamemnon n'auroit envoyé à ſon plus grand ennemi les hommes qui lui devoient être le plus agréables, ſi la derniere néceſſité ne l'y avoit contraint.

Page 357. *Rempliſſez-la promptement du vin le plus exquis*] Il y a dans le Grec ζωρότερον δ'ὲ κέραιρε. *Mêlez-y le vin le plus pur.* Sur quoi Zoïle reprochoit à Homere qu'il avoit commis une indécence horrible, en faiſant donner à des hommes ſi ſages du vin pur, dont l'uſage n'étoit connu que des débauchés & des yvrognes. Ariſtote a répondu à cette critique, en diſant que ζωρότερον ne ſignifie pas ici *du vin pur*, mais que c'eſt un adverbe qui ſignifie *promptement, melez-y promptement le vin.* Et Heſychius l'a expliqué de même après Ariſtote. Il ſignifie auſſi *le vin le plus excellent;* ainſi Achille dit à Patrocle qu'il verſe dans cette urne le meilleur vin, & qu'il y mette moins d'eau qu'à l'ordinaire, parce que ſes hôtes étoient fatigués, & par-là il fait entendre que pour lui il le buvoit fort trempé. Plutarque a cru que cette queſtion méritoit un chapitre dans ſes propos de ta-

ble. On peut voir ce qu'il en a dit, chap. 4. livre 5.

Il met sur le feu un grand vaisseau] Homere a raison de ne pas éviter ces descriptions, parce que, comme j'ai tâché de le faire voir dans la préface, il n'y a jamais rien de bas dans tout ce qui se tire des mœurs & des usages des personnes de la premiere dignité, & encore parce que dans sa langue les termes même de cuisine se sentant de la qualité des personnes, qui ne dédaignent pas de faire les fonctions de cet art, sont si beaux, si nobles, & d'un son si agréable, & qu'il sçait d'ailleurs si bien les placer pour en tirer une harmonie parfaite, qu'on peut dire qu'il est aussi excellent Poëte, quand il décrit ces petites choses, que quand il traite les plus grands sujets. Il n'en est de même ni de nos mœurs, ni de notre langue. La cuisine est abandonnée aux valets, & tous ses termes, portant la marque des gens grossiers qui la professent, sont si bas, si plats, & si désagréables même pour le son, qu'on n'en peut rien faire qui ne se sente de leur bassesse. Ce grand desavantage m'avoit d'abord fait prendre le parti d'abréger cette préparation de repas ; mais après y avoir bien pensé, j'ai voulu conserver & donner Homere tel qu'il est, sans rien retrancher de la simplicité des mœurs héroïques. Je n'écris pas pour entrer en lice contre Homere ; je ne veux lui rien disputer ; mon dessein n'est que de donner une idée de lui, & de le faire entendre ; ce qu'on n'a pas encore

fait. Le lecteur pardonnera donc si cette description n'a aucune des graces de l'original. Pour le dédommager en quelque sorte, je tâcherai dans les remarques d'éclaircir le texte, de maniere qu'il n'y trouvera pas les difficultés que les anciens y ont trouvées, & qu'il me sçaura peut-être quelque gré de n'avoir rien obmis.

Un grand vaisseau] La plûpart des anciens ont expliqué comme moi ce κρεῖον, un grand vaisseau à tenir des viandes; mais Euphorion prétendoit que c'étoit ici les viandes mêmes, parce que dans Homere il n'est jamais parlé de viandes bouillies. Euphorion étoit apparemment méchant cuisinier, Patrocle ne met pas sur le feu ce vaisseau pour faire bouillir les viandes, mais seulement pour les faire revenir dans l'eau bouillante, pour les partager ensuite & les faire rôtir plus facilement.

Pendant qu'Automedon tient ce vaisseau, Achille coupe] Ces viandes revenues, Automedon tire le vaisseau de dessus le feu, & Achille coupe les viandes, en les tirant à mesure de ce vaisseau.

Et répand le sel nécessaire sur ces viandes en les levant] Il ne met pas d'abord le sel sur ces viandes en les mettant sur le feu, mais après qu'elles y ont été un peu de tems; c'est pourquoi Homere ajoûte *en les levant, &c.*

De dessus leurs chenets] Κρατευταὶ étoient des pierres ou des morceaux de fer sur lesquels on appuyoit les broches sur le feu: ces broches & ces fers faisoient la même chose que les grils.

Page 358. *Aiax fait ſigne à Phœnix, Ulyſſe apperçoit ce ſigne*] Ajax, qui n'y entend pas tant de fineſſe & qui eſt homme bruſque, veut aller d'abord à ce qu'il croit le plus ſûr. Il fait ſigne à Phœnix de prendre la parole, mais Ulyſſe, qui eſt plus fin & plus prudent que lui, ſent bien que ce n'eſt pas la conduite qu'il faut tenir, & que ſi Phœnix parle le premier & qu'il vienne à être refuſé, il n'y a plus d'eſpérance, car Achille n'accordera pas à d'autres ce qu'il aura refuſé à Phœnix; c'eſt pourquoi Ulyſſe hâte de parler, car ſi Achille le refuſe, comme il y a bien de l'apparence, & comme il y eſt préparé, on a encore deux reſſources; Ajax & Phœnix viendront à la charge, & pourront faire quelque impreſſion ſur un eſprit déja ému & ébranlé.

Nous avons été reçus à votre table comme à la table même du Roi Agamemnon] Il y a dans le Grec, *nous ne manquons pas de bonne chere, ſoit ici, ſoit dans la tente d'Agamemnon*, & il faut avertir en paſſant qu'il y a des éditions où l'on a mal mis, δαιτὸς μὲν ἐίσης ὀυκ ἐπιδευέις, en faiſant ἐπιδευέις la ſeconde perſonne du verbe ἐπιδευώ, comme ſi Ulyſſe diſoit à Achille, *vous ne manquez pas de bonne chere*, ce qui eſt ridicule & ne peut jamais faire un bon ſens; il faut écrire ἐπιδευεῖς, & c'eſt le nominatif pluriel du nom ἐπιδευὴς *indigus*, *nous ne manquons pas*, *&c.* comme Euſtathe l'a fort bien expliqué. Au reſte, il eſt bon de remarquer avec quelle adreſſe Ulyſſe coule ici adroitement le nom odieux d'Agamemnon, en

louant Achille, afin que les oreilles de cet homme emporté s'accoûtument à ce nom.

Page 359. *Il défie les hommes & les Dieux*] Rien n'étoit plus capable de réveiller le courage d'un héros ordinaire que cette peinture de l'audace de ſon ennemi, mais Achille n'eſt pas un héros comme les autres.

Page 360. *Les images ſacrées de nos Dieux*] C'étoient les ornemens qu'on mettoit ſur la prouë des vaiſſeaux. Hector menaçoit de les emporter, non point pour les dérober aux flammes par un mouvement de pitié, comme quelques-uns l'ont cru, mais pour les appendre, ſelon la coûtume, dans les temples de ſes Dieux comme un monument de ſa victoire. Il y a un grand art dans ce diſcours d'Ulyſſe.

Et que ce ne ſoit le deſtin des Grecs] C'eſt pour faire entendre à Achille quelle gloire ce ſeroit pour lui de faire changer ce deſtin.

Page 361. *Mais ſouvenez-vous de modérer votre fierté & de réprimer votre colere*] Homere fait adroitement entendre par-là que le caractère d'Achille étoit déja connu avant la guerre de Troye, & que Pelée ſon pere connoiſſoit ſon naturel violent & emporté; & ce Poëte donne par-là un grand air de vérité à ſa fable; comme s'il n'avoit pas formé ce caractère, & qu'il l'eût véritablement trouvé tel qu'il le peint.

Page 362. *Que ſi . . . . . . Mais*] Je crois avoir trouvé le véritable ſens de ce paſſage, qui paroît aſſez embarraſſé à cauſe qu'il y a une ſuſpenſion qu'on n'y a pas apperçue. Ulyſſe veut dire, *que ſi Agamemnon*

vous est odieux, & que vous méprisiez ses présens ; mais il se reprend, & avant que d'en venir-là, il veut faire passer comme en revuë ces présens, pour voir si leur énumération ne pourra pas un peu fléchir & ébranler ce cœur intraitable & avide de gloire & d'honneur : après cette énumération il reprendra, *que si ce Prince, &c.*

Page 365. *Que si ce Prince*] Voilà ce qu'Ulysse vouloit dire plus haut, pag. 362. quand il s'est arrêté.

Page 366. *Que ni Agamemnon ni tous les Grecs ensemble ne me fléchiront jamais*] C'est pour répondre en un seul mot aux deux parties du discours d'Ulysse, qui a dit si vous n'avez pas pitié d'Agamemnon, ayez au moins pitié de tous les Grecs.

Quel gré me sçait-on] Ce reproche enveloppe tous les Grecs, & voilà la raison qui fait qu'Achille est insensible à leur malheur. Ils sont aussi ingrats que leur maître.

Celui qui ne bouge de sa tente] Le langage qu'Achille tient dans ces trois vers marque bien un homme avide d'honneur & de gloire, & qui ne peut souffrir qu'on les prodigue à ceux qui ne les méritent point.

Page 367. *Comme un oiseau a soin de ses petits*] Cette comparaison pleine de douceur me paroît fort belle, & encore plus belle dans la bouche d'Achille par le contraste qu'elle fait avec cet esprit fougueux & emporté ; mais cette comparaison, toute douce qu'elle est, ne laisse pas d'avoir sa fierté : Achille traite par-là tous les Grecs de gens foibles qui auroient péri mille fois,

s'il ne les avoit ſauvés. *Remarquez*, dit Euſtathe, *comment Achille compare les Grecs non-ſeulement à de petits oiſeaux, mais à des oiſeaux qui n'ont pas encore des aîles, en ſe relevant lui-même, & en les rabaiſſant tous.* Au reſte Notre-Seigneur a ſanctifié cette même comparaiſon, quand pour marquer l'amour qu'il a pour ſes enfans, il dit à Jéruſalem : *Combien de fois ai-je voulu aſſembler tes enfans, comme une poule aſſemble ſes petits ſous ſes aîles!* Saint Luc. 14. 35.

Moi de même j'ai eſſuyé] Homere ramene ici fort naturellement, & avec beaucoup d'art ce qui s'eſt paſſé au ſiege de Troye pendant tout le tems qui a précédé la colere d'Achille, qui eſt le ſujet du Poëme.

Pour leurs femmes] Il ne combattoit que pour Hélene, que pour la femme de Ménélas ; mais ces pluriels au lieu des ſinguliers ſiéent bien dans la paſſion.

J'ai pris douze grandes villes par mer & onze par terre] Strabon écrit auſſi qu'Achille voyant qu'on ne pouvoit forcer les Troyens, qui ſe tenoient renfermés dans leurs murailles, alla ravager tout le pays des environs. Ce paſſage renferme un précepte, qui ne paroît pas indifférent pour la guerre. Les Grecs envoyoient Achille ravager les villes voiſines de Troye pour avoir des vivres pour leurs troupes, & pour empêcher ces villes d'envoyer du ſecours aux Troyens.

Page 368. *Et en faiſoit, comme il lui plaiſoit, des préſens*] Les Généraux & les Princes avoient leur part comme les autres à

tout le butin, quand on le partageoit; mais le plus beau & le meilleur étoit pour le Roi, qui en faiſoit enſuite des préſens à ceux qu'il vouloit diſtinguer.

Qu'il la garde, & qu'il en faſſe ſes délices] C'eſt pour répondre à ce qu'Ulyſſe lui a dit qu'Agamemnon étoit prêt de lui faire le plus grand de tous les ſermens, qu'il n'avoit jamais pris la moindre liberté avec ſa captive. Achille n'eſt point touché de ce ferment, & il conſent qu'il vive avec Briſéïs tout comme il voudra.

N'eſt-ce pas pour faire rendre Hélene à Ménélas] C'eſt un argument auquel il n'y a point de replique. Agamemnon aſſemble une groſſe armée & fait une guerre de dix ans pour faire rendre à Ménélas ſa femme, & dans le même-tems il enleve à Achille Briſéïs qui étoit comme ſa femme. Quelle folie! & que ne doit pas faire Achille pour ſuivre l'exemple même d'Agamemnon?

Page 369. *Il n'a qu'à chercher avec vous, prudent Ulyſſe, & avec les autres Rois*] Achille ſe ſouvient toujours de ce qu'Agamemnon lui dit le jour de leur rupture : *j'ai aſſez d'autres braves guerriers qui m'aideront à me venger*, comme nous l'avons vû dans le Livre 1. Il y répond ici ſans ménager ni Ajax, ni Ulyſſe; tout ſes amis qu'ils ſont, ils ont leur bonne part à ce trait de raillerie.

Sans moi il a déja fait de ſi grandes choſes! il a fermé ſon camp d'une grande muraille] C'eſt une ſatyre amere contre Agamemnon, comme ſi ſes ſeuls exploits euſſent été

d'avoir fait cette muraille, ce fossé, ces palissades, pour se mettre à couvert contre ceux qu'il étoit allé assiéger. Il n'avoit pas eu besoin de tous ces retranchemens pendant qu'Achille combattoit. Mais cette satyre ne tombe pas sur Agamemnon seul, elle tombe aussi sur Nestor qui avoit donné le conseil de faire ces retranchemens, & qui avoit dit dans le 2. Livre : *s'il y a un ou deux séditieux, qui veuillent se séparer des Grecs, laissez-les se consumer.* Apparemment cela avoit été rapporté à Achille, & ce héros se venge ici en se moquant de ces retranchemens.

Page 372. *Et je le méprise comme un vil esclave*] Le Grec dit, *je le regarde comme un Carien.* Les Cariens, peuples de la Béotie, étoient fort méprisés & regardés comme de vils esclaves, parce qu'ils furent les premiers qui vendirent leurs secours, & qui porterent les armes pour qui vouloit les bien payer. Dans ces tems héroïques on ne trouvoit rien de plus honteux que de vendre ainsi son courage & sa vie, & d'être pour de l'argent l'ami ou l'ennemi de toutes les nations.

Qui entrent dans Orchomene] Ville de Béotie sur le fleuve Cephise. C'étoit une des plus riches villes du monde. Thébes payoit tribut à ses Rois.

Ou dans Thébes d'Egypte] Thébes, appellée autrement *Diospolis*, capitale de l'Egypte. Strabon écrit que les Rois de Thébes avoient étendu leurs conquêtes jusques dans la Scythie, la Bactriane, & les In-

des. Il avoit vu les ruines de cette ſuperbe ville, qui marquoient encore ſa grandeur; il y avoit vû quarante tombeaux de ſes Rois, & ſur ces tombeaux des obéliſques magnifiques où étoient gravées des inſcriptions qui marquoient les exploits de ces Princes, leurs richeſſes & leur puiſſance. Quelle ville, qu'une ville d'où il ſortoit vingt mille chars de guerre! Que doit-on juger de ſon infanterie & du reſte de ſes habitans?

Et qui a cent portes par chacune deſquelles ſortent deux cens guerriers] Ces portes ont été expliquées diverſement par les anciens. Diodore de Sicile, qui avoit vû les ruines de cette grande ville, dit dans le 2. Livre que quelques auteurs prétendoient que par ces portes, il ne falloit pas entendre les portes de la ville, mais des entrées ſuperbes de temples, & que Thébes avoit été appellée *à cent portes*, pour dire qu'elle avoit cent temples magnifiques; mais le même Diodore, ſans s'arrêter à cette opinion, qui n'a nulle vraiſemblance, & qui eſt aſſez refutée par ce ſeul paſſage d'Homere, car des chars de guerre ne ſortent pas par les temples, inſinue que ces portes doivent s'entendre de cent hôtels accompagnés de magnifiques écuries, qui étoient hors de la ville, & qui s'étendoient juſqu'à Memphis, à peu près comme ſont aujourd'hui ici les hôtels des Mouſquetaires; & c'eſt ſur ce paſſage de Diodore que Pomponius Mela écrit livre 1. chap. 9. *Et Thebæ utique, ut Homero dictum eſt, centum portas,*

sive, ut alii aiunt, centum aulas habent, totidem olim principum domos, solitasque singulàs, ubi negotium exegerat, ducena armatorum effundere. Mais que ces portes fussent véritablement les portes de la ville, ou des hôtels dans un fauxbourg, pour les logemens de la cavalerie & de ses chefs, c'est toujours le même sens. Thébes fournissoit vingt mille chars, attellé chacun au moins de deux chevaux, & monté de deux hommes, du cocher & du combattant. Homere ne compte que le dernier.

Page 373. *Quand même elle disputeroit de beauté avec la belle Venus & d'adresse avec la sçavante Minerve, avec toutes ces grandes qualités & tous ces charmes, je ne l'épouscrois jamais*] Tout ce qu'Achille vient de dire, *quand il m'offriroit dix fois autant de richesses qu'il y en a*, &c. *quand il me donneroit autant de talens d'or que le rivage de la mer a de grains de sable*, & ce qu'il ajoûte ici, *je ne veux point de sa fille quand même elle disputeroit de beauté*, &c. ce sont autant d'hyperboles très-convenables au caractère d'Achille qui est jeune & colere & animé par son ressentiment. *Ces hyperboles*, dit Aristote dans le III. livre de sa Rhétorique, *sont pueriles & ne conviennent qu'à la jeunesse, car elles marquent la violence de la passion; c'est pourquoi ceux qui sont en colere disent*, quand il me donneroit autant de talens d'or, &c. & je n'épouserai point la fille d'Agamemnon quand elle disputeroit de beauté, &c. *Ces hyperboles seroient indécentes dans la bouche d'un vieillard.*

Le Roi mon pere ſçaura me choiſir une femme] Voilà une ſimplicité de mœurs bien remarquable. Un grand perſonnage comme Achille, célébre par tant d'exploits, ne veut pas ſe choiſir une femme, & veut que ſon pere la choiſiſſe. Ce ſont ces mêmes mœurs qu'on voit dans l'Ecriture ſainte, & qui régnoient du tems des Patriarches.

Qui par leur valeur & par leur prudence, ſçavent conſerver leurs états] Achille loue les princes, non pas de conquerir de nouveaux états, mais de conſerver les leurs. C'eſt ce qui fait la félicité des peuples ; & ces paroles renferment en même-tems un trait de ſatyre contre Agamemnon qui laiſſe périr ſes peuples par ſon imprudence.

Page 374. *La vie eſt d'un prix que rien n'égale*] Tout ce qu'Achille dit ici de la vie ſeroit ſuſpect & meſſéant dans la bouche d'un autre qui ne ſeroit pas ſi connu que lui ; mais Achille peut parler de l'amour de la vie tant qu'il voudra, il a fait ſes preuves, & ſon voyage à Troye, où il ſçavoit bien qu'il devoit mourir, a fait aſſez voir qu'il préfere la gloire à la plus longue vie. On voit même que ce n'eſt que la gloire qui le fait parler.

Dans le magnifique temple d'Apollon à Pytho] Le temple d'Apollon à Delphes étoit le plus riche temple du monde, par les offrandes qu'on y apportoit de tous côtés. Il y avoit des ſtatues d'or maſſif de grandeur humaine, des figures d'animaux auſſi d'or, & quantité d'autres tréſors.

Une grande marque de ses richesses, c'est que les Phocéens le pillerent du tems de Philippe fils d'Amyntas, ce qui donna lieu à la guerre sacrée. On prétend qu'il avoit déja été pillé, & que les grandes richesses dont parle Homere, avoient été emportées.

Que les Destinées m'avoient ouvert deux chemins] On voit par-tout dans Homere des marques qu'il avoit connu cette double destinée des hommes, si nécessaire pour accorder le libre arbitre avec la prédestination. En voici un témoignage bien formel & bien exprès. Il y a deux chemins pour tous les hommes; s'ils prennent celui-là, il leur arrivera telle chose; s'ils prennent celui-ci, leur sort sera différent.

Page 375. *Non-seulement je choisis le dernier parti*] Il le choisit, mais par dépit & par colere; il avoit choisi l'autre, lorsqu'il étoit de sens rassis. Rien n'est plus naturel aux hommes dans l'emportement, que de dire le contraire de ce qu'ils pensent.

Page 376. *Mais pour Phœnix il peut demeurer*] Voilà une preuve qu'Achille ne regarde pas Phœnix comme ambassadeur.

Page 377. *Parce qu'une violente colere s'est emparée de votre cœur*] C'est un reproche très-piquant; Phœnix traite par-là Achille d'ennemi des Grecs & d'homme qui n'aime pas la véritable gloire, comme il s'en flatte, mais qui est violent & emporté,

porté, & qui sacrifie & devoir & patrie à son ressentiment particulier.

Mon cher fils, comment pourrois-je demeurer ici seul sans vous] Achille a dit à Phœnix que s'il veut partir le lendemain avec lui, il le peut. Phœnix tire de-là le sujet de son discours, & il répond avec beaucoup d'adresse, car il lui témoigne qu'il n'est pas possible qu'il reste-là seul sans lui ; mais cette déclaration pleine de tendresse tend à lui faire voir, non pas qu'il est prêt à le suivre, mais au contraire que c'est à lui à demeurer, & à ne pas l'abandonner : son pere l'a mis auprès de lui pour le conduire & pour régler toutes ses actions. C'est donc à Achille à suivre les volontés de Phœnix, & non pas à Phœnix à suivre celles d'Achille. Denys d'Halicarnasse a fait sur ce discours de Phœnix une longue remarque pour en montrer l'art : elle mérite d'être lûë.

Que le Roi votre pere] Cela est adroit, de remettre dans l'esprit d'Achille que le Roi son pere l'avoit envoyé à Agamemnon, afin qu'il combattît pour lui & sous ses ordres, & qu'il lui avoit donné Phœnix pour gouverneur. Achille ne doit donc quitter ni le gouverneur à qui il a été donné en garde, ni le Prince qu'il est obligé de servir, & s'il manque à ces deux devoirs, il est un fils désobéissant, & il fait l'action d'un lâche.

Vous étiez encore si jeune] Ces héros alloient de bonne heure à la guerre. Il falloit en effet qu'Achille fût fort jeune, puis-

qu'on l'avoit caché dans le palais de Lycomede, où il étoit déguisé en fille; mais Homere a supprimé cette circonstance qui n'a rien de grand; ou peut-être ne l'a-t-il point connuë, & que c'est une fiction des Poëtes venus après Homere. Achille n'avoit pas quinze ans quand il partit pour Troye.

Page 378. *Qu'une cruelle jalousie avoit mis en fureur contre moi*] Cette maîtresse d'Amyntor s'appelloit *Clytie*. Amyntor fut si outré de douleur de l'amour de son fils, qu'il lui creva les yeux, & l'on prétend qu'il fut guéri par Chiron. Apollod. liv. 3.

Ma mere pour se venger étoit tous les jours à me persécuter de devenir le rival de mon pere] Le conseil que cette mere donne à son fils Phœnix, est le même qu'Achitophel donna à Absalom pour l'empêcher de pouvoir jamais se reconcilier avec David. *Et ait Achitophel ad Absalom : Ingredere ad concubinas patris tui quas dimisit ad custodiendam domum, ut cùm audierit omnis Israël quòd fœdaveris patrem tuum, rob...entur tecum manus eorum.* 2. Rois, 14. 20.

Et de le prévenir] Il est bon de remarquer cette bienséance d'Homere; pour éloigner toutes les idées désagréables & fâcheuses que l'on pourroit avoir sur cette intrigue de Phœnix avec la maîtresse de son pere, ce Poëte a soin de faire entendre par un seul mot qu'Amyntor n'en étoit point aimé; ainsi cette action de Phœnix étoit excusable en quelque façon. Il ne la fit que pour obéir à sa mere, & pour ramener son pere,

& l'obliger à bien vivre avec elle ; & son pere n'avoit eu aucun commerce avec cette maîtresse dont il contrefit l'amant. Si cela n'eût pas été, & que Phœnix eût commis cette espece d'inceste, ni Homere n'auroit présenté cette image à ses lecteurs, ni Pelée n'auroit choisi Phœnix pour le faire gouverneur d'Achille.

Page 379. *Enfin je lui obéis*] Aristodeme, & avant lui Sosiphanes, avoient voulu corriger ce passage, ils disoient, *je lui desobéis, & je ne fis point ce qu'elle m'ordonnoit.* Mais cette correction ne peut subsister. Ces critiques n'avoient pas pris garde à l'art d'Homere, qui par ce seul mot, *le prévenir*, a sauvé toute l'horreur de cette action, comme ma remarque précédente le fait assez entendre.

Et qu'il invoqua les terribles Furies] Cette coûtume est remarquable, de s'adresser aux Furies, pour prier qu'un homme meure sans enfans. Les anciens avoient conçu que tout ce qui arrivoit de plus cruel & de plus funeste venoit de la part des Furies & des Dieux infernaux, & comme ils prétendoient qu'il n'y avoit pas d'état plus malheureux que celui de mourir sans enfans, ce n'étoit pas sans raison que pour cette extinction totale & sans ressource, ils s'adressoient aux Furies & aux Dieux infernaux.

Que je ne pusse jamais faire asseoir sur ses genoux un fils sorti de moi] C'étoit la coûtume des Grecs. Les enfans, dès qu'ils venoient au monde, étoient mis par les peres

ſur les genoux des grands-peres, comme le plus agréable préſent qu'un fils puiſſe faire à ſon pere, que de lui donner un petit-fils. J'en ai déja fait une remarque ſur Terence dans les Adelphes, act. 3. ſcen. 2. où Soſtrate dit d'Eſchinus :

Qui in ſui gremio poſiturum puerum dicebat patris.

Qui diſoit que ſitôt qu'elle ſeroit accouchée, il porteroit l'enfant ſur les genoux de ſon pere.

Avec le Dieu des enfers] Le Grec dit, *& Jupiter infernal*, Ζεύς τε καταχθόνιος. Les anciens donnoient le nom de Jupiter non ſeulement au Dieu du Ciel, mais auſſi au Dieu des Enfers comme on le voit ici, & au Dieu de la mer, comme on le voit dans Eſchyle. Ils vouloient faire entendre par-là que c'étoit une ſeule & même Divinité qui gouvernoit le monde, & c'étoit ſans doute pour enſeigner cette même vérité que les anciens ſtatuaires avoient fait des ſtatues de Jupiter qui avoient trois yeux. Priam en avoit une de cette maniere dans la cour de ſon palais, elle y étoit du tems de Laomedon. Après la priſe de Troye, quand les Grecs partagerent le butin, elle tomba dans le lot de Sthenelus qui la porta en Grece.

Ont exaucé ſes imprécations] Il veut dire qu'il n'avoit point d'enfans.

J'avouë que dans ce moment la douleur & le deſeſpoir] J'ai pris la liberté de rapporter ici quatre vers, qu'Ariſtarque avoit retranchés à cauſe de l'horreur que donne cette idée d'un fils qui ſe met en état d'aller tuer

son pere; mais la délicatesse d'Aristarque a été peut-être trop grande. Ces vers me paroissent nécessaires & font un très-bon effet; car le but de Phœnix est de faire voir à Achille que si l'on ne dompte sa colere, on est exposé à commettre les plus grands crimes; il alloit tuer son propre pere. Achille de même va faire périr son pere Phœnix, & tous les Grecs, s'il n'appaise sa fureur. Plutarque rapporte ces quatre vers dans son traité, *Comment il faut lire les Poëtes*, & il ajoute: *Aristarque, effrayé de cet horrible crime, a retranché ces quatre vers; mais ils sont très-bien ici à cause de la conjoncture, Phœnix voulant faire voir à Achille ce que c'est que la colere, & à quels excès abominables elle porte les hommes qui n'obéissent point à la raison, & qui refusent de suivre les conseils de ceux qui les avertissent.* Ces sortes de retranchemens, qu'on a faits dans Homere, souvent contre toute sorte de raison, ont donné lieu à Lucien de feindre qu'étant arrivé aux Isles fortunées, il questionna fort Homere: *Entre autres choses*, dit-il dans son 2. livre de l'histoire véritable, *je lui demandai s'il n'avoit point fait tous les vers qu'on avoit rebutés dans son Poëme; il m'assura qu'ils étoient tous de lui, ce qui me fit rire de l'impertinente & froide critique de Zenodote & d'Aristarque qui les ont retranchés.*

Page 381. *Qui me reçut avec bonté*] Phœnix veut faire voir à Achille l'horrible différence qu'il y a entre son pere & lui, s'il persiste dans sa colere. Votre pere, tout

étranger que j'étois, me reçut avec bonté, m'aima comme son fils, me combla d'honneurs & de biens, & me donna un grand royaume, & vous, cruel que vous êtes, vous me laissez périr, moi l'hôte & l'ami de votre pere, moi votre bienfaicteur, moi votre pere par l'éducation que je vous ai donnée, enfin moi à qui vous devez ce que vous êtes aujourd'hui.

Que ce sont mes soins qui vous ont rendu tel que vous êtes] Tel que vous êtes, c'est-à-dire, le plus grand des héros, enfin un homme égal aux Dieux. Il y a ici beaucoup d'adresse, car voici ce que Phœnix insinue par-là à Achille : Le Roi votre pere m'a comblé de biens, & pour lui témoigner ma reconnoissance, je me suis attaché à vous, je vous ai aimé, & par mes soins je vous ai rendu un héros. Que n'êtes-vous donc pas obligé de faire pour moi, à moins que vous ne soyez le plus ingrat de tous les hommes? Il faut bien remarquer ici combien Homere donne à l'éducation ; Achille a beau être fils d'une Déesse, ce sont les soins de Phœnix qui l'ont rendu tel qu'il est ; & en vérité, quand l'éducation manque, la plus heureuse naissance ne va guere loin.

Page 382. *Je ne vous présenterai point ici combien vous avez été difficile à élever & ce que j'ai eu à essuyer de cette premiere enfance*] J'avouë que je me suis un peu éloigné du texte, parce que je n'ai osé le suivre, de peur de blesser la délicatesse de notre siécle. Le Grec dit ; *Pendant cette pre-*

miere enfance toujours très-difficile, vous avez souvent inondé mes habits du vin que je vous donnois à boire, & que vous rejettiez. Dans tous les tems & dans tous les pays les images dépendent des usages & des manieres de penser. Celle qu'Homere fait ici, outre qu'elle est expliquée en termes très-beaux & très-poëtiques, est encore très-naturelle & très-propre à attendrir Achille en rappellant dans son esprit une idée qui entraîne nécessairement celle de la tendresse que Phœnix avoit pour lui. Aujourd'hui la plûpart des hommes n'ont pas la force de voir ainsi la Nature toute simple, il faut l'orner & la déguiser. Je n'aurois pourtant pas laissé de suivre ici Homere, si j'avois pu trouver dans ma langue des termes qui eussent approché de la beauté de ceux qu'il a trouvés dans la sienne.

Que puisque les Dieux m'avoient refusé des enfans] On ne voit nulle part que Phœnix fût marié ; mais il parle ainsi, parce que les anciens étoient persuadés que les imprécations étoient toujours exaucées des Dieux, & particuliérement celles des peres contre leurs enfans. C'est pourquoi Platon dit dans le 11. livre des loix, *que les peres, ces vivantes images de Dieu, ont beaucoup de force & d'efficace, pour faire descendre toutes sortes de bénédictions sur leurs enfans qui leur rendent le culte qui leur est dû, & pour faire tomber sur leur tête les plus affreuses malédictions quand ils y manquent ; car Dieu exauce les prieres que les peres leur adressent pour ou contre leurs enfans.*

Page 383. *Parviennent enfin à les appaiser par des vœux, par des présens*] Platon condamne cet endroit. Il veut que Phœnix parle ici selon l'opinion qui régnoit dans ces tems de ténébres; on croyoit que les Dieux se laissoient fléchir par des sacrifices & par des présens, comme s'ils étoient des usuriers qui fissent un trafic de leurs dons & de leurs graces. C'est cette opinion que les saints Prophétes ont combattuë avec beaucoup de force. David fait voir que Dieu ne reçoit pas tous les dons & tous les sacrifices des pécheurs, mais seulement les sacrifices de justice, c'est-à-dire, les sacrifices accompagnés de la conversion du cœur. Ps. 50. Dans Isaïe, Dieu dit lui-même, *Ne m'offrez plus des sacrifices, vos holocaustes me sont en abomination.* 1. 15. Voilà pourquoi l'auteur de l'Ecclésiastique avertit fort bien : *Ne dites point, Dieu se laissera fléchir par la quantité de mes présens, & quand je lui offrirai mes sacrifices, il les recevra de ma main.* 7. 2. Platon a établi cette même vérité dans le 2. livre de sa Répub. mais il n'a pas eu raison de donner ce mauvais sens à ce passage, qui peut être pris plus favorablement. J'en ai parlé dans la Préface.

Car vous devez sçavoir, mon fils, que les Prieres] Dans tout ce que nous avons de plus belle Poësie je ne crois pas qu'il y ait rien de plus noble, de plus poëtique, & de plus heureusement imaginé que cette fiction qui personifie les Prieres & l'Injure, en leur donnant toutes les qualités, tous les sentimens & tous les traits de ceux qui

font l'injure, & qui ont recours aux prieres. Il faut expliquer la pensée d'Homere en peu de mots.

Les Prieres sont filles de Jupiter] Car c'est Dieu qui inspire les prieres, & qui enseigne aux hommes à prier.

Elles sont boiteuses, ridées]. Car ceux qui prient ont un genou à terre, le visage ridé & baigné de pleurs.

Toujours les yeux baissés] Le Grec dit *louches*, ou *les yeux tournés*, παραβλῶπές τ' ὀφθαλμῶ, parce qu'elles n'osent regarder droit; mais cela n'est pas à nos manieres : nous ne disons pas en notre langue qu'une personne *tourne les yeux* par respect, mais qu'elle *n'ose lever les yeux*, qu'elle *les tient baissés*.

L'Injure altiere] La Déesse que j'appelle ici l'*Injure*, est la Déesse Até, ce démon de discorde & de malédiction qui est si bien décrit dans le 19. livre où j'ai conservé son véritable nom, parce que là elle est seule, au lieu qu'ici elle est opposée aux prieres, & il m'a paru que cela étoit plus à nos manieres & jouoit mieux en notre langue d'opposer l'Injure aux Prieres, que de leur opposer la Déesse Até ; au moins c'est ainsi que nous les ferions aujourd'hui, & il me semble que cette opposition sensible met d'abord en son jour la beauté de ce tableau. L'Injure au pied léger marche la premiere, car les violens & les emportés sont promts à commettre le mal ; l'humble Priere la suit, car il n'y a que la priere qui puisse réparer les maux que l'injure a faits.

Agamemnon a offenſé Achille, & le voilà réduit aux prieres, pour l'appaiſer.

Page 384. *Elles prient leur pere d'ordonner à l'Injure*] Que ce retour me paroît beau! Naturellement les Prieres ſuivent l'Injure, pour guérir les maux qu'elle a faits, & quand on a mépriſé & rejetté les Prieres, l'Injure les ſuit à ſon tour pour les venger, & elle les ſuit par l'ordre méme de Jupiter qui s'en ſert pour faire exécuter les ordres de ſa juſtice.

Cedez donc, mon fils, cedez à ces divines filles du ciel] Agamemnon vous a fait injure, voilà ſes prieres inſpirées par le ciel, qui viennent pour la guérir, ne les rejettez donc pas, ou craignez que l'injure ne les venge.

Si le fils d'Atrée ne vous offroit pas des préſens infinis] Platon dans le 3. livre de ſa Répub. condamne ce paſſage, & trouve fort mauvais que Phœnix diſe à Achille que ſi on ne lui offroit pas de grands préſens, il ne lui conſeilleroit pas de s'appaiſer; mais il me paroît qu'il y a quelque injuſtice dans cette cenſure, & que Platon n'eſt pas bien entré dans le ſens de Phœnix, qui ne regarde pas ces préſens du côté de l'intérêt, mais du côté de l'honneur, comme une marque du repentir d'Agamemnon & des ſatisfactions qu'il eſt prêt de lui faire; c'eſt pourquoi il dit que les honneurs ont un grand pouvoir ſur les grands courages.

Page 385. *Je me ſouviens à ce propos d'une hiſtoire ancienne*] Il appelle cette hiſtoire ancienne par rapport à l'âge d'Achille qui

étoit fort jeune; car d'ailleurs elle n'étoit pas fort ancienne, puiſque Méléagre étoit du nombre des Argonautes, tout au plus quarante ans avant la guerre de Troye. Au reſte, il faut ſe ſouvenir, que tous les diſcours de ces ambaſſadeurs n'occupent aucun tems utile. Tout ceci ſe paſſe pendant la nuit du ſeizieme jour de la colere d'Achille.

Page 386. *Autrefois les Curetes & les belliqueux Etoliens*] C'étoient deux peuples voiſins. Les Curetes tenoient la ville de Pleuron, & tout le pays depuis le fleuve Achelous juſqu'au fleuve Evenus; & les Etoliens tenoient Calydon & le pays depuis le fleuve Evenus juſqu'au golphe de Corinthe. Euſtathe remarque ici avec raiſon qu'Homere ſuit dans ce conte la même méthode que dans ſon poëme. Il ne ſuit pas le fil de ſon hiſtoire, mais il ſe jette d'abord dans le milieu & il rappelle enſuite les commencemens, en quoi conſiſte en partie l'art du poëme Epique. Cet épiſode a un ſi grand rapport & une reſſemblance ſi ſenſible avec le fait dont il s'agit, qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en avertir. Les anciens appelloient ces ſortes de narrations & d'épiſodes, qui reſſemblent à l'affaire en queſtion, ὑποδιηγήσεις.

Page 387. *Pour la hure & pour la peau de la bête*] Car l'une & l'autre étoient dues à celui qui avoit bleſſé le premier la bête. Et Euſtathe écrit que cela s'obſervoit encore de ſon tems en pluſieurs endroits, & ſur tout en Lycie, la hure appartenoit à

celui qui avoit donné le premier coup.

Page 388. *Pendant que le vaillant Méléagre combat*] Les traits dont Phœnix peint Méléagre, conviennent parfaitement à Achille, & font son portrait. Il y a bien de l'art dans cette image.

Qui s'allume souvent dans le cœur des plus sages & des plus prudens] Cela est adroit pour flatter Achille, & pour amollir ce cœur trop endurci.

Contre Apollon même qui lui avoit enlevé sa femme] Apollodore conte autrement cette histoire dans son premier livre, car il dit qu'Idas avoit enlevé Marpesse; qu'Apollon l'ayant rencontré la lui ôta, & que comme ces deux rivaux alloient commencer un furieux combat, Jupiter les accorda en donnant le choix à Marpesse qui choisit Ida.

Page 389. *Donnerent à leur fille Cléopatre le surnom d'Alcyone*] Il paroît par ce passage & par d'autres que j'ai déja remarqués, que les Grecs donnoient souvent les noms, comme les Hébreux, par rapport non-seulement aux conjonctures, mais encore aux accidens arrivés aux peres & aux meres de ceux qu'on nommoit. Cléopatre est nommée Alcyone à cause des regrets de sa mere.

Page 390. *Lui promettant un présent considérable*] Phœnix en appellant l'enclos de cinquante arpens, que les Etoliens offroient à Méléagre, *un présent considérable*, releve bien la grandeur & le prix des présens qu'Agamemnon offre à Achille.

Page 391. *Et lui remet devant les yeux tout ce qui arrive de plus effroyable dans le sac des villes, les hommes tués, les maisons devorées par le feu, les femmes & les enfans emmenés captifs*] Elle ne se contente pas de lui dire que la ville va être prise, mais elle lui détaille tout ce qui arrive de plus affreux dans cette extrémité, & par ce détail elle touche ce cœur endurci qui jusques-là avoit été inexorable. Aristote dans le 1. liv. de sa Rhét. s'est fort bien servi de cet endroit pour expliquer la vertu de ces détails & pour faire voir qu'une chose dite en général n'a pas tant de force que quand on la propose divisée en ses parties. *Les mêmes choses*, dit-il, *divisées par parties paroissent plus grandes, car l'avantage qu'a cette quantité de parties paroît sensible, c'est pourquoi le poëte a fort bien feint que Cléopatre persuada son mari Méléagre de se lever & de prendre les armes en lui faisant le détail de tout ce qui arrive dans le sac des villes.* Quintilien livre VIII. chap. 3. a fort bien étendu cet endroit: *Il est hors de doute*, dit-il, *que celui qui dit qu'une ville a été prise, dit & embrasse dans ce seul mot tous les maux qui arrivent dans cette calamité; mais cette nouvelle renfermée dans ce peu de mots, pénétre & touche moins, au lieu que si vous étendez & expliquez en détail tout ce que ce seul mot renferme...... quoique tout ce détail soit compris dans ce seul mot* la prise, *cependant il est moins fort de dire le tout que de détailler toutes les parties. Minus tamen totum dicere, quam omnia.*

Ne lui font plus le préſent qu'ils lui avoient offert] Car ce n'étoit pas pour eux qu'il avoit pris les armes, mais pour lui-même, pour défendre ſon palais, &c.

Page 392. *Vous n'aurez plus les mêmes honneurs*] Encore une fois Phœnix ne regarde pas les préſens d'Agamemnon comme préſens, mais comme des marques d'honneur, car il parle à un homme ambitieux & amoureux de la gloire juſqu'à l'excès. Au reſte, il ſe gliſſe preſque toujours ici dans le texte une faute qu'il eſt bon de corriger. Dans la plûpart des éditions il y a ȣ: ἐθ' ὁμῶς τιμῆς ἔσεαι : ce τιμῆς au génitif eſt fort embarraſſant, mais il faut lire τιμῇ avec un iota ſouſcrit, qui eſt pour τιμήεις, *honoré. Vous ne ſerez plus ſi honoré.* Euſtathe en avoit averti.

Page 393. *Il me retiendra, s'il veut, ſur ce rivage tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie*] Euſtathe remarque ici avec beaucoup de fineſſe que ces paroles d'Achille renferment une ſorte d'oracle qu'il n'entend pas, comme cela arrive quelquefois; des hommes pleins de leur objet, diſent des choſes, qui avec le ſens naturel & ſenſible à tout le monde, en renferment un autre de ſurnaturel, qu'ils n'entendent pas eux-mêmes; & qui n'eſt entendu que de ceux qui ont aſſez de pénétration, pour en percer l'obſcurité. C'eſt ainſi qu'Oedipe parle ſouvent dans Sophocle: & l'Ecriture ſainte nous fournit de grands exemples de ces locutions d'enthouſiaſme qui ont un double ſens. Ici on voit mani-

festement qu'Achille en disant une chose fort simple & fort commune, prédit sans y penser que son séjour sur ce rivage fatal égalera le cours de sa vie, & par conséquent qu'il y mourra; & ce double sens fait au lecteur un plaisir sensible.

C'est que je trouve très-mauvais que vous veniez ici m'attendrir par vos larmes] Une marque sûre que le discours de Phœnix a attendri Achille, c'est que dans la réponse qu'Achille a faite à Ulysse, il a dit qu'il partira dès le lendemain, & il ne persiste plus dans cette résolution après le discours de Phœnix; il dit seulement qu'ils verront le lendemain, s'ils doivent partir ou rester. Voilà comment un courage aussi intraitable que celui d'Achille doit s'adoucir; il faut que cela se fasse peu à peu, & qu'il ne passe pas tout d'un coup & sans milieu de la colere & de la fureur, à un état doux & tranquille.

Regnez avec moi sur tous mes Etats] C'est pour éloigner le reproche d'ingratitude, que Phœnix lui a fait.

Page 394. *Fils de Laërte, retirons-nous*] Ce discours d'Ajax est plus simple que les deux autres, & en même-tems plus fort & plus profond. Ce héros se leve en colere, & ne daigne pas seulement adresser d'abord la parole à Achille; cependant c'est lui qui touche le plus ce cœur endurci, comme Achille l'avoue lui-même. Homere montre par-là qu'une noble simplicité, quand elle est employée à propos, fait plus d'impression que les figures, & il

enseigne qu'une éloquence fougueuse & guerriere, réussit mieux auprès d'un guerrier violent & emporté, qu'une éloquence pleine d'insinuation & toute pathétique.

Page 395. *Cruel, on voit tous les jours un frere recevoir la satisfaction*] Le meurtrier devoit aller en exil pour une année, mais souvent il se rachetoit de cet exil par une somme d'argent, qu'il payoit aux parens du mort : ni Ulysse, ni Phœnix n'ont rien dit de si fort à Achille. C'est pourquoi Denys d'Halicarnasse dit fort bien, en parlant de ce discours d'Ajax, *Que celui de tous qui prie le plus & avec plus de liberté, qui supplie le plus, qui presse le plus, c'est Ajax.*

Et cela pour une captive] C'est un reproche très-piquant, comme si Achille étoit l'homme le plus amoureux & le plus asservi aux femmes. Un pere pardonne la mort de son fils, un frere celle de son frere, & Achille ne pardonnera pas l'enlevement d'une captive qu'on lui a prise?

Et respectez ce lieu sacré, nous sommes sous votre toît] Il dit *ce lieu sacré* à cause de l'hospitalité, & de Jupiter *hospitalier* qui y préside, & qui tient sous sa sauve-garde ces ambassadeurs.

Page 396. *Comme quelque vagabond, qui est un objet de mépris pour tout le monde*] Le Grec dit, ὡσεί τιν' ἀτίμητον μετανάστην. μετανάστης est un homme qui n'a point de demeure fixe, qui n'a, comme on dit, ni feu ni lieu, & qui rode de ville en ville. Homere appelle cet homme-là ἀτίμητον,

méprisé, parce que ces ſortes de gens étoient fort mépriſés en Grece : un vagabond étoit comme un exilé, qui n'oſoit ouvrir la bouche. On n'a qu'à voir ce que dit Socrate dans le Criton. Ils étoient encore plus mépriſés en Judée : *Ubi hoſpitaberis non ſiducialiter ages, nec aperies os tuum*, dit l'Eccléſiaſtique, 29. 31. οὗ παροικήσεις ȣ̓κ ἀνοίξεις ςόμα. L'entrée du temple étoit même défendue aux étrangers.

Dites aux Grecs que je ne prendrai les armes] Après le diſcours d'Ulyſſe, Achille a dit qu'il va partir dès le lendemain ; après celui de Phœnix, il n'eſt plus ſi déterminé au départ ; ce départ eſt incertain ; & après celui d'Ajax il ne parle plus de partir, au contraire il paroît diſpoſé à prendre les armes ; mais il ne ſe diſpoſe à les prendre que quand le danger menacera ſes vaiſſeaux. Ce caractère d'homme inexorable eſt conduit avec un art merveilleux.

Page 397. *Et chacun prenant la coupe, ils font les libations*] Quoique leur voyage n'ait pas été heureux, & qu'ils n'ayent rien obtenu, ils ne laiſſent pas de faire des libations pour remercier les Dieux. Homere marque cette circonſtance, non-ſeulement par rapport à la religion & à l'uſage, mais auſſi pour faire entendre que tout ceci ſe paſſe avant que la table fût levée ; car le repas commençoit par l'oblation des prémices, & finiſſoit par les libations.

Page 399. *Il menace que demain dès la pointe du jour*] On demande ici pourquoi

Ulyſſe ne parle que de la réponſe qu'Achille lui a faite d'abord, & ne dit rien de la diſpoſition où l'avoient mis enſuite le diſcours de Phœnix & celui d'Ajax. Il eſt aiſé de répondre à cette demande ; c'eſt parce qu'Achille eſt obſtiné dans ſon reſſentiment, & que ſi dans la ſuite un peu attendri par Phœnix & ébranlé par Ajax, il a paru diſpoſé à prendre les armes, ce n'eſt nullement par rapport aux Grecs, mais ſeulement pour ſauver ſa flotte, quand Hector, après avoir paſſé les Grecs au fil de l'épée, viendra l'inſulter. Ainſi cet inflexible ne rabbat rien de ſa colere. Il eſt donc de la prudence d'Ulyſſe de faire ce rapport à Agamemnon, afin que déſabuſé du ſecours dont il ſe flattoit, il prenne avec tous les chefs de l'armée les meſures néceſſaires pour ſauver ſes vaiſſeaux & ſes troupes.

Page 400. *Enfin le vaillant Diomede rompt le premier le ſilence*] Ce caractère de Diomede eſt encore très-bien ſoutenu. Ce héros ne s'étonne pas du refus d'Achille, & revient toujours à l'avis qu'il a donné de combattre.

Et qu'elles ſe repoſent toute la nuit] Car les retranchemens & les corps de garde qu'ils avoient placés aux portes, leur donnoient cette liberté, quoique les ennemis fuſſent campés à leur vûë.

Argument du IX. Livre.

AGamemnon ayant passé toute la nuit sans dormir, se leve avant le jour, va avec Ménélas faire lever les principaux de l'armée; & dans le conseil de guerre qu'il tient près du fossé, on trouve à propos d'envoyer des espions reconnoître ce qui se passe dans le camp des Troyens. Diomede se présente le premier, & demande un compagnon. Les plus braves s'offrent, & Diomede choisit Ulysse. Ces deux guerriers partent, & en chemin ils rencontrent Dolon, que les ennemis avoient aussi envoyé pour espion dans le camp des Grecs. Ils le tuent, après avoir tiré de lui toute la disposition de l'armée Troyenne, & appris que Rhesus, Prince de Thrace, y étoit nouvellement arrivé avec ses troupes, & qu'il avoit un char très-magnifique & de très-beaux chevaux. Ulysse & Diomede s'avancent jusqu'au quartier des Thraces, tuent Rhesus, & plusieurs de ceux qui l'avoient suivi, détachent les chevaux, les emmenent, & retournent au camp des Grecs.



L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE X.

TOus les Généraux des Grecs, domptés pat les charmes du ſommeil & par les travaux de la journée, dormoient tranquillement dans leurs tentes près de leurs vaiſſeaux. Le ſeul Agamemnon, qui régnoit ſur tant de peuples, ſe refuſoit aux douceurs du ſommeil. Il étoit agité de cruelles inquiétudes, & rouloit dans ſa tête différens penſers. Comme lorſque le maître du tonnerre ſe prépare à inonder la terre d'un déluge

de pluyes, ou à la couvrir de gresle ou de monceaux de neige, qui la dérobent aux yeux des mortels, ou qu'il est prêt à soufler les guerres funestes, on voit les éclairs se suivre sans relâche & traverser les cieux, les soupirs qu'Agamemnon poussoit sans cesse du fond de son cœur se suivoient de même, & il étoit dans une continuelle agitation. Quand il venoit à jetter les yeux sur le camp des Troyens, il voyoit avec étonnement la quantité prodigieuse de feux qu'ils avoient allumés devant la place; il entendoit la voix des flutes & des chalumeaux, & le bruit des soldats; mais quand il regardoit ses vaisseaux & ses troupes, pressé d'une douleur mortelle, il s'arrachoit les cheveux en s'adressant à Jupiter, & en déplorant ses malheurs en sa présence.

Enfin le parti qui lui parut le

meilleur, ce fut d'aller ſur l'heure même trouver Neſtor, pour voir ſi avec cet homme ſage il ne pourroit point imaginer quelque expédient ſalutaire & qui pût ſauver les Grecs. Il ſe leve donc promptement, met ſa tunique, chauſſe ſes brodequins, ſe couvre de la peau d'un lion d'une énorme grandeur, & prend ſa pique.

D'un autre côté Ménélas, agité des mêmes inquiétudes, ne pouvoit fermer l'œil non plus que ſon frere, car il craignoit la défaite entiere des Grecs, qui pour ſa querelle avoient traverſé tant de mers, & étoient venu porter la guerre ſur le rivage Troyen. Il couvre ſes épaules d'une peau de léopard, met ſon caſque, & la pique à la main il ſort de ſon pavillon pour aller éveiller ſon frere, qui commandoit à tous les Grecs, & qui en étoit honoré comme un

Dieu. Il le trouve devant la pouppe de ſon vaiſſeau prenant ſes armes. Agamemnon fut ravi de ſon arrivée, & Ménélas en l'abordant, lui dit : Mon frere, pour « quel deſſein prenez-vous déja vos « armes ? Allez-vous éveiller quel- « qu'un de nos officiers, pour « l'envoyer épier le camp des « Troyens ? Mais je crains fort que « perſonne ne s'offre pour une en- « trepriſe auſſi périlleuſe que celle « d'aller ſeul dans le camp ennemi « pendant les ténébres, car il faut « un courage bien ferme & bien « déterminé. «

Mon frere, lui répond Aga- « memnon, nous avons beſoin vous « & moi d'un conſeil prudent & ſage « pour ſauver nos troupes & nos « vaiſſeaux, car nous voyons clai- « rement que Jupiter eſt changé, & « que les ſacrifices d'Hector lui ont « été plus agréables que les nôtres. «

» dat, car Jupiter en nous faiſant
» naître, nous a aſſujettis à toutes
» ſortes de miſeres & de calamités.

Agamemnon envoye ainſi Ménélas, après lui avoir expliqué ſes ordres, & continuë ſon chemin vers Neſtor. Il le trouve couché dans ſa tente vis-à-vis de ſon vaiſſeau, & près de lui ſes armes, ſon bouclier, ſon caſque, deux javelots, & ſon épée avec l'écharpe qu'il ceignoit, lorſqu'il s'armoit pour aller au combat à la tête de ſes troupes, car il ne cedoit pas à la triſte vieilleſſe; & il réſiſtoit à tous ſes aſſauts. A l'arrivée d'Agamemnon, ce vénérable vieillard ſe leve ſur ſon coude, & en avançant la tête, il s'écrie : Qui es-tu, toi qui rodes
» ainſi dans le camp pendant les
» ténébres, lorſque tous les autres
» ſont endormis ? cherches-tu quel-
» que ſentinelle, ou quelqu'un de

tes compagnons ? Parle & ne « m'approche point ſans te faire « connoître. Que demandes-tu ? «

Le Roi lui répond : Fils de « Nelée, Neſtor, l'ornement des « Grecs, vous avez dans votre ten- « te Agamemnon le plus malheu- « reux de tous les princes qui ſont « ſur la terre : Jupiter l'a condam- « né à des peines & à des travaux « ſans nombre, & qui ne finiront « que par ſa mort. J'erre ainſi dans « le camp, parce que le ſommeil « n'a pu fermer mes paupieres, & « que cette guerre funeſte & tous « les maux qui accablent les Grecs « me cauſent des chagrins qui ne « me laiſſent pas un moment de re- « pos. Je crains que toutes mes « troupes ne périſſent ; mon cœur « eſt continuellement agité ; je ſuis « éperdu & étonné comme un hom- « me qui eſt hors de lui-même ; à « tout moment mon ame eſt prê- «

» te à s'envoler ; les forces me man-
» quent ; à peine mes genoux chan-
» cellans peuvent - ils me porter.
» Mais ſi pendant la nuit vous avez
» trouvé en vous-même quelque re-
» mede à nos maux, car je vois bien
» que le ſommeil n'a pas fermé vos
» yeux, aidez-moi de vos lumieres ;
» venez avec moi aux retranche-
» mens viſiter tous les poſtes, &
» voir ſi les gardes fatigués du
» travail du jour, & accablés de
» ſommeil, n'abandonnent point les
» portes ; car les ennemis ne ſont
» pas loin, & nous ne ſçavons pas
» ſi pendant la nuit ils ne voudront
» point profiter de notre effroi, &
» recommencer leurs attaques.

» Grand Roi, le plus grand & le
» plus glorieux de tous les Rois,
» reprit Neſtor, Jupiter, dont les
» conſeils ſont ſi ſages, n'accorde-
» ra pas à Hector tous les ſuccès que
» cet audacieux ſe promet, & j'eſ-

pére qu'il le précipitera dans des « malheurs bien plus grands que les « vôtres, si jamais Achille bannit de « son cœur cette funeste colere « dont il est possédé. Je suis prêt à « vous suivre ; mais faisons lever « aussi les autres Généraux, le grand « Diomede, le prudent Ulysse, Ajax « fils d'Oïlée, & le courageux Me- « gés. Que quelqu'un aille aussi ap- « peller le fils de Telamon, le grand « Ajax pareil à un Dieu, & le Roi « Idomenée, les deux princes dont « le quartier est le plus éloigné, car « leurs vaisseaux sont à l'extrémité « du camp. Pour Ménélas, dussiez- « vous être fâché contre moi, toute « la considération & toute l'amitié « que j'ai pour lui ne m'empêcheront « pas de lui faire avec ma franchise « ordinaire de justes reproches de « ce qu'il dort tranquillement dans « son lit, & qu'il vous laisse toute la « peine. Ne devroit-il pas avoir été «

» déja trouver tous les Généraux
» l'un après l'autre, & les avoir
» animés par ses prieres, par ses
» supplications? car nous sommes
» dans une extrémité terrible, d'où
» il sera bien difficile de nous tirer.

Agamemnon, charmé de la liberté des paroles de Nestor, lui
» répond : Sage vieillard, il faut re-
» server vos reproches pour d'autres
» occasions. Il est vrai que mon
» frere ne témoigne pas toujours
» toute l'ardeur & toute l'activité
» qu'il devroit faire paroître; mais
» ce n'est en lui ni paresse, ni man-
» que de capacité, ni faute de cœur.
» C'est par déférence pour moi : il a
» toujours les yeux sur les miens
» pour y apprendre mes ordres, &
» il croiroit diminuer ma gloire s'il
» me prévenoit. Pour cette fois, il
» s'est levé long-tems avant moi, &
» il m'est venu trouver dans ma ten-
» te avant que je fusse armé; & je

j'ai envoyé appeller les Généraux «
que vous venez de nommer. Mais «
allons ſans différer, nous les trou- «
verons près des portes, dans le «
corps de garde où je leur ai don- «
né ordre de ſe rendre inceſſam- «
ment. «

Grand Roi, reprend Neſtor, «
puiſque cela eſt ainſi, Ménélas «
n'aura à eſſuyer aucun reproche «
des Grecs, & il ne trouvera per- «
ſonne qui ne ſoit toujours prêt à «
exécuter ſes ordres. «

En finiſſant ces paroles, il s'habille, prend ſes brodequins, met ſur ſes épaules un manteau de pourpre très-ample, & qui s'attachoit par devant avec des agraffes; prend une bonne pique armée d'un acier étincelant, ſe met en chemin, & en traverſant le camp il fait lever Ulyſſe. Ce prince ne dormoit pas d'un ſommeil bien profond; il reconnut d'abord la

voix de Neſtor, & ſortant de ſa
» tente il leur dit : Pourquoi courez-
» vous ainſi ſeuls dans le camp pen-
» dant les ténébres ? Qu'eſt-il arrivé
» de ſi preſſant ?
» Neſtor lui répond : Fils de
» Laërte, Ulyſſe, qui êtes ſi fécond
» en reſſources & en expédients,
» ne ſoyez pas fâché de nous voir
» à une heure ſi induë ; les Grecs
» ſont réduits à un état où il n'y a
» pas un moment à perdre. Suivez-
» nous, & allons éveiller les au-
» tres Généraux qui peuvent nous
» aider de leurs conſeils. Il s'agit
» de voir ſi cette même nuit nous
» prendrons la fuite, ou ſi nous
» nous préparerons au combat.

Il dit : & le ſage Ulyſſe rentre promptement dans ſa tente, couvre ſes épaules d'un large bouclier, & les ſuit. Ils vont pour éveiller Diomede ; ils le trouvent couché devant ſa tente tout armé,

ſes compagnons à terre autour de lui la tête ſur leurs boucliers, & près d'eux leurs piques debout, qui jettoient un éclat pareil à celui des éclairs que lance le maître du tonnerre; & ce héros dormoit couché ſur la peau d'un taureau ſauvage, la tête appuyée ſur un tapis de pourpre. Neſtor s'approche, le pouſſe du bout du pied, & l'éveille, en lui diſant: Levez-« vous, fils de Tydée: n'avez-vous « point de honte ds dormir ſi tran-« quillement toute la nuit? Ignorez-« vous que les Troyens ſont cam-« pés dans la plaine, & que la col-« line Callicolonne, à deux pas de « nos vaiſſeaux, eſt couverte d'en-« nemis? «

Il dit: & Diomede ſe réveillant dans le moment, & regardant Neſtor, Vous êtes bien inquiet à votre âge, lui dit-il; vous « ne vous donnez pas un ſeul mo-«

» ment de repos. N'avez-vous point
» près de vous de jeunes gens qui
» pourroient aller dans tout le
» camp éveiller les Rois? vous ne
» ſçavez pas vous ſoulager.

» Mon ami, reprend Neſtor,
» vous avez raiſon; j'ai près de moi
» mes fils, qui ſont pleins de bonne
» volonté & de courage; j'ai mes
» troupes, & je ne manque pas de
» gens qui exécuteroient prompte-
» ment mes ordres: mais les Grecs
» ſont réduits à une telle extrémité,
» qu'on ne doit ſe fier qu'à ſoi-mê-
» me. Le danger ne peut être plus
» preſſant, & voici le moment fa-
» tal qui va décider du ſalut ou de
» la perte entiere de notre armée.
» Mais puiſque vous êtes ſi touché
» de voir la peine que je prends à
» mon âge, & que vous ne deman-
» dez qu'à me ſoulager, allez vous-
» même, car vous êtes plus jeune
» que moi, allez éveiller Ajax le

Locrien, & le vaillant fils de « Phylée. «

Il dit : & Diomede jette ſur ſes épaules la peau d'un épouvantable lion, prend ſa pique, va faire lever ces héros, & les amene avec lui.

Quand ces princes arrivent aux retranchemens, ils trouvent tous les poſtes en bon état, & les chefs des ſentinelles bien éveillés, faiſant bonne garde & ayant tous leurs armes. Comme on voit ſur une montagne autour d'un parc de brebis des chiens pleins d'ardeur & de courage entiérement occupés de la garde du troupeau, & qui entendant un fier lion venir à eux au travers de la forêt, renoncent au ſommeil, éveillent les bergers, & font retentir de leurs abois toute la campagne; tels ces gardes chaſſant le ſommeil, qui voudroit gagner leurs paupieres,

ſont toute la nuit dans une continuelle inquiétude, tenant toujours les yeux attachés ſur le camp des ennemis, & au moindre bruit qu'ils entendent, ils prêtent l'oreille, & n'oublient rien pour s'empêcher d'être ſurpris. Neſtor ravi de voir qu'ils s'acquitent ſi bien de leur charge, les exhorte à continuer : Courage, mes enfans, » leur dit-il, faites toujours bonne » garde, comme vous avez fait, & » ne vous laiſſez pas gagner au ſom- » meil, de peur que nous ne don- » nions à nos ennemis de grands ſu- » jets de joye.

En finiſſant ces mots, il paſſe le foſſé : tous les Rois, qui avoient été appellés au conſeil, le ſuivent; Merion & le fils de Neſtor vont auſſi avec eux, car les Rois leur avoient fait l'honneur de les appeller. Le foſſé paſſé, ils s'aſſeient tous dans le ſeul endroit, qui n'é-

toit point souillé de sang & de carnage, car c'étoit justement le lieu, d'où l'impétueux Hector, après avoir semé la terre de morts, étoit retourné sur ses pas, quand la nuit fut venuë dérober le reste des Grecs à sa dévorante épée. Dès qu'ils furent tous assis, Nestor leur parla en ces termes : Mes « amis, n'y auroit-il point ici quel- « qu'un qui eût l'audace d'aller sur « l'heure-même dans le camp des « Troyens, pour tâcher de faire « prisonnier quelqu'un des ennemis « qui se sera écarté, ou d'apprendre « quelques nouvelles, qui nous fas- « sent découvrir leurs desseins; s'ils « ont résolu de camper encore de- « vant notre flotte, & de nous as- « sieger dans notre camp, ou si, « contents de l'avantage qu'ils vien- « nent de remporter, ils se prépa- « rent à se retirer dans leurs murail- « les. Si après avoir bien pris lan- «

» gue, ce généreux guerrier revient » à nous, & qu'il nous donne des » avis fidelles, il doit compter que » sa gloire répanduë sous toute la » vaste étenduë des Cieux sera célé- » brée par tous les hommes, & qu'il » aura une récompense proportion- » née à un service si important. Tous » les Capitaines de vaisseaux lui don- » neront chacun une brebis noire, » qui aura son agneau, & l'on n'au- » ra jamais vû de troupeau d'une » beauté si rare. De plus il aura sa » place marquée à toutes nos fêtes » & à tous nos festins.

Il dit : & un morne silence re- gne dans toute l'assemblée. Le seul Diomede dit d'un ton assuré : » Nestor, mon courage me porte » à aller m'engager dans le camp » des ennemis ; mais si quelqu'un » s'offroit pour m'accompagner, » j'aurois dans cette entreprise & » plus de confiance & plus de har-

dieſſe : car deux hommes qui vont «
enſemble, ſont toujours plus aſ- «
ſurés, ils s'entr'aident, & l'un voit «
ce que l'autre ne voit pas ; au lieu «
qu'un homme ſeul, quoiqu'il ne «
manque ni de prudence, ni de «
courage, a cependant moins d'au- «
dace & moins de vigueur. «

Il dit : & en même-tems chacun s'offre à l'envi pour le ſuivre. Les deux Ajax, favoris du Dieu de la guerre, ſe préſentent les premiers ; Merion veut être choiſi ; le fils de Neſtor leur diſpute cette gloire ; Ménélas prétend que cet honneur lui eſt dû, & Ulyſſe, accoûtumé à affronter les plus grands périls, demande qu'on le préfere.

Agamemnon, voyant cette noble émulation, adreſſe la parole à Diomede & lui dit : Fils de Ty- «
dée, qui m'avez toujours été ſi «
cher, puiſque tous ces Princes «

» s'offrent à l'envi, choisissez vous-
» même pour compagnon celui que
» vous croyez le plus intrépide ;
» mais que le respect pour la nais-
» sance, pour la dignité, ni pour le
» rang ne regle pas ce choix : point
» de complaisance, prenez celui en
» qui vous vous assurerez le plus.
Le Roi parloit ainsi, de peur que ce choix ne tombât sur Ménélas.

Le vaillant Diomede, répond
» sans balancer : Puisque vous m'or-
» donnez de choisir, pourrois-je
» préférer quelqu'un au Divin Ulys-
» se, que sa sagesse & son courage
» soutiennent dans les plus grands
» travaux, & que Minerve honore
» toujours de sa protection toute-
» puissante ? Qu'il me suive donc,
» & nous reviendrons tous deux,
» même du milieu des feux; car tout
» cede à sa prudence.
» Fils de Tydée, répond le bel-
» liqueux Ulysse, en l'interrompant,

il ne s'agit ici ni de me louer, ni « de me blâmer, vous parlez à des « Grecs qui me connoissent, mar- « chons sans perdre tems, la nuit « est déja fort avancée, & l'Aurore « approche, car voilà les astres qui « panchent vers leur couchant, & « la nuit est plus des deux tiers « passée. «

Après ce discours, ils prennent des armes terribles : le vaillant Thrasymede donne une épée à deux tranchants au fils de Tydée; car il avoit laissé la sienne dans sa tente; il lui met aussi sur la tête un casque de cuir de bœuf sans ornemens éclatants, ni aigrette; & c'est l'armure ordinaire des jeunes avanturiers les plus courageux. Merion donne à Ulysse un arc, un carquois, une épée, & un casque de plusieurs peaux en double fourré de laine, & qui ouvroit une horrible gueule de sanglier armée

des deux côtés de terribles défenses. Autolycus l'avoit enlevé autrefois dans la ville d'Eleone à Amyntor fils d'Ormenus, après avoir forcé son palais, & il l'avoit donné à Amphidamas de Cythere dans la ville de Scandie; Amphidamas en avoit fait présent à Molus, & Molus l'avoit donné à son fils Merion, qui en cette occasion le donna à Ulysse. Quand ces deux intrépides guerriers sont armés de ces armes effroyables, ils se mettent en marche, & prennent congé des Rois. Minerve leur envoye d'abord à leur droite un héron, oiseau favorable : les ténébres qui couvrent le Ciel & la terre, les empêchent de le voir, mais ils entendent ses cris, & Ulysse ravi de cet heureux augure, adresse aussitôt ses prieres à cette Déesse :
» Ecoutez-moi, dit-il, fille de Ju-
» piter qui porte l'Egide, vous qui

m'avez aſſiſté dans tous mes tra- «
vaux, & qui m'aidez dans toutes «
mes entrepriſes. C'eſt préſente- «
ment ſur-tout que j'ai beſoin de «
votre faveur. Grande Déeſſe, ac- «
cordez-moi la grace que nous re- «
tournions tous deux aux vaiſſeaux «
des Grecs, après avoir fait quel- «
ques exploits inſignes qui demeu- «
rent toujours gravés dans la mé- «
moire de nos ennemis. «

Cette priere finie, le grand Dio- «
mede fait auſſi la ſienne : Ecoutez- «
moi auſſi, dit-il, invincible fille de «
Jupiter, & daignez m'accompa- «
gner, comme vous accompagnâ- «
tes autrefois mon pere, lorſqu'il «
fut député à Thébes, & qu'ayant «
laiſſé l'armée des Grecs ſur les ri- «
vages de l'Aſope, il alla propoſer «
une ligue aux fiers deſcendans de «
Cadmus. A ſon retour, il fit des «
exploits prodigieux, parce que «
vous combattiez pour lui, & que «

» vous le couvrîtes de votre égide.
» Aujourd'hui, grande Déeſſe, ac-
» cordez-moi le même ſecours, &
» me garantiſſez de tous les dangers
» qui m'environnent. Je vous immo-
» lerai une belle géniſſe qui n'a ja-
» mais été domptée, & qui jamais
» n'a connu le joug, je vous l'im-
» molerai, après avoir doré ſes cor-
» nes, pour la rendre plus digne de
» vos autels.

Minerve exauça leurs prieres. Ces deux intrépides héros vont comme deux lions au travers des ténébres, & marchent au milieu du meurtre, du carnage, des morts, des armes & du ſang.

Hector de ſon côté n'avoit pas non plus laiſſé dormir tranquillement les Troyens; mais ayant appellé tous les Princes & les Chefs de l'armée, il leur avoit fait cette
» propoſition: Qui eſt-ce qui oſera
» me promettre d'exécuter une ac-

tion qui demande un grand cou- «
rage ? Il aura une récompenſe dont «
il ſera ſatisfait. Je donnerai le plus «
beau char & les deux plus beaux «
chevaux qui ſoient dans l'armée «
ennemie, à celui qui brûlant d'en- «
vie de ſe ſignaler, & avide de «
gloire, aura l'audace de pénétrer «
juſqu'aux vaiſſeaux des Grecs, & «
d'apprendre s'ils ſont dans leur «
camp une garde auſſi exacte que «
de coûtume ; ou ſi découragés «
par la perte qu'ils ont faite dans «
le dernier combat, ils méditent la «
fuite, & refuſent de paſſer la nuit «
ſous les armes, accablés de tant «
de fatigues & de travaux. «

Cette propoſition étonna tous les Princes Troyens ; ils gardent tous un profond ſilence.

Il y avoit dans l'aſſemblée un ſoldat nommé Dolon, fils du héraut Eumedés, qui n'avoit que lui de fils avec cinq filles. Ce Dolon

étoit très-riche & très-malfait, mais très-léger à la course; il s'approche des Généraux, & adressant la parole à Hector : Mon courage, lui dit-il, me porte à m'approcher des vaisseaux des Grecs, & à vous en rapporter des nouvelles sûres. Mais levez-moi votre sceptre, & confirmez-moi par serment, que vous me donnerez le magnifique char, & les chevaux immortels qui portent le vaillant Achille ; je ne serai point un inutile espion, & je ne tromperai pas votre attente. Je pénétrerai si avant dans l'armée ennemie, que j'entrerai dans la tente même d'Agamemnon, où les Généraux sont sans doute assemblés pour délibérer s'ils se prépareront au combat, ou s'ils ne penseront qu'à prendre la fuite.

Il dit : & Hector prend son sceptre, le leve & fait ce serment :

Que Jupiter, mari de la belle Ju- «
non, & maître du bruyant tonner- «
re, me ſoit témoin qu'aucun autre «
Troyen ne ſera porté ſur le ma- «
gnifique char d'Achille, & que «
cette gloire t'eſt réſervée pour le «
reſte de tes jours. «

Il jura ainſi, & jura en vain: auſſitôt il preſſe Dolon de partir. Dolon jette un arc ſur ſes épaules, ſe couvre d'une peau de loup, munit ſa tête d'un caſque de peau de foüine, s'arme d'un javelot, & ſe met en marche pour l'armée des Grecs, dont il ne devoit jamais rapporter de nouvelles à Hector. Dès qu'il a traverſé toute l'armée de Troye, plein d'ardeur il ſe jette dans le chemin battu. Ulyſſe l'apperçoit, & ſe tournant vers Diomede, il lui dit: Diomede, voilà un hom- «
me qui vient à nous du côté des «
ennemis. Je ne ſçai ſi c'eſt un eſ- «

» pion qu'on envoye dans notre
» armée, ou si c'est quelqu'un qui
» vient dépouiller les morts : mais
» laissons-le passer & s'avancer un
» peu dans la plaine, nous cour-
» rons ensuite après lui, & s'il est
» plus léger à la course que nous,
» souvenez-vous de le pousser du
» côté des vaisseaux, la pique bais-
» sée, en le détournant toujours,
» afin qu'il ne puisse nous échapper,
» & regagner le côté de la ville. »

En achevant ces mots, ils se jettent tous deux assez près du chemin, & se baissent derriere des monceaux de morts. Dolon passe sans aucune circonspection. Quand il fut loin d'eux, environ l'espace que les laboureurs laissent entre deux charruës de mules, qui sont plus légeres, & qui donnent mieux la seconde façon à un gueret où des bœufs ont déja tracé leurs profonds sillons, ils se levent tous

tous deux, & ſe mettent à le pourſuivre. Dolon s'arrête au bruit qu'ils font en courant, & il ſe flatte d'abord que ce ſont de ſes compagnons qu'Hector envoye après lui pour le rappeller : mais dès qu'ils ſe ſont avancés à la portée du javelot, il reconnoît que ce ſont des ennemis; il ſe met à fuir de toute ſa force, & eux à le pourſuivre. Comme lorſque deux chiens de chaſſe également vîtes & ardens pourſuivent un daim ou un liévre par des lieux couverts, & le preſſent ſi vivement que cent fois ils croient tenir leur proie, mais elle leur échappe autant de fois, & reprend de nouvelles forces; tels le fils de Tydée & le belliqueux Ulyſſe preſſent Dolon, en lui coupant toujours le chemin pour l'empêcher de regagner l'armée Troyenne. Mais comme il eſt prêt à donner dans la pre-

miere garde avancée, en fuyant vers les vaiſſeaux, alors Minerve, afin qu'aucun des Grecs ne pût ſe vanter d'avoir bleſſé Dolon avant que Diomede l'eût atteint, inſpire une nouvelle ardeur à ce héros, qui redoublant ſes efforts, ſerre de plus près le Troyen, & le javelot levé, il lui crie : Arrête, ou » je te perce, n'eſpere pas m'échap» per. En même-tems il lui lance ſon dard ſeulement pour lui faire peur; le redoutable dard lui friſe l'épaule droite, & va entrer dans la terre devant lui. Dolon s'arrête tout effrayé, & ne pouvant articuler une ſeule parole; un tremblement ſe ſaiſit de tout ſon corps, la pâleur couvre ſon viſage, il eſt déja demi mort de peur. Les deux héros preſque hors d'haleine l'atteignent & le ſaiſiſſent. Dolon fondant en larmes, tombe à leurs genoux, & leur dit, » Faites-moi

quartier, & vous tirerez de moi « une grosse rançon, car j'ai chez « moi beaucoup d'or, de fer, & de « cuivre; & mon pere vous en don- « nera tant que vous voudrez, lors- « qu'il apprendra que m'ayant sauvé « la vie, vous me retenez dans vos « vaisseaux.

Rassûre-toi, lui répond le pru- « dent Ulysse, & cesse de craindre « la mort. Dis-moi seulement, mais « ne me trompe point, Où vas tu « seul hors de ton camp pendant « les ténébres? Viens-tu chercher « quelque butin, & dépouiller ces « morts? ou si c'est Hector qui t'en- « voye pour observer ce qui se passe « dans notre armée? Ou enfin y « viens-tu de toi-même sans ordre « de tes Généraux? «

Dolon tout tremblant, & ne pouvant se rassurer, lui dit: Hec- « tor m'a renversé l'esprit, & m'a « séduit par ses promesses pernicieu- «

» ſes, car il m'a promis de me don-
» ner le char & les chevaux d'A-
» chille, & par-là il m'a engagé à
» entrer cette nuit dans votre camp,
» pour découvrir ſi vos vaiſſeaux
» ſont toujours bien gardés ; ſi l'é-
» chec, que vous avez reçu dans le
» dernier combat, vous a diſpoſés
» à prendre la fuite ; ou ſi les tra-
» vaux de cette terrible journée ont
» ralenti votre vigilance, & vous
» ont ôté la force de paſſer ſous les
» armes toute la nuit ?

» Vrayement, lui dit le prudent
» Ulyſſe avec un ſourire mocqueur,
» ton courage ne te porte pas à aſ-
» pirer à des récompenſes médio-
» cres, puiſque tu ambitionnes les
» chevaux de l'invincible Achille.
» Sçais-tu que ces chevaux ne ſe
» laiſſent que difficilement dompter
» par des mortels ? & qu'indociles
» au frein, ils ne ſubiſſent le joug
» que ſous Achille, qui eſt fils d'une

mere immortelle ? Mais parle- «
moi ſans déguiſement, & dis- «
moi, où as-tu laiſſé le vaillant He- «
ctor ? En quel endroit ſont ſes ar- «
mes ? De quel côté ſont ſes che- «
vaux ? Comment les gardes ſont- «
elles diſpoſées ? Où ſont les quar- «
tiers des autres Princes ? Quels «
ſont leurs deſſeins ? ont-ils réſolu «
d'occuper toujours ce poſte & de «
nous aſſieger dans notre camp ? «
ou ſatisfaits de l'avantage qu'ils ont «
remporté ſur nous dans le dernier «
combat, vont-ils ſe renfermer dans «
leurs murailles ? « «

Je vous dirai la vérité, répond «
le fils d'Eumedés : A l'heure que «
je vous parle, Hector tient un «
conſeil avec tous les autres Prin- «
ces & Chefs de l'armée, près du «
tombeau d'Ilus, loin du tumulte «
du camp. Pour ce qui eſt des gar- «
des, il n'y en a point de poſées ; «
les Troyens ſeuls, qui ont ici leurs «

» maiſons & leurs familles, & que
» le péril regarde de plus près, s'ex-
» hortent entre eux à veiller de peur
» de ſurpriſe. Tous nos alliés, qui
» n'ont ici ni leurs femmes, ni leurs
» enfans, dorment d'un profond
» ſommeil, & ſe repoſent unique-
» ment ſur les Troyens.
» Mais tous ces alliés, reprend le
» prudent Ulyſſe, ſont-ils campés
» pêle-mêle avec vos troupes, ou
» ont-ils des quartiers ſéparés?
» Je puis encore vous inſtruire
» de cela fort exactement, repartit
» Dolon. Les Cariens, les Péo-
» niens, bons archers, les Leleges,
» les Caucons & les Pelaſges cam-
» pent du côté de la mer. Les Ly-
» ciens, les ſuperbes Myſiens, les
» Phrygiens & les Méoniens, ex-
» cellens pour la cavalerie, ont leur
» quartier à Tymbre. Mais pour-
» quoi vous informer de tout ce
» détail? Si vous avez réſolu de pé-

nétrer dans le camp des Troyens, « voilà à deux pas d'ici le quartier « des Thraces, qui ſont venus les « derniers à notre ſecours, & qui « ont auſſi leur quartier le plus re- « culé. Ils ont à leur tête le Roi « Rheſus, fils d'Eïonée. Je n'ai ja- « mais vû de ſi grands & de ſi beaux « chevaux que les ſiens, ils ſont plus « blancs que la neige, & auſſi vîtes « que les vents; ſon char eſt d'une « magnificence ſans égale; il eſt « tout garni de lames d'or & d'ar- « gent, & ſes armes ſont d'une beau- « té admirable, & qui éblouit les « yeux; elles ſont toutes d'or maſ- « ſif; elles ne conviennent point à « des hommes, les Dieux ſont ſeuls « dignes de les porter. Mais con- « duiſez-moi, je vous prie, dans vos « vaiſſeaux, ou après m'avoir bien « lié, laiſſez-moi ici juſqu'à ce que « vous reveniez, après avoir éprou- « vé ſi je ne vous ai pas fait un recit « fidelle.

Diomede le regardant avec des » yeux terribles, Puiſque tu es tom- » bé entre nos mains, lui dit il, ne » te flattes pas de la vaine eſpérance » de nous échapper, quoique tu » ayes donné des avis utiles. Si nous » te mettions à rançon, ou que nous » te laiſſaſſions aller, tu reviendrois » encore épier notre camp, ou » combattre contre nos troupes, » au lieu que mort tu ne feras plus » de mal aux Grecs.

Il dit : & comme ce malheureux levoit ſes mains au menton de Diomede pour le conjurer de la maniere la plus touchante, ce héros infléxible lui donne du tranchant de ſon épée ſur le milieu du cou, & lui coupe les deux nerfs. Sa tête abbatuë roule ſur le ſable en achevant quelques mots mal articulés. Ils prennent ſon caſque de foüine, ſa peau de loup, ſes dards attachés à une

courroye, & son javelot. Ulysse les élevant vers le Ciel, les offre à Minerve, qui préside au butin, & lui adresse cette priere : Grande Déesse, recevez favorablement cette offrande : vous serez toujours la premiere des Dieux & des Déesses que nous invoquerons, assistez-nous toujours de votre présence, & nous conduisez heureusement dans le quartier des Thraces, dans leurs tentes, & près de leurs chevaux. «

En finissant ces mots, il éleve encore ses armes, & les met sur un tamarin, & de peur de ne pas reconnoître l'endroit à leur retour au milieu des ténébres, il a soin de le marquer par un amas de branches de tamarin & de roseaux. Ils s'avancent donc tous deux à travers les armes & le sang dont la campagne est couverte, & bientôt ils arrivent au quartier des

Thraces, qui accablés de fatigue dormoient tranquillement; chacun avoit près de ſoi ſes armes à terre en bon ordre, & ſes chevaux. Ils étoient couchés ſur trois lignes. Au milieu dormoit Rheſus leur Général, ayant auſſi près de lui ſes chevaux attachés derriere ſon char. Ulyſſe l'apperçoit le premier & le montre à Diomede : Voilà, » lui dit-il, l'homme & les chevaux » que Dolon nous a indiqués : ar» mez-vous donc ici de toute votre » force, il ne faut pas que vous de» meuriez inutile avec vos armes; » mais détachez les chevaux, ou » donnez ſur ces troupes, & les paſ» ſez au fil de l'épée, & moi j'aurai » ſoin de détacher les chevaux.

Il dit : & en même-tems Minerve inſpire de nouvelles forces à Diomede qui à droit & à gauche fait un carnage prodigieux. On entend autour de lui les ſoupirs & les

fourds gémiffemens de ceux que l'épée frappe, & qui meurent fans s'éveiller ; les ruiffeaux de fang inondent la terre. Tel qu'un lion fe jette fur un troupeau qui eft fans berger, & porte la mort par-tout où le conduit fon courage ; tel Diomede fe jette fur les Thraces enfevelis dans un profond fommeil, & ne ceffe de tuer qu'après avoir fait une horrible boucherie. Cependant Ulyffe traîne par les pieds ceux qui font tombés fous les coups de ce héros, & les détourne du chemin, pour faire un paffage aux chevaux de Rhéfus, de peur qu'ils ne s'effrayent en paffant fur des corps morts, car ils n'y étoient pas encore accoûtumés.

Quand le fils de Tydée eft arrivé près du Roi, il le perce de fon épée, & le précipite comme les autres dans le féjour ténébreux. Diomede penché fur la tête de

Rhesus, & lui plongeant son épée dans le sein pendant la nuit, fut pour ce malheureux Prince un Songe funeste que Minerve lui envoya. Ulysse de son côté détache les chevaux de Rhesus, les lie avec les mêmes courroyes qui les attachoient près de sa tente, les emmene en les conduisant avec son arc qui lui servoit de foüet; car il avoit oublié de prendre celui qui étoit pendu au char, & il fait un signal à Diomede pour l'avertir de le suivre, mais ce héros médite quelque nouvel exploit encore plus hardi; il délibere en lui-même s'il enlevera de dessus le train le char de Rhesus, où étoient ses belles armes, & s'il l'emportera, ou s'il ôtera la vie à un plus grand nombre de Thraces. Pendant qu'il est flottant entre ces deux desseins, Minerve s'approche de lui, & lui dit : Magnanime

fils de Tydée, pensez à regagner «
vos vaisseaux, de peur que vous «
n'y soyez forcé, & que quelque «
Dieu, qui favorise les Troyens, «
ne les excite contre vous. «

Elle dit : & Diomede reconnut aussitôt la voix de la Déesse. Il monte promptement sur les chevaux ; Ulysse les presse avec son arc, & ils volent vers les vaisseaux. L'insigne faveur que Minerve venoit de faire à Diomede, en l'assistant de sa présence, & en le tirant d'un si grand péril, n'échappa pas à Apollon qui veilloit pour Troye ; il voit cette Déesse avec ce héros, & plein de colere, il descend dans le camp des Troyens, & réveille le vaillant Hippocoon cousin-germain de Rhesus, un des plus expérimentés Capitaines des Thraces. Hippocoon s'éveille en sursaut, & voyant la place des chevaux de Rhesus

vuide, & ſes compagnons noyés dans leur ſang & tout palpitans encore, il fait des cris horribles, & appelle ſon ami. Les Troyens accourent en foule avec un bruit confus & un grand tumulte; & pleins d'étonnement & de ſurpriſe, ils regardent les effroyables exploits que les ennemis ont faits ſans être découverts.

Les deux héros étant arrivés à l'endroit où ils avoient tué l'eſpion d'Hector, Ulyſſe arrête les chevaux, & Diomede ſautant légérement à terre, prend les armes toutes ſanglantes, les donne à Ulyſſe, & remonte promptement à cheval, & tous deux pouſſent à toute bride ces fougueux courſiers qui ſecondent merveilleuſement leur impatience.

Neſtor fut le premier qui entendit le bruit qu'ils faiſoient en marchant, & ſe tournant vers les prin-

ces : Mes amis, leur dit-il, je ne « ſçai ſi je me trompe, mais il me « ſemble qu'un bruit ſourd comme « d'une marche de chevaux, a frap- « pé mes oreilles. Plût aux Dieux « que ce fût Ulyſſe & Diomede qui « ramenaſſent des chevaux du camp « de nos ennemis : mais je crains « bien que les deux plus vaillans des « Grecs n'ayent ſuccombé dans « une entrepriſe ſi haſardeuſe, & « qu'ils n'ayent été accablés par les « Troyens. «

A peine eut-il achevé de parler, qu'ils arrivent & deſcendent promptement de cheval. Tous les princes tranſportés de joye s'empreſſent pour les embraſſer, les félicitent de leur retour, & les comblent de louanges. Après ces premiers tranſports, Neſtor, impatient d'apprendre leur avanture, fut le premier qui leur en demanda le récit. Il s'adreſſe à Ulyſſe,

» & lui dit : Ulysse, qui êtes la gloi-
» re des Grecs, & dont la vertu est
» au-dessus de nos louanges, dites-
» nous, je vous prie, comment ces
» chevaux sont tombés entre vos
» mains : les avez-vous pris dans le
» camp des Troyens, ou quelque
» Dieu venant à votre rencontre,
» vous en a-t-il fait présent ? Ils sont
» aussi brillans que le soleil dans sa
» plus vive lumiere. Je me suis sou-
» vent mêlé avec les Troyens dans
» les batailles, car tout vieux soldat
» que je suis, je ne demeure pas sur
» nos vaisseaux quand il faut com-
» battre, mais je n'ai jamais vû des
» chevaux comme ceux-là. Il faut
» que ce soit quelqu'un des immor-
» tels, qui venant au-devant de vous,
» ait voulu honorer de ce prix vo-
» tre grand courage ; car nous sça-
» vons que Jupiter vous aime l'un
» & l'autre, & que sa fille Minerve
» vous accorde toujours sa protec-
» tion.

Le prudent Ulyſſe lui répond: Fils de Nelée, qui êtes véritablement la gloire des Grecs, il eſt facile aux Dieux de donner quand ils voudront des chevaux encore plus merveilleux, car leur puiſſance eſt ſans bornes; mais pour ceux que vous admirez, ce ſont des chevaux de Thrace, qui ne faiſoient que d'arriver dans l'armée ennemie. Le vaillant Diomede a tué de ſa main le Roi dont ils traînoient le char, & a paſſé au fil de l'épée douze des principaux chefs de ſes troupes. Nous avons tué auſſi un eſpion qu'Hector & les autres princes Troyens, gens fort entendus dans les ruſes de guerre, envoyoient dans notre camp.

En finiſſant ces mots, il fait franchir le foſſé aux chevaux de Rheſus, & entre triomphant dans le camp; tous les Grecs le ſuivent avec des cris de joye, & quand

ils ſont arrivés dans la tente de Diomede ils menent ces chevaux dans l'écurie de ce prince, & Ulyſſe met ſur la poupe de ſon vaiſſeau les armes ſanglantes de Dolon, pendant qu'on prépare un ſacrifice à Minerve. En même-tems, pour nettoyer la ſueur & la pouſſiere, dont ils ſont couverts, ils ſe jettent dans la mer; & s'étant bien lavés & rafraîchis, ils entrent dans des bains magnifiques, où ils ſe baignent & ſe frottent d'huile pour conſerver leurs forces. Après le bain, ils s'aſſeient pour prendre un léger repas, & puiſant le vin dans l'urne avec des coupes d'or, ils font leurs libations à Minerve, pour lui rendre leurs actions de graces de ſon ſecours.



REMARQUES SUR L'ILIADE D'HOMERE.

LIVRE X.

Page 452. *Comme lorsque le maître du tonnerre*] Quelle magnificence ! & quelle sublimité dans cette image ! Agamemnon affligé, prêt à donner une grande bataille, est comparé à Jupiter, qui se prépare à inonder la terre, ou à souffler les guerres. Les soupirs de ce prince sont comparés aux éclairs qui précédent & annoncent ces ravages. C'est ce qui a fait dire aux anciens, que jamais poëte n'a mieux sçû qu'Homere égaler par la grandeur de ses idées la majesté des plus grands sujets.

Page 453. *Ou qu'il est prêt à souffler les guerres*] Nous avons déja vû que tous les peuples, & Grecs & Barbares, étoient également imbus de cette superstition, que les éclairs & les tonnerres étoient les avantcoureurs des guerres & des combats.

A souffler les guerres] L'expression Grec-

que mérite d'être remarquée : Homere dit ; *ou qu'il prépare la bouche de la guerre*, στόμα πτολέμοιο. Ce Poëte donne une bouche à la guerre, à cause de sa voracité.

On voit les éclairs se suivre sans relâche, & traverser les cieux] Quand on reprend les Poëtes d'avoir écrit des choses que l'expérience contredit, il faut être bien assuré de ce qu'on avance, car autrement on fait de fausses critiques, & on tombe justement dans le vice qu'on veut blâmer. C'est ce qui est arrivé à Jule Scaliger, qui dans sa Poëtique fait un cruel reproche à Homere, d'avoir dit ici que Jupiter éclaire & tonne quand il neige : *c'est*, dit-il, *ce que nous n'avons jamais vû*. Il se trompe assurément. *Cela n'est plus contre l'expérience*, dit le R. P. le Bossu dans son excellent traité du Poëme Epique. *Nous l'avons vû depuis quelques années, quand au mois de Janvier le tonnerre fit de si grands ravages, qu'il brûla la fléche de l'Eglise de Châlons ; qu'il en fit autant à l'Abbaye de Chaly près de Senlis, & en d'autres lieux. Les effroyables coups de tonnerre, & la chûte de la foudre se firent à Senlis pendant une neige fort grosse & fort épaisse.* Homere avoit vû sans doute la même chose, & il connoissoit mieux ce que peut la Nature, que Scaliger.

Quand il venoit à jetter les yeux sur le camp des Troyens] Quelques anciens critiques demandoient comment Agamemnon enfermé dans sa tente, au milieu d'un camp bien fortifié & bien retranché, peut

voir ce qui se passe dans le camp des Troyens? Aristote répond fort bien à cette objection dans le 26. chapitre de sa poëtique. *Quand Homere dit d'Agamemnon, enfermé dans sa tente au milieu de son camp, qu'il jettoit les yeux sur le camp des Troyens,* *en cet endroit-là*, jetter les yeux, *est un terme métaphorique qui ne signifie que* penser, repasser dans son esprit. On peut voir là les remarques.

Il entendoit la voix des flutes & des chalumeaux] Les mêmes critiques, dont je viens de parler, blâmoient Homere d'avoir dit *la voix des flutes & des chalumeaux*, parce que *la voix* ne se dit que des hommes. Mais Aristote a fort bien répondu à cette impertinente censure, en disant que *voix* est un terme métaphorique, qui ne signifie que *le son*. Il n'y a même rien de plus noble que cette métaphore, & elle est d'un usage merveilleux dans le sublime. C'est ainsi que David a dit *la voix du tonnerre*; les Prophétes, *la voix du fouet, la voix des rouës, la voix du glaive*; & Dieu même n'a-t-il pas dit *la voix du sang?*

Page 454. *Ménélas agité des mêmes inquiétudes, ne pouvoit fermer l'œil*] Il auroit été honteux que Ménélas, l'unique cause de cette guerre, eût dormi dans le triste état où se trouvoit l'armée. Homere observe toujours parfaitement les bienséances. Ménélas est levé même avant Agamemnon.

Page 455. *Allez-vous éveiller quelqu'un de nos officiers pour l'envoyer épier?*] Non

seulement Ménélas est éveillé & levé avant Agamemnon; mais en pensant la nuit à tout ce qu'il y avoit à faire, il a trouvé qu'il n'y avoit rien de mieux que d'envoyer des espions dans le camp ennemi, & il donne ainsi dans la pensée de Nestor, qui ouvrira cet avis.

Page 457. *Car le camp est vaste & fort traversé*] On louë Homere de la connoissance profonde qu'il avoit de tous les arts. On voit ici qu'il étoit habile dans l'art même de camper, car il fait que le camp des Grecs, comme fort vaste, étoit traversé de plusieurs routes, afin qu'on pût courir plus promptement à tous les endroits, qui auroient besoin de secours.

Par tout où vous passerez élevez votre voix] Afin qu'il se fît d'abord connoître, de peur que des gens éveillés par sa marche, & le prenant pour un ennemi, ne donnassent l'alarme; car on n'avoit pas encore alors ce qu'on appelle aujourd'hui *le mot du guet.*

Il n'est pas ici question de fierté & de se piquer de gloire] Agamemnon dit cela à Ménélas, sur ce qu'il l'envoyoit éveiller les troupes, & qu'il va lui-même trouver Nestor. La bienséance & la dignité voudroient qu'on envoyât des hérauts, mais l'état des choses ne souffre pas cette observation exacte des regles & des cérémonies; la nécessité contraint la loi.

Page 458. *Avec l'écharpe qu'il ceignoit*] J'ai suivi Eustathe, qui dit que ζωστὴρ, n'est pas ici le baudrier, mais une ceinture qu'on

mettoit par-dessus ses armes, & qui couvroit la lame fourée qu'on mettoit au défaut de la cuirasse.

Page 459. *J'erre ainsi dans le camp*] Il n'erroit point, car il sçavoit fort bien où il alloit, & pourquoi il alloit, mais il se sert de ce terme pour marquer ses inquiétudes & son abbattement.

Page 462. *Il est vrai que mon frere ne témoigne pas toujours*] Il y a ici une bienséance qui me charme. Agamemnon, pour défendre Ménélas, que Nestor accuse de paresse, ne veut pas le justifier absolument, & dire que son frere ne donne sur lui aucune prise, car ce seroit blesser la vérité, & accuser Nestor d'injustice & de calomnie : mais il fait mieux que s'il l'en justifioit, car il tourne en vertu les vices qu'on lui reproche, & il fait voir que ce qu'on prend en Ménélas pour lenteur & pour paresse, n'est que déférence & respect qu'il a pour lui. Quel bonheur ne seroit-ce point, si nous étions aussi ingénieux que ce prince à expliquer en bien les défauts de nos parens & de nos amis!

Page 463. *Et il ne trouvera personne qui ne soit toujours prêt à exécuter ses ordres*] Nestor veut dire par-là que les troupes obéissent toujours volontiers à un prince, qui en commandant donne l'exemple.

Un manteau de pourpre très-ample] χλαῖναν διπλῆν, *lanam duplicem* ; & l'on pourroit se tromper à ce mot, car *lana duplex* ne signifie pas *un manteau doublé*, comme nous disons aujourd'hui, mais un manteau d'une

grande ampleur, & qu'on peut mettre en double; on l'appelloit διπλῆν absolument & διπλοΐδα. Il ne paroît pas que les anciens Grecs ayent connu l'usage de doubler les habits.

Page 464. *Si cette même nuit nous prendrons la fuite, ou si nous nous préparerons au combat*] Il parle de *fuite* avant que de parler de *combat*, pour mieux marquer la douleur & l'accablement où est l'armée. προβαρυνομένης δὲ ψυχῆς, dit Eustathe, προθεῖναι τὸ φεύγειν τοῦ μάχεσθαι, οἷα τῶν Ἀχαιῶν πρὸς τῇ φυγῇ ὄντων. *C'est la marque d'un esprit abbatu & accablé, de mettre la fuite avant le combat, comme si les Grecs étoient déja tout disposés à fuir.*

Ils le trouvent couché devant sa tente tout armé] Homere releve toujours le caractère de Diomede par des traits qui marquent un grand guerrier: Diomede voyant les ennemis si près, couche tout armé, & hors de sa tente.

Page 465. *Et près d'eux leurs piques debout*] Ces piques étoient plantées à terre toutes droites, comme c'étoit la coûtume de ces peuples; coûtume qui dura longtems parmi les Illyriens. Les Grecs ne s'en défirent que fort tard & par un accident qui arriva: car quelques piques ainsi debout étant tombées une nuit sur des soldats, & les ayant éveillés en sursaut, causerent dans le camp une allarme générale, & on ne voulut plus que les armées fussent exposées à ces sortes de terreurs. On peut voir les remarques sur la Poëtique d'Aristote, ch. 26.

Vous êtes bien inquiet à votre âge] Diomede ne se plaint pas d'avoir été éveillé; il se plaint que Nestor, vieux comme il est, ne se ménage pas mieux, & qu'il se donne tant de peine.

Page 466. *Vous ne sçavez pas vous soulager*] C'est le sens de ce mot σὺ δ' ἀμήχανός ἐσσι. Les Grecs appelloient ἀμηχάνους ceux qui ne sçavoient pas s'aider, & qui au milieu de toutes les commodités, dont ils auroient pu se servir pour s'épargner des fatigues, ne laissoient pas de se tourmenter.

Page 468. *En finissant ces mots il passe le fossé*] Nestor voulant exciter quelqu'un à aller espion dans le camp des Troyens, passe exprès le fossé pour encourager celui qui aura l'audace de se charger de cette commission; car cet espion voyant Nestor & les autres Princes hors du camp, se croira soutenu & plus près du secours, que s'ils étoient dans leurs retranchemens.

Page 469. *Pour tâcher de faire prisonnier quelqu'un des ennemis qui se sera écarté*] Ce dernier mot, *qui se sera écarté*, ἐσχατιόωντα, n'est pas ajouté sans dessein: c'est pour donner courage, en faisant paroître l'entreprise moins dangereuse & plus facile; comme si on ne demandoit de celui qui s'offrira pour espion, sinon qu'il approche du camp des ennemis sans s'y engager: & c'est ce que Diomede a bien senti, comme on va le voir par sa réponse.

Page 470. *Tous les capitaines de vaisseaux lui donneront chacun une brebis noire*] Il dit *une brebis noire*, non-seulement à cause de

la rareté, mais encore pour faire voir que la couleur du troupeau marqueroit en quelque façon la nature du service, d'être allé pendant les ténébres épier le camp ennemi.

Mon courage me porte à aller m'engager dans le camp des ennemis] Nestor demande seulement que quelqu'un s'offre pour aller s'approcher du camp des Troyens, & il le propose comme une entreprise qui demande beaucoup de fermeté & d'audace. Diomede se présente, & promet non-seulement d'approcher du camp ennemi, mais d'y entrer bien avant, δῦναι στρατόν. Mais ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que ce même homme si intrépide & si résolu, a pourtant la sagesse & la modestie de demander un compagnon, & d'avouer qu'avec ce compagnon il aura plus de courage que s'il étoit seul. Pour faire voir combien cela est dans la Nature, je n'ai qu'à rapporter un exemple très-semblable, que l'Ecriture sainte nous fournit dans l'histoire des Juges. Gédéon est appellé par l'Ange du Seigneur *le plus vaillant des hommes : Dominus tecum, virorum fortissime,* chap. 6. v. 12. Le Seigneur le choisit pour délivrer son peuple du joug de Madian, & il dit lui-même à ce vaillant homme qu'il n'a qu'à descendre dans le camp des ennemis, parce qu'il les a livrés dans sa main: *Surge & descende in castra, quia tradidi eos in manu tua.* Mais comme Dieu connoît la Nature, qui est son ouvrage, il ajoute : *Mais si tu crains d'aller seul, prends avec toi*

ton serviteur Phara : Sin autem solus ire formidas, descendat tecum Phara puer tuus. Et Gédéon ne crut pas se deshonorer, en témoignant qu'il seroit plus assuré & plus ferme, s'il étoit accompagné ; il prit son serviteur Phara. Avant Homere Salomon avoit dit : *Melius est ergo duos esse simul quàm unum, habent enim emolumentum societatis suæ. Si unus ceciderit ab altero fulcietur : Il vaut donc mieux être deux ensemble, car ils tirent de l'avantage de leur société. Si l'un tombe, l'autre le releve.* Ecclesiast. IV. 9. 10. Je me suis un peu étendue sur cet endroit, pour faire voir la parfaite conformité qui se trouve entre les écrits d'Homere & l'Ecriture sainte, & pour le style & pour les mœurs.

Page 472. *De peur que ce choix ne tombât sur Ménélas*] Aujourd'hui une pareille commission ne regarderoit pas des princes, & moins encore le frere du Roi ; mais dans ces tems héroïques les occasions les moins relevées, pourvû qu'elles fussent les plus dangereuses, étoient les plus honorables ; les plus grands princes les briguoient ; & Ménélas, tout frere d'Agamemnon qu'il étoit, pouvoit être choisi comme un autre. Dans ma remarque précédente on vient de voir Gédéon Général des Israëlites descendre espion dans le camp de Madian.

Au divin Ulysse, que sa sagesse & son courage] Diomede ne choisit pas Ulysse comme le plus vaillant ; cela auroit été injurieux aux autres : mais il le choisit comme le plus sage, & comme celui que Mi-

nerve aime le plus ; & dans cette occasion on a autant ou plus besoin de sagesse, que de courage.

Page 473. *Il ne s'agit ici ni de me louer ni de me blâmer*] La louange & le blâme sont inutiles, quand on parle à des gens qui connoissent ceux qu'on veut louer ou blâmer. Ulysse interrompt Diomede par cette raison, & il aime mieux faire parler ses actions, que de laisser parler Diomede.

Car voilà les astres qui panchent] Il paroît par ce passage & par plusieurs autres, qu'Homere a connu que l'univers étoit de figure ronde, car il ne seroit pas possible que les astres se couchassent & se levassent, si le soleil ne passoit pas sous la terre pour achever son tour. Au reste, Homere a soin de marquer ce tems précisément, parce que c'étoit l'heure la plus commode pour les espions ; car les feux que les Troyens avoient allumés & qui éclairoient toute la plaine, ne leur permettoient pas de partir plutôt ; au lieu que vers la fin de la nuit ils étoient éteints pour la plûpart, ou fort amortis.

Et la nuit est plus des deux tiers passée] Voici à la lettre ce que dit Homere : *la nuit est plus des deux tiers passée, il n'en reste plus que le tiers* ; & sur cela les critiques l'ont accusé de s'être mal expliqué ; car si la nuit est plus des deux tiers passée, il n'en peut pas encore rester le tiers. Aristote refute cette froide censure, en faisant voir qu'il ne faut pas prendre le mot *plus* au pied de la lettre, & qu'Homere n'a voulu dire autre chose sinon que la plus grande partie

de la nuit étoit déja passée, & qu'il n'en restoit plus que le tiers. C'est une négligence que l'usage autorise dans toutes les langues. Ce poëte en partageant la nuit en trois parties, fait voir que les Grecs la partageoient en trois veilles; c'est-à-dire qu'ils relevoient les gardes trois fois dans la nuit.

Et il lui met sur la tête un casque de cuir de bœuf] Homere est toujours grand peintre. Ici par cette armure, qu'on peut appeller pittoresque, il jette de la poësie & de la variété dans ses vers. D'ailleurs cette armure convenoit & étoit nécessaire à des espions; des armes d'acier auroient pu les faire découvrir par leur éclat.

Page 474. *Autolycus l'avoit enlevé autrefois*] Pour relever le prix de ce casque, il en fait l'histoire, comme il a fait ailleurs celle du sceptre d'Agamemnon.

Minerve leur envoye d'abord à leur droite un héron, oiseau favorable] Il est favorable en ce que c'est un oiseau de proye, & qu'il ne chasse que la nuit.

Les ténébres les empêchent de le voir, mais ils entendent ses cris] Cet oiseau pouvoit être fort mal expliqué, car n'étant point vû, mais entendu, il pouvoit prédire que ces espions seroient découverts, malgré les ténébres, par le bruit qu'ils feroient. Mais Ulysse est trop habile & trop expérimenté au fait des augures, pour s'y tromper. Il prend d'abord le présage dans son véritable sens. Il voit bien que ce presage signifie qu'ils ne seront pas découverts, & qu'ils exécuteront quelque exploit dont on parle-

ra; & c'est dans ce sens qu'il fait la priere qu'on va lire.

Page 475. *Lorsqu'il fut député à Thébes*] Homere a conté cette histoire au long dans le quatrieme Livre, voilà pourquoi il n'en parle ici qu'en passant; le tems, qui presse, ne lui permet pas d'en dire davantage.

Page 476. *Et marchant au milieu du meurtre, du carnage, &c......*] Ce vers d'Homere est d'une beauté qui le rend remarquable parmi les autres quoique très-beaux. Les anciens ont fort loué ce passage de Xenophon: *Quand le combat fut fini, on voyoit le champ de bataille inondé de sang, couvert de morts, & semé de piques rompuës & d'épées, les unes à terre, & les autres dans les corps morts.* Mais Homere avoit ramassé toute cette image dans un seul vers, qui est d'une vivacité & d'une harmonie merveilleuse.

Hector de son côté] Homere, pour relever la prudence d'Hector & sa capacité dans l'art militaire, lui fait tenir conseil pendant la nuit, & imaginer la même chose que Nestor avoit proposée.

Page 477. *Il y avoit dans l'assemblée un soldat nommé Dolon*] Homere marque ici la naissance de Dolon, ses richesses, & sa légéreté à la course, pour faire entendre qu'il n'entreprenoit pas cette action par grandeur de courage, mais parce qu'il esperoit, ou que s'il étoit découvert, il se sauveroit par sa vîtesse; ou que, s'il étoit pris, on l'épargneroit comme fils de héraut, & héraut lui-même; ou enfin, que si on ne re-

pectoit pas en lui son emploi, qui le rendoit sacré, on lui permettroit de se racheter à cause de ses grandes richesses.

Page 478. *Et très mal fait, mais très-léger à la course*] Quelques anciens ont critiqué ce passage, prétendant qu'Homere se contredisoit, & qu'il n'étoit pas possible qu'un homme mal fait de sa personne, pût être si dispos. Cette critique étoit fondée sur ce que le mot εἶδος se prend dans l'usage commun de la langue Grecque pour l'air de toute la personne, de sorte qu'on appelloit εὐειδής un homme bien formé. Mais Aristote a fort bien défendu Homere dans sa Poëtique, chap. 26. & voici ses termes : *Quand Homere a dit de Dolon, qu'il étoit mal fait, il a voulu parler du visage, & non pas du corps ; car les Candiots, pour dire un homme beau de visage, se servent du mot qui est composé de celui dont Homere s'est servi.* Ce mot c'est εὐειδής. C'est pourquoi Hesychius a marqué εὐειδέα, εὔμορφα ; & peut-être faut-il ajouter Κρησί. En latin *facies* est aussi équivoque que le Grec εἶδος, car il signifie le visage & tout l'air de la personne. Je n'ai fait qu'employer ici une remarque de M. Dacier, sur la Poëtique, p. 446.

Mais levez-moi votre sceptre] Le sceptre étoit la marque de la justice. Il représentoit même Jupiter, qui en donnant aux Rois le sceptre leur communique un rayon de sa puissance, afin qu'ils s'en servent comme lui avec équité. Ainsi pour autoriser leurs sermens, & pour les rendre inviolables, ils ne pouvoient rien faire de plus

fort que de lever le ſceptre, car c'étoit en rendre Jupiter comme garant. Ariſtote en parlant des Royautés de ces tems héroïques, n'a pas manqué de relever cette pratique. ὁ δ' ὅρκος, dit-il, ἦν τοῦ σκήπτρου ἐπανάστασις. *la forme du ſerment c'étoit de lever le ſceptre.* Dans le troiſieme Livre de ſes Politiques, chap. 14.

Que vous me donnerez le magnifique char & les chevaux immortels qui menent le vaillant Achille] Hector ne lui a nullement parlé des chevaux d'Achille ; il lui a ſeulement promis les meilleurs chevaux des ennemis ; & comme ceux d'Achille étoient ſans comparaiſon les meilleurs, Dolon ſéduit par ſon orgueil, explique ainſi la promeſſe qu'Hector lui a faite. Ce Dolon aimoit paſſionnément les chevaux. Au reſte la vanité inſenſée de Dolon contraſte bien ici avec la valeur ſi ſage & ſi circonſpecte de Diomede.

Page 479. *Dolon jette un arc ſur ſes épaules*] Dolon, comme un imprudent, va ſeul, & ne demande pas un compagnon, comme a fait Diomede : auſſi voit-on qu'il périt dans ſon entrepriſe. Homere montre par là que la prudence vaut mieux que toutes les autres qualités, & que, comme dit le proverbe, *un homme ſeul eſt un homme nul*, εἷς ἀνὴρ, οὐδεὶς ἀνήρ.

Page 480. *Mais laiſſons-le paſſer*] Ulyſſe eſt le premier qui apperçoit Dolon, qui conjecture ce qu'il eſt, & qui donne les moyens de le détourner & de le prendre. Si Diomede avoit été ſeul, il n'en ſeroit jamais venu à bout.

Environ l'espace que les laboureurs laissent entre deux charruës de mules]. C'est un des plus difficiles endroits d'Homere. Je ne suis point contente de l'explication qu'en a donné Didyme, en disant qu'Homere a voulu parler de l'espace que des mules gagnent sur des bœufs, qui labourent dans le même champ. Ce ne seroit rien dire; car les mules gagnent plus ou moins d'espace, selon qu'elles tracent un sillon plus ou moins long. Ce n'est donc pas le sens d'Homere. Pour bien entendre ce passage, il faut sçavoir que les Grecs ne labouroient pas leurs terres comme nous. Ils donnoient la premiere façon avec des bœufs, & la seconde avec des mules. Quand ils mettoient deux charruës dans un champ, ils mesuroient l'espace que ces deux charruës pouvoient faire en un jour, & plaçoient leurs charruës aux deux bouts de cet espace, & ces charruës labouroient en se rapprochant. L'espace qu'on mettoit entre deux étoit toujours fixe, mais moins grand pour deux charruës de bœufs que pour deux charruës de mules, parce que les bœufs sont plus lents, & qu'ils peinent davantage dans un champ qui n'a pas encore été remué; au lieu que les mules sont plus légeres & vont plus vîte dans un champ qui a déja eu sa premiere façon. Je suis donc persuadée qu'Homere appelle ἐπίσρα, l'espace que les laboureurs laissoient entre deux charruës de mules qui labouroient le même champ: & comme cet espace étoit plus grand dans un champ déja labouré par des

bœufs, comme je viens de le dire, il ajoute ce qu'il dit des mules, qu'elles sont plus légeres & plus propres à donner la seconde façon à un champ déja remué par les bœufs, & qu'il appelle par cette raison *profond*, νειοῖο βαθείης, *profundi novalis*; car cet espace étoit fixe & certain, de tant d'arpents, de tant de perches, & toujours plus grand que dans un champ toujours en friche, qui, étant plus fort & plus difficile, demandoit que l'intervalle fût moins grand entre deux charruës de bœufs, parce qu'elles n'en pouvoient pas tant faire. Homere ne pouvoit se servir d'une comparaison plus juste pour une chose qui se passe au milieu des champs; & en même-tems il fait voir son expérience dans l'art de l'agriculture, & il donne à ses vers un ornement très-agréable, car toutes les images, qui se tirent de cet art, font plaisir.

Page 485. *Pour ce qui est des gardes il n'y en a point de posées*] C'est-à-dire, qu'il n'y en avoit point hors du camp qui veillassent pour sa sûreté; les Troyens seuls se contentoient de veiller en armes près de leurs feux. Tous les quartiers des troupes auxiliaires étoient ouverts & sans défense, & on y dormoit tranquillement. Homere fait voir ici que ces peuples étoient encore en ce tems-là fort ignorants & fort grossiers dans l'art de la guerre.

Les Troyens seuls, qui ont ici leurs maisons] L'expression de Dolon me paroît remarquable; car pour dire que les Troyens seuls veillent, il dit, *qu'autant qu'il y a de feux de*

Troyens, &c. il ne parle pas des feux du camp, mais des feux de la ville, comme Eustathe l'a fort bien vû; il prend ce mot *feux* dans le même sens que nous lui donnons en disant, *qu'il y a tant de feux dans un village, dans un bourg.*

Page 486. *Qui n'ont ici ni leurs femmes, ni leurs enfans*] Car comme c'est ce qu'on a de plus cher, c'est ce qui oblige aussi à se tenir sur ses gardes, de peur de le perdre. Homere avertit ici que les troupes auxiliaires sont pour l'ordinaire fort négligentes.

Mais tous ces alliés, reprend le prudent Ulysse] Ce que Dolon vient de dire des Troyens & des alliés, attire cette question d'Ulysse, qui interroge ce malheureux Dolon avec une prudence qui répond bien à sa réputation. Il me paroît que rien ne marque plus la sagesse d'Ulysse que toutes ces demandes.

Page 487. *Il est tout garni de lames d'or & d'argent*] Le char d'Achille n'étoit garni que d'airain, comme Homere a eu soin de le remarquer, & celui de Rhesus est garni de lames d'or & d'argent. Homere ne manque jamais de peindre cette magnificence des barbares, qui étoient très-curieux d'avoir des armes très-riches & les plus beaux chars. Il fait voir par-là que ce n'est pas le caractère des grands guerriers, ils méprisent cette richesse & cette vaine parure.

Page 488. *Sa tête abbatuë roule sur le sable*] Voilà la récompense que méritoit le lâche Dolon, qui, pour sauver sa vie, venoit de trahir son pays, en découvrant aux enne-

mis tout le ſecret de l'armée, & en leur diſant beaucoup plus qu'ils ne demandoient. Ce malheureux avoit même eu l'imprudence de parler ſans avoir exigé aucun ſerment de Diomede & d'Ulyſſe qu'ils lui ſauveroient la vie, lui qui n'avoit pas voulu s'engager à ſervir ſa patrie, ſans avoir auparavant exigé le ſerment d'Hector, pour s'aſſurer des récompenſes promiſes. L'Ecriture-Sainte rapporte une avanture preſque toute ſemblable de David, qui pourſuivant les Amalécites trouva un traîneur, c'étoit un Egyptien, eſclave d'un Officier Amalécite. David l'interroge comme Ulyſſe interroge ici Dolon. Mais l'Egyptien fut plus fin que le Troyen, car avant que de rien dire il exigea un ſerment de David : *Jura mihi per Deum quòd non occidas me, & non tradas me in manus domini mei. Jurez-moi que vous ne me tuerez point, & que vous ne me livrerez point entre les mains de mon maître.* 1. Rois 25. 15.

Page 489. *Par un amas de branches de tamarins & de roſeaux*] Par ces roſeaux & par ces tamarins, Homere marque que l'endroit où ils marchoient étoit marécageux. Cette exactitude eſt néceſſaire, & fait un bel effet dans la poëſie comme dans la peinture.

Page 491. *Car ils n'y étoient pas accoutumés*] Homere a eu ſoin de nous apprendre que Rheſus ne venoit que d'arriver à Troye. Ainſi ſes chevaux ne s'étoient encore trouvés à aucun combat.

Page 492. *Fut pour ce malheureux Prince*

un songe funeste] Toutes les circonstances de cette action, la nuit, Rhesus plongé dans un profond sommeil, & Diomede l'épée à la main panché sur la tête de ce Prince, & lui donnant la mort, ont fourni à Homere l'idée de cette image, qui représente Rhesus mourant tout endormi, & comme voyant en songe Diomede lui enfoncer l'épée dans le sein. Cette image est très-naturelle ; car un homme en cet état ne s'éveille qu'autant qu'il faut pour voir confusément ce qui l'environne, & pour croire que c'est un songe & non pas une réalité.

Mais ce héros médite quelque nouvel exploit encore plus hardi] Homere aime à relever le caractère de Diomede dans toutes les occasions. Ce qu'il dit ici de ce héros, fait voir & son courage & sa grande force, puisque seul il vouloit entreprendre d'emporter le char de Rhesus.

Page 493. *Il monte promptement sur les chevaux*] L'expression d'Homere semble insinuer qu'à ce char de Rhesus il y avoit quatre chevaux, & qu'Ulysse & Diomede en menoient chacun deux. Au reste de ce qu'on voit ici Ulysse & Diomede sur ces chevaux de Rhesus, il n'en faut pas conclure qu'il y avoit alors des cavaliers comme les nôtres. Ulysse & Diomede ne montent à cheval que parce qu'ils ne pouvoient pas mener ces chevaux par la bride ; mais dans les troupes il n'y avoit que des chars. Les cavaliers n'étoient en usage que dans les jeux & dans les tournois.

Et plein de colere, il descend dans le camp des Troyens] La présence de Minerve qui soutient Diomede, réveille la jalousie d'Apollon. Homere donne ainsi aux Dieux les passions des hommes. Du reste on voit assez pourquoi le Poëte feint qu'Apollon vient réveiller les Troyens. C'est que le jour vient chasser les ténébres.

Page 494. *Les donne à Ulysse*] Qui étoit à cheval & qui n'étoit pas descendu. Diomede ne pouvoit pas remonter en tenant ces armes.

Nestor fut le premier qui entendit le bruit] Car il étoit demeuré hors des retranchemens avec les autres Princes, pour attendre le retour des espions.

Page 496. *Il faut que ce soit quelqu'un des Immortels*] Plus il voit ces chevaux, plus il se confirme dans cette pensée, qu'ils étoient un présent des Dieux, car cela n'étoit pas sans exemple; ceux de Tros, ceux d'Achille, & ceux d'Oenomaüs étoient des présents des Immortels.

Page 497. *Gens fort entendus dans les ruses de guerre*] C'est une ironie, comme le Scholiaste l'a fort bien remarqué. ἀγαυοὶ, dit-il, νῦν ἐν εἰρωνείας μέρει κεῖται. Ulysse se mocque avec raison de l'imprudence des Troyens d'avoir envoyé Dolon tout seul, & de laisser leur camp sans retranchements & sans gardes.

Page 498. *En même-tems pour nettoyer la sueur & la poussiere*] Voici un régime qui répond bien à la simplicité & à l'austérité de ces mœurs héroïques. Ces héros se jet-

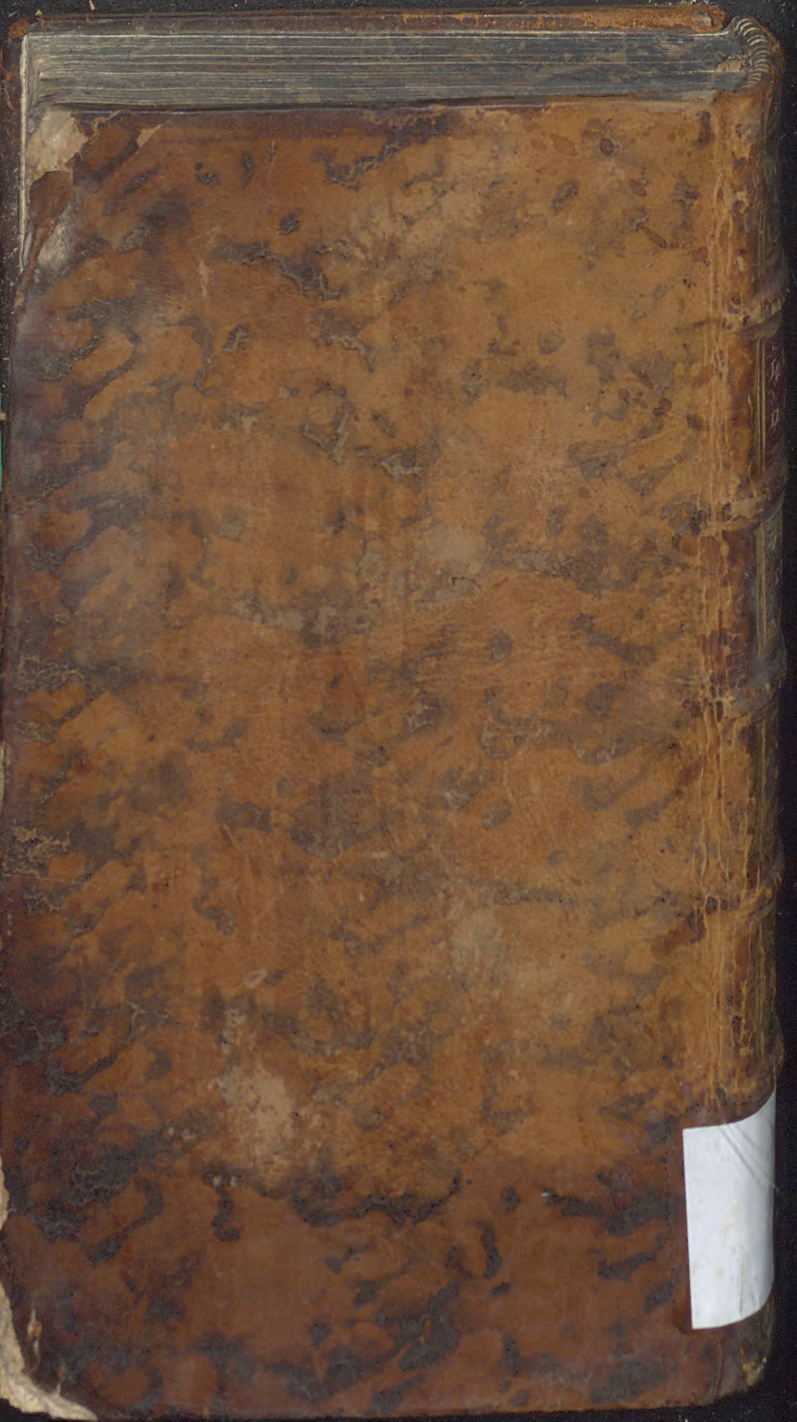
tent dans la mer pour ſe nettoyer, car l'eau de la mer nettoye mieux que toutes les autres, & eſt amie des nerfs; enſuite ils entrent dans un bain préparé, & après le bain, ils ſe frottent d'huile, car l'huile en humectant & en adouciſſant les chairs, empêche la trop grande diſſipation & rétablit les forces.

Fin du ſecond Volume.






LILIAD
DHOME
TOM I I





colorchecker CLASSIC
calibrite
mm